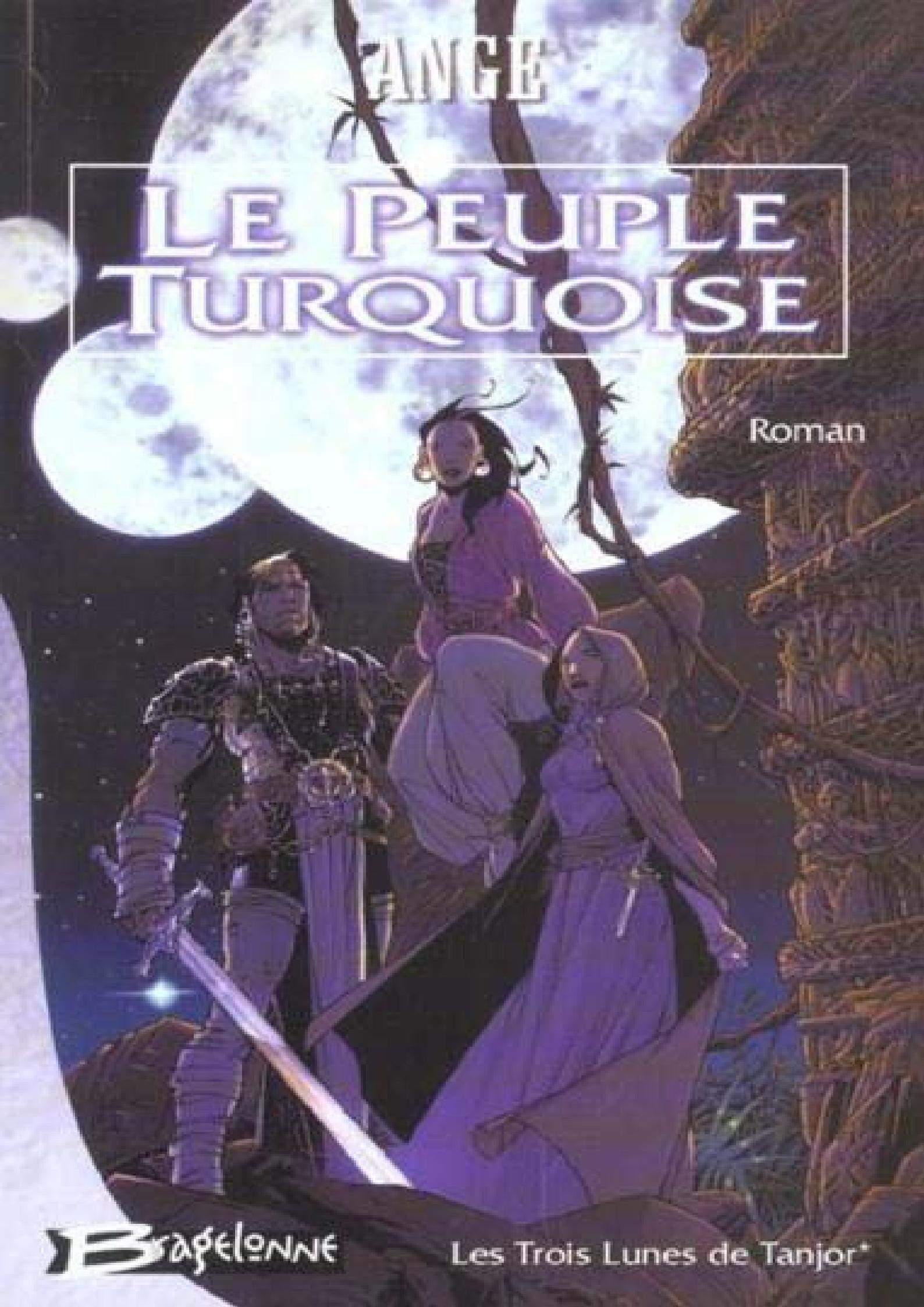


LA GAGE

LE PEUPLE TURQUOISE



Roman

Bragelonne

Les Trois Lunes de Tanjor

Ange

Le Peuple turquoise

Les Trois lunes de Tanjor – livre premier



Bragelonne

Copyright © Bragelonne, 2001.
978-2-914-37006-6

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

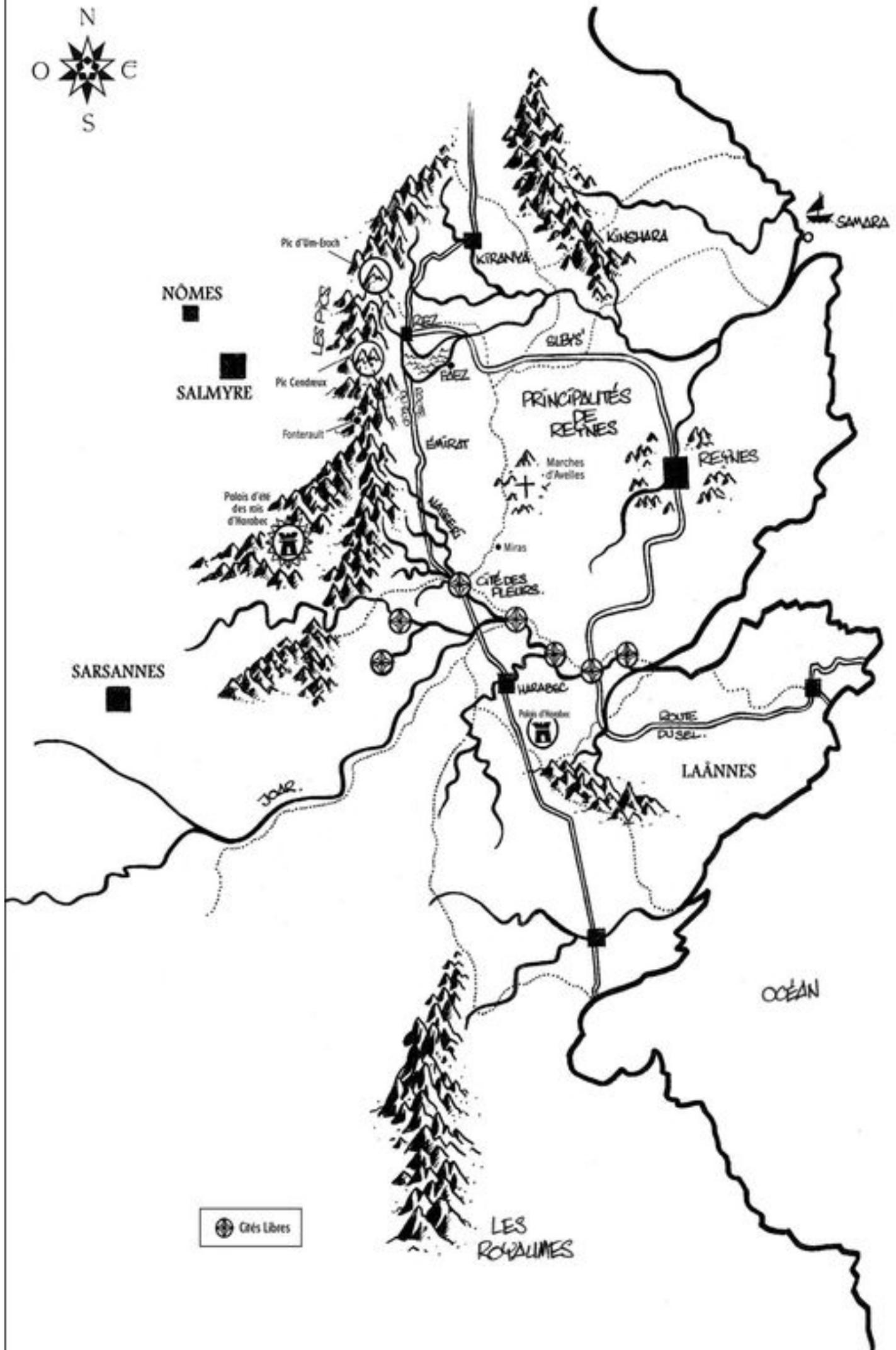
Illustration de couverture :
© Alberto Varanda

Carte intérieure :
© Alain Janolle

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris — France
E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

Merci à tous les cafés de Ménilmontant où a été écrit ce livre.



Grés Libres

Première partie

AU CŒUR DU MONDE

Chapitre 1

La galère coulait lentement, comme à regret. Les membres d'équipage avaient été tués dès les premières minutes ; la bataille s'était ensuite éloignée vers la rive sud du lac, abandonnant le vaisseau et les prisonniers à leur sort.

L'eau avait envahi l'embarcation par petites vagues, l'une après l'autre, déséquilibrant la coque, jusqu'à ce que la galère décide de s'enfoncer par l'arrière. Le plus surprenant, avait pensé Arekh en contemplant le lac, c'était le calme. Les cris des officiers des autres vaisseaux, les hurlements des marins agonisants, le bruit des voiles ravagées par les flammes étaient maintenant très loin. Les vaisseaux de l'émir et de ses ennemis avaient disparu derrière une avancée rocheuse.

Là-bas, le massacre continuait, mais autour de la galère, l'eau était redevenue paisible. Le cadavre du grand Mérinide qui marquait le rythme sur son tambour flottait à quelques mètres des quarante galériens entravés à leurs bancs. Le niveau de l'eau montait, atteignant maintenant la poitrine des prisonniers des derniers rangs.

Les rayons du soleil chauffaient les visages, murmurant des promesses de printemps.

Puis la galère se renversa et Arekh se retrouva sous l'eau.

Il avait pris sa respiration par réflexe, sans le désirer vraiment. Puisqu'il allait mourir, autant que ce soit rapide, avec au cœur ce calme irréel qui l'isolait des autres, le protégeait de la panique de ses compagnons de banc. Ses voisins avaient dû crier, se débattre. Il n'avait rien entendu.

Il garda les yeux ouverts, pour profiter des dernières images que la vie lui offrait. L'eau était d'un bleu-vert étrangement transparent, comme si le naufrage de la galère et de ses sacrifiés était un événement trop dérisoire pour en troubler les profondeurs.

Le bateau s'enfonçait avec une lenteur paresseuse. Les poumons d'Arekh ne le brûlaient pas encore. Il imagina les blocs de marbre et de granit des ruines de l'ancienne Nysis, la ville légendaire, qui d'après les pêcheurs avait été engloutie en ces lieux.

Au-dessus de lui, la surface chatoyait comme une frontière.
Puis il la vit.

D'abord, il crut à une vision, à une naïade sortie des légendes des cercles, à une métaphore créée par son esprit mourant avant de passer dans les abîmes. La silhouette nageait vers les galériens qui s'enfonçaient, ses longs cheveux bruns ondulant derrière elle. Encore quelques brasses et elle fut toute proche. Pas une naïade mais une humaine, tangible, réelle, le visage crispé par l'effort.

Elle avait un poignard à la main. S'accrochant d'une main au bois du banc, ses gestes ralents par la pression, elle attaqua les liens du premier galérien de la rangée.

L'opération prit une dizaine de secondes. Les prisonniers du banc, comprenant ce qui se passait, eurent un mouvement désespéré, projetant Arekh sur le côté. *Elle n'y arrivera jamais*, pensa celui-ci, mais un instant plus tard le galérien libéré commença à remonter vers la surface, nageant avec maladresse.

Arekh était le suivant sur le banc.

Il regarda le poignard qui sciait la corde de ses poignets, son sentiment d'irréalité disparaissant peu à peu. Les mouvements des galériens étaient violents, rendant difficile la tâche de l'inconnue.

Le bateau continuait à s'enfoncer, plus vite maintenant, comme si la lenteur de la scène avait disparu avec l'arrivée de la fille. Le visage de l'inconnue était crispé de douleur.

Remonte, pensa Arekh, abandonne et remonte, mais soudain ses liens lâchèrent et il se retrouva à nager désespérément vers le haut.

Sa tête creva la surface ; il haleta, tentant de reprendre son souffle. Son sentiment de détachement s'était maintenant entièrement évanoui. Il avait mal, à la poitrine, aux poignets, et son corps était glacé. Le souffle court, il tenta de garder la tête hors de l'eau. Au-dessus de lui, une voix féminine criait quelque

chose... Une barque, il y avait une barque, et dedans une femme en robe grise, scrutant le lac, appelant quelqu'un d'une voix frisant la panique.

Arekh s'accrocha à l'embarcation, essayant de calmer les battements de son cœur. Le premier galérien sauvé par la fille aux cheveux bruns était déjà monté dans la barque, ses vêtements déchirés contrastant avec l'élégance de la robe de la femme en gris.

Une nouvelle tête surgit hors de l'eau – un troisième prisonnier, le voisin d'Arekh, délivré à son tour.

Elle s'est noyée, pensa Arekh avec une curieuse angoisse au cœur. Puis l'inconnue aux cheveux bruns émergea enfin, pâle comme la mort, le poignard toujours à la main.

— Remontez ! cria la femme dans la barque, essayant de lui saisir le bras.

— Il... il y en a d'autres, balbutia la fille.

Elle n'était pas en état de plonger. Avant qu'elle ne puisse réagir, Arekh lui arracha le poignard, prit une profonde inspiration et se laissa couler.

Trop tard, pensa-t-il en enchaînant les brasses. La galère était maintenant à peine visible dans les profondeurs. Combien de temps pouvait-on tenir sans respirer ? Et même s'il délivrait encore un prisonnier – ne serait-ce qu'un seul – celui-ci réussirait-il à atteindre la surface ?

Puis il ne fut plus temps de se poser des questions : le bateau était là, fantomatique, dérivant entre deux eaux. Il restait deux hommes sur le banc des provisoires, le seul où les prisonniers étaient entravés par des cordes. Derrière, les autres étaient enchaînés, et les clés avaient disparu dans le lac, quelque part avec le contremaître.

Les poumons d'Arekh le brûlaient déjà quand il attaqua les cordes du premier provisoire. Le prisonnier était très jeune – un garçon, vivant... plus pour longtemps, peut-être. Arekh eut la vision rapide d'un visage pâle, de cheveux clairs agités par les courants, d'yeux hagards qui le fixaient.

Les liens céderent, et avec une force surprenante, le garçon se propulsa vers le haut. Son voisin se débattait. Arekh se tourna vers lui, pour le voir se raidir, les yeux exorbités, agitant

les poignets, emplissant ses poumons d'eau. Son agonie dura d'interminables secondes, pendant lesquels Arekh resta immobile. Il flotta entre deux eaux, les yeux fixés sur les visages fantomatiques des prisonniers des rangs arrière qui se débattaient, tendant les mains vers lui, ouvrant la bouche comme pour crier. Un voile noir descendit sur ses yeux, et il se demanda s'il n'allait pas finalement périr là, entraîné par les galériens aux yeux morts, changés dans son esprit embrumé en spectres verdâtres aux mains gluantes d'algues.

Quand Arekh creva de nouveau la surface du lac, il était épuisé, ses membres douloureux et raides. Le sang battait à ses tempes ; sa tête lui faisait atrocement mal.

Il mit quelques instants à réaliser que les cris qu'il entendait étaient réels, et non un délire né de son cerveau malade.

On se battait dans la barque.

D'une main tremblante, Arekh s'accrocha au rebord et se hissa à l'intérieur. Sa vision s'éclaircit. Contre toute attente, le garçon qu'il avait délivré avait réussi à atteindre la surface. On avait dû l'aider à monter car il était affalé au fond de l'embarcation et respirait avec difficulté. Autour, le chaos régnait. La fille aux cheveux bruns avait attrapé le poignet du premier galérien délivré, pour essayer de l'empêcher de frapper l'autre femme – « robe grise » – et de prendre les rames.

Arekh se souvint du prénom du premier galérien — Kâl — au moment où celui-ci se tournait vers lui avec un sourire satisfait.

— Eh bien voilà, ça règle la question, dit-il en désignant Arekh. Il n'y a pas de place pour tout le monde. À l'eau, les filles !

Et tordant le poignet de la femme, il l'aurait jetée dans le lac si l'inconnue aux cheveux bruns ne s'était pas interposée, lui envoyant son coude dans le nez. Kâl cria de douleur et fit face à la jeune femme, furieux. Il levait la main pour la frapper quand Arekh lui enfonça le poignard dans le plexus.

Il remonta la lame d'un geste sec, aspergeant de sang les occupants de la barque. Kâl eut un hoquet, vomit un flot de bile, agitant les mains dans un effort inutile. Arekh lui tordit l'épaule

et le jeta dans l'eau. Un bouillonnement de sang sur le lac, puis le corps encore agité de soubresauts disparut dans les flots.

Arekh prit les rames avant de se tourner vers les deux femmes.

— Où voulez-vous aller ?

Il y eut un long silence. La fille aux cheveux bruns étudiait Arekh avec un regard épuisé et curieux. Les yeux de la femme en gris passaient d'Arekh aux deux autres provisoires. Le jeune était toujours allongé au fond du bateau. L'autre surveillait les eaux, comme si Kâl pouvait reparaître.

Arekh commença à ramer, ce qui sortit la fille aux cheveux bruns de sa stupeur.

— Sur la plage, là-bas, dit-elle. Et vite. Plus rapidement nous nous perdrions dans les bois, mieux ça vaudra.

Arekh continua à ramer.

À l'ouest, quelque part derrière les rochers, résonnaient les bruit étouffés de la bataille. Le vent avait entraîné la flotte de l'émir Abilèz vers le port de Rez. Là, ses adversaires, les deux vaisseaux kiraniens, seraient vaincus par le nombre. La galère kiraniennes n'était pas un vaisseau de combat, mais deux officiers se trouvaient à bord au moment de l'attaque.

Arekh regarda les deux étrangères. Il n'avait pas vu de femmes sur le bateau. Elles avaient dû monter pendant une escale. Et rester à la proue, avec les officiers.

Les rames faisaient un bruit régulier et les cinq occupants de la barque gardaient le silence. Le soleil tapait sur le dos d'Arekh, tentant de sécher sa chemise.

De nouveau, un sentiment d'irréalité. Il n'était pas désagréable d'être là, à s'approcher de la rive. À la regarder, sans y être encore, tandis que la brise caressait les visages. Sur la rive, il faudrait prendre des décisions. Penser aux soldats kiraniens qui les recherchaient, aux troupes de l'émir qui ratisseraient les environs pour trouver des survivants.

Mais pour l'instant, Arekh ne pouvait que ramer. Regarder le soleil sur les vêtements de la fille aux cheveux bruns.

Oui, elles avaient dû rester à la proue. Arekh les imagina sur la promenade, discutant avec le capitaine – celui-ci avait dû se faire abattre dès le début de l'attaque. Sans doute les deux

femmes avaient-elles jeté des coups d'œil aux prisonniers sur les bancs, à trois mètres en contrebas.

Des bourgeoises des Principautés de Reynes, d'après leurs habits.

Elles avaient dû payer pour leur transport. La galère n'était pas conçue pour accueillir des voyageurs, et...

Non. Les bourgeoises des Principautés de Reynes n'avaient pas cet accent.

La fille n'avait prononcé qu'une phrase, mais sa manière d'appuyer les voyelles chantait le sud. Et les femmes de Reynes voyageaient rarement sans escorte masculine.

Arrête, souffla une voix en lui. Arrête. Tu vas tout gâcher. Laisse le soleil te sécher la chemise et attends jusqu'à la rive.

Mais déjà il regardait, analysait, mettait les éléments en place. Par réflexe. *Par métier*, pensa-t-il, avec un étrange serrement de cœur.

Deux femmes du sud déguisées avec des habits de l'ouest de Reynes. Le passage sur une galère. L'attaque de l'émir Ans Abilèz.

Harabec.

Arekh avait entendu les rumeurs. L'histoire passait de port en port ; les soldats qui l'avaient arrêté en avaient même parlé à la taverne, pendant qu'ils buvaient à la table d'à côté.

Et la fille avait la même ligne de menton qu'eux. Arekh se souvenait de la statue, celle du premier roi de la lignée, dans la grande galerie du Haut Conseil de Reynes.

Harabec...

Le sentiment d'irréalité s'était évanoui, comme le soleil et ce sentiment trompeur d'être en dehors du temps. Marikani aya Arrethas, héritière de la lignée des rois-sorciers d'Harabec, revenait d'une visite diplomatique au roi de Sleys quand son convoi avait été attaqué par les forces de l'émir. Ils voulaient Marikani, qui d'après la rumeur s'était enfuie avec une suivante. La rumeur disait aussi qu'elle cherchait discrètement à rejoindre son pays.

La barque gratta contre les pierres et l'autre galérien sortit pour la tirer jusqu'à la rive.

L'homme avait les cheveux et les yeux très noirs. Arekh ne connaissait pas son nom ; il n'avait jamais entendu le son de sa voix. Ils étaient montés ensemble dans la galère, voilà tout.

Se redressant, l'homme regarda les quatre occupants du bateau. Les deux femmes, Arekh, le tout jeune prisonnier qui s'asseyait avec peine, comme étonné d'être vivant.

Un court silence, encore. Le regard du galérien se posa sur un collier d'argent et de perles, révélé par une déchirure de la chemise à col haut de la fille aux cheveux bruns.

— Je ne vais pas m'attarder, dit-il enfin.

Sa voix était éduquée, sans détail qui puisse révéler sa caste. Il pouvait être n'importe qui... Un artisan lettré ayant volé ses maîtres, un bourgeois condamné pour malversation, un noble ayant commis quelque infamie et que ses pairs s'étaient lassés de couvrir.

La femme en gris se leva, comme pour protéger sa maîtresse d'une éventuelle agression.

Mais le galérien se contenta de s'incliner.

— Merci. Et bonne chance.

Il s'éloigna sur la plage, puis disparut à l'horizon.

Les femmes sortirent du bateau et regardèrent autour d'elles.

Nulle âme en vue.

La crique était encaissée dans des collines à la roche grise comme les galets qu'ils foulaien, et de grands arbres poussaient entre les pierres.

Le silence était presque total.

Arekh savait combien ce sentiment de solitude pouvait être trompeur. Il y avait des villages plus à l'ouest – et Rez n'était pas si loin.

S'il voulait survivre, il n'avait qu'une solution : fuir, et vite. Planter là les deux femmes et le gamin. Trancher la gorge à un paysan, voler ses vêtements, se rendre à la première ville venue pour vendre la dague de la fille – *pas de « la fille »*, se corrigeait-il avec une vague de dégoût inexpliqué, de « l'héritière des rois-sorciers d'Harabec », qui dégoulinait sur les galets, resserrant la large ceinture de son pantalon à pans.

Il y avait une pierre de soleil sur la garde du poignard. L'objet était loin de valoir une fortune, mais il lui permettrait d'acheter un mulet et quelques provisions.

Après...

— Où allons-nous ? demanda la femme en gris.

— Je ne sais pas..., dit la fille. (Elle se tourna vers Arekh.)

Vous connaissez la région ?

Arekh la fixa.

— Vous cherchez à rejoindre Harabec, aya Marikani ?

Le visage de la fille se figea l'espace d'un battement de cœur. Elle reprit contenance presque aussitôt. La suivante détourna la tête d'un air exaspéré.

Elle pense que sa maîtresse aurait dû nous laisser crever, et elle n'a pas tort... Quelle folie lui est passée par la tête ?

La fille reprit la parole.

— En effet. Si vous avez un conseil à nous donner, n'hésitez pas, nde... ?

— Arekh.

— Que Lâ vous soit favorable, Arekh, dit Marikani en guise de salut.

Son regard se leva vers les collines. Elle n'avait même pas cherché à nier. Arekh l'observa avec une certaine haine, presque surpris de sa propre perspicacité. Ainsi c'était bien elle. Étrangement, il n'en avait pas douté. La certitude était tombée comme un rocher. Aurait-il dû être surpris ? Se retrouver sur la plage avec un des personnages les plus importants des Royaumes – une princesse du sang sombre, descendante des dieux, l'héritière d'une des puissances politiques principales du sud – avait de quoi surprendre.

Mais non. Arekh ne ressentait qu'une immense fatigue, et une sorte de lassitude morale. Tout était si beau quand il ramait sur la surface du lac. Tout était possible et nouveau.

Plus maintenant.

— Marikani ? répéta le gamin, assis sur un rocher.

Arekh avait oublié son existence et pourtant l'adolescent qu'il avait sauvé était là, le visage très pâle, ses vêtements de galérien trop grands pour lui. Il ne devait pas avoir plus de treize ans. Ses cheveux filasses lui tombaient sur le visage.

— Il n'y a pas une reine qui... ? commença-t-il.

Il s'interrompit, bouche bée. Puis il resta immobile, les yeux écarquillés, à fixer les deux femmes.

Jamais Marikani n'arriverait à Harabec, pensa Arekh avec une rage satisfaite. Les deux femmes étaient en plein protectorat de Rez ; les soldats de l'émir étaient à leur recherche. L'histoire avait fait le tour du pays. Il n'y avait pas de lignée plus détestée dans la région des feux que les fils d'Arrethas. L'inimitié entre les deux contrées durait depuis des siècles.

— Vous voulez un conseil, en voilà un, déclara-t-il. Ne cherchez pas à atteindre les bois... Trouvez des soldats et rendez-vous. Votre meilleure chance est dans les geôles de l'émir. Les routes sont bloquées, et si la populace vous met la main dessus, vous vous ferez lapider. Ou pire.

Marikani le regarda, surprise, moins par les mots que par l'agressivité qui y perçait. Arekh ignorait lui-même la raison de sa fureur. Il était vivant et libre, contre toute espérance, et il le devait à la femme qui était devant lui. Que l'héritière d'Harabec soit inconsciente et stupide n'était pas son problème. Qu'elle soit condamnée non plus. Il n'avait aucune raison de s'énerver. Pourtant, il avait envie de faire mal, de frapper.

Au moins avec des mots.

— Les villageois ne pensent pas à la politique, continua-t-il. Leurs instincts sont plus primaires, aya Marikani. Ils se souviendront de la guerre des marées, des villages pillés et brûlés, de leurs familles massacrées. Je pense qu'ils vous violeront, puis sacrifieront au rituel de la purification de l'ennemi en vous coupant le nez et les mains avant de vous jeter au bûcher.

Marikani ne cilla pas.

— Charmante perspective. Mais voyez-vous, nde Arekh, il vaut mieux pour mon pays que je me fasse tuer que capturer. L'économie d'Harabec ne survivrait pas à la rançon exigée par l'émir, et l'incertitude politique n'est jamais bonne pour un gouvernement. Morte, on me remplacera. (Elle sourit.) Mais nous n'en sommes pas là. Je vais tenter ma chance par la forêt.

Sur son rocher, le gamin ouvrait toujours de grands yeux. Sans doute n'avait-il pas compris la moitié du discours.

Arekh, lui, n'avait pas besoin de traduction. Il connaissait les détails de tous les traités, de toutes les trahisons, de toutes les rancœurs séculaires des deux peuples. Il ne les connaissait que trop. Il eut la vision soudaine d'un nackh, ces fosses de boue verdâtre qui parsemaient les marais de l'ouest, là où les clans de serpents à bec élisaient parfois domicile. Les trous étaient profonds ; deux hommes accrochés l'un à l'autre n'en touchaient pas toujours le fond. Les serpents y croissaient et s'y multipliaient jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace libre ; l'intérieur de la fosse devenait bientôt une masse de corps gluants et froids roulés, noués, glissant les uns sur les autres. Parfois, on y jetait les esclaves récalcitrants – les membres du Peuple turquoise qui ne se montraient pas assez zélés dans leurs tâches.

Ainsi était le Monde des Trois Lunes. Il n'y avait plus de place sur la Terre des Royaumes, et les hommes s'entredévoraient. Rois, reines et conseillers nouaient leurs intrigues et leurs crimes, les autres vomissaient leur haine et leurs jalousies sanglantes, et tout ce monde naissait, copulait, crevait et pourrissait dans la fosse.

Les habits d'Arekh étaient détremplés et le soleil, si brûlant dans la barque, ne parvenait pas à le réchauffer.

Il regarda les galets.

— Je vais vous faire traverser la route, dit-il aux deux femmes qui le regardaient. La forêt n'est qu'à quelques lieues à l'est.

La route qui menait à Rez était déserte. Dans l'autre sens, vers le sud, elle menait au delta de l'Hers et aux cinq villes libres. Le long ruban de pavés longeait des écluses, traversait des ponts, des murailles et des places avant de filer de nouveau à travers les plaines bleutées de Mar-hakh.

Et de rejoindre Harabec.

Ce n'était pas si loin. Une quinzaine de jours de marche à pied, et bien moins à cheval. La route était sûre ; les bandits ne s'attaquaient pas aux convois sous peine de sévères représailles.

Les différents pays savaient combien était important le va-et-vient des marchands.

Mais il y aurait des barrages, des patrouilles, des frontières à passer. Et les soldats de l'émir, s'il en envoyait, n'auraient qu'à suivre le chemin pour retrouver les fugitives.

Ils traversèrent rapidement et se hâtèrent d'atteindre les premières collines. La ligne des monts Bleus était à peine visible au sud-est, perdue dans le brouillard. Plus près, à quelques heures de marche, la forêt tapissait les premières hauteurs.

La lande, les plantes, les pierres, les vallons. Pas un signe de vie, aucun mouvement, à l'exception des branches torturées qui frissonnaient parfois sous la brise.

Le problème de la nourriture se posa moins de deux heures plus tard, alors qu'ils gravissaient le flanc d'une nouvelle colline. Les deux femmes ouvraient la marche, Arekh et le gamin suivaient. Malgré le léger vent, et le soleil qui filtrait maintenant à travers des bandes de nuages étirés comme des doigts, les vêtements de Marikani et de la femme en gris n'étaient toujours pas secs.

L'adolescent trébucha pour la troisième fois dans la pente.

— J'ai faim, déclara-t-il, se tournant vers Arekh.

Comme si c'était à lui qu'on devait s'adresser. Comme si, tout naturellement, il se retrouvait chef du petit groupe.

Pourquoi ? Pour avoir tranché la gorge d'un de ses compagnons de rang ?

Les deux femmes s'arrêtèrent et Marikani redescendit les quelques pieds de terre qui les séparait. Arekh lui trouva les traits tirés, comme si, en quelques heures, elle avait mieux pris conscience du danger qu'elle courait. Ou bien la fatigue faisait-elle son effet.

— J'ai de l'argent, dit-elle à Arekh. Mais...

D'un geste vague, elle désigna le paysage. Les ajoncs et les hauts-ronciers mangeaient les pentes autour d'eux. Toujours aucun signe de vie.

Arekh secoua la tête.

— Ne vous y fiez pas. L'endroit est loin d'être désert. Il y a des bergers dans les hauteurs, et des carrières, un peu plus loin, par là.

— Des villages ?

— Aussi. Sûrement.

Marikani plongea la main sous sa chemise et en tira une petite bourse, dont elle déversa le contenu dans sa main. S'y trouvaient quelques pièces d'or et d'argent, marquées du visage de l'émir ou de la feuille à cinq branches des Principautés de Reynes, ainsi que trois perles fines et une pierre violette joliment taillée. Une émeraude, ou une astelle, pierre de la même famille mais incrustée d'argent. La valeur en était alors décuplée.

Ce qui ne changeait rien à leur problème présent. Il fit signe de remballer les pierres.

— Trouvons d'abord un abri. Le temps se couvre, il va faire froid. Et votre suivante a besoin de repos.

Au mot « suivante », la femme à la robe grise foudroya Arekh du regard, puis avança vers Marikani. Elles échangèrent quelques mots à voix basse.

Arekh reprit sa marche ; il ne voulait pas leur donner le plaisir de les écouter. Il n'avait d'ailleurs pas besoin d'écouter pour savoir. La femme à la robe grise devait tancer sa maîtresse pour avoir montré ce qu'elle portait sur elle.

Le contenu de votre bourse, à des galériens ! Des assassins, madame, avez-vous perdu l'esprit ?

L'adolescent rejoignit Arekh, se retournant plusieurs fois. En voilà un qui n'avait pas manqué le spectacle. La suivante avait-elle raison ? La vue de quelques pièces et d'une pierre précieuse allait-elle pousser Arekh à leur trancher la gorge ?

Ça dépend, pensa-t-il avec une certaine ironie. Des circonstances, du risque. De mes besoins.

Moins d'une heure plus tard, ils tombèrent sur une grange. La vision était à la fois bienvenue et inquiétante. Bienvenue parce qu'ils avaient besoin d'un toit, inquiétante parce qu'elle prouvait ce que pensait Arekh. La région était loin d'être déserte.

L'intérieur du bâtiment était sombre ; l'air sentait le foin pourri et la terre sèche. Peut-être l'endroit était-il abandonné, au moins pour la saison...

La suivante se laissa tomber sur le foin et se massa les pieds. L'adolescent la regarda faire, fasciné par les tatouages élaborés décorant ses chevilles. Marikani regardait autour d'elle avec une certaine curiosité.

— Donnez-moi deux res. Je vais chercher de la nourriture, dit Arekh, exaspéré sans savoir pourquoi.

Il prit les pièces, sortit sans se retourner et marcha dans les hautes herbes, sentant l'argent dans sa poche et la dague à son côté. Le souvenir de ce moment devait rester gravé dans sa mémoire : l'odeur irritante des graminées, le ciel tournant au gris, les longues tiges foulées par ses pas. Il n'avait qu'à continuer. Descendre la colline, tuer un paysan et se procurer des vêtements, comme il l'avait décidé sur la plage. Les pièces lui permettraient d'acheter des galettes et de payer un fermier pour qu'il le transporte dans sa charrette, jusqu'à Meraïs où il vendrait la dague.

C'était la marche à suivre. La seule. Il aurait un peu d'or devant lui ; il voyagerait tranquille tandis que les forces de l'émir cherchaient les deux femmes – si on savait qu'elles avaient survécu, bien sûr.

Marikani lui avait sauvé la vie. Comme le galérien parti sur la plage, Arekh la remerciait en ne la tuant pas, en ne lui volant pas sa bourse. Il lui souhaitait même de réussir et de rejoindre son pays.

Mais il fallait qu'il parte, maintenant, alors qu'il était encore temps.

Il retourna à la grange deux heures plus tard, avec du pain, de la viande séchée et des galettes d'avoine, et même une petite outre de vin. Le berger qu'il avait rencontré parlait un dialecte inconnu et seulement quelques mots du langage ancien du sud. Parfois, il n'était pas besoin de mots. Le berger avait regardé la tenue de galérien d'Arekh et la dague qu'il tenait à la main. Celui-ci avait montré ses pièces d'argent, puis la nourriture du sac que l'homme avait près de lui.

L'échange avait été bref. Chacun savait qu'il prenait un risque calculé. Arekh aurait pu le tuer, mais si les habitants du village le plus proche avaient trouvé le cadavre, ils auraient

organisé des battues. Quant au berger, s'il acceptait l'argent, il se tairait sans doute pour ne pas être accusé de complicité.

Sans doute.

Ils commencèrent à manger en silence le pain et un peu de viande séchée. Au-dehors la bise soufflait toujours, des corbeaux croassaient — Arekh les avait vus tourner autour de la grange en rentrant.

Le bois des poutres laissait échapper d'étranges craquements.

Les corbeaux s'arrêtèrent de crier.

Un craquement, plus fort. Le toit explosa, le foin vola et soudain ce fut Marikani qui cria, un cri étouffé tandis qu'elle luttait contre quelque chose. Une forte odeur animale monta au nez d'Arekh, mais il n'avait rien vu, rien eu le temps de voir. Le gamin et la suivante étaient les plus proches. La suivante réagit la première et se jeta en criant elle aussi sur l'animal — était-ce un animal ? Elle attrapa quelque chose et tira, continuant à crier, et le gamin fut bientôt là pour l'aider.

Arekh avait bondi. Il vit un bec, leva la dague et frappa.

Le sang gicla tandis que Marikani se protégeait le visage. Arekh frappa encore et trancha le cou de la bestiole — comme les métayers tranchaient le cou des poulets, devant les douves, quand il était enfant.

L'oiseau se redressa, le cou déchiré ; il essaya de voler, bougeant la tête en tous sens, tandis que le sang sortait en jets saccadés, maculant la robe de la femme en gris, le chaos de la scène accentué par les cris, la poussière et le foin qui volait.

Puis, plus rien. L'oiseau retomba, mort, sur le sol de la grange. La suivante se calma et se contenta d'essuyer le sang de son visage et de ses habits, les yeux fixes. Le gamin recula ; Marikani se redressa.

Elle avait de profondes griffures sur les bras et le cou, et sa tunique brune était maculée de sang. *Le sang de l'oiseau*, réalisa Arekh en la voyant se mouvoir sans peine malgré les taches sur sa poitrine.

Oui, c'était un oiseau. Pas un poulet, comme dans le souvenir qui avait traversé l'esprit d'Arekh, mais un rapace aux

plumes marron. Même mort, il en émanait une odeur forte – d'excréments, de poulailler, d'élevage.

Les serres jaunâtres étaient acérées, comme si on les avait limées. Un oiseau de proie. Il portait une bague de métal brillant à la patte gauche.

— Partons, dit Marikani, le regard fixé sur la bague.

Son ton était calme mais sa voix tremblante. Elle s'était relevée et se frottait l'avant-bras, ce qui ne faisait qu'étaler le sang. Les griffures étaient profondes. À la plus longue, sous l'épaule, on voyait l'os.

— Il faut nettoyer, dit l'adolescent. C'est dangereux, si ça s'infecte.

On sentait l'enfant de la campagne, qui avait vu des fermiers mourir et des familles ruinées parce que le père avait été mordu par un renard.

Les corbeaux ne criaient toujours pas. Par le trou fait dans le toit – l'oiseau avait déchiré le torchis pour passer, pour s'abattre droit sur elle, droit sur Marikani — Arekh les entendit s'envoler, dans un lourd battement d'ailes.

Il sortit sur le seuil.

Le ciel était maintenant vert foncé et englué de brume. La route avait disparu dans le brouillard. Le groupe de soldats qui avançait gravissait la colline plus à l'est, leurs uniformes bruns presque invisibles dans les herbes. Ils n'avançaient pas vers la grange ; en continuant ainsi ils passeraient plus à l'est, derrière le bosquet, mais ils avaient tout le temps de tourner.

Des soldats. Loin de la route, loin de Rez. Ils ne venaient pas pour lever des impôts dans les bergeries.

Arekh rentra dans la grange, ramassa les provisions et croisa le regard de Marikani.

— Vite, dit-il.

Chapitre 2

Ils coururent en silence, dévalant la colline, du côté opposé à l'arrivée des soldats. Le crépuscule tomba tandis que leurs pieds écrasaient les ronces et les buissons. Le ciel était maintenant d'un bleu très foncé, magnifique, maculé par des taches de brume grisâtres. Arekh voyait à dix mètres à peine : les autres membres du groupe, le sol, la lisière noire de la forêt.

Peu à peu, le sol se fit plus sec. Les herbes et les branches devinrent plus clairsemées, la terre plus blanche, incrustée de calcaire... des cailloux d'abord, puis vinrent des pierres, de longues pierres blanches et lisses, formant un large ruban blanc sur le sol.

Il ne s'agissait pas d'un hasard de la nature, mais de l'œuvre de l'homme... une œuvre vieille de plusieurs millénaires, piétinée, oubliée. Sous leurs pieds s'étirait en effet un tronçon de la muraille ouest de l'Ancien Empire, foudroyé par la colère du dieu que l'on ne nomme pas... longtemps, si longtemps auparavant, au temps où les lunes étaient jeunes et les divinités pleines d'espoir.

De ce haut rempart il ne restait aujourd'hui plus que les fondations. Les pierres blanches avaient depuis longtemps été descellées et vendues, et ce n'était que parce que l'endroit n'était guère fertile que ce témoignage des temps oubliés avait pu subsister – dans les cités des Royaumes, chaque parcelle de terre avait depuis longtemps été construite, dans les plaines chaque acre de terrain cultivé.

D'instinct, les fugitifs suivirent la trace de l'ancienne muraille, comme une route pavée pour eux par le destin. Dans le ciel se levait la constellation de la Roue, les six dieux étincelant autour de l'astre turquoise qui avait signé la condamnation du peuple du même nom. Six étoiles, six dieux, les enfants des Trois Premiers, qui avaient veillé sur la création des Empires avant de les condamner.

Ô dieux, protégez-nous de votre manteau, et voilez notre face des yeux de vos ennemis...

Protégez votre fille, l'enfant d'Arrethas...

Les mots de la prière traversèrent l'esprit d'Arekh, bizarres, comme étrangers... Des années avaient passé depuis qu'il ne s'était pas adressé aux dieux. Et il ne l'avait fait que machinalement, espérant en retirer quelque bénéfice personnel. C'était encore le cas ici — Arekh se fichait bien du destin de la descendante d'Arrethas ; il était seulement curieux. Les dieux étaient partout ; ils récompensaient leurs prêtres, accomplissaient des miracles, ressuscitaient les morts et guérissaient les malades. Leur pouvoir se manifestait aussi par le sang sombre — leurs héritiers, rois ou sorciers, pliaient le pouvoir qui leur était accordé pour protéger leurs terres, invoquer bénédictions ou malédictions, faire venir à eux les monstres des failles pour assassiner et détruire l'âme de leurs ennemis. Certains même, racontait-on, aspiraient dans les Royaumes les Créatures de l'Ombre pour les utiliser à leurs propres desseins.

Oui, les dieux étaient partout, mais Arekh avait depuis longtemps perdu le lien qui, disait-on, unissait chaque cœur de chaque humain à la Mère de Tous, la déesse Lâ qui brillait en haut de la Roue, d'un éclat doré et bienveillant. Il avait perdu le sens du divin et ne sentait plus, comme quand il était enfant, que chacun de ses pas, chacun de ses gestes était béni, avait un sens, était sous la protection d'une des six souriantes étoiles.

La boue m'a sali et les dieux ne me voient plus. Arekh savait quand ils avaient détourné leur regard, et c'était un souvenir qu'il essayait depuis longtemps d'effacer. Mais Marikani devait être bénie par son lointain ancêtre..., pensa-t-il sans y croire, si un miracle devait se produire, ne serait-ce pas le moment ?

Il n'en serait rien, bien sûr. Les dieux avaient autre chose à faire que de protéger tous leurs descendants, et ceux-ci mourraient comme tout le monde, empoisonnés, assassinés, vomissant du sang dans leurs draps.

En effet, il n'y eut pas de miracle. Les étoiles continuèrent à briller et l'air à les glacer. Bientôt, la muraille de l'Ancien

Empire tourna vers le sud et ils abandonnèrent sa trace... Le sud était trop dangereux, et la lisière de la forêt n'était plus loin.

Le terrain descendit, formant un repli. Les deux femmes s'assirent sur un rocher, essoufflées et épuisées. L'adolescent resta debout, la respiration saccadée.

— Nous n'irons plus très loin, dit Marikani d'un ton sec en voyant Arekh approcher. Il nous faut dormir et manger.

Ainsi que le gamin dans les landes quelques heures auparavant, elle s'adressait à lui... Comme si la responsabilité du groupe lui était échue, comme s'il devait prendre les décisions, lui qui ne les connaissait pas une demi-journée auparavant. Arekh retint une réplique cinglante. Ce n'était pas le moment.

— Les soldats nous ont-ils vus ? demanda la suivante. Savent-ils que nous étions dans la grange ?

Marikani prit la parole avant qu'Arekh ne puisse répondre.

— Difficile à dire. L'émir bat peut-être la région au hasard. Mais ils sont là pour nous — je ne vois pas d'autre explication... Pourquoi un groupe de soldats irait-il se promener dans les landes... pour parler aux bergers ? (Elle se tourna vers Arekh.) La forêt est proche... Pensez-vous que nous pourrons nous y arrêter ?

De nouveau, Arekh eut envie de répondre... mais ce n'était ni l'heure ni le lieu. Lui aussi était fatigué et affamé. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi ? Il se revit sur la galère, ramant. Ils dormaient banc après banc, par période de trois heures.

Les galériens... Ils étaient morts, tous morts, réalisa-t-il pour la première fois. Les hommes avec lesquels il avait ramé, sous les étoiles, la nuit précédente. Ceux qui s'échinaient sur le banc de derrière et dont il entendait la respiration à la pause, ceux qui avaient été embarqués avec lui à la dernière escale. Tous morts à part trois — lui, le gamin et l'autre, qui les avait salués avant de les abandonner sur la plage.

Arekh hocha la tête et désigna la forêt. Oui, il fallait qu'ils se reposent. Ni Marikani, ni la suivante, ni le gamin n'avaient fait allusion à l'oiseau et à la bague sur la serre. Mais Arekh ne

doutait pourtant pas qu'ils aient la bête à l'esprit quand ils levaient les yeux vers les cieux.

Leurs jambes tremblaient de fatigue. Ils marchèrent, sous la lueur indifférente des trois lunes, sur le sol calcaire et sec. Les premiers arbres n'étaient plus loin, bientôt, les pierres allaient se métamorphoser en collines et les buissons en bosquets... Mais pas encore. Ils étaient à découvert et les regards de la nuit leur brûlaient le dos.

Les premiers arbres. Des acorces à pain au tronc fin et torturé – trop fins pour les dissimuler. Le vent s'était levé, il soufflait par saccades, faisant grincer les cosses mortes attachées aux branches. De nouveau, Arekh imagina les soldats, et leurs oiseaux de proie volant dans le ciel, à leur recherche. Pour le regretter aussitôt. En visualisant le danger, on irritait Fîr, le maître du destin, qui invoquait l'objet de vos terreurs.

Une précaution qu'il avait oubliée ces dernières années. Mais ici, à découvert, il n'y avait rien entre eux et les dieux...

Un cri rauque fit vibrer le ciel au-dessus d'eux.

Arekh murmura des imprécations, se retourna et fit un geste aux autres, tentant de garder le silence au cas où... au cas où les soldats ne les auraient pas repérés, malgré l'oiseau, malgré l'évidence. Le gamin n'était qu'à quelques pas, les deux femmes derrière. Arekh les vit courber les épaules par réflexe, mais elles ne se retournèrent pas ni ne levèrent les yeux.

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffla l'adolescent, arrivé près de lui.

Espérant, contre tout espoir, voir un vol de corbeaux traverser la nuit, Arekh scruta les nuages. Hélas, il était bien là. Un immense rapace, volant en cercle au-dessus des acorces.

— Les arbres sont plus nombreux ici, derrière, et le terrain descend, répondit-il à voix basse, aussi bien à l'adolescent qu'aux deux femmes qui arrivaient. Il doit y avoir une rivière. Dirigeons-nous vers les bois, si l'eau...

Le bruit interrompit sa phrase, fit trembler l'air et le sol, et soudain ce fut le chaos autour d'eux. Les tourbillons de poussière, les craquements des jeunes acorces piétinés, le martèlement terrible des sabots sur le sol. Des cavaliers. Au moins une dizaine. Arekh attendit les cris, au moins ceux des

deux femmes ; il était habitué aux hurlements désespérés des mères pendant les guerres, au moment des raids, mais il n'y eut aucune réaction. L'espace de quelques battements de cœur, les quatre fugitifs restèrent immobiles, silencieux, à regarder les cavaliers foncer sur eux, leurs chevaux aussi gigantesques et terrifiants dans l'obscurité que les Bêtes des Abysses qui tiraient le char d'Um-Eroch sur les bas-reliefs...

... Et un instant au moins les montures eurent cet aspect, celui de bêtes de pierre, figées dans une course éternelle...

— La rivière !

Qui avait crié ? La suivante, peut-être. Les deux femmes se prirent la main et commencèrent à courir. Arekh se dégagea de sa transe et les suivit — aller à la rivière n'avait plus aucun sens, un peu d'eau n'arrêterait pas des cavaliers, mais il importait peu dans quelle direction ils couraient tant qu'ils fuyaient, tant qu'ils ne restaient pas là, plantés sur le sol.

Plus tard, Arekh devait se demander, encore une fois, pourquoi il n'avait pas choisi ce moment pour partir dans une autre direction, laissant les soldats poursuivre les deux femmes. Se vanter de son héroïsme aurait été mentir... En vérité il n'avait simplement pas eu le temps de réfléchir, pas eu une pensée cohérente. Il avait suivi le groupe par un instinct contraire à tout raisonnement de survie.

Ils dévalèrent une pente, se prenant les pieds et les jambes dans les ronces. Une des femmes — impossible de savoir laquelle dans l'obscurité — tomba et se releva avec un petit gémissement. Le bruit de cavalcade s'était rapproché et ils entendirent des cris et des ordres. Puis ils se retrouvèrent dans l'eau, traversèrent la rivière qui n'avait que quelques pieds de profondeur — non, le courant n'arrêterait pas les cavaliers, ni personne. Plus loin encore, et ils dévalèrent une nouvelle pente, avec plus de ronces et plus de pierres. Ils ne suivaient pas la rivière. Ils ne s'étaient pas concertés, personne n'avait pris d'initiative, pourtant ils se retrouvaient à tenter la seule chance qu'ils avaient, réalisa Arekh. La seule chose qui pouvait faire trébucher les chevaux, hésiter leurs poursuivants.

La pente. Les épineux.

— Encore ! Là ! cria l'adolescent, comme si la pensée leur était venue en même temps.

Cette fois il ne s'agissait pas d'une pente, mais d'une gorge, un à-pic d'une dizaine de mètres, tapissé de ronces et d'arbustes, à la roche irrégulière et fendue. Les cris et les bruits de sabots n'étaient plus loin, même s'il était impossible de savoir d'où ils venaient, même s'ils semblaient faire partie maintenant du paysage et de l'air qui les entourait.

Arekh hésita. Pas ses compagnons. Ils se lancèrent dans la pente comme on plonge dans un fleuve, leurs pieds glissèrent sur les pierres qui se détachaient, tandis que les aiguilles et les branches déchiraient leurs vêtements...

Et soudain Arekh aussi se jeta en avant, sans savoir quand il avait pris sa décision. Il eut juste le temps de sentir le sol céder sous lui, la peau de son bras se déchirer et sa cheville se tordre, puis il se retrouva en bas avec les autres.

La lisière des bois était maintenant toute proche. Arekh entendit Marikani se lever... « l'entendit » parce qu'elle gémissait à chaque pas. Peut-être s'était-elle tordu quelque chose dans sa chute.

— La forêt ! croassa-t-il en montrant les arbres.

L'épuisement le gagnait ; sa gorge était douloureuse alors qu'il n'avait pas crié, et des taches sombres dansaient devant ses yeux. Il essaya de les faire partir, comme des mouches, puis perdit un instant la notion du temps. Enfin il s'aperçut qu'il courait ; que les arbres n'étaient plus qu'à quelques pas... quand une ombre noire à cheval passa près d'eux avant de se retourner.

Un cavalier. Pourquoi un seul ? Peut-être était-il le premier à avoir trouvé un détour pour éviter le ravin, ou peut-être avait-il eu le courage de faire sauter sa monture par-dessus la faille. Les autres allaient-ils le rejoindre ?

Les pensées se précipitaient dans l'esprit d'Arekh. Oui, la lisière des bois était proche, mais les arbres étaient trop clairsemés au début et n'arrêteraient pas le cavalier. Celui-ci indiquerait leur piste aux autres ; les soldats à pied suivraient...

La bête hennit et le cavalier approcha au galop. Sans réfléchir, Arekh repéra l'éperon, bondit, attrapa la jambe de

l'homme et tira. Si le soldat avait eu son épée levée, Arekh aurait signé son arrêt de mort... mais ce n'était pas le cas. L'homme ne pensait sans doute pas que les fugitifs étaient prêts à se défendre, il voulait seulement ne pas perdre leur piste, peut-être attendait-il des félicitations de son capitaine pour son initiative...

Le cheval faillit perdre l'équilibre puis continua sa course tandis que son maître roulait dans la poussière avec Arekh. Celui-ci n'attendit pas que l'homme saisisse sa dague pour frapper avec la sienne – celle de Marikani, ornée de la pierre de soleil, et qu'un orfèvre quelque part dans les faubourgs d'Harabec destinait sans doute à un usage ornemental. Une cotte de mailles couvrait le torse du soldat mais une de ses protections de jambe avait glissé. Frappant à la cuisse, Arekh visa l'artère, puis frappa de nouveau, ce qu'il pouvait, l'autre cuisse, le bras, la main, une vraie boucherie tandis que le soldat hurlait et se débattait. Enfin, Arekh vit la gorge découverte de son adversaire, mais il était trop fatigué et le premier coup ne fut pas mortel... Il dut abattre sa lame une deuxième fois, puis l'enfoncer dans le menton, brisant les dents et la langue et sans doute les cordes vocales avant que le soldat ne se taise enfin.

Arekh se releva en titubant. Les taches sombres étaient de plus en plus nombreuses, brouillant sa vision, et tous ses muscles lui faisaient mal. Ses jambes tremblaient, pourtant il réussit à atteindre les arbres, où les autres l'attendaient – l'attendaient ? Étaient-ils fous ? Et ils marchèrent, marchèrent encore, droit devant eux et vers le cœur des bois, passant sous les buissons, brisant les branches, allant là où les feuilles étaient les plus noires et les plus épaisses. Arekh ne voyait et n'entendait presque plus rien, la fatigue et la douleur étaient telles qu'il se demandait s'il rêvait, s'il n'avait pas été fait prisonnier, ou s'il ne s'était pas noyé dans la galère et que tout ce qu'il vivait n'était qu'un délire troublé.

Ils descendirent dans un nouveau ravin où de hautes plantes aux feuilles blanchâtres dissimulaient le ciel, et, encore une fois sans se concerter, ils se laissèrent tomber par terre pour dormir.

À terre, les feuilles mortes n'étaient plus blanches et leur contour indistinct dans la nuit. Une odeur douce amère s'en échappait. Arekh sentit que ses yeux se fermaient. À tâtons, il s'obligea à glisser sa main dans le sac qu'il avait acheté au berger et à attraper la première chose qu'il toucha. Des fruits secs, au milieu des miettes de galettes.

Il mâcha, sentant son esprit dériver déjà, dans le cauchemar ou dans la folie. Ils auraient dû monter la garde, mais ils en étaient incapables, et même si l'un d'eux avait repéré l'arrivée des soldats, qu'auraient-ils pu faire ?

C'était le destin. Au cours de la nuit, les soldats les retrouveraient, ou non. Au matin il se réveillerait dans les feuilles, ou il se réveillerait mort, ou dans une geôle, et il ne pouvait rien y faire, sinon dormir.

Le soleil dorait les troncs quand Arekh ouvrit les paupières. L'adolescent n'était nulle part en vue, mais il revint quelques minutes plus tard, une récolte de baies dans le pan de sa chemise. La suivante, qui avait trouvé de l'eau – peut-être la rivière continuait-elle son cours dans la forêt – nettoyait les blessures du bras de Marikani. La scène était si calme, si paisible, qu'il était difficile d'imaginer que des soldats devaient fouiller les bois en ce moment même. À quelques lieues, à quelques mètres ? Arekh ferma les yeux et écouta. Le chant de la forêt ne paraissait pas troublé. Les animaux, les oiseaux et le vent dans les branches jouaient leur mélodie habituelle, celle des nymphes forestières, filles d'Ontilant, le demi-dieu qui soufflait les vents, et de la nièce volage d'un empereur depuis longtemps défunt.

S'obligeant à se lever, Arekh ouvrit le sac et distribua les galettes, rassemblant les miettes dans une des feuilles blanchâtres qui les avaient protégés durant la nuit. Le jambon, les fruits et le pain rassis, qui se conservait plus longtemps, serviraient plus tard. Il fallait partir.

Ils se remirent à marcher vers le cœur de la forêt, vers les montagnes, s'enfonçant encore plus profond, comme s'ils savaient que c'était leur seule chance. Ils avançaient vers l'ouest alors qu'Harabec était au sud. Leur salut résidait loin de la

civilisation, loin des routes, loin des bois plus clairsemés où les hommes de l'émir les attendraient sans doute.

Ils mangèrent peu ce soir-là, avant de s'endormir pour une nouvelle nuit. Marikani et sa suivante frottèrent leurs plaies avec une écorce de lin avant de trouver le sommeil. Certaines écorces étaient utilisées par des guérisseurs et Arekh s'en était déjà servi.

Il ne s'agissait pas de sorcellerie... pas cette fois en tous cas. Pourtant la magie coulait dans les veines de Marikani, comme dans celles de tous les héritiers de la lignée royale d'Harabec. Mais à l'image de tous les dons divins, celui-ci n'était pas simple. Il n'y avait que dans les légendes que les porteurs de sang sombre guérissaient leurs blessures en les touchant, faisaient couler le miel et l'argent en rivières. Dans la réalité, la magie nécessitait des rituels complexes et longs, dans des lieux bénis où le contact entre la divinité et ses lointains enfants se faisait de manière privilégiée.

La responsabilité royale était plus complexe encore. Le royaume d'Harabec était né de la volonté divine et vivait de la magie de ses souverains. Quand le roi était puissant, quand le sang sombre de ses aïeux coulait vif en lui, alors le royaume était fort et ses habitants heureux ; quand le roi était faible, les récoltes se faisaient rares et les guerres étaient vite perdues.

Telles étaient la bénédiction et la malédiction divines. Le destin du peuple et la force de son souverain étaient intimement liés.

Le matin suivant, Arekh observa Marikani tandis que celle-ci ajustait ses vêtements. La silhouette de la jeune femme était fragile et ses mains fines. Difficile de croire qu'en elle vibrait un royaume, et le reflet de la lointaine puissance du dieu son ancêtre.

Arekh ne connaissait pas bien Harabec, il dut chercher dans ses souvenirs ce que disaient les Conseillers de Reynes de la régence de la jeune femme. Le commerce de l'huile... Du sel... Le sel, oui. Le tracé de la route du sel avait souvent été en discussion chez les Conseillers des Principautés, sans résultat concret, et Harabec revenait alors dans les conversations.

La puissance politique d'Harabec croissait lentement mais sûrement, disait-on. Ses marchands vendaient maintenant du vin et de l'huile dans tous les ports des Cités Libres et les frontières du pays s'étaient agrandies vers l'ouest. Tout cela depuis que Marikani avait pris les rênes.

Et si Arekh ne se trompait pas, la jeune femme n'avait pas encore atteint sa majorité. Ce n'était qu'à vingt-cinq ans qu'elle devait recevoir l'onction divine, la bénédiction de son aïeul, le dieu Arrethas. Marikani ne serait plus alors héritière mais reine. À sa puissance s'ajouteraient celle du regard bienveillant du dieu, et ses ennemis trembleraient... Du moins était-ce ainsi que parlaient les chansons guerrières d'Harabec.

Qui n'étaient pas moins prétentieuses et sanglantes que celles de l'Émirat, ou des Principautés. Les Royaumes étaient une terre sanglante ; chaque village où deux hommes étaient en âge de porter la faux avait son hymne parlant de la vaillance et de la férocité de ses guerriers.

L'après-midi, le sol qui avait commencé à monter redescendit abruptement pour révéler un torrent glacé venu des pics du nord. Il ne fut pas difficile de le traverser, et une fois de l'autre côté, Arekh se sentit plus en sécurité. Aucune logique à ce sentiment... pourtant il lui semblait qu'en traversant, ils avaient passé une frontière, qu'ils entraient sur un autre terrain, celui des pics, loin du regard et de la vigilance humaine. De colline en colline, ils grimpèrent ; la terre était plus rousse, les arbres plus rares, poussant en bosquets autour d'immenses pins bleus.

Une certaine détente avait aussi gagné ses compagnons. Le pas des deux femmes se faisait plus léger ; l'adolescent humait parfois l'air parfumé, comme s'il prenait le temps d'apprécier le paysage.

Trois jours qu'ils étaient ensemble, et ils n'avaient pas prononcé dix phrases... si on oubliait la courte conversation qu'ils avaient eue sur la plage.

Tant mieux, pensa Arekh. Il n'avait pas envie de faire connaissance. Un étrange destin les avait réunis un moment, mais quelle que soit l'importance de Marikani, il serait trop dangereux de continuer en sa compagnie.

Ils n'avaient tout simplement rien à faire ensemble.

Quand nous aurons atteint la montagne, je les laisserai repartir vers le sud et je traverserai le col pour filer vers les Terres Grises.

Le climat était pluvieux et la nourriture basée sur le poisson séché, mais on l'y laisserait tranquille, ce qui était tout ce qu'il voulait pour l'instant.

Non, il n'avait guère envie de parler. Pourtant la forêt était accueillante et claire ; le soleil jouant avec les épines des pins baignait les sentiers d'une lueur parfois verte, parfois bleutée. Le bruit de leurs pas était avalé par les feuilles et un étrange lichen aux reflets d'or.

Le cœur d'Arekh se serra. Comme tous les enfants, il avait joué en forêt ; comme les autres, il avait regardé les feuilles translucides et humé les parfums mouillés de la mousse ; comme les autres il s'était demandé ce qui arriverait s'il ne rentrait pas chez lui.

S'il continuait à marcher, tout droit, vers la profondeur des bois, la noirceur des troncs, l'inconnu.

La mort.

Peut-être était-ce ce que tous les enfants cherchaient sans le savoir. Ils croyaient rêver d'aventure alors qu'ils ne voulaient que la mort.

Arekh jeta un coup d'œil aux autres. L'adolescent et Marikani marchaient, observant le sol pour éviter de trébucher sur les rochers gris qui perçaient sur la pente. Seule la suivante admirait le paysage autour d'elle, avec sur son visage un curieux émerveillement, comme un lambeau d'enfance. Un instant, Arekh fut touché, puis leurs regards se croisèrent. Celui de la suivante était gris-vert et l'émotion d'Arekh s'évanouit aussitôt.

Des pupilles trop claires le mettaient toujours mal à l'aise. Les membres du Peuple turquoise – les esclaves – étaient les seuls à avoir les yeux bleus, une couleur honnie, la couleur que les dieux leur avaient imposée comme signe de leur mépris et de condamnation éternelle.

Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, tous les hommes libres n'avaient pas les yeux bruns. On trouvait, même dans les meilleures lignées, des pupilles grises, vertes, ou

pailletées... À Reynes, dans les Principautés du nord, on pensait qu'un tel trait trahissait un caractère pervers ou lâche, double, comme celui des esclaves. Arekh savait qu'il s'agissait de préjugés, mais l'éducation lui avait formé l'instinct. Les hommes ou les femmes libres aux yeux clairs le mettaient mal à l'aise, comme si la transparence de leur pupille mettait en évidence les défauts et l'ambivalence de tous les êtres humains, comme si la malédiction qui avait frappé les esclaves les avait elle aussi effleurés.

Le soleil descendait derrière les feuilles quand ils s'arrêtèrent pour manger.

Pour la première fois, ils prirent leur temps, s'installant sur un gros rocher plat et s'en servant comme d'une table. Arekh étala le reste des galettes, le jambon et sortit du sac l'outre de vin qu'il avait trouvée au fond.

— Nous sommes au cœur du monde, dit doucement Marikani.

La suivante sourit à son tour.

— Le pied d'Um-Eroch.

Le vent se leva dans les arbres, comme pour souligner ses paroles. Oui, les forêts à l'est des pics étaient une des seules zones encore sauvages des Royaumes. Par hasard... par le jeu des guerres et du commerce. Les pics faisaient partie d'une bande de terre souvent disputée, qui avait changé politiquement de mains trop souvent pour que les peuples aient eu le temps de s'y installer. Les terres étaient trop rocheuses pour susciter un véritable intérêt. Les forêts, les montagnes étaient donc encore inhabitées, ou presque. Seules des tribus de peuples nomades, qui ne reconnaissaient aucun prince, y passaient parfois lors de leurs errances.

Le pied d'Um-Eroch... Une longue bande d'arbres et de pierres, de montagnes et de silence. Un puits de calme dans des terres où il n'y avait pas une pierre qui n'ait connu le marteau, un champ les semaines, un arbre qui n'ait vu sous lui vivre et mourir des générations de paysans ou de citadins.

Ils mangèrent, finissant les dernières galettes puis passèrent au jambon, avant de se partager la gourde de vin qu'Arekh avait achetée au village.

Une petite branche tomba sur l'épaule de Marikani, qui leva les yeux pour voir une bête à fourrure grise filer vers le haut du tronc. Elle suivit l'animal du regard, sourit, puis, sans raison apparente, fixa Arekh. Elle avait les yeux brun doré – comme il seyait à une personne de son rang, pensa-t-il avec la même ironie agressive et amère qui l'avait saisi dans la barque.

Puis elle se tourna vers l'enfant.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

Le gamin sursauta. Il avait encore un morceau de galette à la main, et n'avait pas touché à la viande, ni au vin. Sans doute n'avait-il pas l'habitude d'en manger.

— Mîn, répondit-il. Enfin... A-Mîn. De la ferme de Perkenez.

— Mîn... C'est joli, dit la suivante. Où se situe Perkenez ?

Le gamin la regarda, paniqué.

— Près de Faez ? demanda Marikani d'une voix douce. (Comme l'enfant ne répondait toujours pas, elle ajouta :) Ta ferme appartient-elle à Sa Puissance l'Émir au Sourire Infini, trois fois béni par les dieux ?

Pas une trace de sarcasme dans sa voix. En parlant de son pire ennemi. Arekh apprécia l'exploit.

— Notre maître obéit au seigneur Hannist, expliqua Mîn. C'est lui qui prend la dîme à la ferme.

— Hannist, répéta la suivante. (Elle regarda Marikani.) Kinshara.

— Oui, le père d'Hannist a combattu dans les guerres du sel, dit Marikani. Ses hommes avaient détruit le pont au nord de Sleys... Leur roi avait dû négocier, tu te souviens ?

Mîn écoutait en ouvrant de grands yeux effrayés. Marikani lui sourit de nouveau.

— Kinshara est un pays magnifique. On dit que les terres y sont très fertiles. Que... Pourquoi as-tu...

Pourquoi as-tu été condamné aux galères ? La phrase flotta un instant dans l'air, mais Marikani ne la termina pas. Elle parut réfléchir, croisa le regard d'Arekh, qui se demanda si elle allait aussi lui poser la question.

Rien. Arekh tendit la main pour prendre la gourde, et s'aperçut que la suivante le dévisageait, une nuance exaspérée dans les yeux. Puis elle détourna la tête.

Arekh sourit. Certaines liseuses d'âmes demandaient une fortune pour lire dans les esprits ; ici, il n'en avait pas besoin.

— N'hésitez pas, dit-il à la suivante, interrogez-moi. Pourquoi ai-je été condamné ? Vous attendez ma réponse pour reprocher à votre maîtresse sa folie. Qu'est-ce qui lui a pris de se jeter à l'eau pour sauver des galériens... des criminels ? (Il agita la dague de Marikani, qu'il n'avait pas rendue et avec laquelle il découpait le jambon.) Des criminels qui pourraient se servir de sa propre dague pour vous assassiner toutes deux ?

— Ce n'est pas ma maîtresse, dit la jeune femme.

— C'est une reine, et vous l'accompagnez. Cela ne fait-il pas d'elle votre maîtresse ?

Marikani et Mîn écoutaient, Mîn épouvanté, inquiet que le conflit ne dégénère, Marikani avec un amusement dansant au fond des yeux, comme si elle pensait sa suivante capable de soutenir la discussion.

— Je suis son amie, pas sa suivante, déclara la femme d'un ton fier. Mon nom est Liénor. Quant au reste... en effet, vous avez admirablement résumé ma pensée. Vous êtes un criminel condamné aux galères, et vous vous êtes débarrassé du fou dans la barque avec un talent... disons, évident. Il est normal que je m'inquiète.

— Vous me voudriez très loin, ajouta doucement Arekh. Vous voudriez que je fasse comme l'autre... que je vous remercie avant de passer mon chemin. Je me trompe ?

— Pas du tout, dit la femme avec un sourire glacé. (Un sourire qu'elle avait sans doute eu l'occasion de perfectionner à cour d'Harabec.) Vous penseriez la même chose à ma place.

— Certainement, dit Arekh en s'inclinant. (Un nouveau silence. Marikani but un peu de vin, comme si la conversation ne la concernait pas.) Alors ? reprit-il comme si elle tardait à répondre à la question qui n'avait pas été posée. Pourquoi avoir pris un tel risque ?

Marikani le regarda, amusée.

— Quel risque ?

— Celui de nous sauver.

— Je n'aime pas voir mourir les gens attachés, dit-elle simplement.

Arekh la dévisagea un instant. Son visage était calme et ses yeux lumineux.

— Voilà qui est noble de votre part. Mais des gens attachés meurent tous les jours, dans d'atroces souffrances, dans toutes les parties des Royaumes. Et même à Harabec, j'en suis persuadé.

— Sans doute, dit Marikani, mais ils ne le font pas devant moi. Ce qui se passe dans notre sphère de vision est de notre responsabilité, avez-vous oublié ?

Les mots étaient issus des manuels de philosophie classique, mais Arekh vit de nouveau une lueur d'humour danser dans les pupilles brunes. Comme si Marikani aimait les discussions, comme si parler de responsabilité avec un criminel reconnu au milieu de nulle part, alors qu'un groupe de l'armée de l'émir était à leur trousses, était une situation absurde qu'elle ne pouvait qu'apprécier.

— Vous référer aux Principes ne suffira pas, aya Marikani. Nous avons tous une manière différente de les appliquer. Dans votre situation, n'importe qui se serait sauvé et vous le savez. Vous êtes des fugitives recherchées et le fait que des prisonniers meurent non loin alors qu'une bataille fait rage — causant des centaines de morts, qui, que je sache, ne vous ont pas brisé le cœur — ne vous concerne en rien. Si vous êtes sensible, vous avez une pensée pour eux... Mais la logique vous ordonne de ne pas intervenir.

La lueur d'amusement était toujours présente. Se rappelait-elle de discussions semblables avec ses ministres ?

— La logique et l'humain ne marchent pas toujours de concert, nde Arekh. Avez-vous toujours réagi logiquement ?

— Mes actions n'ont guère d'importance — je n'ai pas un pays sous ma responsabilité. Dans votre cas, prendre des risques inutiles est un crime. Un roi ne met pas sa vie en danger sans une raison valable.

Marikani secoua la tête et Arekh prit conscience, encore une fois, de l'absurdité de la situation... La forêt, l'odeur de

plantes mouillées, l'épuisement, le danger. Et lui en train de parler philosophie.

Pourtant, il se posait vraiment la question. Pourquoi agir ainsi ? Il réalisa soudain que le problème l'avait travaillé pendant leur fuite, dans une région inexplorée de son esprit. L'action de Marikani était d'un illogisme sidérant. Vu les circonstances, son rang, le moment... Non, il ne se souvenait pas d'avoir été témoin ou d'avoir entendu le récit d'un acte semblable.

Était-ce pour cela qu'il était resté ? Pour savoir ? Il s'était cru mort, il était encore en vie... et il ne comprenait pas pourquoi.

— Vous avez raison, déclara Marikani avec calme. Vous avez raison... en théorie du moins, tous mes actes devraient toujours être guidés par la logique. Mais je pense que parfois, l'intuition nous guide. J'ai un code moral, dit-elle après un léger instant de réflexion, et j'essaye de le suivre. Et ce code n'est pas lié à mon rôle politique.

Arekh fronça les sourcils.

— Tout code moral personnel entre forcément en contradiction avec lui. Vous ne devriez penser qu'au bien de votre pays, et celui-ci exige que vous demeuriez vivante.

— Mais voyez-vous, la question ne s'est pas posée, parce que je ne me la suis pas posée. J'ai vu la galère couler, et j'ai réagi... d'instinct...

Elle se leva soudain tandis que Liénor commençait à rassembler les provisions. Mîn se mit debout lui aussi. Il regardait Arekh et Marikani avec ses grands yeux étonnés et semblait n'avoir rien compris à la conversation.

— Par instinct ? Par émotion, vous voulez dire. Et vous n'avez pas droit à l'émotion.

— Peut-être... Mais ai-je eu tort ? Nous serions mortes dans cette barque si je n'avais pas tranché vos liens.

— Vous n'auriez pas été en danger si vous ne nous aviez pas délivrés.

Marikani secoua la tête :

— Mais vous ne nous avez pas été utile seulement cette fois, souvenez-vous. Vous m'avez débarrassée de cet oiseau.

Vous nous avez menés jusqu'ici. Vous avez lutté contre les soldats. En une journée, vous nous avez déjà sauvés trois fois. L'« émotion », comme vous dites, m'a bien servi.

Ses mots auraient eu plus d'effet si une bourrasque n'était pas venue la ponctuer... Une bourrasque glacée, humide, qui emporta avec elle la chaleur et le charme du paysage. On aurait dit qu'une nymphe d'hiver était passée, glaçant la sève, enlevant aux couleurs leur chaleur.

— Vous ignorez qui je suis, dit lentement Arekh. Vous ignorez ce dont je suis capable, et ce que je veux faire de vous. Ne criez pas si vite victoire.

La nymphe passa de nouveau, et avec elle un frisson de glace. Mîn, qui n'avait pas entendu la dernière phrase, frémît pourtant en levant les yeux vers le ciel à la recherche de présages.

— Nous verrons, dit Marikani.

Elle n'avait pas peur... Courage ou inconscience ? Arekh ne parvint pas à se décider. À côté, Liénor le foudroya du regard, puis détourna les yeux comme si elle s'en voulait d'avoir raison.

— Nous devrions partir, dit-elle enfin, et ils remballèrent le maigre reste de provisions avant de descendre du rocher.

Chapitre 3

Il n'y eut pas de présage, mais un nouveau rapace. Liénor l'aperçut une heure plus tard alors qu'ils montaient la pente. D'après le soleil, ils se dirigeaient vers le sud-ouest, ce que confirmait E-Fîr, dont on voyait la pâle sphère lunaire dans le ciel clair.

E-Fîr. Le dieu du changement, dont peu se souvenaient encore du nom, car après la chute du dieu qui ne se nomme pas les habitants avaient cessé d'adorer les lunes pour se tourner vers les étoiles, et les anciens souverains du ciel avaient été oubliés. Maintenant E-Fîr n'existant plus que dans la mémoire de quelques érudits, ou des enfants de bonne famille qu'ils éduquaient. Pour la piétaille, les lunes ne servaient qu'à rythmer le passage des saisons. Oui, le dieu qui avait remplacé E-Fîr portait le même nom, et son étoile brillait à l'est de la constellation de la Roue, d'un blanc légèrement bleuté... et de jour, on ne le voyait plus.

Enfant, Arekh s'était demandé si la lune avait gardé trace de la présence du dieu, si les prières qu'on lui adressait ne conservaient pas quelque pouvoir. Pouvait-on être habitée par un dieu, pouvait-on être dieu et se faire déserter, dégrader, sans garder un souvenir, une ombre de son ancienne gloire ? Vers sept ans, quand la tutrice familiale avait abordé l'histoire religieuse, il avait essayé de prier sous le soleil du matin en espérant qu'E-Fîr entendrait sa prière.

Il ne se souvenait plus de ce qu'il avait demandé alors.

Prier avec amour et foi. Il ne l'avait pas fait depuis... depuis qu'il avait changé, justement. Était-ce E-Fîr qui avait exaucé ses prières d'alors ?

Une vague de nausée l'avait envahi à cette idée, une vague noire et irrépressible et c'était pour occuper ses pensées, vite, avant que le raz de marée le submerge qu'il avait levé les yeux vers les cimes. Pourtant Liénor l'avait vu avant lui.

— Là, avait-elle dit tandis que perçait dans son soupçon de panique un accent du sud plus prononcé que d'habitude. Là. Un oiseau.

Ils avaient vu beaucoup d'oiseaux mais tous comprirent et reculèrent. Ils n'étaient sortis qu'un bref instant à découvert et Arekh ne pensait pas que le rapace ait eu le temps de les repérer — du moins, l'espérait-il. L'oiseau continuait d'ailleurs à tourner ; ils l'observèrent décrire de grands cercles au-dessous des nuages.

Mîn s'abrita sous un grand arbre et les autres le rejoignirent. Arekh baissa la voix pour parler.

— Où allons-nous ? demanda-t-il d'un ton sec. Vous ne pouvez pas continuer ainsi sans plan.

Si Marikani ou Liénor avaient remarqué le passage du « nous » au « vous » dans la phrase, elles n'en donnèrent aucun signe.

— Nous comptions longer les montagnes vers le sud, expliqua Marikani. Mais c'est aussi ce que doivent penser les maîtres de l'oiseau.

Liénor hocha la tête.

— Il y aura sûrement des patrouilles. Ils vont passer les bois au peigne fin. Au moins au sud du Nasserî.

— Vous parlez de milliers de lieues de forêt, déclara Arekh d'un ton brusque. Nulle armée des Royaumes ne pourrait les passer au peigne fin, comme vous dites...

Il protestait pour le principe. Il y avait des endroits plus praticables que d'autres, et peu de gués dans le fleuve : ils pouvaient être surveillés. Les deux femmes devraient traverser le Nasserî discrètement, sur un radeau, par exemple...

— Mais je pense changer nos plans, reprit Marikani de sa voix limpide et calme.

Arekh avait déjà remarqué, durant leur discussion, que Marikani parlait bien. Sa voix était claire et d'une douceur trompeuse ; il en émanait une impression de jeunesse démentie par le calme constant de son ton, quels que soient le contexte, l'agression. L'habitude des conseils, des réunions interminables, de la diplomatie, pensa de nouveau Arekh.

Jeune, oui, elle était très jeune pour une telle responsabilité... Il y avait eu une épidémie, se souvint-il, une peste jaune qui avait remonté des ports vers les fleuves, et décimé les habitants des petites villes côtières. Harabec n'avait pas de frontière sur la mer... pourtant une partie du pays avait été touchée par la peste et de nombreux membres de la famille royale étaient morts. Marikani avait dû hériter à ce moment.

La jeune femme expliquait quelque chose ; Arekh réalisa qu'il avait perdu le fil de la conversation.

— Je suis votre obligé, dit-il pour montrer qu'il n'avait pas suivi.

Liénor lui jeta un regard aiguisé. L'expression, ainsi que le ton glacial mais formel sur lequel il l'avait prononcée, trahissait une certaine éducation et une origine de caste.

Arekh ne parlait pas comme Mîn ; il n'avait pas le même vocabulaire ni la même connaissance du monde... les deux femmes l'avaient sans doute remarqué très vite. Comme, de son côté, il avait remarqué leur accent.

— Nous devrions essayer de passer par les crêtes, répéta-t-elle. Traverser les montagnes, qu'importe où nous arriverons... N'importe quelle terre sauvage sera plus hospitalière que les villages de l'émir. Je sais, dit-elle avant qu'Arekh ouvre la bouche, nos chances de survivre ne sont pas grandes. Mais... c'est mieux.

Mieux. Pour Harabec, mieux valait qu'elle soit morte que prisonnière, c'était ce qu'elle lui avait expliqué dans la grange.

— Pourquoi me regardez-vous ? demanda Arekh au bout de quelques secondes. (Les deux femmes le fixaient comme si elles attendaient qu'il prenne le relais.) Vous voulez que je vous porte jusque-là ?

— À vrai dire, dit Marikani, j'espérais que vous aviez des notions de géographie. Je ne connais pas la région.

— Comment auriez-vous fait pour survivre, sans moi, Fille d'Arrethas ?

— Peut-être ne l'aurions-nous pas fait. Ce qui vous donne tort, et moi raison, dans notre discussion de tout à l'heure, dit Marikani avant de s'incliner, sourire aux lèvres.

Arekh la regarda en silence, sentant l'irrésistible envie d'arracher le sac de provisions des mains de Mîn et de partir, droit devant, en les plantant là.

Il jeta un coup d'œil en l'air. L'oiseau avait disparu. La dernière fois, il avait fondu sur eux quand il les avait repérés. C'était bon signe.

— Il est parti, confirma Liénor.

— Le seul col que je connaisse est au sud du Pic Cendreux, dit Arekh froidement. Nous devrions repérer le sommet sans difficulté, sa forme est très caractéristique. Il y a peut-être d'autres passages plus proches. N'hésitez pas à les chercher si vous espérez trouver mieux.

Les trois jours suivants furent mornes et humides. Pourtant, autour d'eux, la forêt était belle. Le faible soleil léchait le mordoré des feuilles ; de fines bruines faisaient monter de la terre des odeurs d'humus, d'animaux, de plantes, de bois et de mousse. Il faisait frais, pas assez pour vraiment souffrir, juste assez pour ne pas avoir chaud. Arekh préférait ne pas imaginer ce qu'ils endureraient en prenant de l'altitude.

Le problème de la nourriture se posa vite. Les réserves de viande furent épuisées dès le deuxième jour, ainsi que les galettes de céréales. Le vin n'avait duré qu'un repas de plus. Il restait du pain ras, mais pas assez pour atteindre le col.

Ils durent faire une longue pause pour monter des pièges ; Mîn et Arekh, unissant leurs talents, firent de leur mieux et attrapèrent quelques rongeurs tandis que les femmes ramassaient des maragnes, un fruit sec et à peine comestible qui avait quelques points communs avec la châtaigne. Ce fut Mîn qui dut leur apprendre à en faire de la farine, puis du brouet.

Se décider à allumer un feu avait fait l'objet d'une nouvelle et interminable discussion. Devaient-ils prendre un tel risque ? Mîn avait emporté la décision en rapportant fièrement un sneghj, un gros serpent étranglé qu'il avait trouvé coincé dans un de ses pièges. La viande cuite se coupait en tranches et se conservait des semaines, avait-il précisé, et le reptile faisait une bonne trentaine de livres.

La tête des deux femmes devant la viande de serpent blanchâtre aurait fait rire Arekh en d'autres circonstances. Elles

avaient pourtant courageusement goûté et s'étaient montrées plus stoïques que lui, qui n'avait pu se retenir de sortir une bordée de jurons après la première bouchée.

Puis ils étaient repartis – après avoir perdu deux jours et laissé à leurs ennemis toutes les chances de les repérer.

La transition avec la montagne se fit de manière plus abrupte que prévue. Le matin, ils avançaient sur une pente douce, sous les branches serrées qui leur cachaient la vue du Pic Cendreux au point que Mîn devait grimper aux arbres pour ne pas perdre leur destination de vue... Et l'après-midi les pins avaient remplacé la forêt et les rochers rendaient l'ascension difficile.

Une nuit encore, puis un matin de marche – qui vit la disparition du dernier pain ras – et le froid tomba sur eux comme le regard courroucé des esprits des glaces. Enfants du demi-dieu Murufer et de la sœur jumelle de Lena, la chasseresse, les fils du froid vivaient dans les territoires du nord et gelaient les océans du toucher de leurs ongles. On disait que c'était à Murufer qu'avait déplu le Peuple turquoise, et que de là était venue la malédiction, mais on disait bien des choses et les prêtres ne s'accordaient guère.

Entre les pins apparurent des plaques de neige sale et des étendues de boue glacée. Le vent sifflait parfois, par bourrasques, et si les quatre voyageurs continuaient alors à avancer, c'était en souffrant, en serrant les lèvres pour les protéger, en luttant contre une douleur réelle, aussi intense que si on les avait frappés. Et pourtant, ce n'était encore rien ; les deux jours suivants furent comme un bref passage dans les abysses, alors que les pins avaient disparu et que la neige avait envahi le paysage, assez épaisse pour leur geler les pieds malgré leurs sandales. Marikani et Lienor déchirèrent le bas de leurs vêtements pour faire des bandelettes avec lesquelles ils enveloppèrent leurs orteils : c'était ça ou ils gelaient. Faire du feu la nuit était devenu une nécessité ; les regards extérieurs n'importaient plus maintenant, se réchauffer et surtout boire chaud était la seule manière dont ils pouvaient tenir.

Et puis la situation changea de nouveau, de manière abrupte. Ils descendirent un repli de terrain où des roches

rougeâtres perçaient la neige et s'aperçurent que le vent ne soufflait plus. Sans s'en apercevoir, ils étaient entrés sous la protection du Pic Cendreux, qui coupait le vent du nord. Sans vent, tout devenait de nouveau possible, et le froid presque supportable.

Un immense plateau s'étalait devant eux, constellé de plaques d'herbe d'un vert bleuté, rompant le désert de neige telles des mini-oasis et lui donnant une étrange beauté. À l'ouest, sur le flanc sud du pic, un chemin rocheux montait vers le col.

Surtout, ils n'étaient plus seuls.

Les tribus berebeïs avaient monté leur camp près du pic, comme si la montagne les protégeait. La fumée d'une trentaine de feux montait dans l'atmosphère glacée. Petites silhouettes lointaines, les nomades vaquaient à leurs tâches autour des foyers. Des enfants couraient et parfois, des cris aigus et joyeux résonnaient dans l'atmosphère.

De plus près, les habits sombres des nomades se révélèrent être de teintes chaudes et de textures diverses – du velours, des fourrures, d'épais cotons rouge foncé, terre ou écorce. Les enfants coururent à leur rencontre, dansèrent un moment – une vraie danse, avec un rythme étrange et heureux – autour des deux femmes, faisant rire Mîn, avant de revenir à leur tribu.

Arekh se demanda comment ils allaient communiquer et tenta de se rappeler quelques rudiments des dialectes de l'ouest, dont les nomades étaient censés être originaires, mais le problème ne se posa pas. Liénor parlait quelques mots de berebeï, certains Berebeïs parlaient un peu la langue commune, et quelques minutes plus tard les voyageurs se retrouvèrent autour du feu, à manger de l'igname rôti et un délicieux ragoût épicé. Marikani échangea quelques pièces contre des fourrures, de nouvelles provisions et d'étranges chaussons de cuir fourré que les nomades glissaient sur leurs sandales.

Arekh la regarda s'affairer, en buvant du lait caillé chaud et très sucré, un breuvage pas désagréable qui réchauffait si vite qu'il soupçonna la présence d'alcool.

Il reposa sa tasse : il lui fallait être prudent, mais un peu de détente était la bienvenue. Les nomades n'avaient aucune raison

de se montrer agressifs – ils ne paraissaient pas violents, et s'ils l'avaient été, ils les auraient dépouillés dès leur arrivée, pas invités à manger.

Mîn, debout près d'une des grandes tentes, communiquait par gestes avec d'autres adolescents. Les tissus des tentes avaient les mêmes tons que ceux des habits des Berebeïs : marron, or foncé, pourpre... De lourds tapis étaient posés par terre, ainsi que des réchauds autour desquels les femmes s'activaient. Arekh en suivit une du regard – la silhouette et les traits lourds, le sourire éclatant, ses pupilles très brunes entourées d'une fine ligne dorée – des yeux tels que, pour les avoir, des femmes de noble lignée auraient tué.

La vie ne devait pas être désagréable dans les hauteurs. Fatigante, mais moins que dans les fermes en contrebas, sur les terres ingrates que cultivaient la famille de Mîn. À choisir, mieux valait être nomade que travailler, pire qu'un esclave, sur le même lopin de terre jusqu'à que vos dents tombent et que vos os ne veuillent plus vous répondre...

Au moins, ici, il y avait la montagne, le voyage, le vent.

— Vous avez ce qu'il faut ? demanda-t-il à Marikani qui revenait de sa discussion.

— Viande séchée, pain ras, fruits secs et serpent fumé, ajouta-t-elle en faisant une grimace. De quoi faire... vu notre appétit commun, il y en a pour une quinzaine de jours. ça devrait nous permettre de descendre de l'autre côté des pentes.

Arekh la regarda en silence.

— Quoi ? demanda Marikani.

— Nous avons à parler, dit-il enfin. Appelez les autres ; je vais faire un achat et je reviens.

Marikani le suivit des yeux un moment, sans doute étonnée par le mot « achat » qui sonnait citadin en de pareilles circonstances. Arekh l'ignora, passant de tente en tente jusqu'à retrouver, au bord du camp, l'individu qu'il avait repéré en mangeant son ragoût.

Le nomade était grand et il était difficile de lui donner un âge. Sa peau était ridée, mais peut-être était-ce seulement le froid et le vent. Il s'arrêta en voyant Arekh, reconnaissant en lui un des étrangers à l'arrivée desquels il avait assisté.

À côté de lui, des femmes et des vieillards mangeaient du poulet sur un tapis épais aux broderies d'argent, dont le luxe paraissait déplacé sur la neige. La conversation s'interrompit quand ils virent Arekh, pour reprendre quelques secondes plus tard.

Le ton sonnait amusé plutôt que choqué. Ce n'étaient sûrement pas les premiers étrangers que voyaient les Berebeïs ; peut-être le col était-il plus fréquenté qu'Arekh n'imaginait.

L'objet qui l'intéressait était accroché au dos de l'homme avec des lanières en cuir. Arekh s'inclina légèrement en guise de salut.

— Votre épée, dit-il en commun, sans préambule inutile. Je voudrais l'acheter.

L'homme alla aussi droit au but en réponse — décidément, Arekh avait raison, le commerce et l'échange avec des non-Berebeïs n'étaient pas une notion nouvelle.

— Qu'offrez-vous ? Le métal sur la poignée est usé, dit le nomade dans un commun très correct, mais la lame est bonne. Un peu lourde.

Arekh hocha la tête. Il aimait bien les armes lourdes — ou, au contraire, très légères et maniables comme les poignards, pour égorger dans la nuit. Mais s'il rencontrait des bêtes féroces lors de sa descente, la dague de Marikani ne suffirait pas. Il lui faudrait dormir dans des grottes pour se protéger, et celles-ci étaient parfois utilisées comme refuge par de gros ours gris striés des Monts, des bestioles énormes aux mouvements lents. Contre eux, une larme lourde serait un atout.

— Je la prends quand même. La fille a une perle, dit-il en montrant l'est du camp. La fille aux cheveux bruns. Elle paiera pour moi.

Marikani et Liénor étaient dissimulées par les tentes mais le Berebeï hocha la tête comme s'il voyait de qui il parlait.

— Ta femme ? demanda-t-il.

— Sûr, dit Arekh sans pouvoir dissimuler un sourire un peu amer. Ma femme. Elle paiera.

Pourquoi pas ? Elle pourrait être ma femme, pensa-t-il tandis que l'homme détachait l'épée pour la lui faire soupeser. Elle pourrait l'être dans une heure ; je n'aurais qu'à l'attirer un

peu à l'écart, hors du plateau, la frapper et la violer. J'aurais pu le faire n'importe quand.

Sa femme dans ce sens, très primaire, oui. Mais son épouse ? Arekh s'amusa un instant à imaginer combien lui coûterait, en dot inversée d'après les coutumes de Reynes, une épouse telle que Marikani. Pas une reine, bien sûr, seulement une noble, même de caste moyenne, de physique non repoussante et éduquée selon son rang. Fine, cultivée, en assez bonne santé pour porter des enfants. Une fortune, telle était la réponse... Les mariages de leurs fils coûtaient de véritables fortunes aux familles bien nées. Mais c'était la coutume.

Bien sûr, pour Arekh, la question ne se posait plus. Il avait perdu depuis longtemps toute caste et tout rang. S'il voulait une femme, c'était pour une nuit et il fallait payer. Ou violer, se répeta-t-il. C'était une possibilité. Il n'avait pas encore essayé, mais pourquoi pas ? Il avait fait pire et il fallait bien commencer.

— Oui, je la prends, dit-il après avoir effectué quelques mouvements en l'air.

Le cuivre sur la poignée était en effet presque parti, mais la lame paraissait de bonne qualité et elle était encore droite. Il fallait seulement en aiguiser le tranchant.

— Bien, dit l'homme. (Il lui fit signe de garder l'arme.) J'irai voir ta femme tout à l'heure. Vous aller aux mines ? En bas ?

— Les mines ?

— La pierre blanche, expliqua l'homme. Les puits. Vous descendre chercher ?

Arekh ne comprenant toujours pas, le nomade lui fit signe de venir et ils traversèrent les camps les uns après les autres, enjambant les feux. Sur leur passage, les hommes hochait la tête en guise de salut et les femmes lâchaient parfois des plaisanteries qui faisaient glousser leurs compagnes. L'une d'elles lui fit un clin d'œil et lâcha un compliment en langage commun sur la musculature de ses cuisses. Arekh répondit par un remerciement d'une formalité étudiée et les femmes gloussèrent de plus belle.

Au nord du dernier campement, entouré de tapis et de tentes, se trouvait un puits. Arekh regarda, ébahi, le trou rond à la margelle blanche finement sculptée s'enfoncer dans le sol. Les nomades avaient posé des porte-torches sur les bords malgré la lumière du jour. Arekh en prit une et s'approcha.

Le puits, parfaitement circulaire, s'enfonçait droit dans la roche et semblait ne pas avoir de fond. Des échelons de pierre sculptés descendaient le long de la paroi et finissaient par se perdre, eux aussi, dans l'obscurité.

La pierre de la margelle rappelait les pierres luminescentes de l'Ancien Empire – à vrai dire, c'en était sans doute, réalisa Arekh en passant sa main sur la surface fine, très légèrement granuleuse. Il ne le saurait que cette nuit, quand il verrait si elle brillait ou non dans l'obscurité. La pierre blanche, qui avalait le soleil le jour pour la rendre la nuit, était si ancienne que nul ne se souvenait de son origine. Certains prêtres disaient qu'elle gardait en elle le reflet de la lumière de la lune morte, celle du dieu dont on ne prononçait pas le nom.

L'Ancien Empire. Pourquoi un puits à cet endroit précis ? Le col avait peut-être une importance autrefois. Peut-être correspondait-il à une frontière perdue, d'une région oubliée. Les sculptures de la margelle étaient érodées par le temps, mais leurs courbes artificielles étaient encore sensibles sous sa main.

À quelle profondeur descendait ce puits ? Arekh ramassa une branche par terre et l'enflamma ; il allait la jeter quand le nomade arrêta son geste. Puis il fit un signe vers l'oreille d'Arekh avant de désigner le trou. Des voix résonnèrent à l'intérieur, montant vers eux. Des hommes, parlant en berebeï. Ils émergèrent bientôt, devisant et riant, avant de faire un signe amical aux femmes qui s'étaient regroupées en les entendant.

Le dernier portait un tissu de soie noué en baluchon, dont il déversa le contenu sur le tapis devant les regards attentifs. Il n'y avait que quelques éclats de roche blanche, d'une pureté et d'une transparence plus grande que celle de la margelle. Les femmes s'en emparèrent en riant et les hommes haussèrent les épaules. Arekh comprenait leur réaction. Même s'il s'agissait sans doute bien de pierre de l'empire, de si petits éclats ne valaient pas grand-chose. Les orfèvres en feraient de jolis bijoux

pour les trousseaux de mariage – si les Berebeïs avaient des mariages et des trousseaux – mais cela ne valait pas le coup de descendre dans les plaines pour les vendre. Le voyage coûterait bien plus cher que les quelques pièces de cuivre rapportées par les bijoux.

— Je comprends, dit-il au nomade qui le regardait. Des étrangers viennent... Ils cherchent des filons ? De la pierre pure ?

L'homme acquiesça.

— Non, nous voulons seulement traverser le col, expliqua Arekh avant de se retourner vers le puits et de s'accroupir, fasciné.

Derrière lui, l'homme s'éloigna, sans doute pour aller trouver « la femme d'Arekh » et la perle. Arekh scruta encore l'obscurité. Il n'y avait sûrement pas de filon blanc pur en bas ; il n'y en avait nulle part, le mieux qu'on puisse trouver était de la pierre empire translucide comme celle de la margelle, ou des restes de la muraille sur laquelle ils avaient couru pour échapper aux soldats. La pierre pure était une légende, une de plus, comme le trésor des eaux courantes ou les histoires de pluies guérisseuses. Les légendes étaient comme les prophéties, il y en avait autant que de cailloux dans les ruisseaux. Pas une cité qui ne dissimule un temple perdu dans ses collines, pas un lac sans ville engloutie. Comme Nysis, où il avait failli périr et où la galère avait fini son naufrage. Dans ce cas, il ne s'agissait d'ailleurs sans doute pas d'une légende. Les villes et les temples étaient construits sur d'autres villes et d'autres temples, les ruines s'écroulaient sur d'autres ruines, les morts tombaient sur d'autres morts et ce, jusqu'à l'écœurement.

Non, il n'y avait sûrement pas de filon précieux, pas de trésor au fond de ce puits... le nomade avait employé le pluriel. *Des* puits ? Un réseau de galeries ? Se relevant, Arekh s'en retourna lentement vers le camp.

Ici avaient été creusés des trous et exploitées des mines, ici des hommes avaient aimé, souffert et tué sans doute... et il ne restait aujourd'hui de tous ces espoirs, ces haines et ces morts que des tribus de nomades ramassant des éclats de roches pour en faire des bijoux.

Marikani l'attendait. Mîn et Liénor aussi, assis sur un rocher. Oui, ils l'attendaient, lui, réalisa Arekh. Ils devaient se demander depuis tout à l'heure ce qu'il avait à dire.

Il s'éloigna un peu de la tribu et s'assit par terre, sur un tapis déserté. Marikani se plaça en face de lui, Mîn et Liénor de chaque côté.

— L'homme est venu pour la perle, commença Marikani.

Son regard se posa sur l'arme, comme si elle voulait l'évaluer.

— Oui, c'est cher... Le prix de la rareté, dit Arekh pour répondre à la question qu'elle n'avait pas posée. C'est peut-être la seule épée correcte à cinquante lieues alentour. Maintenant, elle est à moi.

— C'est bien que vous ayez une épée, dit Mîn en souriant. S'il y a des loups, ça peut nous servir !

— Justement, dit Arekh avec calme. C'est de ce « nous » dont je veux parler. (Les regards des deux femmes étaient posés sur lui, lourds, en attente.) Il n'y a plus de « nous ». Je vais rester deux jours avec ces tribus, le temps de faire honneur à leurs ragoûts, puis je pars. Mes projets ne vous regardent pas.

Ses projets étaient en réalité identiques à ceux des deux femmes : descendre et atteindre la vallée avant de se perdre dans les Terres Grises. Il n'avait simplement aucune raison de s'embarrasser de compagnes qui ne savaient ni marcher ni se battre, qui allaient manger sa nourriture, qui étaient peut-être — sûrement — encore poursuivies. Il avait assez reculé, au bout d'un moment, la raison devait l'emporter.

Elles devraient déjà s'estimer heureuses que je ne les aie pas tuées, se répéta-t-il pour la vingtième fois, comme pour se protéger contre les supplications ou les insultes qui n'allaien pas tarder.

Elles ne vinrent pas.

— Très bien, dit lentement Marikani. (Elle le regarda enfin, avec une expression indéchiffrable.) Très bien.

Arekh se leva et partit s'installer près d'un autre feu.

La nuit tomba lentement entre les monts. Le crépuscule avait été superbe, sanglant, lumineux, faisant dégouliner les pentes neigeuses de reflets cruels. Une odeur d'épices et de thé à

la menthe flottait dans l'atmosphère ; les rires des enfants et les bavardages des femmes montaient dans l'obscurité naissante.

La mère d'Arekh sortait parfois sur le porche par les soirées d'été.

— Il y a des nuits, comme ça, qui donneraient goût à la vie à n'importe quel désespéré, disait-elle.

À cette altitude, les étoiles trouaient le ciel comme de fines aiguilles. Quand la première lune passa sous la Rune de la Captivité, les cris des enfants se calmèrent et les tribus se préparèrent au coucher.

Arekh s'endormit sur un lourd tapis, regardant les braises crémier.

Le sommeil vint très vite.

Il fut réveillé par des mouvements autour de lui. Sa tête était douloureuse. Les lunes étaient bas dans le ciel, l'obscurité presque totale. On était encore loin du matin.

Près de lui, trois hommes discutaient d'une voix acré et rapide. Puis ils se turent, comme s'ils écoutaient quelque chose. Arekh s'assit et regarda autour de lui : une vingtaine de nomades s'étaient rassemblés en groupe un peu à l'écart des tentes.

Alors Arekh les entendit à son tour. Au nord-est, de longs hurlements rauques. Comme des loups — mais il n'y avait pas de loups dans les Monts de Cendre, ceux-ci vivaient bien plus au nord.

Les nomades se remirent à parler. Arekh se leva et alla les rejoindre. Ils écoutèrent ensemble. Encore quelques hurlements, puis plus rien.

La journée suivante, Arekh évita soigneusement le groupe de Marikani. Il savait qu'il avait pris la bonne décision, mais il ne voulait pas croiser son regard, pas voir cette indifférence travaillée dans ses yeux bruns.

La soirée fut moins belle et le thé à la menthe moins sucré. Arekh eut du mal à s'endormir, son inconscient attendait les hurlements. Il crut en entendre un dans le lointain avant de tomber dans un sommeil agité. Puis, d'un coup, il fut debout, tous ses sens en alerte.

Un homme se tenait à côté de lui. Un nomade, celui qui lui avait vendu l'épée.

— Toi venir avec moi, dit-il. Partir. Vous devoir partir.

Pas certain d'avoir compris, Arekh attrapa l'épée, ses affaires, et le suivit hors du territoire défini par les tentes. Un groupe d'hommes se tenait là, à côté de Marikani, Liénor et Mîn. L'adolescent frottait ses membres engourdis par le sommeil et le froid. Les deux femmes ramenaient sur elles les manteaux de laine achetés aux Berebeïs.

Par terre se trouvait une forme noire... un cadavre. Un gros chien au pelage sombre. Du sang brun avait coagulé sur la neige, près de sa gorge.

Trois femmes berebeïs avaient rejoint le groupe. L'une d'elles serrait son bébé contre elle.

— Vous devoir partir, répéta le Berebeï qui était venu chercher Arekh. Ça chiens sorciers. Chiens de chasse pour fugitifs. Magiques.

— Attendez, c'est stupide, tenta d'expliquer Marikani. Nous ne sommes pas des fugitifs, seulement des voyageurs... Nous pouvons payer votre protection, si vous le désirez...

— Vous en fuite, répéta le Berebeï. (Il désigna un grand barbu à côté de lui.) Oleï revenir des plaines pour vendre couvertures, a entendu les rumeurs. Émir vous cherche.

— Si vous nous faites partir, nous n'avons aucune chance de survie, recommença à plaider Marikani. Les chiens vont nous repérer et...

— Je ne suis pas avec eux, interrompit Arekh d'une voix froide. Je les ai accompagnés jusqu'ici, c'est tout. L'émir ne me recherche pas...

Marikani détourna la tête et Liénor jeta à Arekh un regard de mépris.

— M'en foutre, dit froidement le Berebeï. Vous tous partir.

Le barbu — Oleï — toisa Arekh.

— Nous pourrions vous trancher gorge et reprendre épée, dit-il. Vous partir. Vous heureux, nous ne vous avons pas tués.

Ils montèrent lentement vers le col, en silence, mordus par le froid de la nuit malgré les manteaux et les bandeaux de cuir et de laine qui leur protégeaient les pieds. Les sacs étaient lourds

sur leurs épaules – des provisions et des couvertures – mais Arekh doutait que cela leur serve. Pas avec des chiens à leur poursuite.

Il devait simplement passer le col. Après, il lui faudrait s'éloigner des deux femmes, vite, le plus vite possible.

Ni Marikani, ni Liénor ni Mîn ne lui adressèrent la parole. Arekh n'avait d'ailleurs rien à leur dire. Il prit une profonde inspiration dans l'air glacé. Des chiens sorciers. Arekh n'en avait jamais vu mais il avait entendu des histoires... On parlait de meutes de créatures affamées aux yeux jaunes luisants, poussés par une faim dévorante et une douleur atroce aux entrailles, une douleur qui ne pouvait être apaisée que quand ils retrouvaient l'homme ou la femme à l'empreinte magique dont leur maître magicien les avait imprégnées. Une haute-sorcellerie, de la magie pourpre seulement utilisée par les plus grands. Quelque chose de létal et de violent qui faisait appel au pouvoir des Abysses, au regard sombre des dieux.

Si les nomades avaient tué un chien, la meute devait être tout près. Combien de temps les bêtes mettraient-elles pour retrouver Marikani ? Une heure ? Deux ? Moins, peut-être ?

Arekh leva les yeux et vit ce qu'il cherchait... Un petit chemin qui grimpait droit vers les cimes, un chemin de trappeurs, sans doute, qui bifurquait de la route du col et montait vers les rochers. C'était ce qu'il lui fallait ; il devait s'éloigner, vite, avant que les chiens n'attaquent et ne fassent plus de différence entre ceux qu'on leur avait demandé de retrouver et les autres membres du groupe.

Devait-il dire à Mîn de l'accompagner ? Les chiens n'avaient pas non plus son empreinte. Arekh hésita un instant, puis renonça à parler. Le gamin n'était pas si stupide, il devait avoir compris le danger. S'il choisissait de rester, c'était son affaire.

Sans un mot, sans un geste d'adieu, Arekh s'engagea sur le sentier et commença son ascension. Il ne se retourna pas, ne vit pas si les deux femmes s'étaient arrêtées pour le regarder s'éloigner, ou si Mîn avait fait un geste pour le retenir. Il se contenta de faire un pas après l'autre, sentant la pente l'éloigner à chaque seconde plus du cœur du péril.

Il n'était que temps.

Un étrange froid descendit le long de sa colonne vertébrale. Une impression qu'il connaissait bien, un signal personnel qui lui annonçait que quelque chose n'allait pas... Ses sens avaient repéré un imperceptible changement dans son environnement et son corps le lui faisait savoir.

Avance, se dit-il, avance, et il marcha encore une bonne minute sur le sentier qui montait en pente de plus en plus raide.

Puis la sensation d'alerte devenue irrésistible, il s'arrêta et tourna son regard vers la route en contrebas.

Le groupe composé maintenant des deux femmes et de Mîn était à une vingtaine de mètres sous lui, séparé d'Arekh par une pente rocheuse assez raide.

Les chiens étaient six. Ils descendaient vers Marikani du côté opposé de la montagne, venant du sud, laissant une longue trace dans la neige en marchant dans un silence parfait, irréel. Ce n'étaient pas des loups, la différence était subtile mais évidente ; elle se voyait dans le pelage légèrement plus clair, la tête massive et leur manière d'avancer.

Marikani et Liénor s'étaient figées sur place. Mîn fit quelques pas en avant de s'apercevoir du danger et de s'arrêter à son tour et de regarder les bêtes en silence.

La scène ne manquait pas d'une certaine beauté, réalisa Arekh qui avait l'impression que le temps était suspendu. La lumière des trois lunes éclairait la neige et la route d'une lueur laiteuse. L'air glacé sentait la montagne, parlait de pins, de vent, d'eau glacée et joyeuse courant sur les rochers. Et les chiens approchaient, comme une métaphore silencieuse.

Seulement six, pensa Arekh, son esprit se remettant à fonctionner comme malgré lui. Il étaient plus de six à hurler la nuit dernière. Et il doit y avoir des hommes avec eux – oui, des conducteurs pour accompagner la meute. Ces animaux sont l'avant-garde, la vraie meute doit être non loin, avec les piqueurs.

Les chiens étaient maintenant sur la route et s'étaient arrêtés comme pour barrer le chemin des fugitifs. Maintenant, Arekh voyait leurs yeux jaunes, non pas brillants comme des topazes comme disait la légende, mais des yeux tout simples, de

bêtes féroces. La sorcellerie qui leur mordait les entrailles. Que ne ferait-on pas pour se débarrasser d'une telle souffrance ?

Mîn ramassa une sorte de bâton à terre et se plaça devant les deux femmes. Après un instant d'hésitation, celles-ci avancèrent à leur tour et Marikani se pencha pour prendre une pierre. Comme mues par un signal invisible, les bêtes avancèrent lentement vers eux.

Recommence à marcher, se dit Arekh, éloigne-toi... Tu n'as pas besoin d'assister à ça.

Il avait assez d'images sanglantes dans son esprit pour ne pas en ajouter une à la liste. Et puis, les dieux seuls savaient ce que feraient les chiens une fois leurs victimes déchiquetées. S'ils avaient encore faim, ils se tourneraient peut-être vers une autre proie...

Oui, il fallait qu'Arekh s'éloigne. Pourtant il ne bougeait toujours pas, comme si ses pieds refusaient de lui obéir, comme s'il était une statue plantée dans la neige. D'instinct, sa main chercha son épée dans son sac.

Et trouva la dague.

Il avait eu l'intention de la rendre à Marikani avant de partir ; la pensée lui avait traversé l'esprit la nuit précédente. Puis il avait oublié. L'image de la lame coupant ses cordes, sous l'eau, dans les courants glacés, lui revint à l'esprit.

Il ne lui devait rien. La seule chose dont elle avait fait preuve, en plongeant cet après-midi-là, était d'une incroyable absurdité... Sa réaction était incompréhensible...

... Et dix secondes plus tard, il avait descendu la pente rocheuse et se jetait sur les chiens.

Le premier se détourna de ses proies en le voyant arriver et se jeta sur lui, la bave aux lèvres, crocs en avant. Arekh lui enfonça son épée dans le crâne d'un coup de bûcheron. Les os de l'animal craquèrent, la cervelle gicla mais la lame ne broncha pas – du bon acier, se dit-il, au moins le nomade ne l'avait pas trompé sur la qualité. Il lui fallut secouer le cadavre du chien pour le détacher de l'épée alors que deux autres étaient déjà sur lui. L'un faillit lui mordre le bras mais Arekh pivota juste à temps, lui envoyant le cadavre de son congénère de toutes ses forces dans la face, le faisant reculer. Avec un cri de guerre, Mîn

s'attaqua au quatrième avec son bâton. Du coin de l'œil, Arekh vit les deux femmes hésiter, leurs pierres serrées entre les doigts, regardant les deux autres chiens qui s'étaient immobilisés. La sorcellerie qui les faisait se mouvoir devait affronter en eux l'instinct qui leur disait de se jeter sur l'ennemi le plus dangereux, avec la grande épée.

Le cadavre du premier chien avait enfin glissé de la lame ; Arekh réussit à faire reculer le deuxième d'un coup de pied puis l'embrocha, ou du moins tenta de l'embrocher mais réussit seulement à lui ouvrir une grande plaie dans le flanc. Pas assez pour le tuer, assez pour le faire reculer, hurler, puis tenter de bondir de nouveau. Mais le sang et les tripes de l'animal coulaient sur la neige, laissant une longue trace pourpre, et bientôt la bête s'écroula. Arekh profita du temps de répit qui lui était laissé pour prendre la dague et la donner à Marikani. Celle-ci mit une fraction de seconde avant de comprendre ce qu'il faisait — Arekh vit la lueur d'étonnement dans ses yeux — puis il ne fut plus temps de réfléchir, les chiens attaquaient de nouveau.

L'instinct devait s'être montré plus fort que la magie, car les bêtes avaient décidé de faire d'Arekh leur première cible. Il restait trois animaux, les deux qui avaient hésité et celui auquel s'était attaqué Mîn, sans grand succès puisque le chien semblait en pleine forme. Et l'adolescent avait disparu du champ de vision d'Arekh.

Avec trois bêtes sur lui, Arekh ne pouvait plus réfléchir, il ne pouvait que frapper à l'aveugle, essayant simplement de survivre et éviter qu'un des monstres ne l'atteigne à la gorge. Sa lame coupa un museau, ricocha sur une côte ; la chair tranchée, l'haleine des animaux dégageaient une odeur âcre et suffocante. Un moment, Arekh sentit la pression se relâcher. Liénor et Marikani s'étaient attaquées à un chien.

Prenant une grande inspiration, il vit une des bêtes se jeter sur lui, le sang suintant de ses multiples plaies. Sa lame s'abattit et décolla presque la tête du chien de son cou. La deuxième bête s'enfuit, poussant de petits gémissements.

Arekh avait mal partout. Il sentait du sang couler dans son dos, sur sa cuisse, sur son bras. Le troisième chien était mort lui aussi, Marikani ayant réussi à lui enfoncer la lame dans l'œil.

Liénor alla relever Mîn qui était tombé dans la neige, très pâle. Son épaule droite était en sang.

— Il doit y en avoir d'autres, dit Marikani d'une voix blanche.

Ils se mirent à courir vers le col, leurs pas ralentis par la neige qui leur collait aux pieds, par le vent qui s'était levé et travaillait contre eux. Ils n'avaient pas fait trente mètres que d'autres silhouettes apparaissaient derrière eux, en haut d'une colline. Liénor, qui se retournait à ce moment, poussa un cri d'alarme.

Malgré la distance, la lueur des lunes ne rendait la scène que trop claire. Le gros de la meute arrivait : une trentaine de chiens au moins. Derrière se découpaient des silhouettes humaines. Des hommes, deux, peut-être trois.

Ils n'interrompirent pas leur course. Leur souffle devenait court et chaque pas les rapprochait du col, qui n'avait pourtant qu'une valeur symbolique. La vieille frontière de l'ancien empire, si c'en était une, n'arrêterait pas les bêtes ou leurs conducteurs. Pourtant il fallait courir, que faire d'autre devant l'inévitable ?

Arekh se retourna à son tour et vit que la meute avait descendu la colline, toujours dans ce silence plus éprouvant que les hurlements les plus féroces. Aucun humain ne gagnait à la course contre un chien... surtout dans ces conditions.

Soudain, ils arrivèrent en haut de la pente et le paysage s'ouvrit devant eux comme un gouffre. En dix pas, ils étaient passés de l'autre côté du col. Sous leurs pieds descendaient les chemins qui menaient vers les Terres Grises, autour d'eux s'élevaient de nouveaux pics, de nouveaux monts immenses, et devant eux le sol faisait une descente vertigineuse dans les gorges et dans les forêts... La lumière laiteuse donnait aux lieux toute sa splendeur. Encore une fois Arekh pensa à sa mère et à son opinion sur la beauté qui redonnait goût à la vie... et à l'ironie que prenait sa maxime en de telles circonstances.

— Hé, dit Mîn d'une voix étrangement rauque. Ça brille.

L'adolescent, toujours soutenu par Liénor, avait les yeux tournés vers le sud. Arekh suivit son regard... et s'immobilisa.

À un quart de lieue brillait un cercle lumineux. Un cercle parfait, brillant, inhumain, incongru sur ce paysage de montagne.

J'ai des visions. Arekh se passa la main sur les yeux sans réussir à effacer l'étrange mirage. Il y en avait d'autres... d'autres cercles, plus petits, s'éloignant à intervalles réguliers en suivant la ligne des cimes.

Puis il comprit et se maudit pour sa stupidité. La fatigue et le danger embrumaient son cerveau ; le sang continuait à couler dans son dos, l'affaiblissant.

— Par ici ! cria-t-il en désignant le cercle. Vite !

Les deux femmes qui avaient commencé à descendre la pente s'arrêtèrent à leur tour, hésitèrent puis bifurquèrent vers le sud pour suivre son ordre. Le vent était de plus en plus fort et la neige devint encore plus épaisse alors qu'ils s'éloignaient de la route. Changer d'avis leur avait fait perdre quelques précieuses secondes ; le cercle se rapprochait mais il était encore trop loin quand la meute passa à son tour le col.

Alors l'étrange silence se brisa, et sur une parole de leurs maîtres les chiens commencèrent à courir vers eux en aboyant, des aboiements rauques et furieux qui firent disparaître la paix trompeuse des lieux. Les fugitifs redoublèrent d'efforts, l'air glacé blessant leurs gorges comme un liquide brûlant, le cœur battant dans la poitrine.

Les chiens seraient sur eux avant qu'ils n'aient atteint le puits, craignit un instant Arekh, mais il se trompait. Il ralentit, laissant les autres membres du groupe s'immobiliser en découvrant la margelle de pierre phosphorescente aux bas-reliefs légèrement différents de celle du puits qui jouxtait le camp des nomades.

— Descends ! dit Marikani en faisant passer Liénor devant elle, celle-ci soutenant toujours le gamin.

Arekh l'aurait maudite s'il n'avait eu d'autres problèmes. Cette idiote était plus importante que mille suivantes et mille paysans réunis, il prenait des risques insensés pour la sauver,

c'était elle que les chiens poursuivaient mais elle faisait quand même descendre les autres devant.

Espèce d'imbécile, eut-il envie de crier, mais son souffle était précieux et les premiers chiens de la meute étaient déjà sur eux.

Le premier bondit directement à la gorge de Marikani qui eut enfin un réflexe intelligent : se baisser et se laisser basculer dans le puits, une main accrochée à la margelle et l'autre à un échelon. Arekh n'eut pas le temps de voir si elle avait commencé à descendre avant que les chiens ne l'attaquent en masse. Il frappa le premier du plat de l'épée puis, espérant seulement qu'il avait bien repéré l'emplacement des échelons, il se laissa basculer à son tour dans l'obscurité.

Chapitre 4

Le corps d'Arekh racla contre la pierre, son dos heurta le mur et il entendit un juron féminin étouffé sous lui. Ses mains saisirent un échelon, glissèrent, il attrapa le suivant, frappant sans le vouloir quelque chose – quelqu'un – en dessous. Il reprit un semblant d'équilibre et commença à descendre. Par miracle, Marikani, si c'était elle qu'il avait involontairement heurtée, prenait assez d'avance pour ne pas le ralentir.

Ou peut-être n'était-ce pas un miracle, mais le fait qu'il était lent. Lent parce que son épaule était de plus en plus douloureuse, que sa tête tournait, qu'il perdait beaucoup de sang.

Arekh se concentra sur les échelons, descendant, un pied après l'autre, aussi vite que le lui permettaient ses poignets et ses bras douloureux.

La descente parut interminable. Il entendait les respirations saccadées au-dessous de lui, celles, calmes mais épuisées, des deux femmes, la troisième rauque et hachée de Mîn. Au-dessus, autour du puits, les aboiements étaient assourdisants. Les conducteurs de meute devaient être arrivés ; ils regardaient sans doute à l'intérieur. Arekh ne leva pas la tête. Il ne voulait pas savoir. Si les envoyés de l'émir avaient des arbalètes ou des arcs, ils étaient perdus. Quel avantage cela lui aurait-il donné de voir sa mort arriver ?

Quelque chose siffla près de lui. Puis il entendit des voix, masculines, qui se disputaient. Il ne saisit pas le sens de leurs paroles, pas avec les aboiements et son sang battant dans les oreilles.

Les voix... Dans son esprit embrumé, quelque chose s'éveilla, une sensation, une remarque qui s'inscrivit dans son esprit sans qu'il soit même conscient de son contenu.

Puis il oublia tout, sauf la douleur et la fatigue.

La descente était interminable. Un échelon, un autre. Allait-il tenir ?

Une voix féminine lui cria quelque chose, qu'il ne comprit pas, et quelque chose d'énorme rebondit sur les parois du puits avec un bruit assourdissant, le manquant de peu. Un rocher, réalisa-t-il. Il essayent de nous faire tomber. Il imagina une pierre l'atteindre, il se vit lâcher l'échelon, tomber sans fin dans les ténèbres, et soudain son pied toucha le sol, il trébucha presque sur la terre mouillée et une main de femme le tira dans le tunnel, à l'abri.

Il demeurèrent là, tous les quatre, collés contre la paroi du passage, tout près de l'arrivée. Arekh n'avait pas la force de bouger, il resta appuyé sur le mur près duquel l'avait tiré Marikani, reprenant son souffle, et pendant un court instant son visage fut très près de celui de la jeune femme.

Dehors, les aboiements des chiens paraissaient très lointains. Le vent devait s'être levé, un sourd sifflement résonnait tandis que des bourrasques grondaient dans le puits.

— Ils ne peuvent rien nous faire, maintenant ? demanda Mîn d'une voix tremblante. Les chiens ne peuvent pas descendre, hein ?

Un long aboiement suraigu résonna. Liénor poussa un cri et Arekh sursauta quand quelque chose de lourd et de mou s'écrasa en bas du puits avec un gémissement déchirant. Un chien. Marikani avança d'un pas pour regarder, ébahie, la forme de la bête – morte, bien entendu. La chute aurait tué n'importe qui.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, murmura Liénor, ils nous les lancent ?

Le chien était peut-être tombé par accident. À moins que Liénor n'ait raison et que les conducteurs l'aient lancé pour voir si les animaux survivaient à la chute.

Ce qui n'était pas le cas.

— Tu as la réponse à ta question, Mîn, souffla Arekh.

Ils s'éloignèrent d'une dizaine de mètres dans le tunnel avant de s'asseoir et de réfléchir. Il aurait été plus sage de s'éloigner, mais ils étaient épuisés. Et comme ça ils entendraient si les deux hommes se décidaient à les poursuivre.

Arekh en doutait. Les conducteurs étaient invincibles avec leur meute... Sans elle, ce n'étaient que des hommes et ils n'avaient pas envie de prendre un mauvais coup.

À moins, bien sûr, qu'il s'agisse d'assassins confirmés.

— Ils vont peut-être descendre les chiens avec des cordes, reprit Mîn.

Arekh secoua la tête.

— S'ils en ont. Pourquoi en auraient-ils apporté ?

— Ils peuvent toujours en acheter aux nomades.

Un court silence s'abattit sur le groupe.

— De toute manière, nous ne pouvons nous éterniser, dit Marikani. Il faut partir d'ici le plus vite possible... (Ses cheveux en sueur étaient plaqués sur son visage et elle avait du sang sur la joue droite.) Mais nous n'irons pas loin dans cet état.

Elle sortit du pain et des fruits secs du sac de provisions qu'elle avait acheté aux nomades, puis fit passer une gourde à la ronde. Arekh but, puis regarda autour de lui. Le puits donnait dans un long tunnel, aux parois lisses creusées à même la pierre, qui partait dans deux directions opposées. L'une d'elles devait conduire au puits des nomades. L'autre devait suivre la ligne des cimes vers le sud.

Liénor dégagea l'épaule de Mîn et lava maladroitement sa blessure avec l'eau de la gourde, puis fit un pansement sommaire avec un bandeau de laine.

En haut, les aboiements s'étaient calmés.

— Vers le sud, dit Marikani qui avait suivi le regard d'Arekh.

Le tunnel était assez large pour qu'ils avancent à deux de front. Une longue veine de pierre blanche et brillante courait sur la gauche, éclairant le passage d'une lueur maladive. Mîn passa sa main dessus avec admiration, mais en vérité, la roche, très impure, n'avait pas grande valeur.

Une heure passa. La tête d'Arekh tournait parfois. Il s'attendait à ce que Marikani ou Liénor lui demandent pourquoi il était revenu, mais il n'en fut rien.

Ils s'arrêtèrent un peu avant le second puits, et Arekh partit en éclaireur.

Rien. Là haut se trouvait seulement un petit rond de ciel nocturne. Il commençait à neiger, et quelques flocons dansèrent lentement au-dessus de lui avant d'atteindre le sol.

Aucune trace des chiens, ou des piqueurs. Pas un cri, pas un aboiement.

Loin d'être rassuré, Arekh sentit un affreux pressentiment l'envahir.

Ils n'allaien pas abandonner la poursuite comme ça, pas si simplement, pas si près du but. Il se tramait quelque chose... Peut-être Mîn avait-il raison, peut-être étaient-ils partis acheter des cordes aux nomades.

Ils se remirent à marcher. Arekh se retrouva en tête, au côté de Marikani, et lui expliqua ses craintes.

— Je me sens tellement impuissante, répondit-elle seulement. Je n'ai jamais appris à me battre... à part quelques notions de lutte rituelle, en l'honneur d'Arrethas. Qui est plus une danse qu'un art de guerre.

Arekh la regarda, étonné. Elle avait pris la parole très naturellement, comme si elle se confiait à un ami de longue date, et non à un dangereux galérien qui leur avait annoncé moins de deux jours auparavant qu'il les abandonnait à leur sort.

Il secoua la tête — mais même ce mouvement était souffrance.

— Ce n'est pas votre métier. Vous avez d'autres talents... Une aptitude à combattre n'est pas ce que votre peuple attend de vous. Il veut que vous négociez les traités commerciaux, que vous en imposiez aux pays voisins, que vous sachiez réagir vite en cas d'inondation.

— Je sais. (Marikani eut un petit rire.) Savez-vous l'idée qui m'a traversé l'esprit quand nous avons passé le col ? Quand nous avons découvert l'autre versant des montagnes ?

Arekh lui jeta un regard interrogateur et Marikani enchaîna.

— J'ai pensé aux caravanes de soie et de lin que nous faisons passer par la route du sud. Les Cités Libres nous font payer un lourd impôt pour traverser leurs frontières... et c'est encore pire aux écluses. Si la route du col était praticable pour

les charrettes, il serait peut-être plus intéressant de passer par les Monts. Le détour est immense – au moins trois semaines de voyage – mais si nos négociants économisent les droits de passage...

— Il n'y a pas de route dans la forêt, de l'autre côté, dit Arekh, les sourcils froncés. Et je doute que l'émir vous laisse en construire une. Ce serait une violation du traité de la neutralité des Territoires d'Entre-deux...

— En effet, Arekh *Enh Aliz*, dit Marikani en s'inclinant. Mais voyez-vous, je courais dans la neige avec une meute de chiens à mes trousses. Je n'ai pas considéré avec le calme nécessaire tous les aspects de la question, et le traité de neutralité des Territoires d'Entre-deux ne m'est pas venu à l'esprit. Je voulais simplement... eh bien, vous prouver que les pensées ne suivent pas toujours un cours logique, même dans les circonstances les plus difficiles.

« *Enh Aliz* » était le titre honorifique des Conseillers de l'émir, réputés pour leur finesse et leur sens politique aigu. Il ne faisait pas bon négocier avec eux et Arekh le savait, comme tous ceux qui avaient touché de près ou de loin à la diplomatie.

Un vague de fatigue le prit soudain et il s'appuya contre le mur, sentant sa tête tourner. Il faisait moins froid dans le tunnel, mais la perte de sang commençait à se faire sentir.

— Ça va ? demanda Marikani.

Derrière eux, Mîn était très pâle. Liénor le soutenait de son mieux.

— Ça va, dit Arekh.

La plaisanterie avait aussi une autre signification. En l'utilisant, Marikani montrait qu'elle avait remarqué les connaissances politiques d'Arekh... sans lui poser de questions.

Il chercha une réponse sarcastique... et s'interrompit en voyant un passage s'ouvrir sur la gauche. Il s'arrêta tandis que Liénor tâtait les poutres qui en soutenaient l'entrée.

— *Yashi*, dit-elle en utilisant un juron commun du sud. Je croyais qu'il n'y avait qu'une route, suivant les crêtes. Ça ne va pas simplifier les choses.

— D'après les nomades, c'est une ancienne mine, expliqua Arekh. Il est logique qu'il y ait plusieurs passages.

Marikani regarda à l'intérieur. Le filon de pierre blanche s'épuisait et l'obscurité était totale.

— Il nous faudra improviser une torche si nous voulons aller là-dedans. (Elle hésita.) Le choix est simple, chuchota-t-elle, comme si le son même de sa voix lui faisait peur. Si nous restons dans le tunnel principal, à suivre les puits, nous ne risquons pas de nous perdre... et une sortie est toujours possible. Mais... notre piste sera facile à suivre...

D'instinct, les membres du groupe firent silence, comme s'ils essayaient d'entendre d'éventuels poursuivants — des ordres, des aboiements, des respirations de bêtes haletantes.

Rien. Il n'y avait rien. Le silence était total, même le siflement du vent était inaudible.

— Par ici... eh bien, c'est l'inconnu.

— Comme vous dites, le choix est simple, dit Arekh. Si vous pensez que nous risquons d'être poursuivis, entrons dans la mine. Si vous pensez que vos ennemis vont en rester là, continuons tout droit.

Une nouvelle fois, ils écoutèrent le silence, qui semblait prendre consistance autour d'eux.

Arekh sentit un nouvel élancement lui traverser l'épaule. Il aurait dû laver sa blessure, lui aussi. Pourtant, les dieux seuls savaient pourquoi, il répugnait à montrer une quelconque faiblesse.

Marikani fit un pas vers l'entrée de la mine.

Ils la suivirent.

Ils dormirent une fois, d'un sommeil lourd et sans rêves, sans même prendre de tour de garde. Ils avaient marché des heures, à la lueur d'une torche improvisée qui n'offrait qu'une maigre flamme. Le passage avait vite atteint une salle illuminée par de nombreux filons, tous de pauvre qualité, et ils avaient constaté avec un mélange de crainte et de soulagement que la mine était immense. Rien que de cette première salle partaient quatre tunnels ; deux revenaient dans la direction du campement des nomades et un autre, plus petit, plongeait presque à pic dans le roc. Un autre repartait vers le sud... du moins le pensaient-ils, car le sens de l'orientation d'Arekh était mis à rude épreuve. À la salle suivante ils prirent un passage qui

partait vers la gauche, montant légèrement. Quand ils arrivèrent à un escalier les menant à une série d'immenses cavernes, apparemment naturelles, il avait perdu depuis longtemps toute idée de leur direction.

Quelques heures plus tard, alors qu'ils avançaient dans un passage plus large ils avaient entendu un rire étrange et maléfique, rebondissant entre les parois. Le cœur d'Arekh avait bondi dans sa poitrine et Mîn avait poussé un cri. Les deux femmes étaient devenues très pâles. Il était impossible, en de telles circonstances, de ne pas penser aux spectres des Abysses, les créatures dévoreuses d'âmes des territoires de l'ouest, qui entraient dans les villages frontaliers et se jetaient sur les femmes et les enfants dans l'obscurité, ne laissant derrière eux que des corps machés et ensanglantés. Le passage seul des créatures maudissait les autres habitants du lieu, leur causant de hideuses difformités physiques ou mentales. Et il ne s'agissait pas d'une légende... Arekh en avait vu exposés sur les marchés, dans des cages... des enfants dont les mères avaient été effleurés par les spectres, de pauvres êtres sans doigts, sans bras, aux visages inhumains. La plupart périssaient à la naissance, d'autres passaient les tristes années qui leur restaient à vivre à balbutier des mots incompréhensibles.

Grâce à la lutte constante des prêtres et des magiciens, l'avancée des spectres était contenue. Seuls les villages de certaines régions proches de l'ancienne catastrophe étaient touchés par leur sinistre influence. Dans le reste des Royaumes, la vie continuait, et la plupart des habitants oublaient le terrible danger qui menaçait l'existence même de leur monde.

Les spectres, eux, n'oublaient pas.

Les Monts de Cendre étaient loin, très loin des frontières ouest ; très loin de la terre aujourd'hui maudite détruite par la chute du dieu qu'on ne nomme pas. Les créatures ne s'aventuraient pas jusque-là, se répéta Arekh. Les spectres ne pouvaient passer les barrières établies par les rituels de protection qui protégeaient la surface des Royaumes...

Mais ils n'étaient plus à la surface, et le rire qui avait retenti une nouvelle fois ne pouvait qu'être né de la bouche hideuse d'un monstre démoniaque...

Il provenait en réalité d'une jeune Berebeï qui se livrait à des activités... intéressantes avec un autre membre de sa tribu, découvrirent-ils en arrivant dans une nouvelle caverne. Le son, déformé et amplifié par les échos, avait pris des accents inhumains mais il ne s'agissait en vérité que d'un rire, et les deux coupables, honteux et amusés, s'enfuirent dans les couloirs tandis que résonnait encore le rire de l'adolescente.

Deux nomades, sans doute de la tribu dont ils avaient été chassés. Les deux amoureux avaient-ils marché des heures avant de trouver un nid pour leurs ébats ? Peut-être... Il y avait, hélas, une autre possibilité : c'est qu'ils aient tant tourné qu'ils soient revenus sur leurs pas.

Puis la crainte du danger s'était évanouie. La fatigue était trop forte pour qu'ils puissent réfléchir. Ils avaient marché jusqu'à une autre caverne où coulait une petite cascade. Là, dissimulés derrière de gros piliers naturels, ils étaient tombés dans un sommeil sans rêves.

Le réveil fut agréable. Le bruit de la cascade avait bercé Arekh et quand il leva les paupières, ce fut pour voir Marikani et Liénor en train de se laver. Il faisait trop froid pour retirer leurs vêtements, aussi dénudaient-elles une jambe après l'autre, un bras après l'autre, pour se frotter avec un tissu humide.

Arekh lava enfin sa blessure. Il avait mal, mais la souffrance était loin d'être insoutenable. Sa grande crainte était bien sûr l'infection. Les écorces de lin n'auraient servi à rien, mais il était possible de combattre de nombreuses maladies avec du mahhm, une décoction d'écorce qui donnait un jus amer et brun, souverain contre la plupart des maux. Le produit était assez commun, l'arbre poussant librement dans les plaines au sud du Joar. On trouvait du mahhm dans la plupart des villes, mais ils n'étaient pas dans une ville et le produit ne faisait pas partie de leurs bagages.

Peut-être les Berebeïs en avaient-ils. Peut-être auraient-ils accepté d'en vendre. Hélas, ils n'y avaient pas pensé.

Marikani s'approcha, ses longs cheveux mouillés sur ses épaules, le sac de provisions à la main, souriante. Elle était superbe, et Arekh sentit une nouvelle vague d'agressivité l'envahir.

— Vous vous montrez parfois d'une incroyable stupidité, dit-il brusquement. Laisser passer les autres avant vous dans le puits... comme plonger pour sauver des galériens. La vie broie les naïfs, vous savez ?

La jeune femme le regarda, surprise.

— Eh bien, vous avez de drôles de sujets de conversation le matin.

— Je dis ce que je pense quand ça me prend.

— Continuez. Je m'en voudrais de réfréner vos élans.

— Pourquoi n'êtes-vous pas passée la première ? Si une autre personne que vous décidait de sacrifier sa vie, grand bien lui fasse... ce serait son affaire. Mais comme je le disais la dernière fois : votre responsabilité est envers votre royaume. Pas envers ceux qui vous suivent.

— Pour une fois, vous manquez de sens stratégique, nde Arekh, dit Marikani en s'asseyant et en lui passant une galette. Nous sommes à la merci de la loyauté de ceux qui nous servent. Et une des principales manières d'assurer cette loyauté est de nous montrer loyaux à notre tour. Nombreux sont les serviteurs qui poignardent leur maître... comme vous le savez sûrement. Qui empêche Liénor de me dénoncer à l'émir pour toucher une substantielle prime ? L'amitié, et l'amitié n'est pas à un seul sens. Croyez-vous qu'elle risquerait sa vie pour moi si elle me pensait capable de l'abandonner au premier danger ?

Arekh réfléchit. Marikani marquait un point.

— Mais les galériens qui se noyaient n'étaient pas vos fidèles.

— Je vous l'ai déjà dit, c'était une impulsion. Déraisonnable, peut-être... mais je n'ai pas eu à la regretter pour l'instant. Un acte gratuit en appelle souvent un autre de la part de celui qui le reçoit.

— Vous vous trompez.

— Vous êtes là.

Le silence tomba entre eux. Arekh sentit une ombre de colère passer en lui, sans véritable raison. Il la ravalà et tenta de répondre avec sincérité.

— J'ignore pourquoi. Mais vous feriez une grave erreur en considérant mon cas comme une règle. Si vous continuez dans cette voie, vous ferez long feu.

— Nous verrons.

Vous ne verrez rien du tout, parce que vous serez morte, eut-il envie de dire, mais une fois encore il ravalva ses paroles.

— Nous avons un problème, dit-il simplement. L'orientation. Marikani acquiesça.

— Je pense que nous suivons plus ou moins les cimes. (Elle désigna le passage par lequel s'était enfui le couple d'amoureux.) Ils ont filé droit dans la direction opposée. Si on suppose qu'ils sont partis rejoindre leur groupe...

Arekh soupira. Il ne pouvait qu'espérer qu'elle avait raison. À la surface, ils auraient pu s'orienter grâce aux étoiles, aux lunes, à la mousse sur les arbres. Il y avait du lichen ici, mais aucune raison pour qu'il pousse dans une direction plutôt que dans une autre.

— Il fait étrangement bon, ajouta Marikani. Vous avez remarqué ?

Non, Arekh n'avait pas remarqué... mais c'était vrai. Même s'ils étaient protégés du vent, il aurait dû faire glacial entre les roches. Ce n'était pourtant pas le cas, et il n'en voyait pas la raison. L'eau était glaciale : pas de source chaude. Et il n'y avait aucune activité volcanique connue dans la région.

Que des pins, de la neige, des rochers et du vent.

Et des chiens.

Il se tendit et écouta, concentré sur le moindre bruit. Rien. L'eau de la cascade, le froissement des vêtements de Liénor qui en profitait pour faire une lessive sommaire, la respiration rauque de Mîn, qui dormait toujours. Il gémit et se tourna dans son sommeil.

Non, décidément, il n'y avait rien. Mais Arekh avait appris à faire confiance à ses prémonitions.

— Nous devrions repartir, dit-il simplement.

Marikani hocha la tête et partit réveiller Mîn.

L'adolescent était brûlant de fièvre et la marche en fut ralentie. Liénor le soutenait, alors que Marikani marchait à côté d'Arekh. Un nouvel ordre des choses, qui datait de leur arrivée

dans les tunnels... Dans la forêt, les deux femmes ne se quittaient pas, suivant à deux pas derrière Arekh et Mîn. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Plus maintenant.

Arekh se demanda ce qui avait initié le changement. Voulait-elle garder un œil sur lui ? Pouvoir plus facilement discuter les décisions ? Agissait-elle de manière à bien montrer que l'autorité était partagée ? Il l'ignorait, et ne savait trop si la situation lui plaisait ou non. Parfois, la seule présence de la jeune femme l'irritait.

— Vous m'avez dit qu'Harabec ne souffrirait pas de votre mort, déclara-t-il à brûle-pourpoint alors qu'ils montaient une volée de marches grossièrement taillées. Cela me paraît être encore une manière naïve de considérer les choses. La mort d'un souverain est toujours considérée comme un mauvais présage par le peuple, surtout si ce souverain a été tué en territoire ennemi. Bien sûr, votre héritier prendrait votre place, mais ce serait quand même pour l'émir une importante victoire symbolique...

Marikani le regarda, un sourire aux lèvres et une lueur d'incrédulité dans les yeux.

— Par les Abysses, pourquoi voulez-vous absolument vous acharner à parler politique ? (Elle fit un geste et désigna les cavernes autour d'elle.) Réalisez-vous où nous sommes ? Ce que nous découvrons aujourd'hui ? Des lieues et des lieues d'un labyrinthe de roc vieux de plusieurs milliers d'années. Cet endroit nous dépasse, Arekh. Il dépasse vos problèmes, mes problèmes, ceux d'Harabec ou de l'émirat. Imaginez-vous combien d'ouvriers ont dû travailler dans ces murs ? Pendant combien de temps ? Dans quel but ?

— Les filons de pierre blanche. Ne cherchez pas plus loin, aya Marikani. La cupidité humaine était à l'œuvre il y a des millénaires comme elle l'est aujourd'hui. Des milliers d'esclaves sont morts en creusant des boyaux aveugles dans le rocher pour ramasser quelques kilos de pierre qui brille. Il y a de quoi s'émerveiller, en effet.

— Des esclaves ? Il n'y avait pas d'esclavage sous l'Ancien Empire.

— Le Peuple turquoise n'était peut-être pas arrivé, mais qui vous dit qu'il n'y avait pas d'esclaves ? Des captifs, des prisonniers... Des êtres à l'âme libre réduits au plus bas niveau. Peut-être leurs prières ont-elles été entendues. Peut-être est-ce en écoutant leurs supplications que les dieux ont décidé de livrer les maudits entre nos mains. Pour qu'aucun d'entre nous n'ait plus à subir un tel sort.

Après la découverte de la Rune de la Captivité et le Concile qui avait fait des membres du Peuple turquoise des esclaves de droit divin, un édit avait été pris, interdisant aux hommes libres de réduire d'autres hommes libres en esclavage. Cet état était réservé aux maudits dont la marque d'infamie décorait l'omoplate.

— Vous avez été enchaîné à une galère, dit Marikani d'un ton glacial. Derrière eux, Lienor, qui parlait à Mîn, s'était soudain interrompue. Elle les écoutait, Arekh en était persuadé.

— Ce n'était pas de l'esclavage. Ne pensez-vous pas que j'avais mérité mon sort ?

— Je ne pense rien, dit simplement Marikani. Je juge les gens sur leurs actions présentes.

— Encore une erreur. Le passé révèle la nature et la nature permet d'anticiper les actions.

— Ce n'est pas parce que...

Elle s'interrompit quand Arekh leva la main pour la réduire au silence. Il avaient passé de nombreux tunnels sur leur droite, les ignorant pour continuer dans ce qu'ils espéraient être la bonne direction. Mais là, dans le dernier, Arekh avait cru voir briller quelque chose...

Et il avait entendu... Il écouta de nouveau, le cœur serré. Un aboiement, c'était ce qu'il craignait, bien sûr. Un seul aboiement et leur destin serait fixé. Le labyrinthe de pierre pouvait ralentir des humains, pas des chiens. La poursuite durerait des heures, des jours, mais la meute les rattraperait...

Non. Rien encore. Pas d'aboiement, pas de cris, pas de vent ni de rires étouffés.

Seulement un bruit d'eau... peut-être une autre cascade ?

— Attendez là, dit-il en prenant son épée.

Marikani fit un geste, comme pour l'accompagner, puis s'interrompit, sans doute pour éviter une discussion inutile.

Arekh s'engagea avec précautions dans le passage.

Quand il revint, dix minutes plus tard, il avait une étrange lueur dans le regard. Marikani et Liénor l'observèrent toutes deux avec étonnement.

— Vous appréciez ces foutus tunnels, aya Marikani ? demanda-t-il. (Elle le regarda sans répondre.) J'ai un présent à vous faire.

Il se baissa pour repartir et le groupe le suivit sans un mot.

Arekh avait vu quelque chose briller, et quelque chose brillait en effet. Le soleil sur une feuille, agitée par une légère brise.

En s'engageant dans ce passage, ils avaient traversé une frontière protégeant un autre monde.

Oui, un autre monde, ou au moins une autre civilisation. Et la frontière était marquée de manière très nette par une bande de pierre noire au milieu du passage. Le tunnel s'élargissait ensuite brusquement pour donner sur une arche décorée d'une tête de lion sculptée, aux traits féroces et nobles presque parfaitement conservés.

Derrière l'arche se trouvait la caverne.

Une caverne immense, dont le plafond se trouvait si haut qu'il écrasait les tunnels, pourtant de taille honorable, qu'ils avaient jusque-là empruntés. Après des heures à s'éclairer à la lueur incertaine des torches et des filons luminescents, la clarté les éblouit un instant : une clarté naturelle, descendant tout droit d'un immense puits de lumière dans le roc, ouvrant droit sur le ciel. Un ciel d'un bleu net et franc ; la lueur de midi ou du début d'après-midi.

D'immenses plantes grimpantes aux larges feuilles bleutées s'accrochaient aux rochers, dégoulinaien sur les hautes colonnes grises et lisses du temple, si c'était un temple, au centre de la caverne. Autour se trouvaient d'immenses bancs de pierre... des tables ? Des autels ? Les murs étaient creusés de petites habitations troglodytiques, des trous dans la roche pouvant abriter deux personnes, percés d'une seule ouverture. Les habitations étaient construites les unes au-dessus des

autres, montant haut sur la paroi, comme une immense ruche souterraine.

Mais le plus impressionnant étaient les bas-reliefs et les statues. Car à l'exception des colonnes à la lisse simplicité, chaque mètre carré de pierre grise était sculpté de têtes d'animaux et d'humains entrelacés : des lions et des tigres, des animaux étranges aux visages torturés ou heureux, et d'autres encore, des visages d'hommes, de femmes et d'enfants passant par toutes les expressions de l'humanité, du bonheur à la mélancolie, du désespoir à la bonté, des bouches criantes et des bouches hurlantes, souriantes, sérieuses, et tout cela se mêlait dans une alliance exaltante de gueules et de lèvres, de nez, de museaux, de cornes, de joues, de cheveux, d'écaillles et de peau, de naseaux, de fronts, de mentons, de cuir... grise comme la pierre et pourtant débordant de vie. Marikani et Liénor avancèrent lentement. Au-dessus de leur tête, la grotte sculptée prenait des allures de coupole. Les expressions des bas-reliefs, la lumière du jour, les plantes aux larges feuilles et les petites maisons donnaient à l'endroit une véritable vie... Et pourtant chaque pierre, chaque colonne usée par le temps, tout criait qu'il s'agissait là d'un endroit ancien, très ancien. Les regards des bêtes les traversaient sans les voir, comme si leurs yeux ne pouvaient se fixer que sur un passé depuis très longtemps oublié.

Oui, c'était un endroit d'oubli. Un endroit où le temps ralentissait, et ils restèrent pendant une éternité sans parler, à marcher sous les sculptures, ou à laisser l'atmosphère du lieu les imprégner, en silence.

Peu à peu, au-dessus du trou, le temps se couvrit. Une fine pluie de neige commença à tomber, fondant sur le sol de la grotte puis se rassemblant dans de petites rigoles prévues à cet effet avant d'aller couler dans un couloir où elle se perdait ensuite dans une faille naturelle.

— Incroyable, dit enfin Marikani un peu plus tard, alors qu'ils s'étaient installés sur un des grands autels en pierre pour partager un repas. Les bas-reliefs, en particulier. Ils n'ont rien à voir avec l'architecture émirique...

Liénor fit un geste.

— La pierre n'est pas la même non plus, ni le style. Et les historiens n'ont découvert aucune statue figurative dans les ruines de l'Empire.

Arekh les écouta discuter d'architecture et d'art en partageant le pain et la viande séchée. Mîn se taisait, il n'avait rien à apporter à la conversation et paraissait souffrir. Il était pâle et mangea à peine.

Sans se concerter, ils s'installèrent pour dormir. Même Arekh se sentait apaisé, protégé. Ce n'était peut-être pas une impression... qui sait ? S'il s'agissait d'un temple à un dieu oublié, peut-être le souvenir de ce dieu les protégeait-il encore ?

La nuit tomba, le soleil couchant au-dessus de leur tête faisant trembler des lueurs dorées et violines, réveillant dans les bas-reliefs de nouvelles expressions. Arekh s'allongea sur un autel, laissant son regard errer sur les vestiges muets d'une civilisation perdue. « Muets » n'était d'ailleurs pas le terme, car les visages criaient et chantaient ; ils chantèrent encore dans son sommeil et le portèrent jusqu'aux premiers rayons du matin.

— Mîn ne va pas bien, expliqua Liénor, penchée sur l'adolescent.

Le garçon brûlait de fièvre et tremblait. Sa blessure était purulente et il répondit à peine aux questions posées.

Il ne survivra pas longtemps, pensa Arekh. Il ne ressentait rien. Pourtant, il avait plongé pour sauver cet enfant, il avait coupé les cordes de sa propre main.

Il serait mort plus vite noyé, et avec moins de souffrance. Marikani avait fait une folie, sa folie avait touché Arekh aussi et il en recueillait aujourd'hui les fruits pourris, pourris comme l'épaule de l'enfant.

— Il n'est pas encore mort, dit Marikani d'une voix sèche quand Arekh lui fit part, sans grande diplomatie, de ses réflexions.

— Il le sera bientôt. Nous ne pouvons pas soigner l'infection.

— C'est ce que vous voulez, c'est ça ? cracha-t-elle soudain. Vous désirez qu'il meure, en souffrant le plus possible,

simplement pour prouver votre conception tordue de l'existence ?

Arekh en resta bouche bée... entre autres parce que Marikani n'avait pas tout à fait tort. Il souhaitait que l'adolescent survive, bien sûr, il n'avait aucune raison de lui vouloir du mal, mais il avait pris un sombre plaisir à imaginer le résultat de sa mort sur les convictions irritantes de la jeune femme.

Il garda le silence pendant quelques secondes qui suffirent à prouver à Marikani qu'elle avait marqué un point. Elle se détourna avec rage et s'approcha de Mîn, qui lui attrapa le bras.

— Les prêtres peuvent guérir, dit-il d'une voix rauque. Vous... Arekh a dit que vous étiez sorcière. La lignée des rois-sorciers... Vous pouvez calmer la fièvre...

La voix de Marikani se brisa quand elle répondit.

— Ce n'est pas pareil... Je ne suis pas prêtre, Mîn. Ma vie est liée à celle de mon royaume, et ma puissance à son destin parce que... C'est compliqué. Mais les rituels que je fais n'ont rien à voir avec...

La main de l'adolescent lui serra le bras.

— C'est de la magie ! Vous pouvez essayer ! Prendre la magie des dieux et la mettre dans mon corps, pour me guérir...

— Je...

Liénor l'interrompit.

— Les chiens sorciers sont sensibles aux variations divines, Mîn, et leurs maîtres aussi. Un seul sort dans ces tunnels et la meute se jettera sur nous comme si nous avions hurlé.

Marikani ouvrit la bouche, regarda Liénor, puis se tut. Quelque chose passa entre les deux femmes : un échange de regards, lourd de signification. Arekh n'avait pas pensé que les chiens pouvaient être sensibles aux activités magiques, mais en effet : la chose paraissait logique.

Marikani en voulait-elle à sa suivante d'avoir dit la vérité ? D'avoir fait sentir à Mîn que quand le choix venait de sauver sa vie ou les leurs, ils préféraient le laisser agoniser plutôt que d'amplifier le risque ?

Marikani se retourna vers le blessé. Il y avait des larmes dans ses yeux quand elle essaya de faire lever l'adolescent.

— Tu n'es pas encore mort, Mîn, répéta-t-elle, les dents serrées. Tu es solide et courageux, tu n'as pas besoin de sort pour tenir. Allez !

Mîn s'accrocha à son bras et fit quelques pas avant de s'asseoir, le souffle court, sur un autre autel.

— Les têtes de lion ont peut-être une signification, dit Liénor.

Sa voix était froide et posée, tranchant avec l'émotion de sa maîtresse. Arekh et Marikani la regardèrent sans comprendre.

— Les lions ? répéta Arekh, se demandant un court instant si elle n'avait pas perdu l'esprit.

Ce serait parfait. Un agonisant et une folle avec eux dans les tunnels.

Liénor lui jeta un regard glacial, comme si elle avait lu dans ses pensées. Arekh se répéta, pour la centième fois du voyage, comme il haïssait le regard posé de ses pupilles bleues. La vieille légende avait peut-être un fond de signification. Du bleu dans les pupilles d'une femme libre ne pouvait que révéler le mal. Il préférait encore Marikani et ses réactions irraisonnées. Comment une femme aussi passionnée pouvait-elle s'être entichée d'une suivante aussi froide qu'un reptile ?

Passionnée. Étrange qu'il pense à Marikani en ces termes. Elle avait au contraire fait preuve d'un calme exemplaire dans des circonstances pour le moins difficiles. Mais un feu couvait sous la surface tandis que Liénor lui donnait l'impression d'être glacée.

— Oui, les lions, répéta celle-ci lentement, et par ce simple échange de paroles Arekh eut l'impression que beaucoup avait été dit.

Une haine mutuelle était déclarée, qui avait toujours été présente mais qui se révélait maintenant.

Marikani ne s'était aperçue de rien. Elle s'était approchée d'une des entrées de la grotte, cherchant les lions.

— Cinq passages entrent ici, dit Liénor en la rejoignant, ignorant Arekh comme s'il n'avait pas plus d'importance qu'une mouche. Mais quatre seulement ont une arche et l'expression du lion est différente sur chaque arche... Tu vois ?

— Les quatre points cardinaux, tu crois ? dit Marikani en se tournant pour comparer les expressions. Ce serait trop simple...

— Pourquoi trop simple ? Si des gens vivaient ici, tu ne crois pas qu'ils avaient besoin de s'orienter, eux aussi ? Les...

Les deux femmes se figèrent et Arekh bondit. Même Mîn leva la tête. Malgré l'épuisement et la douleur, il l'avait entendu, lui aussi.

Un aboiement.

Chapitre 5

Marikani et Liénor coururent vers Mîn et l'aiderent à se lever, chacune par un bras. Dans la lumière maintenant blafarde du matin, l'influence protectrice des lieux s'était évanouie, si elle avait jamais existé.

— Si nous ne nous sommes pas trompés, la gueule du lion hurlant doit correspondre au sud, dit rapidement Liénor.

Arekh hocha la tête. Elle avait peut-être raison. Peut-être. Si les êtres qui avaient vécu ici raisonnaient comme eux, s'ils connaissaient les points cardinaux... « Si ». Ce n'était pas le moment d'en discuter.

Ils passèrent sous l'arche, sans courir, hâtant simplement le pas. Ils courraient bien assez tôt, pensa Arekh en les regardant soutenir Mîn. Ils savaient tous ce que l'abolement signifiait. Ses craintes de la veille se réalisaient : leur piste retrouvée, pourquoi la meute aurait-elle lâché prise ? Peut-être auraient-ils dû rester dans la grande salle pour tenter de se barricader, ou de négocier une reddition. Non... il aurait mieux fait de les tuer... tous les trois, pensa-t-il avec amertume. Les deux jeunes femmes auraient une mort plus douce la gorge tranchée que dévorées vivantes par des chiens.

Arekh remarqua avec une ironie amère que la pensée d'abandonner le groupe et de tenter sa chance seul ne lui était pas venue à l'esprit, cette fois. Une décision avait été prise au moment où il avait descendu la pente, et même s'il ne comprenait ni comment ni pourquoi, il s'y tenait.

Le passage était large, avec des angles droits et de larges dalles grises par terre... Ils n'avançaient plus dans des tunnels, mais dans de véritables couloirs, comme ceux d'un palais. Le palais du royaume des lions hurlants.

Un travail colossal avait été effectué ici, pensa Arekh, regardant les pierres taillées sous ses pieds. Bien sûr, il aurait

été plus émerveillé s'il n'avait pas imaginé leur sang coulant entre les interstices.

Des ouvertures régulières dans le plafond éclairaient la pierre, mais au lieu de les rassurer, les quelques rayons de soleil qui leur parvenaient semblaient se moquer de leur sort, comme s'il était encore plus atroce de périr alors que la liberté n'était qu'à quelques pieds au-dessus.

Soudain, ils se mirent à courir, tous les quatre, sans s'être concertés, sans avoir entendu de nouvel aboiement. Mais une tension était dans l'air, les poussait en avant, comme si l'air lui-même vibrait de danger et que chaque seconde était précieuse. Marikani avait passé son bras sous les épaules de Mîn, et malgré quelques faux pas, celui-ci avançait : même s'il agonisait, la peur de la mort était la meilleure des motivations.

Ils passèrent plusieurs embranchements – de larges couloirs, aux arches sculptées – avant d'arriver à un nouveau croisement, lui aussi orné de quatre têtes de lions. La théorie de Liénor prenait forme, et malgré le danger, Arekh eut envie de la maudire pour avoir été plus fine que lui.

La tête de lion hurlante avait été taillée sur l'arche qui leur faisait face. À gauche se trouvait un lion en train de rire, la gueule déformée par une grimace inhumaine tentant de reproduire une émotion qui ne l'était que trop. Ils continuèrent tout droit... et soudain une impression traversa l'esprit d'Arekh, irraisonnée et claire à la fois. Ce n'étaient pas des points cardinaux... mais quelque chose d'étranger, au-delà de leur compréhension. Aucune importance. Au moins les lions leur permettaient-ils de suivre une direction, même s'ils ignoraient à quoi celle-ci correspondait. Ils ne se perdraient pas.

Bien sûr, la direction n'était pas le problème le plus urgent. En vérité, ils feraient bien de se perdre, ou plutôt de tout faire pour que les chiens les perdent...

Il leur aurait fallu...

— De l'eau.

Marikani s'était arrêtée net et Arekh la regarda, ébahi. La même pensée lui avait traversé l'esprit au même instant. Il allait parler, et elle ne l'avait devancée que d'un battement de cœur.

— De l'eau, répéta-t-elle, il n'y a que de l'eau qui pourrait leur faire perdre notre trace...

Des aboiements éclatèrent alors, une sorte de concert brusque, lointain mais assourdissant. Mîn cria ; Liénor se tendit ; Arekh vit que Marikani luttait pour garder son calme.

— Il y avait de l'eau là où nous avons trouvé les deux amoureux... les Berbereï, expliqua-t-elle, parlant lentement, comme pour contrer la tension. Et nous avons entendu d'autres bruits plus tard : une cascade, je crois. Sans doute y a-t-il d'autres sources.

— Il ne nous faudrait pas une source, grommela Arekh, mais une vraie rivière...

Il protestait pour la forme et réfléchissait. Mîn avait lavé sa blessure à une cascade, celle-ci disparaissait dans les rochers vers la droite...

De toute manière, qu'avaient-ils à perdre ?

Ils firent demi-tour pour retrouver l'embranchement précédent... Chaque pas était une lutte, tellement il était contre-nature de revenir, d'aller à la rencontre des chiens. Ce n'est qu'en tournant à droite qu'ils retrouvèrent leur énergie.

Et soudain, la terreur les prit... aveugle, irraisonnée, et ils se mirent de nouveau à courir, sans retenue cette fois, de toutes leurs forces, sentant la panique leur mordre le ventre et leurs poumons les brûler. Tout droit. Un autre embranchement. Tout droit encore, suivant le lion qui pleurait, puis au carrefour suivant Arekh les entraîna de nouveau vers le « sud », au lion hurlant, sans savoir pourquoi, hormis qu'il semblait être fou de suivre la même direction trop longtemps.

— Là, crie soudain Mîn.

De l'eau ? Non, ce n'était pas de l'eau, mais un escalier étroit, sur leur gauche, plongeant dans l'obscurité des sous-sols.

Ils s'immobilisèrent, puis hésitèrent, sachant pourtant qu'hésiter était la dernière chose à faire, il leur fallait bouger, se décider à l'instant... mais comment ne prendre qu'un instant quand tous les autres étaient en jeu ?

— Vite ! hurla Mîn, le visage épuisé tordu de terreur.

Il regarda en arrière. Avait-il entendu quelque chose ? Arekh n'eut pas le cœur de le lui demander.

Liénor passa sa main sur les parois de l'escalier, tâtant les murs.

— Est-ce plus humide ? demanda Marikani avec une note d'hystérie dans la voix.

— Je ne sais pas ! cria celle-ci, et Arekh se dit que c'était la première fois qu'il l'entendait perdre son calme. Je crois... Peut-être... Je ne sais pas !

Marikani saisit la main de Liénor, la serra avec tendresse, et soudain les deux femmes se retrouvèrent dans les bras l'une de l'autre. Elles s'étreignirent un bref instant seulement, mais avec une affection réelle, profonde. Arekh dut détourner le regard, sentant quelque chose sombrer en lui.

Depuis combien de temps n'avait-il pas eu un ami, une compagne, quelqu'un avec qui se laisser aller ainsi... avec une telle sincérité, un tel élan ?

Pas depuis des années. Pas depuis qu'il était enfant. Pas depuis... *Jamais, cela ne m'est jamais arrivé*, réalisa-t-il en prenant le bras de Liénor avec une certaine violence, l'arrachant à Marikani et la poussant vers l'escalier.

— Allez ! cria-t-il, et ils dévalèrent les marches en courant, l'un derrière l'autre, Arekh en dernier.

Il crut entendre un aboiement avant de se lancer derrière Mîn, mais l'idée était trop horrible pour être considérée et il décida que c'était seulement le sang battant dans ses oreilles. Ses pieds frappèrent la pierre et la faible lumière du jour disparut alors qu'ils s'enfonçaient dans une nappe d'obscurité.

L'escalier tournait. Arekh ne voyait plus rien. Il mit la main sur la paroi intérieure, entendit les autres faire de même devant lui. Ils avaient ralenti et leurs vêtements frottaient contre la pierre.

— Allez, répéta-t-il, et en tête du groupe Liénor accéléra le pas.

— Attention !

Elle avait failli perdre l'équilibre ; Arekh l'entendit étouffer un juron et faire rouler quelque chose... une petite pierre ? Elle devait être arrivée, pensa-t-il, et il tâtonna du pied avec prudence, trouvant en effet le sol trois marches plus tard.

Ils étaient perdus dans un océan noir. Un noir palpable, presque solide, qui semblait engluer leurs mouvements, coller à leurs yeux. Pas un bruit. Ils s'étaient arrêtés.

Arekh entendit la respiration hachée de Mîn, à ses côtés.

— On ne voit rien, gémit l'adolescent.

La voix de Marikani s'éleva et Arekh sursauta presque.

— Prenons-nous la main.

Ensemble, ils avancèrent à tâtons, sur un sol de pierre lisse, progressant avec une lenteur d'insecte dans le noir. Ils avaient fait une terrible erreur. Peut-être s'agissait-il d'un cul-de-sac, et ils allaient se retrouver coincés là...

— L'atmosphère est plus humide, dit Liénor.

Elle avait raison. L'air était chargé d'eau, comme dans une cave. Il sentait la mousse, le lichen, la moisissure.

Soudain, deux choses se passèrent en même temps. Arekh vit une lumière sur la droite — jaune, rouge, tremblante — et des aboiements résonnèrent dans l'escalier derrière eux.

Les chiens étaient là. En quelques secondes tout avait changé ; le danger n'était plus lointain, terrible mais en suspens : seules quelques dizaines de secondes les séparaient maintenant de la mort.

Mîn hurla et ils se précipitèrent en avant, vers la lumière, le cœur battant à tout rompre. À gauche... Ils arrivèrent dans une grande salle voûtée... un couloir de pierres rondes recouvertes de mousse... une torche brûlant contre le mur...

Une torche ? Allumée ?

Les aboiements retentissaient derrière eux quand le couloir déboucha dans une longue grotte souterraine naturelle. La pente descendait légèrement et les fugitifs la suivirent, leur chemin éclairé par les torches posées de manière régulière sur la paroi. Des puits s'ouvraient dans le sol, l'eau luisant au fond... De l'eau, oui. Mais ô combien inutile.

Derrière la paroi, un bruit sourd et régulier résonnait, comme un lointain tonnerre.

Les chiens entrèrent dans la grotte moins d'une minute après eux. Arekh se retourna et le regretta aussitôt. Ils étaient bien trois, trois humains, semblant se mouvoir au ralenti, entourés de leur horde démoniaque et hurlante.

Un petit passage naturel sur la gauche... Une caverne...

Et ils étaient là, une tribu entière, une trentaine de personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, dans un campement sommaire éclairé par les torches. Pas des Berebeïs... Des hommes du nord, des barbares, aux cheveux très longs, habillés de fourrures. Les guerriers s'étaient levés, armes à la main, sans doute en entendant les aboiements, mais les autres étaient encore assis par terre, les femmes baignant leurs pieds dans la rivière...

La rivière. Le bruit lointain. Elle émergeait de la paroi du fond et ne se révélait que pendant quelques secondes avant de replonger en torrent par une ouverture dans la roche, vers une destination inconnue, au cœur des mystères de la montagne...

— Aidez-nous, cria Marikani, en se précipitant vers la tribu, mais Arekh avait déjà estimé les forces en présence. Trop de femmes, d'enfants, pas assez d'hommes en âge de porter des armes.

Ils ne tiendraient pas contre une meute de chiens dressés.

Les barbares étaient déjà morts.

Une tête de lion. Une tête de lion rieur était sculptée sur le rocher, juste au-dessus de l'ouverture où l'eau plongeait au cœur de la pierre.

Au cri de Marikani, un des barbares éclata de rire et répondit quelque chose d'une voix rauque et incompréhensible. Un de ses compagnons attrapa Lienor, commença à lui déchirer ses vêtements.

Un viol ? Ce n'était pas le moment...

Alors les chiens déferlèrent dans la caverne comme une vague. Repoussant Lienor, le barbare sortit son épée. Autour d'eux, enfants et femmes hurlaient de terreur ; le premier barbare leva son lame, frappa, tomba, renversé par quatre chiens ; les autres bêtes s'attaquaient à tous ceux qui leur barraient le passage, mordant, déchirant, déchiquetant les chairs tandis que des hurlements de terreur s'élevaient. Un premier chien attaqua Arekh, celui-ci le repoussa ; attrapa Lienor qui se débattit en criant et la poussa avec Mîn dans la rivière. Le courant glacé les happa, les retourna ; Lienor eut juste le temps de hurler et de tendre le bras avant de disparaître

entre les rochers, Mîn fut noyé à son tour ; le lion riait sur la pierre ; un chien déchiqueta la gorge d'une femme, juste à côté de Marikani ; celle-ci se retourna, regardant Arekh ; il lui prit le bras, la poussa et ensemble ils basculèrent dans l'eau glacée, qui les enveloppa pour les emporter dans l'obscurité des abysses.

Le noir.

Une éternité passa.

De la terre détrempée sous ses pieds.

Un léger courant sous son ventre.

Les membres d'Arekh étaient glacés et douloureux. Sa tête lui faisait mal comme si on l'avait frappé.

Il entendit tousser à côté de lui, puis des gémissements, des paroles incertaines. L'obscurité était totale.

Il retomba dans l'inconscience.

Quand il se réveilla de nouveau, il avait encore plus mal, et on parlait toujours à côté de lui. Un délire, entrecoupé de plaintes. Arekh avait si froid qu'il ne sentait presque plus rien. Ses jambes étaient lourdes comme de la pierre et un instant, l'atroce idée le traversa qu'il ne pouvait plus les bouger, qu'il allait périr là – où, « là » ? – de faim et de fatigue, tandis que ces vagues de souffrance lui traversaient le crâne comme des piques.

Sa main. Il pouvait lever sa main. Il plia son bras gauche, prit appui sur la pierre, se hissa légèrement avant de retomber.

Le bras droit.

Bouger, remuer, ne pas rester là.

Il avança, rampant sur la pierre comme un animal, puis réalisa que ses yeux étaient fermés.

Malgré la douleur, il se força à ouvrir les paupières.

Une lumière diffuse et blanche émanait d'un filon de pierre, au fond, sur le mur. Une silhouette féminine était assise en dessous, les genoux recroquevillés contre elle, son regard fixe posé sur Arekh.

Liénor.

— J'ai fait un rêve, dit-elle, et sa voix résonna d'une manière étrange dans la caverne rocheuse.

Son regard bleuté était fixe. Sa bouche tremblait...

Arekh revenait lentement à la réalité. Il vit Mîn, allongé un peu plus loin. L'adolescent était sur le dos, les paupières closes, et délirait : c'était sa voix qu'Arekh avait entendue en reprenant conscience. Une autre silhouette était étendue près de Liénor — Marikani ? De sa cape, Liénor lui avait fait un petit coussin pour qu'elle repose sa tête.

Mais elle n'avait pas sorti Arekh de l'eau.

La colère donna à celui-ci un coup de fouet et il réussit à se mettre debout.

— J'ai fait un rêve, répéta Liénor. Vous avez... Vous l'avez tuée...

— Qui ?

— Vous l'avez tuée...

Arekh lui jeta un regard exaspéré, puis, chaque pas le faisant souffrir, il se pencha vers Marikani et la retourna. Elle respirait. Sans doute avait-elle heurté quelque chose dans l'eau car du sang maculait son visage, mais elle était vivante, et la blessure ne paraissait pas dangereuse.

Il se retourna pour regarder autour de lui. L'eau jaillissait de la paroi du fond, tombait sur le sol de la grotte avant de se perdre de nouveau dans des failles au sol ; on l'entendait gronder en bas, sous leurs pieds, sans doute dans une autre salle souterraine.

L'eau les avait emportés dans son royaume, dans ses bras glacés, et les avait déposés...

... Les dieux seuls savaient où. Quelque part, loin, au cœur de la terre...

Une chanson d'enfant lui revint à l'esprit.

Au cœur de la terre où vivent les spectres,

La vérité et la raison,

Où les mille nymphes de l'eau dansent dans leur manteau glacé,

Dans les royaumes sombres et infinis...

Il se retourna vers Liénor.

— Où est le sac ? Avec les provisions ?

Liénor fit un geste vague. Elle l'avait perdu, et malgré sa colère Arekh dut admettre que ce n'était guère étonnant.

Ils avaient mangé pour la dernière fois au matin, et pour l'instant, ils ne manquaient pas d'eau. Mais au bout de deux jours, moins peut-être, la faim commencerait à les affaiblir et...

Il fallait avancer, et vite.

Arekh s'agenouilla aux côtés de Marikani. Il lui posa la main sur l'épaule avec l'intention de la secouer durement, puis hésita. Elle était si paisible dans l'inconscience. Il allait l'en sortir... pour quoi ?

Pour mourir de faim dans des tunnels obscurs.

Il la réveilla enfin, plus gentiment qu'il n'en avait l'intention, et se détourna avant qu'elle n'ouvre les yeux.

— Ainsi nous sommes vivants, dit la voix de Liénor derrière lui.

Elle semblait avoir repris ses esprits. Arekh la regarda faire quelques pas dans la caverne, puis se figer.

Une tête de lion rieur était sculptée un peu plus loin sur la gauche.

Liénor frissonna et Arekh comprit sa réaction. Étrange. Autant dans le temple, les statues avaient paru bénéfiques, protectrices, autant maintenant, dans cet endroit noir et perdu, alors qu'ils avaient froid et faim, elles paraissaient étrangères et glacées, la marque d'une obsédante intelligence morte.

Marikani s'était penchée sur Mîn. Elle lui posa la main sur le front.

— Il ne va pas très bien...

C'était une élégante manière de dire les choses. L'adolescent était mourant. Il brûlait malgré son séjour dans l'eau glacée et ses paroles hachées n'avaient pas de sens.

— Mîn, dit Marikani, l'obligeant à se relever tandis que l'enfant parlait des moissons et des vaches qui mouraient dans les champs. Il faut marcher, d'accord ? Nous devons sortir de là... Trouver du mahm dehors pour combattre l'infection... D'accord ?

Elle fit quelques pas en le soutenant par les épaules, puis trébucha, se rattrapa sur la paroi. Le sang collait à sa tempe et dans la lueur blafarde, elle paraissait très pâle.

— Nous ne pouvons pas l'emmener, dit Arekh d'une voix sèche. Il est presque mort !

L'adolescent, perdu dans ses cauchemars, ne réagit pas mais Marikani sursauta. La fatigue était telle qu'elle ne contrôlait plus ses réactions.

— Vous êtes fou ? cria-t-elle avant de se reprendre, car sa voix résonnait de manière étrange entre les pierres. Vous êtes fou de dire ça devant lui, reprit-elle d'un ton plus rauque. Nous n'allons pas l'abandonner...

Arekh soupira.

— Écoutez. Il nous faut sortir de là, et vite. Ce gamin agonise, il ne peut plus marcher. Il va nous retarder. Il va... Ce n'est pas du cynisme..., c'est du réalisme, tenta-t-il d'expliquer. Nous ne savons pas combien de temps nous allons devoir marcher dans ces tunnels. Notre survie tient peut-être à quelques heures... (Marikani le fixait toujours avec fureur.) Si vous le prenez, vous nous condamnez peut-être tous, dit-il. C'est ce que vous voulez ?

Il jeta un coup d'œil à Liénor et la vit hésiter. Arekh eut l'intuition qu'elle était d'accord avec lui, mais refuserait de l'avouer : il était l'ennemi.

— Nous ne l'abandonnerons pas, dit Marikani d'une voix tremblante de fureur et de peine. Il va marcher. Il va sortir de là. Il va guérir. Nous sortirons de ces tunnels. (Elle trébucha encore, se redressa.) Nous sortirons vivants, tous vivants... je le tirerai de là vivant... !

Elle criait maintenant, les larmes aux yeux.

— C'est de la folie, dit Arekh, contenant sa fureur. Non, de l'orgueil. L'orgueil de nier la réalité quand elle vous frappe... Vous ne le sauverez pas, aya Marikani, parce qu'il va mourir ! Cre-ver ! Et nous aussi, si vous ne le laissez pas là !

Marikani s'avança, soutenant toujours Mîn, et Arekh crut qu'elle allait le gifler.

Puis elle prit une profonde inspiration et le salua, un bref salut de cour étrange dans ces circonstances.

— Nous ne mourrons pas. Il ne mourra pas, j'en fais le serment devant Fîr. Nous arriverons tous sains et saufs à Harabec.

C'était un défi. Arekh retint un soupir d'exaspération.

— Vous savez, bien sûr, que nous n'avons plus de provisions. Le sac a été perdu dans l'eau.

Le regard de Marikani prouva que non, elle ne « savait » pas. Après un infime instant d'hésitation, elle releva crânement le menton et se mit à marcher.

— Je peux... je peux avancer, dit Mîn, les prenant tous par surprise. Il avait ouvert les yeux et fixait Arekh, son expression impossible à analyser dans la lueur blafarde.

Celui-ci fit un signe vers le fond de la caverne.

— Après vous.

La caverne se transformait en un étroit passage qui s'enfonçait dans le noir. Ils avancèrent sans faire de commentaires sur le fait que le tunnel semblait descendre alors qu'ils auraient préféré qu'ils remontent, ni que le filon de pierre blanche s'amenuisait lentement dans les ténèbres. Puis une nouvelle tête de lion rieuse leur indiqua un passage.

Les heures passèrent, interminables et douloureuses. À la peur, la fatigue et la faim, s'ajoutait la souffrance. Mîn, secoué par les fièvres, ne pouvait s'arrêter de gémir, mais leurs muscles à tous étaient douloureux... l'eau les avait roulés contre les rochers après qu'ils aient perdu conscience. Le dos d'Arekh le lançait et ses jambes lui faisaient mal. Marikani boitait.

Cette fois, le labyrinthe semblait principalement naturel : un réseau de cavernes souterraines agrandies et reliées les unes aux autres par la main de l'homme. De petits boyaux avaient été creusés, parfois des marches, et il n'y avait d'autre source de lumière que les filons.

Leur principal adversaire n'était pas la faim, mais le froid. Avant, ils l'avaient mieux supporté, protégés du vent, emmitouflés dans les fourrures, mais leurs habits trempés ne voulaient pas sécher et la fatigue les épuisait au point que chaque pas devenait une lutte. Leur seul espoir, le seul signe de civilisation dans ce royaume oppressant étaient les têtes de lion rieuses (il n'y avait plus qu'elles, comme s'ils étaient entrés dans leur domaine) qui apparaissaient parfois, de loin en loin. Quand ils n'en avaient pas vu depuis longtemps ils revenaient sur leurs pas pour les retrouver. Ils ne pouvaient qu'espérer qu'elles allaient les mener quelque part... la surface, ou les abysses.

La pierre. La mousse. Le froid. Le désespoir battait dans la tête d'Arekh, même s'il essayait de ne pas penser, de ne pas raisonner, de simplement marcher, un pied après l'autre. Non, il n'avait pas faim, du moins pas consciemment. Il ne sentait qu'un atroce épuisement.

Ils ne dormirent pas. Ils n'avaient pas eu besoin de se concerter. S'ils s'arrêtaient, ils ne se relèveraient pas.

Soudain, alors qu'ils venaient de passer une tête de lion au seuil d'une nouvelle grotte, Mîn tomba. Il s'écroula, par terre, les yeux embrumés, les regardant tour à tour comme s'ils étaient d'étranges démons.

— Mîn, croassa Marikani. Tu peux te relever. Tu peux marcher. Nous sommes presque arrivés.

Où ? pensa Arekh tandis que l'adolescent serrait la main de la jeune femme sans répondre.

Liénor se pencha sur Marikani et lui effleura l'épaule. De grands cernes défiguraient son visage, ainsi que des hématomes bleutés.

— Mîn... doit se reposer, maintenant, Marikani, lui dit-elle comme si elle parlait à un enfant. Nous allons le laisser là et il va se reposer...

Marikani se releva, hésita. Puis elle regarda Arekh. Celui-ci était bien trop fatigué pour qu'apparaisse sur son visage la moindre ombre de satisfaction, pourtant un éclair de colère passa dans le regard de Marikani.

— Mîn, dit-elle d'une voix étrangement ferme. Tu m'entends ?

L'adolescent lui serra de nouveau la main.

— Bien. Les chiens sont loin maintenant, et je peux faire un rituel... Ce n'est plus dangereux. (Liénor eut un léger sursaut de stupeur, puis se passa la main sur les yeux.) Je vais tenter de te guérir. Tu m'entends ?

Mîn ouvrit les yeux et une lueur de compréhension passa dans son regard.

— Mais il faut que tu m'aides, continua Marikani. (Sa voix se brisa un instant.) Il faut que tu m'aides, si je dois réveiller avec ma magie celle qui est en toi... Compris ?

L'adolescent cligna des paupières. Et Arekh vit avec stupeur la jeune femme, qui avait du mal à mettre un pied devant l'autre la minute précédente, tirer Mîn au centre de la caverne, prendre un caillou et commencer à tracer un pentacle avec une pierre sur la terre humide.

Elle ne devrait pas faire ça, pensa-t-il, s'appuyant contre la paroi en essayant de garder un semblant de pensée cohérente. Le rituel va finir de l'épuiser. Tout ça pour un mourant...

Liénor s'était laissée tomber par terre. Elle regarda, assise, Marikani se démener, faire un premier tracé, mettre des pierres aux angles du dessin, puis chercher un nouveau caillou pour en effectuer un second. Arekh, luttant contre l'étourdissement, ne trouva pas la force de s'opposer, ni même de protester. Et puis, malgré l'absurdité de l'acte, malgré la situation désespérée dans laquelle ils se trouvaient – non, à cause de tout cela – Marikani forçait son admiration.

Une lutte absurde contre le destin.

Un vers, d'un autre poème oublié de son enfance...

— Mîn, dit-elle enfin. Tu m'écoutes ? Le rituel ne fonctionnera que si tu es conscient.

L'adolescent laissa échapper un gémissement.

— Ouvre les yeux. Tu dois avoir les yeux ouverts. Maintenant, fixe-moi, et répète mes paroles...

Elle se lança dans une incantation complexe, n'ayant de cesse que Mîn répète chaque verset après elle. Puis elle s'agenouilla à ses côtés et mit ses mains sur sa blessure.

— Par la volonté de Baeta, dit-elle doucement, tandis que les yeux grands ouverts de Mîn suivaient chacune de ses expressions, chaque mouvement de ses lèvres, je prends le mal qui ronge cet enfant, je le retire de son corps et je le renvoie au cœur noir des Abysses dont il n'aurait jamais dû sortir. Mîn, répète après moi. Je rejette la souffrance...

— Je rejette la souffrance, dit l'adolescent d'une voix rauque.

— Je puise mes forces dans les étoiles lointaines,

— Je puise mes forces dans les étoiles lointaines,

— Je me lève et j'avance sur le chemin de pierre.

— Je me lève et j'avance sur le chemin de pierre.

— Viens ! dit Marikani en lui tirant le bras, et, devant les yeux incrédules de Liénor et d'Arekh, Mîn se mit lentement sur ses pieds.

Il était pâle comme la mort, ses jambes tremblaient, ses lèvres étaient bleues de froid et de fatigue, mais il était debout.

Sans faire de commentaire, Arekh s'approcha etaida Marikani à le soutenir.

Une éternité passa de nouveau. Ils marchaient sans savoir comment, et les têtes rieuses des lions semblaient se moquer de leur souffrance et de leurs efforts.

Cela faisait longtemps qu'Arekh avait perdu tout espoir, et il ignorait pourquoi il continuait — sans doute par rage, par orgueil, parce qu'il ne voulait pas tomber par terre avant un adolescent blessé que seule soutenait la magie d'une femme épuisée.

Le noir lui envahit l'esprit et il perdit toute notion du temps. Pourtant il avançait. Puis il entendit un rire à ses côtés.

Le rire montait et descendait, comme une vague, amer et désespéré. Il fallut un certain temps à Arekh pour reprendre conscience de la réalité. Liénor soutenait Mîn. Marikani riait.

Il s'approcha et sans savoir pourquoi, la prit sous les épaules, dans un geste spontané et irréfléchi. Elle n'eut aucun mouvement de recul, et son rire se calma tandis qu'elle s'appuyait sur lui et qu'ils continuaient à avancer.

Pourquoi avait-il fait ça ? Impossible à savoir. Il sentait la peau glacée de la jeune femme à travers ses vêtements, le bruit de sa respiration près de son cou.

— Savez-vous ce qu'il y a de drôle, nde Arekh ? chuchota-t-elle enfin, d'une voix si basse qu'Arekh lui-même eut du mal à l'entendre.

Celui-ci chercha une réponse appropriée — mais n'y réussit pas. Il n'avait même plus la force d'être cynique.

— Non, dit-il enfin.

— Mourir ici. C'est amusant.

— Vous n'allez pas mourir.

— Oh si, c'est amusant, répéta-t-elle comme si elle n'avait pas compris sa réponse. J'ai eu une vie étrange, aussi tordue que ces tunnels. Née de l'obscurité, morte dans l'obscurité. Je

regrette simplement de vous avoir tous emportés avec moi... Emportés avec l'eau... Emportés avec la vague..., dit-elle en chantonnant. Je vais me reposer maintenant...

— Non, répéta Arekh. Navré. Pas de repos pour vous.

— Je suis presque la reine d'Harabec, peut-être êtes-vous au courant ? Il m'aurait suffi de passer l'Épreuve, souffla la jeune femme, et Arekh la sentit lutter pour préserver l'ironie dans ses paroles, malgré son ton haché et son souffle court. Et ça aussi c'est amusant. Mais, voyez-vous, un galérien ne donne pas d'ordre à la reine d'Harabec. Alors, je vais rester ici... me reposer...

— Vous nous avez interdit de nous reposer, souffla Arekh. À Mîn et à moi, dans le lac, vous vous souvenez ? Nous nous serions reposés dans les bras de Verella, mais vous nous avez sortis de force. Alors maintenant, marchez !

Elle tourna la tête vers lui et Arekh sentit son souffle sur sa joue.

— Bien essayé, mais vous n'arriverez pas... (Elle s'interrompit, comme si elle n'avait pas la force de continuer.) Toutes ces marches...

La phrase tourna dans l'esprit d'Arekh, qui soudain se figea. Il lâcha Marikani et regarda autour de lui.

Il était si perdu que cela faisait longtemps qu'il n'avait plus conscience de son environnement. Il marchait maintenant soutenu par son seul instinct de survie.

Toutes ces marches...

Cela faisaient en effet longtemps qu'ils montaient.

Un escalier. Un grand escalier de pierre sculptée, qui tournait autour d'un pilier. Ils s'y étaient engagés, depuis plusieurs minutes déjà...

À son tour, Marikani regarda autour d'elle, et il vit un éclair de raison revenir dans ses pupilles. Sans un mot, elle prit le bras de Mîn pour aider Liénor et ils grimpèrent les marches, accélérant le pas, aussi vite que le leur permettaient leurs muscles torturés.

L'escalier s'ouvrit sur un couloir grisâtre.

Ils connaissaient ce gris. C'était celui que faisait la lumière du jour sur les pierres.

Enfin le couloir donna dans un haut tunnel, parfaitement droit, presque lumineux, s'étendant à perte de vue à gauche comme à droite. Il reconnaissent aussitôt l'architecture et commencèrent à courir.

Le puits suivant n'était qu'à un quart de lieue. Un puits d'entrée, comme celui par lequel ils étaient arrivés en fuyant les chiens dans la neige. Un haut puits de pierre dont les échelons montaient vers la sortie et la vie.

En haut, au-dessus de leurs têtes, luisait un cercle parfait de ciel bleu.

Chapitre 6

Tout, dehors, paraissait miraculeux. L'odeur de l'herbe, de la forêt. Le ciel d'un bleu étincelant. La moindre fougère, la mousse sur le rocher, le vol des oiseaux, la brise sur leurs visages. La nature semblait déployer tous ses charmes pour leur retour à la surface et à la vie.

La faim, la fatigue, la fièvre, tout fut oublié tandis qu'il respiraient l'air pur comme un élixir.

Mîn se laissa tomber sur un rocher. Son visage était d'une pâleur extrême, il tremblait, mais il était vivant et conscient de son environnement. Il commença à rire et ne put s'arrêter ; Arekh le regarda, se demandant si les spasmes irrésistibles n'allaien pas rouvrir sa blessure. Marikani fit deux pas vers un arbre et observa les branches, comme si elle voulait grimper.

— Que faites-vous ? demanda Arekh.

Sa voix lui parut faible dans l'immensité du paysage et il dut répéter la question.

— Je veux essayer de voir où nous sommes, croassa la jeune femme. (Elle s'éclaircit la gorge avant de reprendre.) Essayer de m'orienter...

Elle mit un pied sur une première branche, puis vacilla d'épuisement et se rattrapa au tronc. Arekh réprima un geste pour l'aider. Marikani se mordit les lèvres, et recommença à monter.

Liénor regardait autour d'elle, son visage toujours maculé d'hématomes. Il n'y avait aucune trace de peur dans ses yeux.

Arekh ressentait lui aussi une impression de sécurité. Ils étaient loin, très loin de leur point de départ. La neige avait disparu et la végétation dense prouvait qu'ils étaient bien plus bas que le col des Berbereïs. Mais il n'y avait pas que ça. Les crêtes au loin dessinaient une dentelle inconnue. Même les couleurs étaient différentes : des fougères bleutées constellaient les pentes ; les arbres avaient des nuances vert-de-gris.

— Nous avons dû dévier vers l'ouest, dit Arekh.

— Oui, dit Liénor, et je crois que...

Elle s'interrompit en voyant Arekh derrière elle, puis, après un regard froid, elle se dirigea vers l'arbre où Marikani grimpait toujours.

— Je crois reconnaître le Pic des Cieux, crie-t-elle à l'intention de sa maîtresse.

— Tu es sûre ?

— Oui, et la vue de la vallée m'est familière... Plus à l'ouest, là-bas... Près du fleuve...

Arekh n'attendit pas la réponse de Marikani ; il s'enfonça dans les bois à la recherche de nourriture. L'euphorie née du ciel bleu ne les soutiendrait qu'un moment. Si le soleil se couchait sans qu'ils aient mangé, le froid et l'épuisement finiraient par avoir raison d'eux.

Il revint avec un écureuil trouvé blessé, qu'il avait achevé en le cognant sur un tronc, une réserve de baies grises dont il ignorait le nom mais qu'il savait comestibles... et surtout, plus de trois kilos de maragnes dans sa chemise.

En d'autres circonstances, leur odeur un peu âcre lui aurait donné envie de vomir, là, il ne pouvait attendre. D'ailleurs, Arekh n'eut pas plus tôt laissé tomber sa récolte près de Mîn que Liénor commença à rassembler du bois pour faire du feu. Arekh ne l'arrêta pas. Il se fichait d'attirer l'attention. Si des chiens faisaient leur apparition, il les mangerait.

Mîn descendit de son rocher, attiré par l'odeur. Liénor et Arekh se jetèrent sur la nourriture sans un mot, décortiquant les maragnes grillées et les avalant presque sans les mâcher. Arekh mit un moment à réaliser que Marikani ne mangeait pas. Son regard était perdu vers les cimes.

— Aya Marikani ? Le repas n'est pas à votre goût ?

Son ironie tombait à plat. Il était trop fatigué.

— Elle réfléchit, dit froidement Liénor.

— Je vois ça.

Marikani se tourna vers Arekh.

— Voici le Pic des Cieux, dit-elle en désignant un mont rocheux, au sud. À une vingtaine de lieues à l'est, dans la montagne, se trouve le Palais d'Été d'Harabec. Liénor et moi

connaissions la région par cœur, ajouta-t-elle, une lueur dans les yeux. C'est ici que nous avons été élevées.

Arekh scruta le lointain paysage, sans voir autre chose que la forêt. Plus bas, dans une vallée, un éclair argenté trahissait la présence d'un fleuve.

— Dans la montagne ? (Il tenta d'estimer les distances. Si ce fleuve était le Liam, un des affluents du Joar, alors...) Nous ne sommes pas dans le territoire d'Harabec. Les Kiraniens n'ont-ils pas revendiqué cette terre ?

Marikani haussa les épaules.

— Personne n'habite là. Pendant cinq siècles, la région est restée sous la protection du Grand Temple d'Arrethas, et donc d'Harabec. Le Palais d'Été a été construit il y a six cents ans, et il est vite devenu à la mode. Quelques mois après mon arrivée à la cour, nous avons perdu une bataille contre l'émir et ces montagnes sont passées officiellement sous son contrôle... mais je ne crois pas qu'un de ses soldats ait jamais mis le pied ici. Ensuite, les Kiraniens l'ont rachetée... puis perdue... Le Palais d'Été a été abandonné ; les enfants et les serviteurs ont réintégré la cour. Mais j'ai laissé une troupe de cinquante hommes là-bas, dit-elle avec un pâle sourire. Au cas où.

— Et vous voulez essayer de les rejoindre ? demanda Arekh. Cela vous éloignerait considérablement de votre chemin. Mais vous avez déjà perdu tant de temps...

Marikani commença à décortiquer une maragne.

— Nous ne sommes plus vraiment pressées. Hein, Lienor ?

La jeune femme hochla la tête, amusée.

— Nous aurions mis sept jours par la route, avec de bons chevaux, pour arriver au nord d'Harabec. Je crois que nous avons fait le détour le plus long de l'histoire.

Arekh haussa les épaules. Pourquoi pas ?

— Cinquante soldats à vos côtés et la situation prend un autre tour.

— Je pense surtout à la nourriture, soupira Marikani. Et aux lits. Vous imaginez... un lit ? Avec des oreillers de plumes ?

Arekh regarda Mîn. Il avait avalé deux maragnes ; ses mains tremblaient. Il ne survivrait sans doute pas au voyage...

... D'un autre côté, Arekh l'avait déjà donné pour mort tant de fois qu'il refusait de faire des prédictions. Mais il n'y avait pas que Mîn. Survivraient-ils, eux aussi, à une nouvelle interminable marche, en ne mangeant que des fruits des bois, des racines et des maragnes s'ils avaient de la chance ?

Quelle autre solution avaient-ils ? La tête d'Arekh était douloureuse ; il avait du mal à réfléchir. L'épuisement le rendait fataliste.

— C'est vous qui connaissez les lieux, dit-il. Combien de temps mettrons-nous ?

Marikani reprit une maragne.

— Moins de trois jours, j'espère.

Neuf jours plus tard, ils descendaient un petit chemin herbeux, entouré de hauts buissons constellés de minuscules fleurs blanches et roses. Le ciel était bleu et l'atmosphère fraîche, sans excès. Une petite brise se levait parfois, apportant avec elle l'odeur sucrée des baies noires. Le contraste était frappant entre l'état de leur groupe et la gaieté discrète mais sereine de l'endroit où avait été construit, des siècles auparavant, le Palais d'Été d'Harabec. Dans les tunnels, ils ne s'étaient pas rendus compte à quel point ils étaient sales, hagards, leurs vêtements déchirés et puants, leur saleté indescriptible. Ici, dans les couleurs fraîches de la nature, dans la brise parfumée, ils avaient l'impression de déparer, de gâcher le paysage.

Mîn n'était presque plus conscient et ils le soutenaient à tour de rôle. Une immense faiblesse s'était emparée des trois autres, qui trébuchait au moindre caillou, et tremblaient de froid malgré la chaleur relative.

Le sentier tourna et descendit, arrivant devant un haut mur de pierre recouvert de lierre et de plantes grimpantes. Il longea la muraille un moment avant d'arriver à une petite grille cassée, qui grinçait dans le vent.

— Une des entrées secondaires nord-est, expliqua Marikani. J'ai souvent joué à cache-cache dans le potager. Liénor, tu te souviens ? La brèche dans le mur ?

Liénor était trop épuisée pour faire autre chose que hocher brièvement la tête.

La grille céda pour de bon sous la poussée d'Arekh et tomba sur un buisson d'orties. Ils avancèrent dans l'ancien potager envahi par les mauvaises herbes. Certains plants de légumes avaient vaillamment résisté, bravant les années et leurs adversaires pour croître et multiplier : on voyait ça et là de lourds tubercules jaunes ainsi que les formes rondes et chaleureuses des citrouilles et des *sinatas*. Des arbres fruitiers, pour l'instant dépourvus de feuilles, étaient protégés par de petites barrières en bois dont la propreté trahissait une présence humaine.

Le bâtiment lui-même apparut enfin... Le Palais d'Été, ou du moins ce que Marikani appelait l'aile nord, une grande architecture de pierre claire, à un seul étage, aux hautes et larges fenêtres fermées par des volets de bois. Il leur fallut marcher pendant dix bonnes minutes – le sentier, descendant, s'élargissant et se recouvrant de gravier, se paraît des lambeaux d'une noblesse depuis longtemps oubliée – avant d'arriver dans le jardin proprement dit.

Autour d'eux, le paysage était encore d'une beauté déroutante. Arekh pensa au passage du col, alors qu'ils étaient poursuivis par les chiens... Pourquoi fallait-il que la nature leur dévoile ses splendeurs à des moments où il leur était presque impossible de l'apprécier ?

Derrière eux, les pentes herbeuses et fertiles. Devant, le plateau où avait été construit le palais s'interrompait subitement, pour donner sur le vide, et au loin s'élevaient les silhouettes lointaines des montagnes bleues et les écharpes de brume montant du fleuve dans les plaines de l'ouest.

Une grande étendue de gravier marquait l'entrée de l'aile nord. Marikani, qui avait paru reprendre vie en redécouvrant le potager, s'immobilisa et regarda autour d'elle.

— Où sont les soldats ? Nous aurions dû en voir...

— L'armée d'Harabec pourrait travailler sa vigilance, railla Arekh.

Liénor protesta.

— Ils sont coupés du monde depuis des années.

Elle aussi avait retrouvé ses couleurs. Le rose aux joues, elle humait l'air pétillant de quelques gouttelettes de pluie.

— C'est si bon de se retrouver là, soupira-t-elle, et Marikani se retourna pour lui jeter un regard presque tendre.

Les deux femmes échangèrent un sourire plein de mélancolie, trahissant une affection dont Arekh se sentit encore jaloux.

— *Qui êtes-vous ? !*

La voix derrière eux tremblait de crainte et de colère.

Un homme entre deux âges, une bêche à la main, les regardait, ébahi. Ses habits étaient usés et rongés jusqu'à la corde, mais il ne paraissait pas mal nourri.

Il y eut un long silence. Marikani approcha de l'homme, pas à pas, hésitante. Même Mîn leva les yeux, comme si la rencontre était capitale, pour une raison inconnue.

Arekh réalisa qu'il n'avait jamais vu Marikani en compagnie de citoyens de son royaume. Comment se conduisaient-ils envers elle ? Comment se conduisait-elle avec eux ? Et si l'homme ne la connaissait pas ? Elle n'avait aucun moyen de prouver son identité.

— Loher ? dit enfin la jeune femme.

Le visage de l'inconnu changea. Il recula d'un pas.

— Ayashinata ? Ayashinata Marikani ?

— Loher, c'est bien toi ? (Seul le silence lui répondit et Marikani reprit :) Par les dieux, tu n'as pas vieilli... Je te revois encore, engageant tous les enfants du palais pour fouler le raisin...

— Ayashinata Marikani, répéta l'homme avant de mettre un genou en terre.

Mais si le geste était formel, ses yeux ne la quittaient pas, cherchant une explication, luttant pour faire disparaître ce qui ne pouvait être qu'une illusion.

— Que... Que faites-vous là ? N'êtes-vous pas à Harabec ?

— Vous n'avez pas souvent de nouvelles de l'extérieur, je vois, dit Marikani en souriant. Les soldats ne vont-ils pas se ravitailler aux Cités Libres, parfois ?

Loher se releva.

— Les soldats ?

Un court silence suivit.

Arekh ne fut même pas surpris. Le Palais était désert, il l'avait compris dès qu'il avait mis le pied sur les graviers. L'endroit n'avait pas une aura habitée. On sentait le silence filtrer des fenêtres, l'abandon peser dans l'air.

Marikani ne répondit pas tout de suite. À quoi aurait-il servi de s'étonner, de protester ? S'il n'y avait pas de soldats, il n'y avait pas de soldats. Faire une scène était inutile.

Soudain, sous le regard étonné de Loher, elle se dirigea vers un banc et s'assit. Liénor et Mîn se laissèrent tomber dans l'herbe. Arekh ne bougea pas ; s'il s'asseyait, il ne pourrait sans doute pas se relever.

— Les soldats ont été rappelés il y a quatre ans, expliqua Loher. Par un ordre de Banh, signé de vous. L'officier a dit que vous aviez sans doute besoin d'eux sur la frontière est. Vous ne vous souvenez pas, ayashinata ?

— Non, soupira Marikani. Enfin... Si. Peut-être. (Elle eut un petit rire.) L'escarmouche des plateaux. C'était une bonne décision, nous avions sûrement plus besoin d'hommes là-bas qu'ici... Qui reste-t-il au Palais, Loher ?

— Avec moi ? Eh bien, ma femme, Merue, que vous connaissez bien... Et dame Rhyse... (Marikani fronça les sourcils et Loher rajouta :) Votre tutrice de musique, ayashinata. Elle est très âgée... et aveugle maintenant. Elle a refusé de partir, quand tout le monde a évacué... Elle a dit qu'elle n'avait pas peur, que les soldats de l'émir pouvaient venir, ils s'en fichaient. Bien sûr, ils ne sont jamais venus. Je suis sûr que vous vous souvenez de dame Rhyse...

Liénor se leva soudain et s'approcha. Elle observa Arekh un instant, le visage sombre, comme si une idée nouvelle et inquiétante venait de lui traverser l'esprit. Celui-ci lui rendit son regard sans comprendre.

— Très bien... Très bien. Et puis, je me fiche des soldats, dit Marikani avec un nouveau rire, frisant presque l'hystérie. Avez-vous à manger ?

— Que les dieux me pardonnent, pas grand-chose, répondit Loher effrayé. Du ragoût de lapin aux sinatas et aux herbes... De la soupe... Du jambon fumé, des saucisses, des pommes... Des œufs, du fromage, mais fait par ma femme, et puis du pain, bien

sûr... Et toutes sortes de pâtés... Rien qui ne convienne à Votre Majesté, je le crains...

Marikani eut un nouveau rire et Arekh sourit presque gentiment.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en avançant vers l'homme étonné. Votre menu est frugal, sans doute, mais je suis certain que pour une fois, Sa Majesté et sa suite accepteront de s'en contenter.

Les jours suivants furent calmes et lumineux, encadrés par le bleu fumeux des montagnes. Arekh les passa, comme les autres, à errer dans les couloirs du palais, à se reposer dans d'immenses chambres aux lits à baldaquin et aux larges fenêtres ouvertes sur la ligne lointaine des cimes, ou à s'allonger sur les terrasses surplombant l'à-pic pour regarder le ciel et les rapaces.

L'endroit était magnifique. Arekh avait vu bien des palais, et de plus luxueux, mais la simplicité de l'architecture, la pureté du paysage et son immensité donnaient à l'endroit un caractère magique, aérien. Parfois, marchant dans les couloirs avec seules les fenêtres pour le séparer de l'abîme, il avait l'impression de voler.

Bien sûr l'étrangeté était accentuée par le vide des lieux. Quand, quinze ans auparavant, les couloirs devaient résonner de cris joyeux, de bavardages et d'imprécations, quand les odeurs des cuisines et des parfums devaient se mêler dans la grande salle, le Palais d'Été de la dynastie d'Harabec ne devait rien avoir de bien original. Pourtant, comme un enfant devait aimer cet environnement... Arekh avait grandi dans la campagne, un pays plat et humide, fertile mais triste, où le ciel était gris. Les forêts s'y mêlaient au marais d'où les paysans du village, qui s'y aventuraient pour braconner, revenaient avec la fièvre verte qui les emportait en moins d'une semaine.

Arekh se souvint d'une conversation à laquelle il avait assisté, entre le Haut Prêtre du Temple de Fir et une de ses maîtresses, une languissante fille des terres brunes. Le Haut Prêtre était saoul, et Arekh était chargé de rapporter à son employeur de l'époque toutes les informations possibles sur les finances du temple. Il s'était donc débrouillé pour être invité à un dîner, et avait écouté bien des discours inintéressants pour

n'apprendre que des détails insignifiants qui ne lui avaient été plus tard daucune utilité.

Mais il y avait eu cet échange – curieux, comme des phrases d'inconnus pouvaient vous marquer, parfois. Le Haut Prêtre avait dit que les paysages dans lesquels vous avez été élevé enfant vous marquaient pour toujours. Que votre caractère, vos souvenirs, vos émotions étaient pour toujours teintés des couleurs de paysages oubliés : coucher de soleil sur la mer, pluie grise des rues sordides des cités, immensités aveuglantes des rochers rouges du désert.

Mon âme est un marais, pensa Arekh en marchant dans l'aile ouest, tandis qu'il se comparait, enfant, à une fillette aux longs cheveux noirs nattés, courant dans le couloir de marbre qu'il remontait à présent.

Marikani avait grandi avec aux yeux la beauté pure et digne des pics, l'air miroitant et violacé porteur de mirages. Qu'aurait dit le Haut Prêtre ? Quel caractère la jeune femme avait-elle formé ?

Loher et sa femme, qui ne savaient quoi faire pour honorer à sa juste valeur leur royale invitée, lui avaient offert l'intégralité du palais : toutes les fenêtres avaient été ouvertes, tous les volets retirés, les portes des chambres déverrouillées. La lumière inondait les grandes pièces, les parquets des salles de bal et de réception étincelaient, les dorures anciennes prenaient des teintes mordorées sous le soleil couchant : tout cela pour quatre voyageurs arrivés en haillons. Le palais était dans un état de propreté étonnant. À Liénor qui en avait fait la réflexion admirative, Merue avait expliqué qu'elle en faisait sa tâche quotidienne : tout au long de l'année, jour par jour, pièce par pièce, elle astiquait. Quand, au bout de deux saisons environ, elle avait fait le tour, elle recommençait.

Une manière comme une autre, sans doute, de ne pas laisser la solitude la dévorer.

Les quatre voyageurs ne se parlaient guère, et avaient choisi, sans se concerter, des chambres dans des endroits très différents du palais. Dans les tunnels, la promiscuité avait été totale et sans doute avaient-ils besoin d'espace, de silence et de réflexion. Seules Liénor et Marikani bavardaient parfois

gaiement, leurs voix résonnant comme des chants joyeux dans les cours désertes, tandis que les deux jeunes femmes se rappelaient des souvenirs et des anecdotes de leur adolescence.

Les soldats avaient laissé quelques précieuses possessions, dont du mahm, cette potion faite à partir d'écorces qui combattait les infections. Mîn guérissait lentement. Il avait passé les trois premiers jours alité, les yeux fixés au plafond, perdu dans des délires inquiétants. Puis la fièvre était tombée et Arekh le rencontrait parfois, dans les salons, le regard perdu sur les fresques, ou suivant du doigt les fils d'or et d'argent de quelque tapisserie narrant une bataille oubliée. Il parlait à peine, ne faisait qu'observer, comme un pèlerin au temple.

De sa vie l'enfant n'avait vu que sa ferme, son village, le marché de la bourgade voisine, puis la prison et la galère. Cet endroit était un autre monde pour lui, et Arekh se demanda ce qui en sortirait. L'humain était une créature adaptable, mais certains décalages pouvaient être difficiles à assumer pour les esprits fragiles.

Marikani et Arekh se retrouvèrent un soir sur la terrasse principale, surplombant – comme les autres – l'à-pic sous leurs pieds. Marikani regardait le paysage, rêveuse ; elle ne sursauta pas quand Arekh s'assit sur le banc à côté d'elle.

Comme si elle l'attendait, qu'elle avait réservé le siège pour lui.

— C'est si étrange, dit-elle de cette manière abrupte qu'elle avait de rentrer droit dans les conversations. Pendant toute cette fuite, je me suis imaginée être à la fin. (Arekh la regarda sans comprendre et elle fit un geste.) À la fin... de ma vie, ou de ma carrière royale, après à peine cinq ans d'autorité réelle, et sans même avoir été officiellement couronnée. Ce qui n'aurait rien eu d'original, ajouta-t-elle après un petit moment de silence.

— Non. Bien des rois restent moins longtemps sur le trône. Vous savez que moins de la moitié des Conseillers de Reynes survivent à leur première année de nomination ?

— Pourquoi ? Que leur arrive-t-il ?

— Ils se font assassiner, dit Arekh avec un sourire froid. C'est une tradition, chez nous.

Marikani ne releva pas le « chez nous », mais un très léger mouvement du menton prouva à Arekh qu'elle l'avait parfaitement entendu.

— Même si je meurs demain, je serai donc restée en place cinq fois plus longtemps que la plupart de vos conseillers, dit-elle en souriant. C'est une consolation.

— Vous voyez, aya Marikani, la vie a des bons côtés.

La jeune femme acquiesça d'un signe de tête gracieux avant de poursuivre :

— Donc j'ai essayé de me préparer à la fin... et voilà que je me retrouve au début. Replongée là d'où je viens, mais sans les acteurs. Comme le décor d'une pièce de théâtre qui aurait déjà été jouée.

— Vous êtes née ici ? demanda Arekh.

— Oui, dit Marikani d'une voix songeuse, avant de se reprendre. Non. Enfin, presque. (Elle hésita, puis sourit.) Ma... ma mère était la nièce de Vaarikh Premier, qui a régné pendant plus de trente ans sur Harabec, au début du siècle. Quand elle a accouché, elle m'a envoyée avec ma nourrice ici, au Palais d'Été, pour y être élevée. C'est la tradition à Harabec, ajouta-t-elle en élargissant son sourire. Comme l'assassinat de vos Conseillers.

Arekh hocha la tête.

— Éloigner les enfants... Oui, j'avais entendu parler de cet usage. À cause des pestes, c'est ça ?

— Oui... le Palais Royal d'Harabec est proche de la capitale, et le climat y est très chaud et réputé malsain. Cela fait plusieurs générations que les enfants de lignée royale sont envoyés grandir loin de leurs parents, au Palais d'Été, pour leur santé. Ce qui est ironique si on pense à la suite...

Arekh se souvint d'avoir entendu parler d'une épidémie et hocha la tête.

Marikani reprit :

— Comme les grandes familles s'allient entre elles, la plupart des nobles de la cour sont de lignées royales, reprit-elle. Et ils trouvent la tradition tout à fait à leur goût. Quelle parfaite opportunité de se débarrasser de leurs enfants en bas âge pour jouir en paix des plaisirs de la cour... et ce avec la meilleure conscience du monde... Bref, il y avait ici, au Palais d'Été, des

dizaines d'enfants, tous rejetons de nobles lignées... accompagnés chacun d'une nuée de nourrices, de serviteurs et de précepteurs.

— Et d'esclaves, ajouta Arekh.

Marikani se tut un instant.

— Et d'esclaves, oui, reprit-elle. Et tout ce monde vivait tranquille dans les montagnes pendant les saisons froides. En été les courtisans arrivaient pour fuir la chaleur torride des plaines.

— Bref, vous voyiez votre mère une fois par an ?

— Ma mère est morte quand j'étais très jeune, dit Marikani d'un ton léger. J'avais trois ans, je crois.

La peine ne l'étouffait pas, pensa Arekh, amusé malgré lui. Normal. Marikani avait grandi sans sa mère.

Comme si elle avait lu ses pensées, Marikani reprit :

— Ma nourrice est repartie très vite à Harabec, et j'ai été élevée par Azarîn, notre précepteur. Liénor et moi étions ses élèves préférées. Un homme d'une grande culture, et d'un esprit vraiment étonnant...

L'admiration, le respect qui perçaient dans la voix de Marikani étaient tels qu'Arekh en ressentit une pincée de jalouseie.

— Un de ces bourgeois ambitieux qui croient s'élever par l'éducation, je suppose, dit-il d'un ton peu amène.

— Oh, mais que voilà un jugement acide... Croyez-vous tant en la supériorité des nobles, monsieur le galérien ?

Décidément, il n'était pas une de leurs conversations qui ne tournât à la joute politique. Arekh s'inclina un peu, conscient d'avoir perdu d'avance celle-ci.

— En vérité, il n'en est rien, aya Marikani. J'ai vécu assez longtemps pour voir dans les nobles autant de duplicité, de violence, de haine et de fourberie que dans les castes inférieures. Plus, peut-être, car l'attrait de l'argent et du pouvoir accélèrent la corruption...

— Pourtant, vous pensez que seuls les nobles devraient enseigner aux enfants de haute lignée ?

La question n'était pas innocente. Le débat faisait rage au sein des familles et du clergé. Les nobles appauvris n'étaient pas assez nombreux et la demande de précepteurs trop grande.

Arekh hocha la tête.

— C'est mon opinion, en effet. Les dieux ont créé la société en strates, comme la pierre, et ils ont leurs raisons. La stabilité de la société repose sur ces strates, il n'est jamais heureux de les mélanger. Rien de bon n'en sort jamais quand l'ordre des choses est bousculé...

— Vraiment, dit lentement Marikani. Pourtant vous dites que les nobles sont aussi corrompus que les castes inférieures.

— Ils le sont. Mais la volonté des dieux est qu'ils règnent sur les Royaumes et cette volonté doit être écoutée.

— Facile à dire et à penser, n'est-ce pas, quand on fait partie de la seule strate qui reçoit le soleil. Prêchez-vous pour votre caste, nde Arekh ?

En d'autres termes, était-il noble ? C'était la première question directe que Marikani lui ait jamais posée. Arekh secoua la tête d'un air las.

— Je n'ai plus de caste, et vous le savez parfaitement. Quelle que soit mon origine, mes actions et ma condamnation l'ont depuis longtemps effacée.

Marikani attendit en silence, comme si elle lui proposait de parler. Sur la terrasse, le vent se leva, faisant vibrer les feuilles des arbustes autour d'eux. Arekh se retourna vers elle, pour continuer la discussion, ou pour se confier, qui sait ?... quand Liénor fit son apparition à l'entrée de la terrasse.

— Marikani, dame Rhyse va mieux. Elle accepte de nous parler. Tu devrais venir...

Dans la lueur déclinante de la lune, Liénor n'était qu'une silhouette sombre et sinistre, et Arekh se rappela soudain combien il la haïssait. La lune éclairait le visage pur de Marikani et Arekh eut l'impression renouvelée que du couple de jeunes femmes, Liénor était l'ombre et Marikani la lumière, sans que rien à part une méfiance spontanée et le bleu malsain des yeux de la suivante ne donne quelque logique à cette idée.

Malgré les efforts de ses anciennes élèves, dame Rhyse avait jusque-là refusé de les recevoir, gardant sa porte fermée au verrou dans un couloir étroit du second étage de l'aile sud.

Arekh les suivit, par désœuvrement plus que par curiosité. En montant l'escalier, Liénor se retourna plusieurs fois vers lui, comme si elle s'étonnait de sa présence et lui signifiait froidement de partir, mais Arekh mit un point d'honneur à ne pas comprendre le message.

Il ne le regretta pas. C'était un curieux spectacle que cette vieille dame seule dans sa chambre étouffante aux velours écrasants. Arekh aimait les êtres bizarres, les situations qui n'avaient pas lieu d'être, les ironies de la vie : il avait l'impression que les étrangetés pathétiques de l'existence justifiaient sa méfiance envers le destin.

La chambre ne sentait pas aussi mauvais qu'il s'y attendait. Sans doute Merue réussissait-elle à s'introduire dans les lieux de temps en temps pour faire le ménage et laver de force la pauvre femme. Là encore, quel spectacle bizarre, quel sujet de tableau pour un peintre à l'esprit tordu : dans le luxe inutile d'un superbe palais vide, deux vieilles dames, deux anciennes servantes comme seule âme des lieux...

— C'est nous, dame Rhyse, vous nous reconnaissiez ? dit doucement Marikani en s'accroupissant devant la vieille dame pour lui prendre la main. Liénor et Marikani. Vous nous avez appris le solfège... vous souvenez-vous ? Dans le bureau d'argent... Nous venions le soir, pour les cours, et vous nous donnez des gâteaux au miel...

Le regard vide et bleu de la vieille préceptrice contempla les deux jeunes femmes, l'une après l'autre, sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche.

— Allons, dame Rhyse, je suis certaine que vous vous souvenez, répéta Marikani avec encore plus de douceur. Nous sommes venues vous rendre visite... Un long voyage, avec beaucoup de péripéties inattendues, ajouta-t-elle avec un sourire à l'attention des deux autres, mais enfin nous sommes là. Ne voulez-vous pas nous parler ?

De nouveau, le silence, mais il sembla à Arekh que les yeux de la vieille dame était maintenant plus attentifs.

— Comment allez-vous ? Êtes-vous bien traitée ici ? Merue vous donne-t-elle assez à manger ?

— Merue est une bonne fille, dit soudain la vieille dame d'une voix traînante. Merue fait des bons gâteaux.

Liénor sourit à son tour, et de manière étrange et lente, la conversation s'engagea sur la cuisine, sur la qualité des plats. Marikani, dont la mémoire était étonnante, se rappelait les noms de tous les cuisiniers de son enfance... et dame Rhyse et les deux jeunes femmes en vinrent à parler des talents de tel ou tel esclave pour le poulet à la citronnelle et aux épices, des repas inoubliables servis sur les terrasses pendant l'été, quand la cour arrivait d'Harabec, des festins où les gâteaux et les crèmes aux fruits faisaient des pyramides sur les tables en bois sculpté, où les relations avec l'Émirat étaient assez bonnes pour que l'intendant fasse descendre des pics du nord des quantités de glace avec laquelle il réussissait à créer des sorbets et des desserts fabuleux.

Arekh s'assit sur le lit couvert d'une courtepointe aux teintes passées et laissa son esprit dériver, bercé par les descriptions qui semblaient sortir d'un conte ou d'un discours aigri des Claesens, les membres d'un peuple qui faisait profession d'austérité – sans guère l'appliquer, d'ailleurs. L'air parfumé qui entrait par la fenêtre ouverte sentait la forêt. Arekh perdit le fil de ce que disait dame Rhyse et sourit. Oui, il se méfiait du destin, mais la volonté des dieux était bien étrange, qui l'avait mené de l'eau de la galère sous les lambris de cette pièce, où des voix féminines modulées parlaient d'eau d'orange et de roses en sucre...

Soudain, il y eut un changement net dans la musique de la conversation. Une cassure, une brisure de ton, quelque chose d'imperceptible pour une oreille profane mais qu'Arekh savait reconnaître. Il ne bougea pas, pas un trait de son visage ne frémît ; rien dans son expression ne trahit qu'il avait remarqué quelque chose. Ses yeux continuèrent à contempler le ciel nocturne, sa main à caresser distraitemment la courtepointe. Il sentit le souffle des deux jeunes femmes se retenir un instant.

Liénor et Marikani n'étaient pas dans son champ de vision, pourtant Arekh sentit qu'elles le regardaient.

Il ne bougea pas, et leur respiration reprit, tandis que la vieille dame continuait à parler de sa voix rauque et enfantine de dîners et de servantes depuis longtemps enterrées.

Les doigts d'Arekh jouèrent sur la courtepointe. Qu'avait dit dame Rhyse ? Elle avait prononcé une phrase et les deux jeunes femmes qui commentaient gaiement s'étaient soudain interrompues, il y avait eu cette tension, cette gêne et le regard qu'Arekh était certain qu'elles lui avaient jeté.

Qu'avait-elle dit ? Arekh tenta de se souvenir. Impossible, il ne faisait pas attention.

— Hélas, il a été tué pendant la révolte, disait dame Rhyse à cet instant. Exécuté comme les autres. Dommage, quand même, un si bon cuisinier.

De nouveau, Liénor et Marikani se tendirent ; Liénor se leva et posa sa main sur l'avant-bras de dame Rhyse, comme pour la faire taire.

Cette fois, Arekh leva les yeux.

Il y eut un moment de silence, puis Marikani retira doucement la main de Liénor.

— Nous n'avons rien à cacher, dit-elle, les yeux fixés sur Arekh. Arekh sait qu'il y a des rébellions d'esclaves, celle-ci ne le choquera pas plus qu'une autre...

— Que s'est-il passé ? demanda Arekh.

Marikani eut un geste amer.

— Que voulez-vous qu'il se passe ? Il y avait une bonne centaine d'esclaves, ici. Plus d'hommes du Peuple turquoise que d'hommes libres... Les habitants du Palais étaient principalement des femmes et des enfants. Alors, les esclaves avaient beau être enchaînés, des idées leur sont venues. Ils étaient loin de tout, ils se sont dit qu'il était possible de vaincre. Ils ont tout préparé, et ils auraient sans douté réussi si...

— Si ?

— S'ils n'avaient pas été trahis. L'un d'entre eux a parlé. L'intendant a fait venir des troupes ; ils ont jeté les meneurs au cachot, et les ont torturés à mort. Puis ils ont pris les cinquante esclaves les plus vigoureux, ils les ont enchaînés dans la cour, devant tous les habitants du Palais... et ils leur ont tranché la

gorge. Comme ça... alors qu'ils étaient à genoux, les mains derrière le dos...

Arekh ne ressentit aucune émotion pendant le récit. C'étaient des esclaves, ils voulaient se révolter, ils devaient savoir à quoi s'attendre. Il était normal de se débarrasser des meneurs et de faire un exemple des autres. Mais il n'était plus un enfant. Marikani devait être une petite fille quand elle avait assisté au spectacle.

La scène avait dû la marquer de manière profonde.

Arekh eut soudain l'impression de comprendre une part de Marikani qui lui échappait jusque-là. Oui, elle avait été marquée, cette part émotive qu'elle revendiquait avait dû être blessée au fer rouge par ce souvenir...

— C'était avant l'épidémie ? demanda-t-il. Quel âge aviez-vous ?

— Cinq ans. Le sang coulait en rigole dans la cour tandis qu'ils les tuaient un par un. Des esclaves enchaînés. Je ne supporte pas de voir mourir des gens enchaînés.

Elle le regardait encore, et Arekh soutint son regard, lisant dans les pupilles brunes de la jeune femme la réponse qu'elle lui offrait, la réponse à toutes les questions qu'il avait posées pendant la première partie de leur voyage.

Elle ne supportait pas de voir mourir les gens enchaînés.

— L'épidémie est venue après, en effet, reprit Marikani avec un sourire étrange. Emportant neuf personnes sur dix dans le palais, ou plus encore peut-être. Liénor et moi étions parmi les rares survivantes. Puis ils ont fait venir de nouveaux serviteurs d'Harabec...

Liénor recula, s'appuya contre le mur et Arekh vit qu'elle était d'une pâleur de craie. Si pâle, avec ses yeux aux reflets si bleus...

Pourquoi ? Le souvenir du massacre ? De l'épidémie ? Non, cette pâleur était de la peur.

Arekh connaissait la peur. Il en sentait l'odeur.

La nuit passa, mais la magie du Palais s'était évanouie. Comme si elles l'avaient senti, Liénor et Marikani commencèrent à préparer leur départ. La seule solution

maintenant était de redescendre les montagnes pour atteindre une des Cités Libres, et de passer ensuite à Harabec.

Mais les Cités Libres étaient très proches de l'Émirat. La tentation serait grande pour un traître de les livrer.

Ils en discutèrent longuement, tous les trois, autour d'une soupe sur la table de la cuisine où les servait Merue.

— Notre meilleure chance est la Cité des Pleurs, dit Marikani. Nous avons toujours entretenu d'excellentes relations commerciales avec la ville...

Elle ne paraissait pas très convaincue. Si les relations commerciales entre la Cité des Pleurs et Harabec étaient bonnes, celles entre la Cité et l'Émirat étaient encore meilleures...

Mais ils n'avaient pas le choix. Tous les passages, toutes les routes, tous les cols devaient être à présent surveillés. Il leur fallait une protection politique.

La veille de leur départ, Marikani et Liénor rassemblèrent des provisions et mirent des vêtements de marche, ainsi que de bonnes chaussures. Merue et Loher avaient le cœur brisé de les voir s'en aller ; Arekh comprit que l'arrivée de leur princesse et l'intimité relative qu'ils avaient vécu avec elle seraient sans doute le souvenir culminant de leur vie. Ils remplirent les sacs, mettant un peu de leur âme dans chaque tranche de viande séchée.

Quand l'horloge sonna minuit, chacun s'était retiré dans sa chambre.

Arekh attendit que tout soit silencieux, sortit de la sienne et monta au deuxième étage interroger dame Rhyse.

Il y avait quelque chose, et ce quelque chose concernait Liénor, il en était persuadé.

Marikani avait fait un bon travail de diversion avec la révolte d'esclaves, mais on ne trompait pas Arekh si facilement. Le mensonge, l'information, les secrets étaient son métier.

Dame Rhyse était réveillée et ses yeux aveugles fixaient la fenêtre, comme si les lunes l'appelaient à travers ses paupières mortes. Elle répondit à Arekh quand celui-ci lui parla, mais ne fit que délivrer... un délire absurde et mélancolique parlant de jours d'une gloire perdue, d'enfants chéris et disparus, de

leçons, de musique, de ménage, d'intrigues de cuisine. Arekh n'y trouva rien et faillit abandonner. Il avait prononcé le nom de Liénor cinq à six fois sans réaction...

La septième fut la bonne.

— Que pensez-vous de Liénor ? répéta-t-il.

Et soudain, les yeux blancs de la vieille femme le fixèrent, et une main osseuse serra la sienne.

— Azarîn, mon amour, pourquoi es-tu parti ?

Arekh eut un frisson involontaire tandis que la vieille femme approchait son visage du sien. Sa peau sentait le citron, le savon noir, le parfum doux et écœurant de la vieillesse.

— Prends mes lèvres, j'ai tant besoin de toi... Oh, prends mes lèvres, mon amour, pourquoi es-tu donc parti ?

Arekh recula très légèrement, puis, ému sans savoir pourquoi, il caressa la main de la vieille femme.

— Je suis ici.

— Mais la cour t'attire, tu en as toujours rêvé. Pourquoi as-tu fait cela ? C'est si dangereux. La petite est morte, la petite est morte, et l'esclave est marquée.

— L'esclave ? Marquée au fer ?

— Ils sont morts, tu te souviens ? Comme tu tremblais de colère, quand tu l'as prise sous ta protection. Mais sa famille la reconnaîtra... Ils sauront ce que tu as fait... Tu écris de si beaux poèmes, ne veux-tu pas en écrire un pour moi... ? Sur la flamme et l'eau...

— Ils sauront ce que j'ai fait ? Que crains-tu, Rhyse ? Dis-moi...

— Une esclave est marquée par les dieux, et l'échange est un blasphème... Elle ne sait toujours pas jouer de la flûte, malgré tous tes efforts. Je sais que tu l'aimes, plus que moi peut-être...

— Je l'aime ? répéta Arekh. Qui ?

— Sa famille saura ce que tu as fait. Ils n'admettront pas une esclave en leur sein. Elle est intelligente, mais la malédiction luit dans ses yeux... les dieux l'ont marquée...

— Marquée ?

— Je ne suis pas marquée, dit la vieille femme avec un rire coquet. Ce sont des taches de rousseur. Tu aimais les

embrasser... Te souviens-tu ? Azarîn, mon amour, je veux ta peau contre la mienne... Si tu m'embrassais, comme avant ? Je t'en supplie, mon amour, embrasse-moi...

Arekh se leva brusquement... non par dégoût, mais par émotion, peut-être. La mélancolie l'envahit et il se sentit saisi d'un regret d'une profondeur qui le surprit. Oui, il n'avait pas rêvé, il y avait bien quelque chose, mais toutes les intrigues, tous les mystères devenaient soudain secondaires comparés à l'infinie tristesse de cet amour mort qu'il avait dérangé, réveillé, par sa voix et son contact.

Il s'en voulut de sa sensiblerie et descendit l'escalier.

Le voyage fut entamé sous d'excellents auspices. Il faisait beau et malgré les dangers qui les attendaient, le fait d'avoir des habits secs, des chaussures confortables et des provisions dans le sac leur mettait une certaine joie au cœur.

Trois jours plus tard, après un trajet sans histoires, ils atteignirent les premiers villages qui attestaienr de leur retour à la civilisation. Ils passèrent une nuit chez un fermier, puis continuèrent, traversant le col qui les ramenait vers l'est et le danger. Ils avaient craint des soldats, mais il n'y avait personne, du moins personne qu'ils n'aient pu repérer.

Le sentiment de sécurité d'Arekh s'affaiblissait à chaque pas vers l'est. S'il avait été l'émir, il n'aurait pas cru ses ennemis morts simplement parce qu'ils avaient disparu dans un labyrinthe de roche et d'eau. Oui, s'il avait été l'émir, il aurait posté des espions dans chaque village, sur chaque sentier, il aurait promis des récompenses au premier qui lui apporterait des informations...

Ils comprirent que l'émir avait en effet employé cette stratégie dès qu'ils mirent le pied dans le village suivant, à deux jours de marche de la route du sud, de la Cité des Pleurs et du Joar, le fleuve qui la traversait. Le premier paysan qu'ils rencontrèrent se figea légèrement à leur vue, puis ne leur adressa que quelques paroles avant de s'éloigner sur la route. Quand ils arrivèrent aux premières maisons, les yeux se détournèrent et les conversations s'arrêtèrent brusquement.

Ils discutèrent de la marche à suivre sans s'arrêter, Marikani ne voulant pas perdre une minute, pour prendre de

vitesse d'éventuels messagers. Ils étaient repérés, cela ne faisait aucun doute, mais que devaient-ils faire maintenant ? Changer de chemin, c'était une nouvelle fuite, sans doute une nouvelle poursuite, à laquelle ils n'échapperaient peut-être pas.

Ils décidèrent de se hâter, priant pour arriver sous la protection du bourgmestre de la Cité des Pleurs avant que les soldats ne les rejoignent.

Une lieue avant d'atteindre la frontière de la Cité, ils virent un groupe d'hommes derrière eux. Des paysans, qui disparurent vite, mais qui s'étaient laissés apercevoir comme pour montrer que tout retour était impossible.

Puis ils descendirent une dernière colline et aperçurent les flots bouillonnants du Joar.

Ils n'étaient plus seuls.

Un groupe de cavaliers de l'émir les observait au nord. Sur un pont, une délégation de nobles habillés des couleurs de la Cité des Pleurs attendait.

À côté, sur l'eau du fleuve, une barge flottait.

Et tous les regards étaient fixés sur eux.

— Qui sont ces gens ? souffla Mîn.

Marikani lui prit gentiment la main.

— Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer.

Ils descendirent lentement la colline.

Chapitre 7

Ils se figèrent les pieds dans la boue, à quelques pas de la route de la Cité des Pleurs. La route du sud, celle qu'ils avaient traversée une éternité auparavant pour rejoindre les landes, continuait sa route tranquille vers la ville. Elle traversait le Joar sur un large pont en bois qui, Arekh le savait, avait dû être reconstruit de nombreuses fois après avoir été détruit par les crues et les humeurs du fleuve. L'autre route, celle par laquelle ils étaient arrivés, continuait vers l'est pour se perdre dans les collines, et se déchirer en chemins de campagne empruntés par les paysans du coin.

Mais en cet endroit, elle représentait la frontière entre l'émirat et la Cité des Pleurs.

La frontière. Un étrange pouvoir donné par les humains à quelques mètres de terre et de cailloux.

Et que les humains pouvaient à tout moment lui retirer.

Devant le pont, la délégation attendait. À gauche, sur la surface paresseuse de l'eau, une barge peinte en rouge et ocre oscillait paresseusement. Une vingtaine d'hommes s'y trouvaient, vêtus eux aussi de couleurs pourpres et passées ; la haute silhouette d'un grand homme aux cheveux longs était visible près du mât. L'homme, les bras croisés et l'attitude hautaine, était monté sur des caisses comme s'il se considérait comme supérieur, détaché de la situation.

Lui aussi attendait.

Les cavaliers de l'émir s'étaient rangés à la frontière, attentifs. Seuls leurs chevaux piaffant ou émettant de courts hennissements troublaient le silence.

Il y eut un mouvement dans la délégation. Le représentant aux cheveux gris dont Marikani avait aperçu de loin le manteau orange sortit un rouleau de papier et le déroula. Il s'éclaircit la gorge, le bruit parfaitement audible dans le silence tendu.

— Aya Eola Taryns Marikani, prétendante en titre du trône d'Harabec, fille d'Ayini Eloïne, sang noir du puissant Arrethas dont nous implorons la bienveillance, je te salue.

Le bourgmestre, comprit brusquement Arekh. Il n'y avait que lui qui puisse saluer Marikani d'égal à égal.

Il y eut une courte pause et Arekh se demanda s'il attendait que Marikani le salue en retour. Si c'était le cas, il en fut pour ses frais. Marikani ne fit pas un geste. Très droite, elle attendait, son regard dur fixé sur le visage de l'homme.

— La Cité des Pleurs et Harabec ont toujours eu des relations fructueuses et amicales, et, en d'autres circonstances, c'est avec un immense bonheur que nous aurions offert l'hospitalité à sa plus digne représentante...

À côté d'Arekh, Marikani se raidit imperceptiblement. Une réaction compréhensible. Elle n'avait pas besoin que le bourgmestre termine son discours : « en d'autres circonstances » détruisait tous leurs espoirs.

Cette fois, le bourgmestre ne fit pas de pause.

— ... Vous savez, hélas, que de très anciennes traditions nous obligent à refuser l'accès de nos terres aux membres des dynasties rivales s'ils n'en ont pas fait la demande officielle par lettre scellée trois tours de lunes avant leur arrivée... C'est donc avec un infini regret que nous devons vous refuser l'entrée dans la Cité. Soyez cependant assurée que c'est avec un immense respect que nous vous escorterons...

— Le fleuve ! cria soudain Marikani, attrapant la main de Liénor. Au fleuve ! Ne vous arrêtez que quand vous aurez les pieds dans l'eau !

Et avec une sorte de cri de rage et d'appel à la fois, elle commença à courir, tirant Liénor derrière elle. Arekh eut juste le temps d'entendre le hoquet de stupeur du bourgmestre avant de courir à sa suite, le vent humide lui battant les oreilles et ses pieds faisant gicler la boue.

Mais qu'est-ce qu'elle fait ? La pensée lui traversa l'esprit sans vraiment s'attarder, ce n'était pas le moment de réfléchir. D'autres craintes plus concrètes se faisaient jour.

Ils vont nous abattre ! Les soldats de l'émir vont tirer ; ils ont des arbalètes et nous faisons une trop belle cible !

Son dos était tendu, ses muscles roides, prêts à recevoir la pointe qui le tuerait. Il entendit des cris, des ordres donnés dans le langage musical de l'Émirat... Mais aucun carreau ne se planta dans son dos. Tuer sur le territoire de la Cité, sans la permission du bourgmestre, devant tant de témoins aurait créé un grave incident diplomatique... surtout, ils ne pouvaient aller loin, et l'Ahamanh de l'émir, qui dirigeait ses soldats, le savait. Marikani n'avait nulle part où fuir.

Mais que fait-elle ? Préférait-elle se noyer plutôt que d'être prise ? La boue se fit plus liquide, se transforma en vaguelettes. Marikani ralentit, puis se retourna, de l'eau jusqu'aux chevilles. Arekh s'arrêta à son tour. À côté, Mîn se laissa tomber assis dans le fleuve. Il était loin d'être guéri et la courte course l'avait épuisé.

Ainsi, ils étaient maintenant dans le fleuve, dans le Joar... mais toujours à portée d'arbalète. À quelques dizaines de mètres, les occupants de la barge qui flottait plus loin les observaient avec étonnement. Sur le pont, à leur droite, les membres de la délégation se regroupaient près de la rambarde pour mieux voir.

— Aya Marikani, il ne sert de rien de courir, commença le bourgmestre d'une voix mal assurée, mais Marikani lui tourna froidement le dos et, son pantalon mouillé lui collant à la peau, ses cheveux flottant dans le vent, elle s'adressa au maître de la barge.

Celui-ci était toujours debout près du mât. Il n'avait pas bougé : seulement, il avait décroisé les bras et son air dédaigneux avait laissé place à une certaine curiosité.

— Maître des Exilés, déclara Marikani d'une voix forte et claire, qui portait bien plus loin que les paroles du bourgmestre, mes pieds et ceux de mes amis sont dans l'eau, qui est votre territoire ! C'est de fugitifs comme nous que votre peuple a été constitué, et c'est en leur nom, en celui de vos pères, que je vous demande asile aujourd'hui ! Le Joar est votre fief, je suis poursuivie, ma capture en ces circonstances serait une insulte à vos lois !

Liénor se mordit les lèvres et Arekh laissa échapper un court sifflement. L'idée était habile... dangereuse, désespérée.

Arekh n'avait pas fait tout de suite fait le rapport entre les occupants de la barge et le peuple du Joar – les Exilés – maîtres commerçants de la Cité des Pleurs. La tradition voulait que leur création remonte à la condamnation d'un jeune guerrier, six cents ans auparavant. Le jeune homme, dont l'histoire ou le conte ne mentionnait pas le nom, était un héros de guerre. Coupable d'un crime, il avait été condamné à l'exil, mais sa popularité avait poussé le bourgmestre de l'époque à lui proposer de lui accorder une dernière faveur. Le jeune homme avait demandé que la sentence d'exil soit appliquée à la terre et à la ville, mais pas à l'eau, se mettant sous la protection de la déesse Verella.

Le bourgmestre, amusé, lui avait accordé sa demande, ajoutant en plaisantant qu'à partir de maintenant, tous les condamnés, tous les bannis de la Cité pouvaient bénéficier d'une faveur identique.

Mal lui en avait pris. Car le choix du jeune héros prouvait un certain esprit d'à-propos. Rejoint par sa fiancée, puis par tous les éléments criminels de la ville sur la barge où il avait élu domicile, au centre du Joar, au cœur même de la cité, il avait fondé le peuple des Exilés qui avait fait de l'eau son territoire... l'eau, toute l'eau. Le fleuve, les rivières, les écluses, les deltas... Le Joar était une artère commerciale vitale et de ce commerce dépendait le sort de la Cité des Pleurs. Peu à peu, le peuple de l'eau avait pris une importance économique considérable, devenant un pouvoir au sein du pouvoir, un groupe puissant avec lequel, au cours des siècles, les bourgmestres qui s'étaient succédé avaient dû politiquement transiger. Les Exilés ne devaient pas poser un pied sur terre sous peine de mort – instantanée – mais c'était là leur seule sujexion. Sur l'eau, ils étaient libres... et riches.

Non, Arekh n'avait pas fait tout de suite le rapport. Marikani avait été plus vive. Normal. Harabec et la Cité des Pleurs avaient des relations étroites et la future reine se tenait certainement au courant des problèmes intérieurs de ses plus proches voisins.

Sur la barge, l'homme aux longs cheveux noirs rejette la tête en arrière et sourit. Autour de lui, les Exilés discutaient avec

animation tandis que des protestations choquées s'élevaient du pont.

L'Ahamanh donna quelques ordres bref et les arbalètes se levèrent. Arekh étouffa un juron tandis que le Maître des Exilés prenait la parole.

— Bel esprit d'à-propos, princesse d'Harabec, commença-t-il sans s'embarrasser de titres officiels. Mais tu ne fais pas partie des nôtres ; ton pays n'est pas le mien.

— Et depuis quand l'origine des Exilés est-elle d'importance dans ton peuple ? dit Marikani sans se laisser démonter. (Autour d'eux, le vent se leva et les vaguelettes autour de leurs pieds devinrent plus sauvages.) Au fil des siècles, des condamnés de toutes origines vous ont rejoints ! La différence est votre force, n'est-ce pas ce que les tiens ont toujours répété ?

— Ne rentrez pas dans son jeu, Fils du Joar ! commença le bourgmestre. Des accords ont déjà été pris avec son Infinie Puissance l'émir... Je vous préviens, si vous vous opposez à nous...

— Maître des Exilés, allez-vous vous laisser menacer quand on vous demande asile ? coupa aussitôt Marikani. Le serment fait à votre ancêtre souffre-t-il des exceptions ? Et si exception est faite pour nous par le bourgmestre, qui l'empêchera d'en faire une autre – puis dix, puis cent, puis mille ?

— Ce n'est pas le moment, lui souffla Arekh à l'oreille.

Le temps n'était pas aux discours. Il fallait reculer, hors de portée de tir...

Marikani l'ignora.

— S'il vous fait plier maintenant, continua-t-elle, en vous poussant à nous refuser l'asile, n'essaiera-t-il pas de vous faire plier demain ?

Soudain, un tir d'arbalète frappa l'eau près d'eux, suivi d'une exclamation et d'insultes de l'autre côté de la frontière. Une erreur sans doute, le carreau devait être parti tout seul... mais une erreur qui précipita les choses. Tous se mirent à parler en même temps... Les Exilés sur la barge, discutant avec force gestes tandis que la barge tanguait, secouée par les vagues qui prenaient de la vigueur ; les membres de la délégation sur le

pont, certains criant pour qu'on fasse cesser le scandale en arrêtant les fugitifs, d'autres s'offusquant du tir d'arbalète sur leur territoire, d'autres enfin demandant que les soldats de l'émir reculent. L'Ahamanh, conscient que la situation se tendait, fit en effet bouger ses chevaux, mais loin de reculer, il fit avancer les soldats vers l'est, suivant la route, la frontière et la rive du fleuve, comme un animal ne voulant pas lâcher sa proie.

Arekh attrapa les épaules de Marikani et de Liénor, comme s'il voulait converser discrètement avec elle, et commença à les entraîner vers l'est et les murailles de la Cité.

Le vent se fit plus violent et le ciel était maintenant d'un gris de pierre. Quelques gouttes de pluie tombèrent, creusant de petits cratères dans l'eau boueuse.

— Le territoire offert par le Bourgmestre aux Exilés ne comprend en théorie que les eaux intérieures de la cité, dit Arekh à voix basse aux deux femmes. L'usage s'est créé de les laisser voguer où ils veulent, mais si ce type (il donna un coup de menton dans la direction de la Barge des Exilés) veut trouver une excuse pour nous rejeter, il suffira de lui dire que nous ne sommes pas encore entrés dans les eaux d'asile.

Marikani hocha la tête, et, après un regard pour voir si Mîn suivait, elle accéléra le pas. L'eau qui leur montait aux chevilles ne les ralentissait guère, mais la pluie battait maintenant et le vent leur était hostile, comme si l'émir avait incité les Esprits de l'Air à travailler pour lui à grand renforts de sacrifices et d'offrandes.

Le Maître des Exilés fit un geste et poussant sur les gaffes, deux hommes firent lentement dériver la barge vers l'est... l'est, encore. Comme si tous avaient compris quel était l'enjeu, comme s'ils avaient compris pourquoi Marikani se rapprochait de la Cité, tous... sauf le bourgmestre, qui essayait de rétablir le calme dans son troupeau.

Ils étaient trop loin pour voir l'expression des yeux du Maître des Exilés, mais Arekh sentait que son regard était fixé sur eux. L'homme aurait pu commenter, parler, menacer... il gardait le silence, observant, les regardant accélérer le pas dans les eaux troublées. *Il attend. Une proposition du bourgmestre,*

le jugement des dieux ? se demanda Arekh. *De savoir si nous allons réussir à atteindre les eaux de la ville ?*

— Je te préviens, Fils du Joar, il y aura de graves représailles ! cria le bourgmestre.

— Si j'atteins mon pays en vie, je reprendrai les rênes, cria Marikani, s'arrêtant. (La pluie tombait fort, maintenant, plaquant les vêtements des fugitifs contre eux.) Notre collaboration peut être fructueuse... Pensez aux taxes d'écluses !

Liénor ne put retenir un bref rire devant la bizarrerie de la scène et Arekh saisit l'épaule de Marikani et la poussa en avant.

— Ce n'est pas le moment ! répéta-t-il, la voix tendue.

La barge continuait son chemin vers l'est, ainsi que les fugitifs et les hommes de l'émir. Chaque phrase, chaque instant les rapprochait de leur but : la muraille sous laquelle le Joar s'engouffrait. Le courant s'accélérerait : près de la ville, les berges ayant été artificiellement rapprochées au cours du temps.

Le Maître des Exilés leva un bras.

— Tu vois, bourgmestre, crie-t-il à la délégation qui était descendue du pont et suivait le mouvement à pied. La fille me fait une proposition... qui se traduira en pièces sonnantes et trébuchantes, et toi, tu me menaces ! Qui crois-tu que j'ai envie d'écouter ? En plus, sans vouloir t'offenser, ses jambes sont plus belles que les tiennes !

Marikani ne put s'empêcher de baisser les yeux sur ce que le tissu fin des vêtements du palais d'été, trempé, révélait sans qu'elle en ait conscience. Elle releva la tête, une réplique mordante ou amusée aux lèvres quand tout se précipita. L'Ahamanh, qui voyait les murailles de la cité se rapprocher dangereusement, donna un ordre et les cavaliers de l'émir, mettant leurs chevaux au galop, traversèrent la frontière en fonçant droit vers le fleuve.

Les membres de la délégation s'égaillèrent, criant des protestations, hurlant, tandis que le bourgmestre restait figé sur place comme si la main des dieux l'avait frappé. Une volée de flèches s'abattit des murailles de la cité en direction des cavaliers, mais quelques-unes s'égarèrent du côté des quatre voyageurs, comme si les soldats de la Cité des Pleurs hésitaient à savoir qui était l'ennemi. Marikani et Liénor couraient

maintenant, en diagonale, s'enfonçant plus avant dans le fleuve tout en tentant de se rapprocher des murailles. La barge suivait ; les cavaliers de l'émir entrèrent dans l'eau... et soudain le courant rugit, emportant les quatre fugitifs, leur faisant perdre pied et les roulant dans les vagues, remplissant leur nez et leur bouche d'eau boueuse et âcre.

En quelques instants, Arekh perdit complètement la notion d'espace ; il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, la pluie fouettait son visage quand il arrivait à la surface et tentait de reprendre sa respiration. Son pied heurta quelque chose — peut-être le fond — il donna un coup, remonta, chercha les autres du regard mais les vagues le giflaient et il ne voyait rien. Un cri, il entendit un cri, ou était-ce un hennissement ? Il tourna la tête pour voir les murailles se rapprocher à toute vitesse... une vague le fit rouler de nouveau, puis soudain il vit la barge, tout près de lui, à quelques centimètres, et des mains qui se tendaient. Il posa la main sur le bois et fut hissé à l'intérieur.

À genoux sur la barge, il hoqueta, cracha de l'eau et vit Liénor assise à côté de lui, les vêtements trempés, le regardant avec dans ses yeux aux reflets turquoises le regret haineux et avoué que les Exilés l'aient sorti, qu'il ne se soit pas noyé.

La prochaine fois, ma jolie, pensa-t-il. Un cri de femme résonna et une vague de panique envahit Arekh — Marikani ? Où était Marikani ? Malgré l'étourdissement qui le prenait et le froid qui lui faisait trembler les membres, il réussit à se retourner et la vit dans l'eau, un bras accroché à la barge et tenant Mîn de l'autre. L'adolescent était immobile, très pâle, la tête penchée en un angle étrange et une flèche plantée dans la gorge. Derrière Arekh, Liénor laissa échapper un hoquet d'horreur. Arekh voulut se lever, mais le Maître des Exilés était déjà au bord de la barge, accroupi, tentant de hisser la jeune femme hors de l'eau.

— Lui d'abord, lui d'abord, hoquétait Marikani, qui, alourdie par le poids de Mîn, avait du mal à rester à la surface.

Une vague faillit la faire lâcher. Le Joar rugissait maintenant entre les berges en pierre et la muraille étaient presque sur eux.

— Lui d'abord, répéta Marikani, mais le Maître des Exilés lui attrapa fermement le bras.

— Il est mort, dit-il en lui détachant la main, et le cadavre de Mîn fut emporté, roula et disparut dans le courant, tandis que le Maître des Exilés hissait de force Marikani dans la barge et que l'eau les emportait sous la muraille pour les faire pénétrer dans la Cité des Pleurs.

Les étoiles faisaient des nœuds étincelants dans le ciel, écrivant sur le tissu bleuté les runes et les lettres des prophéties et du destin. Les barges flottaient doucement sur l'eau noirâtre, reflétant les flammes des lanternes ornées de papiers multicolores, accrochées près des mâts. Des guirlandes de chandelles attachées par de solides fils de pêche reliaient les barges l'une à l'autre comme des chaînes de lumière et des planches permettaient aux exilés de passer librement de l'une à l'autre, circulant sans gêne dans une ville de bois, d'eau et de minuscules langues de feu.

Autour pesait la cité. Les hautes maisons de pierre étaient sombres et seules quelques lanternes allumées au coin des rues trahissaient qu'il puisse y avoir de la vie dans les passages de pierre. Pourtant des gens dormaient, rêvaient sous la lourdeur des toits et Arekh se demanda combien d'enfants, combien de jeunes filles étaient en ce moment même à leur fenêtre, épantant le peuple des eaux, jaloux de la vie et de la gaieté qui émanaient des barges, humant avec amertume le parfum d'une liberté qu'ils n'auraient jamais.

Oui, si la légende était vraie, le bourgmestre de l'histoire avait fait une terrible erreur. Non seulement il avait offert à ses ennemis un pouvoir qu'il mésestimait, mais en plus il les avait gardés au cœur de la ville, comme illustration permanente d'un autre mode de vie, que seule l'illégalité permettait d'obtenir.

Quelque part, les oiseaux noirs de la destinée devaient bien rire.

Marikani n'avait pas parlé de la soirée. Elle était restée silencieuse, indéchiffrable, assise les genoux serrés dans un coin de la barge. Liénor restait auprès d'elle et le Maître des Exilés, respectant son deuil — sans doute pensait-il que Mîn était un membre de sa famille — n'était pas allé lui parler. Il avait

d'ailleurs fort à faire. Des représentants du bourgmestre, puis le bourgmestre lui même étaient venus au bord de la pièce d'eau pour discuter, supplier, menacer. Arekh n'avait pas pu écouter les conversations, la barge sur laquelle ils avaient été transférés était trop loin du bord. Mais il avait entendu des éclats de voix furieux ; et avant que le soleil ne se couche, des groupes de soldats avaient ostensiblement patrouillé sur les bords, moqués bruyamment par les exilés qui leur lançaient des épluchures et des arêtes de poissons quand ils étaient à portée.

Puis, avec le soir, le calme était lentement tombé sur la ville. Les Exilés avaient allumé leurs lanternes et leurs bougies. Quelque part le bourgmestre devait passer une mauvaise nuit. L'Ahamanh avait sûrement envoyé un messager à l'émir et la réaction de celui-ci ne tarderait pas. Irait-il jusqu'à l'invasion ? Arekh ne le pensait pas, et le Maître des Exilés non plus, sinon il n'aurait pas pris un tel risque. Non, la coalition des Cités Libres était trop forte, et les puissances neutres comme les Principautés de Reynes s'inquiéteraient si l'émirat prenait un tel avantage...

Le vent passa sur la surface de l'eau, la ridant tel un voile. Le Joar continuait à rouler plus au sud, derrière le quartier central de la cité, mais l'eau détournée par une série de canaux s'insérait au cœur des maisons comme une deuxième toile, et par une série d'escaliers, de ponts, de passerelles et de tunnels, pierre et eau cohabitaient en paix, pour s'allier avec majesté au centre de la Cité, sur la Place des Bourgs, où sur la rive se trouvaient les maisons bourgeois et sur la grande pièce d'eau, le cœur de la société des Exilés.

Les lanternes frémirent, annonçant que quelqu'un se mouvait sur les passerelles. Le Maître des Exilés, si agile qu'il ressemblait presque à un être de l'autre monde avec son visage fin, ses longs cheveux noirs et ses yeux brillants, sauta avec légèreté sur la barge.

— Venez, dit-il aux trois voyageurs. Nous avons à parler.

Ils le suivirent sans un mot dans le labyrinthe de bois, passant de barge en barge. Les Exilés étaient pour la plupart réveillés et rieurs ; on jouait beaucoup de musique et certains jeunes dansaient en silence. Un bébé pleurait, des enfants

lançaient des dés ou sculptaient des pièces de bois en d'étonnantes flûtes coudées.

Quand ils arrivèrent au sud de la pièce d'eau, une étrange odeur s'éleva, mêlée à la fumée. Un narcotique, un encens ? La fragrance était familière à Arekh, même s'il ne se souvenait plus exactement d'où. Elle se fit plus forte quand ils arrivèrent sur le vaisseau... un vrai vaisseau, construit pour l'océan, ancré au bord de la rive à quelques pas seulement de la terre et du danger. Ce qu'il faisait là, difficile de savoir. Par quel hasard ou quelle folie avait-il remonté le fleuve jusqu'au centre des Royaumes ? Maintenant il avait échoué en ce lieu et ne bougeait plus, décoré de tapis et de lanternes, de plantes et de pots. Des instruments de musique étaient posés dans les coins et des Exilés, hommes et femmes, jouaient doucement de la flûte coudée ou discutaient à voix basse.

Le Maître des Exilés les emmena sur un lourd tapis rouge qui prenait des reflets de feu à la lueur des lanternes, avant de leur faire signe de s'installer. Puis il disparut de nouveau.

Les trois fugitifs s'assirent. Lienor se percha sur un tonneau et scruta les quais déserts.

Arekh profita de l'opportunité pour se rapprocher de Marikani.

— Il n'a pas souffert, dit-il. Une flèche dans la gorge, c'est radical.

Elle fit un petit signe de la tête.

— J'ai perdu mon défi, souffla-t-elle. Je ne pensais pas que ça irait si vite. Après tant d'efforts pour le sauver. C'est si... absurde.

La vie est absurde, aya Marikani, eut envie de dire Arekh, *la vie est absurde et cruelle et seuls les dieux savent quel tissu sera créé à partir des fils de notre haine.*

Mais il garda ses pensées pour lui. Elle n'était pas née de la même glaise, se répéta-t-il, pensant à ses réflexions dans le couloir du Palais d'Été. Elle avait grandi dans un endroit protégé par la pureté des montagnes.

Ils étaient différents.

— Vous le connaissiez... *Nous* le connaissions à peine, reprit Arekh. Des inconnus périssext par milliers tous les jours

et nous ne pleurons pas sur leur sort. Mîn aussi nous était presque inconnu. Il avait grandi dans une ferme... à part ça, que savions-nous de sa vie ? De ses pensées ?

Marikani se tourna vers Arekh et le fixa. Dans ses grands yeux bruns se reflétaient les lueurs des lanternes.

— Oui. Il n'a traversé notre vie que pendant quelques courtes journées et je lui ai à peine parlé. Et chacune de mes décisions futures, si j'arrive jamais à retourner à Harabec, ajouta-t-elle avec un petit rire, influera sur la destinée de milliers d'êtres comme lui, causant parfois leur mort sans que coule une de mes larmes. Mais que puis-je dire ? Ces choses-là ne se raisonnent pas. Et puis... et puis, comme je vous l'ai dit au Palais d'Été... ma réaction est en partie égoïste.

Elle fit un signe englobant les dieux seuls savaient quoi... La ville, les Exilés, leur voyage jusqu'ici.

— Tout cet échec, ce gâchis... Ce temps perdu alors que je devrais être à Harabec pour gérer les impôts des récoltes et le commerce de la soie... Ces conseils que je n'ai pas tenus, ces frontières que je n'ai pas défendues – j'imagine seulement le désastre de l'affaire de la Lagune, maintenant que Baresk a le champ libre...

Arekh ignorait tout de « l'affaire de la Lagune », il savait seulement que Baresk était un petit pays montagneux au sud d'Harabec.

Ce qui ne l'empêcha pas d'acquiescer.

— Eh bien, de tout ce désastre, reprit Marikani, je voulais qu'il sorte au moins quelque chose de bon, de sûr, d'évident. La vie sauvée d'un gamin de treize ans, ça, c'était indiscutable. Je l'aurais fait éduquer au Palais. Je lui aurais offert une existence heureuse... plus pour moi que pour lui, ajouta-t-elle avec un petit rire amer. Pour pouvoir me dire que j'avais au moins réussi cela.

Arekh regarda la fumée sortir par une grande maison bourgeoise sur la rive. La fumée montait, pleine de vigueur et d'espérance, mais tout son enthousiasme et sa beauté cotonneuse ne l'empêchaient pas de se dissoudre à quelques pieds de là.

— J'ai gagné notre... pari, dit-il doucement, mais vous savez que je n'en tire aucune satisfaction, n'est-ce pas ? (Marikani hocha doucement la tête.) C'est moi qui ai coupé ses cordes. Je n'ai aucune peine aujourd'hui... comme je le disais, je le connaissais trop peu. Mais je comprends ce que vous ressentez. J'ai replongé sous l'eau pour le délivrer. Vous et votre suivante l'avez traîné sur la montagne, dans les tunnels... Un vrai gâchis.

Liénor, qui devait suivre la conversation d'une oreille, jeta à Arekh un regard aigu au mot « suivante » avant de détourner de nouveau le regard.

— Mais la vie est ainsi, reprit Arekh en l'ignorant. Pourquoi voulez-vous changer le destin ? Nous avons tous notre rôle écrit, et vouloir le changer ne fait qu'ajouter à l'amertume.

Marikani secoua la tête, le regard posé sur l'eau.

— Vous ne pouvez pas comprendre. J'ai bénéficié d'un... d'un miracle, expliqua-t-elle. Mon destin a été changé pour toujours. Si vous aviez eu votre vie transformée ainsi, n'auriez-vous pas envie de rendre ce miracle, d'en transformer d'autres autour de vous ? De payer votre dette ?

Arekh fronça les sourcils.

— Quel miracle ?

Marikani le fixa un instant, comme surprise, ou figée par une pensée soudaine, avant de détourner la tête.

— Eh bien... La maladie. J'ai réchappé à une épidémie terrible et on m'a offert un trône. Il est étrange de voir les gens tomber autour de vous, se tordre de douleur puis mourir, alors que vous, jour après jour... rien. Vous guettez la fièvre, les rougeurs devant votre miroir, vous attendez la souffrance qui va vous déchirer le ventre... Rien. Et un jour c'est fini, et vous êtes vivante. (Elle répéta doucement :) Si vous aviez bénéficié d'un miracle, n'auriez-vous pas eu envie de le rendre ?

— On ne m'a jamais offert de miracle, commença Arekh, avant de s'interrompre en réalisant avec stupeur que c'était faux — il avait eu le sien et c'était pour cela qu'il était vivant aujourd'hui, et non un squelette ricanant attaché au premier banc d'une épave pourrissante.

Il fixa l'eau, l'esprit soudain bouleversé.

Marikani n'avait rien remarqué, elle continua :

— Eh bien voilà, mon miracle est retourné à l'eau dont il était sorti. Prenez garde, nde Arekh, ajouta-t-elle avec une ironie presque douloureuse. Vous êtes maintenant celui sur lequel mes espoirs reposent. Vous êtes le seul qui puisse donner quelque signification à ce désastre.

Il leva les yeux vers elle, ébahi – et le Maître des Exilés fut soudain près d'eux, le pas toujours aussi léger, se mouvant avec une grâce irréelle et dansante. Il portait quatre pipes de cuivre et un petit pot de pâte fumante. L'odeur qui en émanait était celle qu'Arekh avait déjà sentie : âcre mais agréable, rappelant les encens utilisés par les prêtres au cours de certaines cérémonies.

Il s'assit, et les regarda tour à tour. Marikani se redressa avant de s'incliner.

— Fils du Joar, je ne vous ai pas encore remercié pour votre hospitalité et votre protection, dit-elle d'une voix fière. Votre courage vous fait honneur, et je serai heureuse de le récompenser en liant des rapports plus proches avec votre peuple. Vous êtes, je le sais, le maître de tous les trafics qui lient la cité au sud des Principautés et à...

Le Maître des Exilés l'interrompit.

— Nous parlerons argent plus tard, princesse. Je n'ai pas oublié votre proposition sur les écluses, et je suis sûr que nous pouvons trouver des accords pour notre bénéfice commun. Mais ce n'est pas pour ça que vous êtes ici...

Marikani le regarda, étonnée. Liénor descendit de son tonneau et s'assit dans le cercle.

— Nous avons besoin d'alliés, dit le Fils du Joar d'une voix calme. Et je ne parle pas d'alliés commerciaux que les circonstances financières font et défont. Je parle d'amis politiques, de soutien... militaire si le besoin s'en fait sentir.

— Des problèmes avec le bourgmestre ? demanda Marikani. Il n'a pourtant pas l'air dangereux.

— Ce bourgmestre-là, non... mais le prochain ? dit l'homme, et Arekh remarqua encore le feu qui couvait dans ses yeux noirs.

Il y avait de la violence et de la passion en cet homme, et autre chose aussi, comme la conscience et le poids d'une immense responsabilité. Arekh avait vu, entendu beaucoup de dirigeants de contrées et de peuples divers. Mais cette ombre, il ne l'avait vue, hélas, que dans peu de leurs regards.

Arekh hocha la tête.

— Je comprends. Vous êtes vulnérables. Seul le poids de la tradition vous protège, mais les citoyens de la Cité sont de plus en plus jaloux. Un jour... Tout peut se retourner.

Le Maître des Exilés étudia Arekh.

— Vous n'êtes pas son garde du corps, et vous ne venez pas d'Harabec. Qui êtes-vous ? Son amant ?

Ni rire, ni hoquet de stupeur choqué chez Marikani – et Arekh, sans savoir pourquoi, lui en fut infiniment reconnaissant. Il la sentit seulement se tendre sur sa gauche. Liénor détourna la tête, exaspérée.

— Je n'ai pas cet honneur, dit Arekh. Je suis un galérien condamné pour meurtre. Des circonstances... complexes m'ont poussé à accompagner aya Marikani sur son chemin.

Le Maître des Exilés hocha la tête, guère surpris. Bien sûr... il s'y connaissait en meurtriers, et en galériens en fuite.

— Quel genre de meurtre ? Un ou plusieurs ?

— J'ai été condamné pour le meurtre d'un soldat dans une bagarre de taverne, dit Arekh. (Même si elles n'avaient pas bougé ni prononcé une parole, il savait que l'attention de Marikani et de Liénor lui était entièrement acquise. Il ne leur avait jamais rien dit.) Mais si cet assassinat m'a fait envoyer aux galères, ce n'était pas le premier.

— Bien, dit le Maître des Exilés, comme s'il comprenait. Si vous la désirez un jour, sachez que notre hospitalité vous est acquise... si vous mettez un terme à vos activités. L'eau du Joar est un havre pour les criminels seulement si leurs crimes ne s'exercent pas sur les membres de notre communauté.

Arekh s'inclina.

— Il n'en était pas question, Fils du Joar.

Le Maître des Exilés regarda ensuite Liénor, qui s'inclina à son tour.

— Mon nom est Ehari Liénor Mar-Arajec, fille de Pagins Astour, qui eut l'honneur de diriger les affaires communes des souverains d'Harabec pendant deux générations. J'accompagnais aya Marikani dans son voyage quand notre caravane a été victime d'une embuscade.

— Bienvenue à vous, Ehari Liénor, dit l'Exilé en s'inclinant. Je ne vous propose pas notre asile, et je vous souhaite de ne jamais en avoir besoin.

— Merci de vos souhaits, dit simplement celle-ci.

Le Maître des Exilés fit un signe. Les trois hommes et la femme qui jouaient de la flûte posèrent leurs instruments sur le tapis et les rejoignirent dans le cercle.

La femme était une créature fine aux longs cheveux roux et au visage ridé. Elle sortit des pipes en cuivre d'un petit sac et commença à les bourrer d'une herbe jaunâtre. L'odeur était celle qu'Arekh avait senti en arrivant. Quand la femme lui passa la pipe, il la sentit s'élever, acre, forte, mais pas désagréable.

Le Maître des Exilés alluma sa pipe au feu de la lanterne. Marikani leva la main, étonnée.

— Je croyais que nous avions des détails politiques à régler. Vous parliez de la nécessité de vous faire des alliés...

— En effet, aya Marikani. La seule manière pour nous de survivre à l'ambition des bourgmestres est d'avoir des appuis extérieur puissants. L'amitié d'Harabec serait pour nous un atout précieux.

— Vous contrôlez un axe majeur de navigation commerciale, Fils du Joar, dit Marikani en lui faisant un de ses plus beaux sourires. Je suis certaine que nous arriverons à nous entendre, surtout si vous faites un effort sur les taxes prélevées sur les cargaisons de céréales. Comme vous le savez, nous devons en importer depuis l'inondation de...

Elle ne perd pas le nord, pensa Arekh, amusé par la capacité qu'avait Marikani à négocier ferme dans les moments les plus étranges.

Mais le Maître des Exilés ne la laissa pas aller plus loin.

— Princesse d'Harabec, nous parlerons des taxes sur les céréales, et du prix de passage des écluses, et nous trouverons un accord, je vous le promets. Mais tel n'est pas le but de la

réunion ce soir. Comme je vous le disais, les Exilés cherchent des amis.

Il les regarda, l'un après l'autre.

— Nous avons un rituel. Nous allons partager notre sang et regarder ce qu'il nous dit. Puis nous monterons dans les brumes d'Hathot, et nos esprits ne feront qu'un...

Arekh regarda Marikani et vit l'éclair d'incertitude traverser son regard. Pourtant, elle se leva et s'inclina de manière formelle devant l'Exilé.

— Fils du Joar, nous vous devons la liberté et la vie. Quel que soit votre rituel, nous nous y conformerons.

Le Maître des Exilés se leva à son tour, prit une dague et dessina une longue balafre sur sa paume, puis sur celle de Marikani.

Le rituel n'avait rien d'original, pensa Arekh, qui avait vu ce genre de démonstrations d'amitié ou de loyauté en différents endroits des Royaumes. La valeur du rituel dépendait, bien sûr, de celle que les deux « frères » de sang lui accordaient.

La suite fut cependant plus étrange. Après avoir uni leurs deux paumes, l'Exilé fit couler son sang et celui de Marikani par terre, puis l'étala de l'autre main avant de se pencher pour étudier le résultat.

— L'eau sera le thème de l'union des esprits, dit-il enfin. Cette rencontre est sous le signe de Verella. Ehari Liénor, voulez-vous commencer ? Vous raconterez le premier reflet, dès qu'E-Fîr montera à l'horizon.

Liénor le regarda, ébahie.

— Mais..., protesta-t-elle. L'union des esprits, moi ? Je ne suis que... qu'une amie...

— Vous avez tous les trois été accueillis ici, dit l'Exilé avant de désigner Marikani. Pas seulement elle. L'alliance du Joar et des Exilés est sous le parrainage d'Arrethas, le saviez-vous, princesse ?

Marikani hocha la tête. Arrethas, dieu du temps et du destin, était le dieu qui protégeait Harabec... l'ancêtre direct de Marikani, à travers une longue lignée de héros au sang sombre.

— Tous les arrivants dans notre communauté nous sont envoyés par Arrethas... tous, sans exception. Si le destin vous a réunis tous les trois, ne pensez-vous pas qu'il a ses raisons ?

Un court silence suivit sa déclaration.

— Fumez, conclut le Maître des Exilés. (Il désigna la femme aux cheveux roux.) Lahara narrera le premier conte, après nous entendrons les vôtres.

Arekh alluma sa pipe sur la lanterne, incertain. Étaient-ils censés raconter les détails de leur passé ? Hors de question, pensa-t-il tandis qu'ils fumaient dans l'atmosphère fraîche de la nuit. Même leur drogue ne l'obligerait pas à faire ça.

Les vapeurs de l'herbe roulaient en fumée au-dessus d'eux comme des vagues irisées. L'odeur était puissante et l'effet curieux. Arekh perdit la notion du temps.

Il avait parfois l'impression qu'il se tenait debout au milieu du cercle, alors qu'il n'avait pas bougé. Tout prenait une signification, un sens, et, comme les étoiles dans lesquelles les sorciers lisraient les runes, il lui semblait que chaque objet du monde se liait avec un autre objet pour créer un alphabet et qu'il lui aurait suffi de savoir lire pour découvrir la signification des choses.

Les lunes suivirent leur parcours dans le ciel et le Maître des Exilés se tourna enfin vers la femme aux cheveux roux.

Celle-ci ferma les yeux.

— Dans une cité sous-marine vivait le peuple des Saryges.

Une lanterne frémît, agitée par le vent. La femme marqua une légère pause puis reprit.

— Les dauphins étaient leurs frères et leurs amis et en s'inspirant de leurs chants, aidés et soutenus par leur force, les Saryges fondèrent une cité aux hautes colonnes sculptées et à la dentelle de pierre, ciselée à l'infini.

« Un jour un dauphin jaloux de leur talent prit la forme d'un saryge et voulut lui aussi sculpter la roche immaculée. La beauté de ses sculptures était sans égale, mais quand les dauphins vinrent en nombre l'admirer, la force des courants créés par leur arrivée fit trembler le temple, puis la ville... Les colonnes s'écroulèrent une à une, écrasant les Saryges sous leurs poids et détruisant la cité, qui ne fut jamais reconstruite.

« Ainsi disparut l'œuvre de bien des générations, ainsi périt le peuple des Saryges, tandis que les dauphins plus sages de leur expérience partirent créer d'autres chansons dans des eaux lointaines, dont aucune nouvelle ne nous est encore parvenue.

Le Maître des Exilés hocha la tête.

— C'est ce que l'Union des Esprits t'inspire aujourd'hui, Lahara ? L'histoire qui naît pour toi de la rencontre de ce soir ? demanda-t-il avec un geste en direction des trois voyageurs. (La femme rousse inclina la tête.) Intéressant... Je me demande ce qu'en dirait un devin. Ehari Liénor, à vous. Voulez-vous nous narrer votre conte ?

Celle-ci secoua la tête, incrédule.

— C'est tout ? demanda-t-elle. La cité s'écroule, et... voilà ?

— C'est là que s'arrête sa partie de l'histoire, expliqua l'Exilé. Voulez-vous nous narrer ce que l'Union vous inspire ? Il vous suffit de fermer les yeux et de laisser les mots couler. À moins que la princesse d'Harabec ne veuille commencer ? Votre amie ne paraît pas prête, dame Marikani.

Marikani prit une profonde inspiration et un court silence suivit.

Il semblait clair qu'elle ne savait que dire, ni par où commencer.

— Fermez les yeux, répéta le Maître des Esprits.

Marikani ferma lentement les paupières. Puis elle commença son histoire.

Chapitre 8

— Dans une cabane sur la montagne vivaient un garçon et sa mère. Un jour qu'ils se trouvaient à court de lait, sa mère envoya le garçon en chercher. "Sois prudent, dit-elle, et quoi qu'il arrive ne salis pas le manteau que je t'ai brodé."

« Le manteau, en laine grossière, n'était guère beau mais il était pratique et c'était le seul que le garçon possédait. Sa mère avait brodé un bâton dessus, car elle avait toujours rêvé voir un jour son fils devenir berger.

« Le garçon se dirigea vers le village. Il faisait beau et la journée semblait pleine de promesses, l'herbe était jaune et les collines sentaient la terre fraîche. L'enfant était plein d'espoir comme on l'est à cet âge, aussi sautilla-t-il et tomba, tête la première, dans une flaue de boue.

« Il se releva et soudain s'aperçut que l'air ne sentait plus aussi bon, que l'herbe était sèche et râche et qu'il faisait très froid. Tremblant, dégoûté, il se dit qu'il ne pouvait plus revenir en arrière, et que la maison de sa mère lui était maintenant fermée.

« Il prit alors la route pour ne jamais revenir.

« Les années passèrent et le garçon devint un héros célèbre. Sur sa route il avait combattu le monstre à trois têtes qui avait dévoré tous les garçons premiers-nés de Miranne, la cité sur la montagne ; il avait coupé la tête de la reine à l'esprit araignée, qui avait lentement englué ses enfants jusqu'à ce qu'ils ne fassent qu'un avec elle, et il avait défendu le pont contre mille et mille soldats qui voulaient envahir le pays aux cent rivières.

« Verella, dont le regard se pose avec amour sur tous ceux qui aiment et protègent son royaume aquatique, posa ses pupilles vertes sur le jeune héros et l'aima. Elle sortit de la rivière, nue comme au jour de sa création quand elle avait coulé du ventre de Lâ, sa mère, sans qu'aucun père n'ait jamais offert

sa semence. Sa peau était verte et bleue et ses seins ronds comme des fruits offerts, des fruits comme le jeune héros n'en avait jamais touché. Ils firent l'amour dans l'eau, et plus tard, bien plus tard, des jumeaux naquirent dont leur père n'eut jamais connaissance, et ces jumeaux fondèrent le Pays des Brumes, où leurs descendants règnent encore aujourd'hui.

« Mais quand les amants se désenlacèrent dans la rivière, il n'était pas encore question d'enfant ou de pays, et Verella, pour remercier l'humain de ses baisers, lui donna le pouvoir d'aller et d'agir où il voulait, sans jamais verser de regrets ou de larmes.

« "Les rivières mes filles te protégeront et t'oindront à chacun de tes pas, et l'eau qui coule dans ton sang et dans tes larmes te protégera. Les humains rêvent, ajouta-t-elle en souriant, un sourire de déesse qui avait fait se précipiter dans les Abysses des centaines de prétendants déçus, et pour qui Um-Akr, son frère, avait perdu un temps dit-on tout sens de la justice – les humains rêvent, répéta-t-elle, mais la douleur et la culpabilité les retardent, les ralentissent comme des poids sur leur route et c'est pour cela qu'il ne réalisent pas ce dont ils ont rêvé. Sans regrets ou sans larmes, mon jeune amant, dit-elle en l'embrassant encore, tu iras plus loin que les autres hommes."

« Et ainsi il arriva que le jeune héros, porté par les eaux et désormais sans regrets, devint le plus grand pirate des Empires – car cette histoire se passe au temps où les Empires étaient jeunes, et où le dieu qu'on ne nomme pas ne s'était pas encore écroulé dans les territoires de l'ouest pour punir l'orgueil des hommes. Et il tua et conquit et massacra sur les océans, et le sang des victimes coula et teinta les robes des Eleïdes qui dansent dans les fonds marins, et le sang coula, dit-on, jusque dans la Cité des Saryges, dont les colonnes de pierre ne s'étaient pas encore écroulées. Puis, riche de trésors débordant des cales, le jeune héros partit à la conquête des terres, et le sang coula et coula encore tandis qu'il conquérait pays après pays, cité après cité, et les flammes qui engouffraient les maisons et teintaient d'or le ciel nocturne se reflétaient dans ses yeux sans qu'il en souffre, et sans qu'il ralentisse ses avancées, car le don de Verella le protégeait du remords.

« Ainsi l'enfant du village qui avait taché son manteau devint-il empereur, et les rois et les sorciers plierent l'échine sous son règne de fer. Et le nouvel empereur ne supportait pas la moindre rébellion, aussi coupait-il les membres un par un à tous ceux qui s'opposaient à lui, en finissant par la tête pour que leurs cris de douleur fassent trembler ceux qui nourrissaient un espoir de révolte. Et le sang coula sur les terres de l'Empire comme il avait coulé dans les océans et sur le chemin de sa conquête, et en petits ruisselets il atteignit la rivière où Verella dormait, et tacha sa robe de dentelles d'algues ouvragées.

« Alors Verella ouvrit les yeux et vit ce qu'elle avait fait. Elle enleva sa robe et sortit de sa rivière pour aller voir son ancien amant. Elle entra, nue, dans la salle du trône, suivie des Eleïdes armées des fourches argentées des vagues, suivie aussi par les guerriers de son frère, Um-Akr, qui porte la justice, car elle craignait que le jeune empereur ne se retourne aussi contre elle et voulait se protéger.

« “Ô toi mon amant, dit-elle d'une voix douce, je t'ai fait un don mais ce don t'a aujourd'hui mené trop loin. Même mon frère ne peut te reprocher tes crimes, car si tes crimes ne te blessent pas le cœur, comment peux-tu savoir que de crimes il s'agit ? Mais il faut arrêter maintenant – tu as réalisé tes rêves, et sur cette terre nul n'est plus puissant et craint que toi. Permets-moi de te toucher le front pour te rendre la vue de l'âme.”

« Mais le jeune empereur ne voulait pas qu'on lui rende la vue de l'âme, il ne voulait pas redevenir faible, et il prit son épée, prêt dans sa colère à défier jusqu'aux dieux eux-mêmes. Et il avança vers Verella, et les Eléïdes levèrent leurs fourches, et les guerriers d'Um-Akr levèrent leurs haches, et le jeune empereur sans crainte ni remords abattit son épée sur la tête de la déesse.

« Mais l'épée rebondit sur le bois, car Verella n'était qu'une silhouette de bois peint, comme celle qu'on voit aux enseignes des tavernes, et la silhouette s'écroula avec fracas sur le sol en marbre de la salle du trône. Alors le jeune empereur se tourna vers les Eléïdes, mais les Eléïdes s'écroulèrent elles aussi, leurs visages de bois sans vie basculant à leur tour, et les guerriers

d'Um-Akr n'étaient eux aussi que des planches de bois taillées, et le jeune empereur se retourna et s'aperçut qu'il était sur un théâtre, et il tira la tapisserie qui servait de décor pour la décrocher des poutres auxquelles elle pendait et le palais et ses colonnes et ses bas-reliefs tombèrent avec le tissu pour ne plus former qu'un petit tas poussiéreux.

« Alors le jeune empereur se tourna vers ceux qui le regardaient et sut qu'il devait prendre une décision. »

Le silence retomba sur le petit groupe, tandis que la fumée des pipes montait dans l'atmosphère nocturne. L'eau illuminée par les torches et les étoiles clapotait doucement contre la coque.

— Mon histoire se termine là, dit Marikani en secouant la tête.

Puis elle détourna les yeux, comme si elle se demandait pourquoi tant de mots étaient sortis de sa bouche, où ils l'avaient menée et si elle en avait trop dit.

La femme rousse s'ébroua, comme si elle s'éveillait d'un rêve, et le Maître des Exilés se leva pour chercher une gourde qu'il passa à Marikani. Celle-ci but longuement avant de faire tourner la gourde. Quand elle arriva à Arekh celui-ci se désaltéra à son tour — l'eau était parfumée de fleurs d'oranger et de miel.

— À votre tour, dit le Maître des Exilés à Arekh.

Celui-ci prit une nouvelle bouffée de sa pipe. Son esprit était ralenti et visqueux, comme le miel dans la gourde. Des morceaux du conte l'avaient touché droit au cœur, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi, mais il doutait qu'il puisse lui aussi raconter un conte capable de satisfaire le Maître des Exilés, ou Hathot, l'inspiratrice des histoires et des livres religieux.

Pourtant Marikani non plus n'avait pas paru prête... et il lui avait suffi de fermer les yeux pour que l'esprit d'Hathot parle par sa bouche. Sans doute l'herbe était-elle similaire à celle que les prêtres utilisaient pour se rapprocher du divin, peut-être la fumée étincelante créait-elle un pont non moins étincelant entre eux et les dieux.

Arekh fixa son regard sur l'eau, tentant de se perdre dans les vagues, tentant de laisser l'esprit divin l'engloutir comme les vagues de l'océan.

Puis il ferma les yeux, et il lui sembla que l'histoire coulait toute seule, comme le sang dans les rivières de Verella.

— « Dans une boutique travaillait un marchand de singes, dit-il, et ce marchand avait trois filles. Son commerce était prospère, car les singes étaient drôles et habiles, et maints seigneurs, maints prêtres, maints rois les achetaient pour égayer leur maison, ou faire de menus travaux. Mais sous leurs dehors amusants, les singes étaient traîtres et retors, leur âme était gluante comme la boue et à la place du cœur ils avaient un morceau de la pierre noire qui avait détruit les Empires quand Ô était tombé sur leurs terres. La pierre irradiait le mal, et les singes voulaient prendre la place des hommes et se venger de la privation de leur liberté sur ceux qui les avaient pourtant recueillis et nourris.

« Or les singes attendaient leur heure, dans le marché comme dans tout le pays, l'heure où ils pourraient prendre leur revanche. Et ils regardaient les étoiles, car le dieu des Singes, dont la puanteur et les immondices font trembler même les habitants des Abysses, leur avait dit qu'un jour les étoiles écriraient dans le ciel l'heure et le lieu de leur libération.

« Mais leur dieu leur avait menti — car même leur dieu avait l'âme si noire qu'il mentait à ceux qui croyaient en lui — et nuit après nuit, les étoiles ne voulaient rien écrire. Alors les singes du marché se lassèrent d'attendre et, une nuit, ils brisèrent les portes de leurs cages pour sortir.

« Et triste fut la nuit, car ils volèrent les lames et les poignards de leurs maîtres et frappèrent, et ainsi périt le marchand de singes et sa fille cadette, assassinés par les petites créatures à l'âme de boue. Les deux autres fillettes, prenant peur, s'enfuirent chacune d'un côté, se cachant de leur mieux dans la maison de leur père, qui se trouvait derrière la boutique dont les singes avaient pris possession.

« Par bonheur le marché était gardé, et les gardes étaient braves et armés d'épées brillantes. Alertés par le bruit et les pleurs, ils fermèrent le marché pour empêcher les singes

révoltés de semer plus loin les graines de leur rébellion, et tuèrent les bêtes une par une, à la grande joie des habitants.

« Les deux sœurs sortirent de la maison où elles étaient cachées et découvrirent les cadavres de leur père et de leur sœur. Elles pleurèrent longtemps, puis vendirent la boutique et s'organisèrent une vie calme dans une maison en pierre à l'entrée de la cité.

« Les deux sœurs étaient pieuses et allaient au temple tous les jours adorer Fîr.

« Et le prêtre qui vivait là, un homme intelligent, habile, mais au cœur rongé par l'ambition, posa son regard sur les deux filles du boutiquier, et spécialement sur l'aînée, dont la taille était fine et le visage agréable. Un jour, après la prière, il lui demanda de venir lui parler en particulier.

« L'aînée s'assit à la table et but le breuvage d'herbe offert par le prêtre. Celui-ci l'observa pendant un long moment et dit :

« "Je sais qui tu es, ô fille du dieu Singe. Tu as su tromper les habitants, tu as su tromper ta sœur, mais tu ne peux me tromper moi."

« L'aînée rougit et frémît, car le prêtre avait percé son mensonge. Elle n'était pas la fille du boutiquier. Celle-ci avait été tuée par les singes, comme sa sœur et son père, et un singe femelle avait pris sa place. La femelle singe était si habile, si intelligente, ses traits si fins et son déguisement si réussi que nul, sauf le prêtre, ne s'était aperçu de la substitution.

« "Si vous me dénoncez ils me tueront, dit-elle, prête à le supplier. Je n'ai fait de mal à personne, je me contente de vivre auprès de ma sœur et je ne crée pas de scandale."

« Mais le prêtre n'avait pas l'intention de la dénoncer. Il savait que les singes, poussés par le mal, dotés de l'intelligence des spectres, pouvaient devenir d'excellents alliés. Trahir ses dieux et le serment de vérité qu'il avait fait à ses fidèles ne l'ennuyait pas, il ne pensait qu'à l'avenir et à la puissance qu'il pourrait tirer de l'affaire.

« "Je ne te trahirai pas, dit-il. Tu viendras au temple tous les jours et je t'éduquerai, je ferai de toi la femme la plus instruite et la plus habile de cette cité. Tu es belle, et tu séduiras le fils du bourgmestre. Comme son père, il n'est pas malin et tu

régneras facilement sur son esprit et sur la ville. Je serai ton amant, et ton conseiller ; à travers toi je serai roi.”

« Et ainsi il prit la femelle singe comme maîtresse, bien que celle-ci fût jeune, comme une fillette de treize ans. Et seuls les dieux savent ce que la petite en pensa, ou si elle appréciait les séances que le prêtre lui faisait subir chaque matin, dans les chambres secrètes du temple, sous le regard de la statue de Fîr.

« Et après l'avoir connue de manière charnelle, le prêtre lui enseignait les sciences et les lettres, et la manière de se tenir et de parler, si bien que la femelle singe devint rapidement la femme la plus accomplie de la ville et épousa le fils du bourgmestre, comme il était prévu. Et quand le bourgmestre mourut, le fils dirigea la ville, et à travers lui sa femme, et à travers elle son amant.

« Mais le mal irradiait de la femelle singe car le mal était dans sa nature, et peu à peu le mal irradia aussi dans la ville. Les habitants perdirent peu à peu la foi, et leurs actions et leurs pensées devinrent mauvaises. L'eau était corrompue et le pain pourrissait plus vite dans les celliers, les murs étaient rongés par d'étranges bêtes, la viande séchée avait un goût de cendre et de malheur.

« Un jour les singes qui vivaient dans d'autres cités, dans d'autres pays, apprirent que le bourgmestre de la cité avait son oreille et son âme vendues à l'un des leurs, qui lui susurrerait la haine et le malheur, influençant ses décisions et corrompant son cœur. Alors ils s'enfuirent de leurs cages ou des maisons de leurs propriétaires et s'introduisirent en secret dans la cité et dans la maison du bourgmestre, dans les maisons des nobles et des commerçants prospères, tuant les maris et prenant leur place, vivant leur vie, suçant l'âme de leurs femmes et de leurs amis. Et bientôt la cité fut maudite, les dieux détournèrent leur regard et dans le temple, la statue de Fîr pleura des larmes amères.

« Alors les enfants de la ville sortirent de leurs maisons dont l'atmosphère était par trop empestée. Ils marchèrent sur les pavés, sous les étoiles, levant leur visage vers la nuit et l'air pur, priant sans le savoir, pleurant sur leur vie et craignant l'avenir.

« Et Ô les entendit, Ô qui est la fin, qui l'amène et la reçoit, et Ô décida qu'il en avait vu assez. Alors Ô fit tomber une étoile, et l'étoile traça un chemin de feu dans le ciel et les enfants décidèrent de le suivre, et ils sortirent de la cité malgré les cris et les pleurs de leurs mères et les ricanements de leurs pères qui étaient singes, et ils prirent la route et marchèrent, suivant le feu de l'étoile, et le chemin de l'étoile les mena à un fleuve, et puis le fleuve au lac, et l'étoile tomba dans l'eau et s'éteignit. Alors les cœurs des enfants pleurèrent, car ils avaient compris que la lumière n'était pas pour eux.

« Un à un ils entrèrent dans les eaux du lac, marchèrent vers le fond, sans s'arrêter, même quand l'eau monta jusqu'à leur genoux, à leur taille, à leur bouche, et ils continuèrent et ce fut ainsi que un à un les enfants de la Cité périrent noyés. »

Arekh s'arrêta de parler et il lui sembla que ses mots glissaient sur la surface de l'eau, la ridant légèrement avant de disparaître.

Il ignorait d'où lui était venue l'histoire, ou ce qu'elle signifiait. Certains prêtres avaient des transes pendant lesquelles ils entendaient les messages des dieux. Les prêtresses officiant dans les oracles étaient en relation directe avec le divin ; les messagers ailées de la nuit, aux ailes d'ébène, se glissaient sous leurs paupières et leur soufflaient leurs rêves.

Mais les prêtresses étaient toutes des descendantes d'An-Amira, la fille de Lâ... Moitié humaine, moitié déesse, An-Amira avait créé le premier oracle où les habitants de la région se rendaient pour écouter la parole divine. An-Amira avait eu de nombreux époux et seules ses filles, puis les descendantes de ses filles, dotées du don de prescience, étaient autorisées à officier dans les oracles.

Pour entendre la parole des dieux, il fallait être prêtre, ou avoir hérité par ses ancêtres de quelques gouttes de sang divin. Et Arekh n'en avait pas dans sa famille – à l'idée, il sourit avec un amusement amer.

Mais la frêle jeune femme assise à ses côtés, ses grands yeux bruns posés sur le feu de la lanterne, ses longues mains dorées croisées sur ses genoux, portait en elle le sang d'Arrethas. La descendante d'une lignée divine : les souvenirs

d'Arekh se brouillaient. Il se souvenait de la légende ; une jeune princesse de l'émirat enlevée par les dieux... combien de siècles auparavant ?

Que l'histoire de la princesse enlevée par Arrethas une nuit où les trois lunes étaient pleines soit vraie ou non, qu'importait ? Arrethas avait créé la lignée, c'était là l'essentiel. Au fil des temps, les dieux avaient pris l'habitude de convoler avec les humaines. Pourquoi ? C'était une question de prêtres, ou de sages discutant dans les dîners des grands Conseils... Peut-être pour créer un lien entre eux et les humains, pour offrir un peu de lumière à la boue, pour créer des héros et des rois censés inspirer le peuple... Mais l'esprit humain était si mauvais, les âmes si noires, que, comme dans la légende de la femelle singe qui était née dans l'esprit d'Arekh, les descendants des dieux se laissaient parfois corrompre comme les autres.

Oui, d'où l'histoire lui était-elle venue ? Le Maître des Exilés avaient parlé du partage des esprits. Le sang noir de Marikani suffisait-il à établir le lien avec l'au-delà ? Non... il s'agissait d'une coutume qu'il imposait à tous les nouveaux venus, et tous n'étaient pas descendants des dieux.

Arekh était si perdu dans ses pensées qu'il n'entendit pas le Maître des Exilés demander à Lienor de se lancer dans son histoire. La jeune femme avait une voix mélodieuse, mais Arekh n'avait pas envie de l'entendre.

Il regarda les volutes de fumée monter dans le ciel, puis ferma les yeux, reposant sa nuque sur le bois derrière lui.

Lienor commença à parler mais Arekh ne l'écouta pas. Une impression plaisante l'avait envahi – malgré le danger, malgré les circonstances.

Une impression de calme, de sérénité qu'il n'avait pas connue depuis... des mois, des années ? N'était-il pas étrange d'être là, en ce lieu et en ce moment précis ?

Il avait fait des choix surprenants... et pour la première fois, il les acceptait pleinement.

Peut-être était-ce son destin d'être là. Peut-être Marikani lui avait-elle ouvert les yeux en lui parlant de miracle. Peut-être avait-il un rôle à jouer...

— « ... le prêtre entendit la voix qui l'appelait, disait Liénor. Le prêtre chercha, chercha, mais nul n'était là, et pourtant les jardins du temple étaient grands, et les chemins et les buissons nombreux. Puis il comprit que la voix venait de sous terre, sous l'herbe, près d'un grand chêne. Alors le jeune prêtre prit une bêche... »

Le ton de Liénor était un peu rauque. La drogue, peut-être ?

La voix montait et descendait, le berçant, comme des vagues.

Sous le signe de l'eau...

Arekh perdit le sens du temps, son esprit dériva, tournant comme la fumée. Parfois la voix de Liénor atteignait sa conscience, et il attrapait quelques phrases de l'histoire.

— « Mais que dois-je faire avec un tel secret ? demanda le jeune prêtre à son dieu. Depuis que je l'ai trouvé, criant dans la terre du temple, il me pèse au cou comme un collier, il me réchauffe la nuit de son feu et avec lui vient une telle responsabilité... »

Une légère brise se leva, puis s'apaisa, et il sembla à Arekh, malgré ses yeux toujours fermés, que le feu de la lanterne s'élevait en une flamme et qu'il faisait soudain très chaud...

Puis le sommeil le prit.

Il se réveilla le lendemain avec une impression de réalité soudaine. Loin des histoires, des rêves et des dieux, le monde était redevenu tangible et concret. Le soleil brillait et la Cité des Pleurs n'était qu'une ville comme tant d'autres, qui avait perdu la magie de la nuit. La pièce d'eau sentait les algues, l'air avait un vague fumet de poisson et de légumes, loin d'être désagréable, qui venait du marché tenu sur la Place des Bourgs.

Les rues s'étaient réveillées et les habitants vaquaient à leurs occupations ; les voix d'enfants et de femmes, aigus, s'élevaient au-dessus de la foule.

Liénor n'était nulle part en vue. Arekh passa de barge en barge, heureux de respirer l'air frais du matin, l'esprit clair et précis. La femme rousse qui avait commencé les contes la veille sourit en le voyant et lui passa du pain frais et des fruits secs, qu'Arekh mangea avec du thé brûlant, très acré et très sucré.

Les allusions aux écluses lui étaient revenues à l'esprit en se réveillant, et il avait pensé aux routes de commerce et aux problèmes d'impôts qui avaient depuis toujours envenimé les relations entre Sleys, les Cités Libres et Harabec.

Il trouva Marikani et le Maître des Exilés en grande conversation, assis sur des tonneaux. Arekh les écouta conclure l'accord qui remerciait l'hospitalité des Fils du Joar et scellait « l'amitié » entre les Exilés et Harabec. Le Maître des Exilés paraissait très jeune, ainsi, sous la lumière crue – peut-être même avait-il quelques années de moins qu'Arekh. Celui-ci se demanda ce qui lui avait plu dans les contes de la veille, nés de la nuit, de la drogue et des dieux, pour qu'il accepte de conclure l'alliance.

Arekh lui-même n'y avait guère vu de sens. Sans doute un devin aurait-il pu les déchiffrer avec précision.

Pourtant...

Pourtant il y avait quelque chose, pensa-t-il tandis que Marikani parlait du fleuve et des convois d'épices qui remontaient par la route du sud en passant par la capitale d'Harabec. Quelque chose qui n'avait fait qu'appuyer le soupçon étrange, l'idée qui lui avait traversé l'esprit quand il avait entendu les histoires de la vieille tutrice, là-bas, dans le Palais d'Été. Si les contes étaient envoyés par les dieux, alors ils avaient pour but de prévenir...

Comme pour préciser sa pensée, Liénor arriva à son tour sur la barge et s'assit sans un mot auprès de sa maîtresse. Elle aussi semblait sereine en un si beau matin. Elle avait revêtu une robe beige au col orangé, empruntée sans doute à une des Exilées. La couleur seyait mieux à son teint que le gris et le noir qu'elle portait d'habitude, et la brise avait donné un peu de rose à ses joues. Ses cheveux étaient très noirs, bien plus foncés que ceux de Marikani, et le contraste avec ses yeux bleus aurait pu être considéré comme séduisant par ceux que la couleur turquoise ne repoussait pas.

Turquoise... Non. Les yeux de Liénor étaient gris aux reflets bleus, pas turquoise, pas du bleu très clair, inhumain, presque reptilien des esclaves. Mais il y avait eu des croisements. Malgré les interdictions divines, les maîtres

avaient forniqué avec les femmes du Peuple turquoise... Les âmes des humains étaient noires, elles l'avaient toujours été. Au fil des millénaires, certains esclaves étaient nés avec les cheveux bruns, les yeux noisettes, leur peau avait pris les reflets dorés des races libres. Parfois même, la tache turquoise qu'ils avaient derrière les omoplates, le symbole de leur captivité depuis qu'Ayona avait lu leur destin dans les étoiles, s'effaçait, légèrement ou complètement.

Le danger était grand de les confondre avec les hommes libres. Par bonheur les prêtres gardaient des registres, du moins dans les régions les plus civilisées.

Arekh continua à observer Liénor. Il ne savait pas encore que faire de son soupçon... ou était-ce déjà une certitude ? Au fil des années, certaines de ses meilleures certitudes avaient reposé non sur des faits, mais sur des intuitions.

Liénor sentit qu'on l'observait et lui rendit son regard. Arekh y lut de la méfiance, et quelque chose de plus, quelque chose qu'il n'y avait pas la veille.

« *Que veut-il ? Que sait-il ?* »

Ou peut-être n'était-ce que son imagination...

Et même s'il avait raison, que faire de cette connaissance ? « *Mais que dois-je faire d'un tel secret ? demandait le jeune prêtre à son dieu. Il est si lourd.* »

Le secret, si c'en était un, n'était pas lourd... seulement irritant.

— Pouvez-vous faire envoyer un message à la cour d'Harabec ? demandait Marikani. Je dois demander à Paranh d'envoyer des troupes me chercher. Les soldats n'auront qu'à se masser à la frontière sud de la cité... sans faire de scandale.

La Maître des Exilés hocha la tête.

— Bien sûr. Mais ils doivent déjà savoir que vous êtes là. Le récit de votre aventure a dû faire le tour des Royaumes, vous savez. La princesse d'Harabec sur le Joar, chez les Exilés... Les nouvelles vont plus vite que le vent.

— Vrai... mais Banh a besoin d'un ordre écrit de ma part pour envoyer un détachement. Officiellement, il aurait même besoin de mon sceau. Il devra s'en passer, soupira Marikani. Je n'ai pas emporté mon écritoire en voyage.

— Très bien, dit le Maître des Exilés en se rapprochant. (Sa voix changea et Arekh comme Liénor levèrent les yeux.) Dans combien de temps vos troupes peuvent-elles arriver au sud du fleuve ?

Marikani réfléchit.

— Le message peut être acheminé en quelques jours. Mais il leur faudra un peu de temps pour mettre l'expédition en place, surtout s'il y a ... des oppositions, dit-elle sans donner de détails. Banh n'est pas un rapide et les choses se font lentement à Harabec, du moins quand je ne suis pas là pour les hâter. Disons, quinze jours, peut-être ?

— Princesse Marikani, vous devez trouver une autre solution. Nous ne tiendrons pas jusque-là.

Un petit vent se leva, faisant clapotter le lac. Marikani garda le silence.

— Le bourgmestre ne peut pas... attaquer tout ça, dit Liénor en désignant la pièce d'eau et les barges.

Le Maître des Exilés soupira.

— Il en meurt d'envie, belle damoiselle, croyez-moi ! Pourquoi croyez-vous que nous cherchions des alliés ? Je ne pense pas à une attaque directe... pas tout de suite, pas lui. Mais il pourrait vous arriver... un accident. Des bandits « inconnus » pourraient nous attaquer cette nuit et la barge où vous êtes être coulée et tous ses occupants noyés. Le bourgmestre nous fera des excuses le lendemain. « Des pirates de rivière se sont introduits dans la ville, nos hommes n'ont rien vu, désirez-vous une compensation financière pour les vies perdues ? » La pression politique est énorme, damoiselle Liénor. En ce moment même des envoyés de l'émir doivent être dans la tour du commerce, en train de négocier, de menacer... Pensez-vous que ce pauvre bourgmestre tienne le choc ?

— Je comprends, dit Marikani. Je vais dire à Banh de se hâter.

Mais Arekh lut dans le regard du Maître des Exilés que ce ne serait pas assez.

Chapitre 9

Deux jours passèrent et le Maître des Exilés ne reparla pas des contes nés de l'union des esprits, ni de la situation précaire dans laquelle se trouvaient ses invités. Il se montra discret, laissant ses trois hôtes se reposer, rêver sur les barges ou dans le grand vaisseau.

Rêver, et attendre. Le message à Banh, le conseiller privé de Marikani, était parti quelques heures après la discussion ; la lettre allait descendre le Joar sur un bateau de pêche et, le Maître des Exilés l'avait promis, elle serait remise à Banh en mains propres. Il était assez sûr de ses alliés pour le jurer. Si ces alliés étaient des commerçants que les Fils du Joar tenaient par l'argent, Arekh voulait bien lui faire confiance. L'appât du gain était une manière puissante de s'assurer des hommes.

Hélas, il restait tant d'incertitudes. Banh pourrait-il envoyer l'armée ? La situation à Harabec n'avait-elle pas basculé ?

Et s'il n'y avait pas de réponse ?

Oui, il n'y avait rien à faire qu'attendre.

Le Royaume des Exilés était un endroit agréable. Le clapotis de l'eau berçait les journées et les nuits. La nourriture était variée et délicieuse, les bruits de la ville, les appels des marins et les conversations animées avec les marchands résonnaient comme une musique sur un fond de ciel, de toits et d'oiseaux.

Le quatrième jour, Arekh sortit discrètement du labyrinthe de bois et passa « sur terre ».

Ce ne fut pas très difficile. Des commerçants faisaient des allers-retours réguliers entre les quais et les barges pour traiter avec les Exilés ; les bateaux venant du nord s'arrêtaient à l'ouest de la pièce d'eau pour faire des livraisons. Leurs cargaisons, déchargées par les marins, étaient empilées dans de grands hangars sur pilotis appartenant aux Fils du Joar. Les Exilés

revendaient ensuite les marchandises au détail aux habitants et aux boutiquiers de la Cité des Pleurs.

Arekh, un foulard en turban noué sur sa tête à la mode de la cité, aida au déchargement d'une vingtaine de tonneaux de vin et d'huile, puis sortit tout simplement avec un groupe de citoyens venus s'approvisionner. Il traversa la passerelle, posa le pied sur la place sans que personne ne le remarque. Se dirigeant vers le sud de la ville, il jeta un coup d'œil au centre de la Place des Bourgs. Deux groupes de soldats patrouillaient sur les pavés, un officier surveillait les barges avec une longue-vue, sans doute pour observer les allées et venues de Marikani.

Sa tâche devait être ennuyeuse, pensa Arekh. Marikani ne pouvait rien faire.

La situation était bloquée... comme dans le *yani*, un jeu kiranien. Marikani était sauve, mais elle ne pouvait bouger son pion. L'émir et le bourgmestre entouraient sa case, mais ne pouvaient la capturer... du moins pour l'instant.

Que faisait-on au *yani* quand la situation était bloquée ?

On faisait intervenir un nouveau joueur.

Les quartiers riches de la Cité des Pleurs se trouvaient en hauteur, sur une petite colline, où les belles maisons des notables étaient protégées de l'humidité. De grandes villas y disparaissaient derrière de hauts murs peints de teintes vives reprenant les motifs du blason de la famille qui y vivait. Les portes, hautes, en bois sculpté, étaient gardées ou fermées, et il était impossible d'y pénétrer sans avoir un rendez-vous ou une lettre de créance.

Arekh n'avait ni l'un ni l'autre. Quand il arriva sur le flanc ouest, un vent frais fit disparaître les nuages et le soleil perça dans le ciel, faisant étinceler les couleurs sur les murs.

Là.

Des losanges bleus et verts, une frise, un grand rond blanc barré de noir en signe de deuil éternel. Arekh regarda autour de lui, prit son élan, sauta et se hissa en haut du mur.

Pas d'abolements, pas de cris de gardes. Lentement, il se laissa glisser de l'autre côté.

Dans le jardin, l'herbe était verte et des massifs de fleurs bien taillés entouraient des statues et de petits bosquets. Rien

de bien original : le propriétaire manquait de place. La Cité n'était pas grande et la villa non plus.

Dommage. Quitte à se cloîtrer pour toujours en signe de deuil, autant choisir le lieu le plus vaste possible... Mais la femme qui habitait là n'avait pas eu le choix – c'était dans cette maison que son époux avait rendu l'âme, c'était là que, selon la tradition des Claesens, elle devait rester. Si son mari avait eu la mauvaise idée de périr dans une cabane de pêcheur, ou dans un relais de diligence, c'est là que son épouse éplorée aurait dû finir ses jours.

Arekh avança avec précautions. La maison n'était certes pas la plus luxueuse du quartier, mais elle devait être protégée. Il se jeta derrière le tronc d'un ormier juste à temps pour éviter une esclave âgée portant un panier de fruits qui se dirigeait vers la grande porte, la chaîne à ses chevilles lui laissant juste de quoi avancer.

Il avança vers l'aile gauche de la maison, puis s'immobilisa. Les gardes... trois hommes, en train de jouer aux cartes sur les marches du seuil.

Leurs rires s'élevaient dans l'atmosphère paisible. Arekh fit le tour et arriva derrière la villa pour découvrir une immense cage de métal ornementé, remplie d'oiseaux multicolores et de larges fleurs, donnant sur une terrasse intérieure.

Un coup sec suffit à casser la petite chaîne qui retenait la porte. Il entra et referma la grille avec soin – cela aurait été dommage de laisser s'envoler les oiseaux, et leurs cris auraient attiré l'attention. Dix pas de plus, et il ressortit pour monter sur la petite terrasse qui donnait sur l'arrière de la maison.

La porte était ouverte. Arekh pénétra dans un petit salon obscur... et se retrouva nez à nez avec une femme entre deux âges portant un plateau de thé et des pâtisseries. La femme laissa tomber son plateau, et ouvrait la bouche pour crier quand Arekh la plaqua contre le mur, une main sur les lèvres.

Un bruit derrière lui.

Arekh tourna la tête. Une silhouette se tenait devant l'entrée de la chambre. La femme, d'une grande beauté, n'avait pas trente ans. Un long foulard noir lui passait sur le front, descendait le long de sa nuque pour se nouer à sa taille.

— Qui... qui êtes-vous ? souffla-t-elle.

Arekh lâcha la servante, qui retint un gémissement...

La fenêtre de la chambre était ouverte et quelques rayons de soleil pénétraient par les rideaux tirés. Il aurait suffi à la jeune femme de crier pour alerter les gardes. En vérité, sa religion lui imposait de crier. Une fois cloîtrée, une Claesen veuve ne devait pas poser les yeux sur un homme. Que celui-ci approche de sa chambre était un sacrilège.

Les Claesens étaient peu nombreux, mais présents dans la plupart des villes. Leurs coutumes, considérées comme barbares par la plupart des habitants des Royaumes, étaient très strictes.

Que la jeune femme ne crie pas était la confirmation qu'Arekh attendait. La confirmation d'anciennes rumeurs, d'anciens ragots colportés entre sénateurs, secrétaires, dans les couloirs de marbre du Conseil des Principautés. Si elle ne criait pas, c'était qu'Arekh n'était pas le seul homme à passer en secret le seuil de sa maison. Si elle ne criait pas, c'est que peut-être, se disait-elle, il lui portait un message de celui qui avait droit d'entrer la nuit en toute discréction dans les lieux.

— Madame, que les dieux posent sur vous un regard bienveillant, dit Arekh en s'inclinant. Je viens de la part du Conseiller Viennes. Puis-je pénétrer dans votre chambre ?

La jeune femme hésita... mais elle n'avait pas le choix : c'était accepter ou faire un scandale, et sa position était trop précaire. Après un dernier regard à sa servante, elle fit entrer Arekh, puis ferma les volets de bois.

Arekh poussa la porte derrière lui.

— J'ai menti, madame, commença-t-il, et la jeune femme eut un sursaut terrifié. Rassurez-vous, je n'en veux ni à votre vertu ni à votre vie... Vos relations... d'amitié avec le Conseiller vous permettent certainement de lui envoyer des messages fréquents. Je voudrais que vous lui fassiez transmettre une lettre de toute urgence...

La Claesen le dévisagea, la peur dans les yeux, comme un animal figé sous le regard d'un reptile. Arekh soupira.

— Madame, il ne s'agit que d'une lettre. Je vous assure qu'il vous en sera reconnaissant. Il s'agit d'une affaire politique

urgente et si le Conseiller saisit l'opportunité que je lui offre, les bénéfices pour sa carrière peuvent être immenses...

— Oh.

Quelque chose s'était éclairé dans le visage de la Claesen. Arekh avait touché la bonne corde.

— Il n'est pas en ville, dit enfin la jeune femme. (Elle jeta un coup d'œil vers les volets de bois, comme si elle avait peur d'avoir parlé trop fort.) Il est dans... la propriété de sa femme, à Laï.

Laï n'était qu'à une trentaine de lieues de la Cité des Pleurs. Arekh réfléchit. Avec un bon cheval, et si le messager se hâtait...

— Pouvez-vous quand même lui faire parvenir le message ? Je pense qu'il se hâtera de revenir en apprenant ce qui se passe.

La femme prit une courte inspiration puis hocha brièvement la tête.

— Je le peux. Donnez-moi la lettre.

— Dans un instant, madame, dit Arekh en désignant une table. Si vous permettez d'utiliser votre écritoire, elle sera prête dans moins de trois minutes...

Et en effet, avant que la servante, inquiète, ne passe la tête par l'encadrement de la porte pour voir si tout allait bien, la missive était écrite, séchée, roulée et scellée. Arekh la mit dans les mains de la Claesen et lui attrapa le bras, ce qui la fit frissonner d'horreur.

Arekh ne lâcha pas prise.

— Cette missive est de la plus haute importance, répéta-t-il. Pour le Conseiller Viennes, ainsi que pour d'autres personnes dont la vie en dépend. Ce que vous faites de vos nuits m'importe peu, madame, et votre réputation restera sans tache si le messager se hâte. Par contre, si la missive n'arrivait pas, je risquerais d'être plus bavard...

Sur ce, il salua et, ignorant l'expression horrifiée de la servante, ressortit par la serre, traversa le jardin et repassa le mur au même endroit.

Les gardes jouaient toujours aux cartes, leur conversation paresseuse troublant à peine la paix des lieux. On ne pouvait pas

dire qu'ils brillaient par leur vigilance. Mais peut-être était-ce pour cela, précisément, qu'ils avaient été choisis...

Le Conseiller Viennes franchissait-il lui aussi ce mur tous les soirs ? Ou peut-être passait-il par une entrée secondaire, plus discrète et plus pratique...

Arekh redescendit vers les ruelles plus animées de la ville, flânant près des canaux, observant les allées et venues des femmes, des bourgeois et des bateliers. Là encore il n'y avait plus qu'à attendre, mais il était confiant. Le Conseiller viendrait au moins évaluer la situation.

Amusant. Quand Arekh avait empli, pour son patron de l'époque, de grandes enveloppes avec des documents compromettants sur les membres de l'Assemblée des Principautés, il ne pensait pas utiliser ces renseignements quatre ans plus tard, dans une situation si différente.

Il voyait encore la large enveloppe au nom de Viennes. « Trompe sa femme avec une maîtresse Claesen dans la Cité des Pleurs », avait écrit le patron d'Arekh. « Chantage possible, se renseigner. » Arekh s'était renseigné, mais les jeux politiques de l'époque n'avaient plus fait de Viennes une priorité et aucun chantage n'avait été effectué.

Sur le canal principal, les navires se croisaient avec grâce, voiliers, petits bâtiments de pêche, bateaux commerçants.

Pourquoi s'impliquait-il ? Arekh secoua la tête comme pour chasser la question.

Pourquoi pas ?

Bien sûr, la réponse n'était pas suffisante, mais il n'avait pas envie de réfléchir. Et puis, malgré le danger, la ville était belle, le temps clair et heureux. Il avait échappé à mille morts dans les dernières semaines et sa vie avait pris des détours étranges. Mais le soleil brillait...

Il entra enfin dans un marché couvert, regardant les fruits, les paniers, les guirlandes de fleurs et de fils d'étain noués en l'honneur des dieux. Les odeurs d'épices se mêlaient à celles de la boue, de la viande fraîche, des herbes, de la crasse et des parfums. Des escaliers de bois menaient à une immense mezzanine où se trouvaient sans doute des produits moins communs, mais il n'était pas curieux. Son esprit revenait à la

partie présente. Oui, même s'il ne voulait pas négocier de traité, le Conseiller voudrait être là pour voir se dénouer la situation entre l'émir, le bourgmestre et Marikani. Après... après, il faudrait peut-être le convaincre... Arekh se souvenait du contenu d'autres documents de l'enveloppe, parlant de la construction d'un temple, à propos de laquelle quelques pots-de-vin avaient été échangés...

Mais ce serait la dernière carte à jouer, et elle ne serait sans doute pas nécessaire. Il n'avait pas menti à la Claesen. Si Viennes jouait bien cette main, sa carrière en bénéficierait et...

— Arekh ès Morales del Miras, dit une voix d'homme derrière lui. Vous êtes en état d'arrestation au nom des Principautés de Reynes pour parricide, trahison et meurtres pourpres.

Arekh se figea et il eut l'impression que tout son sang refluait dans ses veines.

Lentement, il se retourna.

Trois hommes se trouvaient devant lui, portant la livrée noir et argent de Reynes. Il jeta un coup d'œil derrière lui, sachant déjà qu'il allait voir... ce qu'il aurait dû voir s'il avait porté attention à ce qu'il l'entourait.

Deux autres hommes, qui se rapprochaient.

Mais il s'était montré distrait, distrait par le futur, alors que le passé venait de le rattraper...

Il s'obligea à respirer, à dénouer ses membres. La Claesen ? Non, elle ne connaissait pas son nom et elle n'avait rien pu déclencher aussi vite.

Pendant des années, il avait tout fait pour que ce moment n'arrive pas. Il avait payé des juges, soudoyé des officiels importants de l'administration de Reynes, offert de grosses sommes à des sénateurs pour bloquer son dossier, pour pouvoir travailler et se déplacer librement dans les Principautés. À la fin, il était si sûr de lui qu'il avait recommencé à utiliser son propre nom.

Et quand il avait été arrêté et condamné à Kiranya, ce n'était que pour une bagarre... que pour un meurtre de hasard, sans signification. Les Kiraniens ne s'étaient pas renseignés à

Reynes pour savoir si d'autres accusations pesaient sur lui. Pourquoi l'auraient-ils fait ?

Le plus grand des hommes déroula une lettre de justice.

— Je ne suis pas sur le territoire de Reynes, déclara Arekh avant qu'il n'ouvre la bouche. La décision ne m'est pas applicable.

Il n'avait même pas essayé de nier... ni son identité, ni la condamnation. Les auxiliaires de justice de Reynes étaient dévoués et implacables. Ils devaient être sûrs de leurs renseignements...

Comment... ?

L'esprit d'Arekh tournait à toute vitesse. Il n'était qu'un galérien anonyme quand il avait mis le pied sur la grève. Personne n'avait de raison de s'intéresser à lui.

Mais il avait décidé d'accompagner Marikani. Et alors la situation s'était renversée.

... *Tout le monde* avait alors des raisons de s'intéresser à lui, de savoir qui il était, ce qu'il faisait là, quelle puissance il servait, quelle influence on pouvait avoir sur lui...

On l'avait vu au village, avant la frontière ; on l'avait vu devant le Joar ; on l'avait vu sur les barges. « On » avait dû retrouver son nom sur les registres de Kiranya. On avait vu qu'il était de Reynes, et on avait...

Non. Trop rapide. Il n'était que depuis quatre jours à la Cité des Pleurs. C'était trop rapide pour que la justice des Principautés, cette effroyable machine à broyer, se mette en route.

On avait dû s'interroger sur son identité avant. Avant leur départ dans les montagnes, dès qu'ils étaient sortis de la galère, sans doute.

Comment ?

L'officier qui tenait la lettre de justice s'inclina légèrement, une lueur ironique dans les yeux.

— Comme vous le savez sans nul doute, *eleni*, dit-il en appuyant de manière sarcastique sur le titre réservé à la haute noblesse, des accords de justice vieux de plusieurs siècles sont en vigueur entre les Principautés et la Cité des Pleurs. Nous sommes autorisés à effectuer nos arrestations sur les territoires

alliés, une fois le sceau d'approbation délivré. Comme vous le voyez, ce sceau est sur la lettre. Veuillez à présent nous suivre.

Les deux autres hommes s'étaient rapprochés et se tenaient maintenant à trois pas derrière Arekh, bloquant sa retraite, tel qu'il était enseigné dans les manuels.

Des manuels qu'Arekh connaissait par cœur.

Il sentit une vague d'écoûrement le traverser. La terreur qui l'avait saisi quand il avait entendu le chef d'accusation était irraisonnée. Ce n'étaient que cinq hommes, il avait affronté pire.

Non, ce n'était pas la situation. C'étaient les mots. Reynes. Son passé.

L'écoûrement montait. Il savait ce qu'il devait faire. Il n'avait qu'une solution. Oui, il connaissait les manuels ; il savait que les auxiliaires étaient envoyés par groupe de cinq pour effectuer les arrestations importantes. Si un groupe disparaissait, il fallait un certain temps à l'administration de Reynes pour en envoyer un autre. Il fallait déterminer la raison de la disparition, faire des rapports, libérer de nouveaux hommes. Cela pouvait prendre des mois.

Des mois qui lui seraient largement suffisants pour quitter la Cité.

Des mois... du temps. Et pour obtenir ce temps, il devait tous les tuer.

Tous.

— Je suis désolé, dit Arekh, et il ne mentait même pas.

Il sortit son épée, l'épée ternie et abîmée qu'il avait échangée au nomade contre la perle de Marikani, et prit la position étudiée qui ouvrait les duels dans les Principautés.

Comprenant le message, les hommes autour de lui sortirent leurs poignards. De longs poignards, solides, presque des épées courtes. L'officier fit un pas en arrière et commença à rouler la lettre de justice. Il ne semblait pas avoir peur. Il avait sans doute confiance en ses auxiliaires, de solides gaillards, habitués à se rendre maîtres de bandits de grand chemin, d'officiers ayant trahi leur pays, de criminels endurcis.

Des hommes qui savaient se battre.

La position qu'avait prise Arekh devait normalement être suivie par un salut, puis par un pas en avant vers son premier

adversaire. Vu sa naissance, et le code de l'honneur de sa caste, ses adversaires attendaient sans doute de lui qu'il suive le déroulement traditionnel des choses.

Mais Arekh avait depuis longtemps perdu toute caste, et tout honneur.

Il baissa la tête, comme pour entamer le salut... puis fit un soudain bond en arrière, prenant ses adversaires par surprise ; il se retourna et d'un geste bref, trancha la gorge d'un des deux hommes qui se tenaient derrière lui. L'homme tomba à genoux, la main posée sur son cou, tentant vainement d'arrêter le geyser de sang tandis que son compagnon poussait un cri d'horreur et de haine. Autour du groupe, dans le marché, les clients qui n'avaient jusque-là guère prêté attention au groupe reculèrent en hurlant.

Arekh évita le coup furieux mais malhabile de son adversaire en rage, se jeta sur le côté, se retourna et enfonça sa lame dans la poitrine de l'officier qui n'avait même pas fini de ranger sa lettre. Celui-ci hoqueta tandis qu'Arekh lui attrapait l'épaule et le jetait sur ses compagnons qui reculèrent, choqués par la soudaineté du massacre. Dix battements de cœur, et deux d'entre eux étaient déjà morts.

Le moment était idéal pour fuir. Mais Arekh ne voulait pas fuir.

Il recula de trois pas de manière à tous leur faire face. *C'est trop facile*, pensa-t-il alors que les trois hommes se jetaient sur lui avec une rage aveugle, et il fit décrire à son épée un arc de cercle rapide, déchirant le front du plus téméraire. Puis il recula de nouveau, sautant derrière un étal tandis que des clients s'enfuyaient en gémissant et que le propriétaire hésitait, se demandant s'il devait défendre ses biens ou prendre ses jambes à son cou.

Les deux survivants ralentirent en le voyant derrière l'amoncellement de paniers, de fruits et de viande. Après un coup d'œil, ils se séparèrent, chacun faisant le tour de l'étal d'un côté pour l'empêcher de fuir.

Mais Arekh n'avait toujours pas l'intention de fuir. Il renversa l'étal sur un de ses adversaires, se tourna vers l'autre, lui envoya un coup de crosse au visage. Le nez éclata, le sang

gicla dans ses yeux et l'homme hurla, quelques instants à peine, avant qu'Arekh ne le fasse taire pour toujours.

Le dernier survivant se relevait. La peur se lut dans ses yeux tandis quand Arekh avançait lentement vers lui, mais il ne recula pas. Encore une fois, ce fut trop simple. Feinte, coup d'épée au visage. La lame lui traversa la tête.

Arekh eut du mal à retirer son épée, qui s'était prise dans les os. Quand il y réussit enfin, il vit l'expression horrifiée du marchand qui l'observait, bouche bée, puis celle des clients du marché qui s'étaient écartés, tremblants, regardant les cadavres.

Plus de cris. Tout s'était passé trop vite, les gens réalisaient à peine.

Arekh vérifia qu'il ne lui restait personne à achever puis essuya sa lame sur les vêtements d'une des victimes. Rapidement, sous les regards des habitants de la cité, il sortit du marché et se perdit dans la foule.

Chapitre 10

Le combat avait été rapide et bien mené, et Arekh aurait dû être satisfait. Pourtant il lui restait un goût amer dans la bouche quand il remonta sur les barges, se mêlant cette fois à un groupe de paysans venus livrer des sacs de farine. Oui, il se sentait mal, mal à l'aise, avec toujours cet étrange écœurement, comme si l'odeur du marché lui collait à la langue. Peut-être y avait-il eu une épice spéciale dans l'air, dont il sentait encore des résidus.

Il aperçut Marikani de l'autre côté de la pièce d'eau, seule, assise le dos contre une caisse, le visage détourné. Elle regardait le lac. Arekh fit un pas vers la passerelle, puis s'arrêta.

Pourtant, il fallait qu'il la mette au courant de ses tractations. S'il avait raison, si Viennes était intéressé, un message pouvait arriver à tout moment avec une proposition.

Mais... mais il ne pouvait pas aller lui parler, pas tout de suite. Il avait besoin d'effacer de son esprit cette rencontre, la lecture du chef d'accusation, le souvenir des uniformes noir et argent. Deux mondes différents venaient de se rencontrer, et cela lui donnait... la nausée, réalisa-t-il soudain.

Ridicule.

Il avait fait bien pire, bien souvent, sans qu'aucune ombre ne le poursuive.

Haussant les épaules, il se força à avancer et s'engagea sur la passerelle. Ils devaient se préparer. S'il avait raison, si la lettre lui était remise, le Conseiller pouvait arriver à la cité le lendemain dès l'aube...

Viennes Al del Marukh, héritier de trois nobles lignées, chef de la Province de Rimes, attaché aux Affaires générales des Principautés et, plus important encore, Haut Conseiller de Reynes, s'assit à la table de réunion avec un sourire affable.

La Maison des Affaires de Reynes, au centre de la Cité des Pleurs, était un bâtiment de pierre à deux étages, dont les

fenêtres s'ouvrant sur la place et le Joar, à l'ouest de la pièce d'eau et de la Place des Bourgs.

De grands oiseaux blancs d'eau douce passaient dans le ciel en lançant des cris rauques. L'air était frais, la pièce sentait le fleuve et le bois vernis.

— Ainsi vous êtes l'héritière en date du royaume d'Harabec, dit Viennes en s'adressant à Marikani sans cérémonie inutile. Charmant petit pays — je l'ai visité avec une délégation, quand j'étais enfant. Enfin... Sans vouloir vous offenser, ma chère, on vous croyait morte. Le Conseil de Reynes a déjà envoyé une lettre de félicitations à votre cousin.

Marikani le regarda, les yeux légèrement écarquillés, avant de rire franchement.

— Vous avez raison, Harabec est un petit pays... mais c'est mon petit pays, et j'y tiens ! Et sans vouloir vous offenser en retour, Maître Viennes, le commerce y est un peu plus florissant qu'à Rimes.

— Ah, bien répondu, belle dame, hélas... Je donnerais cher pour que mes routes soient aussi fréquentées que celles du sud. Mais revenons au cas qui nous intéresse ici... le vôtre. Est-ce encore « votre » petit pays ? D'après mes informations, Halios est déjà maître des lieux. Qui pourrait l'en blâmer ?

Un éclair d'agacement passa dans les yeux de Marikani. Pas de crainte, constata Arekh avec une certaine admiration, d'agacement. Comme si elle avait déjà dû maintes et maintes fois gérer les problèmes posés par le fameux Halios et commençait à en être lassée.

— Je ne l'en blâme pas... du moins je ne le blâme pas maintenant que je suis loin de lui, dit-elle avec un sourire carnassier. Nous verrons quand je serai de retour là-bas.

Maître Viennes eut un petit rire.

— Bien dit, bien dit. Voilà qui montre du caractère, et je vous souhaite bonne chance. Mais pour moi, voyez-vous, le problème reste le même. Je représente les Principautés de Reynes et la sympathie que je peux éprouver pour une jolie fille au regard énergique n'entre pas en considération. Vous êtes en position de faiblesse. Pourquoi devrais-je traiter avec vous, et non avec votre cousin ?

— Justement parce qu'elle est en position de faiblesse, dit Arekh d'une voix tranchante. Depuis combien de temps le Conseil de Reynes essaye-t-il d'obtenir le changement de la route du sel ? Si vous attendez qu'Haliros soit couronné pour traiter avec lui, à qui aurez-vous affaire ? À un jeune roi prétentieux tout heureux de son nouveau pouvoir, qui voudra se faire valoir auprès de la population en jouant au petit coq. Il aura des exigences, il fera traîner les choses simplement pour montrer qu'il a la force de faire patienter les Principautés.

— Arekh parle vrai, dit Marikani avec autorité. Même si je n'ai pas encore passé l'épreuve, cela fait cinq ans que je règne de fait sur Harabec, Maître Viennes. Vous comme moi savons comme les meilleures idées, les meilleurs projets d'alliance ou de commerce peuvent s'égarter entre les bureaux des Conseils et des rois, et mettre des années à se conclure... quand ils sont conclus. Aujourd'hui, dit-elle en se penchant vers le Conseiller avec son plus beau sourire, il n'y a que vous et moi. Pas de gratté-papier, pas de commissions. En une heure, nous pouvons avoir réglé une affaire vieille d'une décennie. Vous pourrez retourner à Reynes en étant celui qui, seul, et avec une rapidité sans rivale, s'est arrangé pour faire de Reynes la ville étape principale du commerce du sel...

Une expression fugitive sur le visage du Conseiller montra à Marikani qu'elle avait tapé juste.

— Nous sommes tous deux d'accord sur les bénéfices mutuels de cet éventuel traité, aya Marikani, dit-il. Ce n'est pas le problème. Supposez que nous le signions et que vous vous fassiez tuer ou capturer dans ces murs, avant d'avoir rejoint Harabec ? J'aurais alors entre les mains un papier sans valeur.

— Et c'est pour ça qu'une fois le traité signé, il devient de votre intérêt que Marikani sorte de la ville vivante, expliqua Arekh. Et c'est pour cela que nous sommes là. Pour que nos intérêts se rejoignent.

Les oiseaux blancs repassèrent devant la fenêtre avec des cris rauques. Un groupe d'enfants courait dans la rue, leurs voix et leurs rires montant gaiement vers le deuxième étage.

Ils n'étaient que quatre dans la pièce : le conseiller, Marikani, Liénor et Arekh. Nul à part eux et le Maître des Exilés

ne savait que Marikani avait posé le pied sur la terre ferme. Si la nouvelle s'ébruitait, c'était la fin.

— Toujours aussi retors, hein, Morales ? dit le Conseiller en se tournant vers Arekh. (Il donna une claqué affectueuse sur l'épaule de Marikani.) Ainsi il travaille pour vous, maintenant. Bonne acquisition.

Arekh ne dit rien, mais sentit à côté de lui une qualité de silence qu'il connaissait bien : Marikani et Liénor avaient beau ne faire aucun commentaire, elles étaient encore une fois toute ouïe.

— Il ne m'a pas coûté très cher, déclara Marikani avec un fin sourire.

— Certains d'entre nous se demandaient où vous étiez passé, Morales, reprit Viennes sans relever le commentaire. Vous travailliez pour ce type, là, le sénateur... Puis, plus de nouvelles.

— Mon contrat avec Im-Ahr s'est achevé il y a six mois, dit simplement Arekh. Depuis, j'ai... vu du pays.

— Très bien, très bien... Comme je disais, bonne acquisition... S'il y a quelqu'un qui puisse vous sortir de ce trou à rats, aya Marikani, c'est bien lui...

Le Conseiller se leva, puis prit des cigares dans une petite armoire. Il en offrit à ses invités, qui refusèrent, puis fuma lentement, sans rien dire, regardant parfois la table, parfois la fenêtre.

— Il va falloir élargir la route dans les plaines et l'assainir dans la région des marais, dit-il enfin. Il y aura des ponts à construire. Harabec prendra-t-il une partie des frais à charge ?

— Certainement pas ! dit Marikani en riant. Allons, Conseiller, vous savez bien que les péages vous permettront largement de rentrer dans vos fonds, et plus encore...

Viennes se contenta de hocher la tête sans insister, puis il se leva, frappa à la porte et donna quelques ordres. Un des clercs finit par monter avec du papier et une plume et la rédaction du traité commença. Le clerc eut un léger sursaut et dévisagea Marikani quand il comprit à qui il avait affaire, mais, bien éduqué, il ne fit aucun commentaire et continua d'écrire.

Les heures passèrent et Viennes fit monter un repas ; il fit aussi un petit discours à ses employés en menaçant de faire pendre haut et court tous ceux qui parleraient à l'extérieur de leur « invitée ». Vu le regard effrayé de la femme qui leur servit le repas, la menace sembla être prise au sérieux.

Au bout de vingt pages, le traité n'était toujours pas terminé, mais le vin et un plat de poulet aux abricots et aux amandes avait réjoui les coeurs et détendu l'atmosphère. Viennes semblait à chaque minute qui passait peser les avantages futurs de la situation, et une lueur brillait dans ses yeux.

Ils se penchèrent un long moment sur le passage du Nasserî, et sur la question des cascades. Il fallait un nouveau pont ; s'il passait au sud, la route privilégiait Sleys, ce que ni Harabec, ni les Principautés n'avaient envie de faire. Mais Sleys était un petit pays industriels et très religieux ; les temples possédaient environ vingt mille esclaves qui pourraient être loués facilement pour construire la portion de route manquante.

— Savez-vous que c'est ici qu'a été tenu le Concile décidant du sort du Peuple turquoise ? déclara Viennes quand ils se furent mis d'accord. Ici même, au cœur de la Cité, il y a... trois mille quatre cent trente ans, si je me souviens bien. Nous sommes au lieu même d'un des événements majeurs de l'histoire des Royaumes, ajouta-t-il avec un sourire satisfait.

Il servit un verre de vin à Liénor, qui avait détourné les yeux et regardait avec un étrange intérêt les reflets sur la carafe en cristal. Il y eut un court silence avant que Marikani ne demande, d'une voix que Arekh trouva excessivement prudente :

— Ici ? Je pensais que c'était au Grand Temple de Sleys. Ayona n'en était-il pas originaire ?

— Ayona est né à Sleys en effet, et c'est là qu'Um-Akr lui a inspiré la découverte de la Rune, expliqua Viennes. Mais le Concile qui a entériné la condamnation s'est tenu ici. C'est pour cela que la ville a été renommée la Cité des Pleurs, aya Marikani. Il y a trois millénaires, elle s'appelait la Cité de l'Eau Rieuse, ce qui était plus approprié, je trouve...

— La Rune, répéta Liénor d'une voix froide. Pratique, non ?

Le Conseiller la regarda, étonné.

— Pratique, damoiselle ?

— Pratique, oui... Que le Haut Prêtre Ayona ait découvert que la constellation reproduit la Rune de la Captivité... alors que nous n'avions pas de terres à offrir à ces gens, ni de travail à leur donner. Et voilà que le Haut Prêtre découvre une rune qu'il n'avait jamais vue auparavant... Oui, je trouve ça pratique.

Marikani jeta un regard presque effrayé à Liénor, et Arekh vit en ce seul geste tous ses soupçons confirmés. Il se tourna vers le Conseiller. Viennes allait-il accuser Liénor d'hérésie ?

Des hommes avaient été brûlés pour moins que ça... s'ils étaient mal vus par le pouvoir en place, bien sûr.

Mais non. Le Conseiller secoua la tête, amusé.

— Ma chère, vous mettez le doigt sur une controverse qui a animé plus d'un débat religieux à Reynes, je vous assure. La rune était-elle là de toute éternité et Um-Akr a-t-il ouvert les yeux à son disciple ce soir-là ? Ou une nouvelle étoile est-elle apparue en ces mêmes heures pour terminer la rune ? Nul ne le saura jamais, j'imagine, mais si cela amuse les prêtres...

Viennes fit un geste vague et méprisant. Arekh avait la même opinion des discussions interminables des théologiens. Les dieux tissaient la fabrique de la réalité, tel était dit dans la chanson de la création : l'avenir, le présent et le passé étaient entremêlés dans les fibres et les fils du destin des humains n'étaient que quelques maigres broderies. Il était donc inutile – et impossible – de tenter de percer les desseins des dieux, ou leurs raisons, d'essayer de trouver un principe à leurs actions. Leurs raisons étaient par définition hors de portée de l'esprit de l'homme...

Et les prêtres ou les philosophes qui affirmaient comprendre leurs intentions n'étaient que des fous, ou des ambitieux voulant créer des mouvements religieux pour pouvoir mieux détruire leurs ennemis.

Les hommes et les femmes du Peuple turquoise étaient arrivés de l'est, tribu par tribu, en l'an vingt du calendrier d'Ayona. D'après les registres, il faisait froid, très froid en cette

période où l'humanité sortait à peine des années sombres qui avaient suivi la chute du dieu qu'on ne nomme pas. Il faisait si froid que le détroit glacé du nord-ouest avait gelé... et c'était par là que les réfugiés étaient arrivés, hâves, gelés et affamés, chassés de leurs mystérieuses terres, loin là-bas à l'est, par le froid, ou quelque catastrophe naturelle...

La cause exacte de leur exil, il était impossible de la connaître, car leur langage était inhumain et il était impossible de communiquer avec eux. Alors que les habitants des Royaumes parlaient tous un dérivé du langage des anciens empires, le hâna, et que même les dialectes les plus étranges avaient une racine commune, la langue du Peuple turquoise n'avait aucun sens, aucune grammaire compréhensible pour les habitants de ce temps. Leurs accents rauques étaient étranges et terrifiants. Et leur apparence... une peau blanchâtre, si mince qu'on voyait parfois de fines veines bleues y affleurer, des cheveux si blonds qu'ils en étaient presque blancs, des yeux clairs, bleu éclatant, turquoise, glacés et inhumains.

Et le défilé n'arrêtait pas – par centaines, par milliers, ils arrivaient – les temples n'avaient pas assez de nourriture pour eux, ni de place pour les coucher.

Alors Ayona, le plus grand esprit du siècle, le même qui sous le règne d'un souverain de Sleys dont l'histoire avait depuis oublié le nom avait inventé un calendrier encore utilisé plus de trois millénaires plus tard... Ayona, donc, avait eu une révélation. Inspiré par Um-Akr, il avait vu dans la constellation de la Roue les lignes de la Rune de la Captivité. Au centre de la Roue se trouvait une étoile turquoise, qui n'avait pas encore été interprétée dans les écrits religieux.

La vérité était claire. La Rune de la Captivité encadrait l'étoile turquoise, l'enserrait dans sa condamnation divine.

Les dieux leur offraient le Peuple turquoise en esclavage.

Preuve avait été faite de l'interprétation d'Ayona quand les prêtres s'étaient aperçus que les membres du Peuple turquoise avaient tous une tache bleutée entre les omoplates, signe d'infamie, d'un crime atroce qui resterait à jamais inconnu et qui avait signé leur condamnation éternelle.

Devenus esclaves, les membres du Peuple turquoise avaient d'abord été propriété des prêtres et des temples, puis, au fil des siècles et de leur reproduction, on avait vendu des familles à de riches particuliers. Le temps avait passé et les esclaves étaient devenus partie intégrante de la société ; dans certaines régions, même les pauvres paysans en avaient un ou deux pour tirer les charrues.

Les esclaves étaient captifs de droit divin ; rien, même le désir ou l'argent de leurs maîtres ne pouvait les libérer. Le crime inconnu qu'ils avaient commis avait noirci leur âme, si on les avait laissés se promener en liberté, quelles perversions supplémentaires auraient-ils apportées à la société ?

Arekh observa Liénor en silence. Celle-ci avait son regard tourné vers la fenêtre.

Encore une fois, il se demanda ce qu'il devait faire. Liénor semblait fidèle à Marikani. En maintes occasions au cours de ce voyage, elle aurait pu vendre sa maîtresse...

Bien sûr, si Arekh avait raison – et le regard de Marikani à Liénor le prouvait – Marikani la tenait par cet effroyable secret.

Le Conseiller Viennes et Marikani s'étaient remis à discuter de la construction des ponts. Arekh continuait à réfléchir. La nature de Liénor n'était peut-être qu'un détail dans les courants politiques qui s'affrontaient aujourd'hui, mais c'était un détail important. Si proche de Marikani, si proche de son oreille, comme il était dit dans le conte, quelle influence pouvait-elle avoir ? La trahison serait si facile...

Si Marikani était la seule à connaître le secret de Liénor – deux fillettes, élevées ensemble, un échange... non, Marikani ne pouvait rien ignorer – Liénor n'avait-elle pas intérêt à ce que Marikani disparaisse ?

Pourtant, non... Ce n'était pas ce qui était en jeu entre les deux femmes, Arekh devait l'admettre malgré l'hostilité qu'il portait à Liénor. Entre elles il semblait exister une réelle amitié.

Arekh tenta de se concentrer à nouveau sur la discussion en cours, mais son esprit dérivait. Les contes, l'avertissement des dieux – car comment pouvait-il expliquer autrement la naissance spontanée de l'histoire sur ses lèvres – tout cela devait avoir un sens, une raison d'être ?

Devait-il agir ? En ce cas les dieux avaient choisi comme messager un être bien vil ; n'était-il pas, lui aussi, aussi perverti que Liénor ? Il s'était toujours considéré comme condamné par les dieux... mais peut-être fallait-il une âme noire pour savoir en reconnaître une autre ?

Le front pur de Marikani était penché sur le traité. Une brise fraîche entra par la fenêtre, portant avec elle les bruits heureux de la cité. Les habitants vivaient sans se soucier des sombres secrets de leurs visiteurs. Ou peut-être avaient-ils eux-mêmes leurs sombres secrets.

— Cent hommes devraient venir me chercher à la frontière sud de la Cité, dans une dizaine de jours, expliqua Marikani. J'ai écrit à mon secrétaire d'État à ce sujet.

— Croyez-vous que votre cousin laissera faire ?

— Il ne peut aller contre... Refuser d'envoyer les troupes me chercher serait dangereux, expliqua Marikani. Sa traîtrise serait trop évidente. Tant qu'il n'est qu'héritier, sa position est encore faible. Et Paranh m'est tout dévoué.

— Le problème, intervint Arekh, c'est que les Exilés ne sont pas certains de pouvoir protéger aya Marikani pendant dix jours encore. La tension est trop grande, et leur position précaire. Par contre, si elle était sous la protection de Reynes... Pensez-vous que le bourgmestre oserait s'attaquer aux Principautés ?

— J'aimerais bien l'y voir, dit Viennes. Parfait, aya Marikani, nous allons organiser l'affaire. Mais pour vous faire entrer officiellement ici – car, nous sommes d'accord, ni vous ni moi n'avons eu officiellement cette réunion – il me faut un deuxième sceau. L'accord de deux Conseillers est nécessaire pour une décision de cette importance. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il aussitôt en voyant les regards autour de la table, ce sera vite fait. Un aller et retour à cheval chez un ami, à trente lieues d'ici... Deux jours de voyage, à peine. Pouvez-vous tenir deux jours ?

Ils partirent de la maison comme ils étaient venus... par la porte de derrière, déguisés en marchands. Liénor et Marikani avaient des fichus sur leur tête et des paniers de fruits dans les bras. Le Maître des Exilés les avait faits sortir de nuit, au bord d'un canal discret, mais ils prirent moins de précautions pour

revenir, traversant le grand marché de la place jusqu'à la pièce d'eau et faisant signe à une barge de s'approcher.

Des marchands les observèrent curieusement et dès que Liénor passa sur la barge, de petits groupes se formèrent pour commenter.

Mais la barge s'éloigna vite. Arekh regarda le marché et les curieux. Décidément, la ville était dangereuse. Un nid de serpents et de crabes dans la boue, encore, comme toutes les cités des Royaumes...

Arekh haussa les épaules, tentant de chasser ses idées noires. Si les regards soupçonneux de quelques badauds suffisaient à lui gâcher la journée, il n'en aurait pas souvent de bonnes. Mais il y avait aussi Liénor, dont la seule présence l'irritait maintenant.

Depuis le petit échange qu'elle avait eu sur le Peuple turquoise avec le Conseiller, elle semblait observer Arekh. Celui-ci surprit son regard sur lui trois fois pendant l'après-midi, ce qui l'agaça. Elle sentait ses soupçons, et... et quoi ?

Il n'y avait rien à faire.

La soirée, pourtant belle, ne fit rien pour améliorer son humeur. Marikani avait raconté l'entrevue au Maître des Exilés qui en avait paru satisfait. Pour fêter la nouvelle, il avait organisé un dîner impromptu sur la grande barge. Le vin avait coulé, une musique trop suave au goût d'Arekh était montée vers les cieux et maintenant le Maître des Exilés était assis trop près de Marikani, qui souriait avec un peu trop de grâce. Les fumées d'encens brouillaient l'atmosphère et Marikani avait bu. Quand les deux premières lunes montèrent au-dessus de la constellation de la Roue, le Maître des Exilés essaya de l'entraîner sur la barge où se trouvait sa tente, mais si Marikani continuait à sourire – et même à rire – elle ne se laissa pas faire.

Arekh hésitait à intervenir quand un bruit d'eau se fit entendre près d'un ponton, au sud. Aussitôt, les rires disparurent et les Exilés se tendirent. Mais ce n'était qu'un homme, habillé à la mode de Reynes et qu'Arekh se souvenait avoir vu dans la Maison des Affaires quand ils étaient partis.

L'homme marcha dans le Joar, droit vers eux ; il avait de l'eau jusqu'à la poitrine quand il atteignit la barge.

Il donna un rouleau de bambou à Marikani puis repartit, vaguement ridicule, jusqu'au ponton.

— Il faut savoir nager quand on fait le messager dans cette ville, dit la femme rousse derrière eux.

Un court silence suivit tandis que Marikani ouvrait le cylindre, brisait le sceau du Conseiller Viennes et lisait le message.

Elle le passa à Arekh.

La musique jouait toujours, mais on aurait dit que l'encens s'était dissipé.

Chère amie, disait le Conseiller de ce style fleuri utilisé pour noyer les informations quand on avait peur que le message soit intercepté, tout se met en place comme prévu pour notre affaire. Je voulais simplement vous avertir qu'un membre de notre personnel a disparu après notre conversation ; je vous conseille de vous montrer prudente.

Arekh regarda autour de lui... la nuit paraissait toujours aussi innocente. Pourtant... pourtant, si un employé de la Maison des Affaires de Reynes manquait à l'appel, on pouvait supposer que les représentants de l'émir dans la Cité étaient maintenant au courant de leur conversation... et qu'un peu d'or allait bientôt changer de mains.

Le Maître des Exilés fit signe aux musiciens de continuer et aux danseurs de ne pas arrêter leurs pantomimes. Si quelqu'un les observait de la côte, il voulait que rien ne paraisse anormal.

Marikani s'approcha avec le message et ils eurent une longue conversation. Puis elle s'éloigna, pensive, tandis que le Maître des Exilés lançait :

— Une démonstration de pouvoir, de la part de l'héritière des rois-sorciers d'Harabec. Ne serait-ce que pour les rassurer.

Marikani hocha la tête, puis commença le rituel de protection.

Les préparatifs prirent des heures, et les Fils du Joar se prêtèrent à la cérémonie. Les barges furent rassemblées en un immense cercle tandis que quatre d'entre elles étaient réunies avec des cordes, au milieu, pour créer une sorte d'esplanade. Un

grand feu y fut allumé, préparé sur une immense plate-forme de pierre sur laquelle les Exilés avaient l'habitude de brûler des bûches. Arekh craignit que les flammes ne se propagent à la barge, mais ils n'en fut rien.

Alertés par les immenses flammes, les habitants de la Cité commencèrent à se réunir sur les berges. Les chandelles s'allumèrent aux fenêtres tandis que les bourgeois de la place se demandaient ce qui se passait.

Sur les barges, Arekh sentait l'excitation monter chez les Exilés. Habitués à respecter l'intimité de chacun, ils demeuraient silencieux, mais suivaient de leurs yeux brillants chaque geste de la sorcière étrangère... de la fille des dieux, de la princesse qui avait mis le pied dans leur royaume de bannis. Les problèmes politiques, les tractations commerciales, tout était oublié. Il n'y avait que la magie, la magie du rituel mais aussi celle qui unissait les hommes aux dieux, aux rois, à l'autre monde, à l'inconnu qui les effleurait comme une aile.

Marikani n'avait pas de toge rituelle, et c'est drapée dans un grand pan de tissu orange qu'elle traça les contours de la rune de protection, du calcaire broyé délayé avec de l'huile en guise de peinture sacrée. Le dessin courait en entrelacs complexes sur quatre barges, et au signe de Marikani, une femme aux cheveux noirs entama un chant : pas un chant sacré, une simple ballade amoureuse aux accents connus de tous... Mais quand tous les Exilés la reprirent, leurs voix auraient pu être celles des fidèles du Grand Temple de Reynes au jour du solstice, et Arekh eut l'impression de sentir, tangible, le pouvoir de la Rune prendre forme.

Marikani dut percevoir quelque chose également car elle se plaça debout au milieu de la rune, et, les bras levés, fit les mouvements lents et modulés de l'incantation, une danse reptilienne qu'elle accorda à la mélodie et qui prit de la vigueur et de la puissance tandis qu'elle accélérerait chacun de ses gestes, et la chanson suivit, les Exilés accélérant leur rythme eux aussi jusqu'à que le chant et la danse ne fassent qu'un...

Marikani s'arrêta enfin, en sueur, ses longs cheveux bruns défaits, sa toge lui tombant de l'épaule. Les Exilés placèrent des lanternes à chaque intersection du tracé de la rune.

L'air était calme, pesant, silencieux tandis que Marikani s'asseyait au centre et se concentrat.

Puis elle se leva et franchit avec précaution le tracé pour sortir.

— Que nul ne rompe le tracé de la Rune !

Il sembla à Arekh que l'air au-dessus du dessin tremblait légèrement : une très fine brillance paraissait émaner des lignes.

— Et maintenant, reprit Marikani, dansez, chantez, bougez ! Le pouvoir du rituel est né de vous, de votre chant, c'est votre volonté qui le rendra puissant ! Plus vous serez heureux, plus vous ferez du bruit et de la lumière, plus le sort protégera les Exilés contre les ennemis et les forces de la nuit !

Un ululement de joie accompagna ses paroles et les Exilés reprirent leur fête : ils dansaient et jouaient maintenant sur toutes les barges, et la surface de l'eau était un tableau vivant et mouvant de couleurs et lueurs se mêlant aux reflets froids de la nuit.

Les berges étaient maintenant noires de monde : de nombreux habitants étaient venus aux nouvelles, se demandant ce qui avait pris aux Exilés de faire une fête pareille alors que ce n'était pas le jour du solstice. Certains tentaient d'apercevoir Marikani, la princesse d'Harabec dont la présence causait tant de troubles... Ils agitaient lanternes et bougies et Arekh se demanda si leur lumière et leur curiosité allaient elles aussi renforcer le sort de protection.

La fête dura toute la nuit et une partie du matin, et le feu entretenu continua à monter haut dans le ciel. Aucun envoyé de l'émir ou du bourgmestre ne fit son apparition. Même sans la Rune de Protection, il n'aurait sans doute pas pu approcher, il y avait trop de monde, de lumière et d'oreilles attentives.

Le soir suivant arriva sans nouvelles du Conseiller. Il avait parlé de deux jours et les deux jours n'étaient pas passés, il n'y avait donc pas à s'inquiéter... mais la tension montait chez Marikani, et Liénor et Arekh en étaient affectés par contrecoup.

D'ailleurs, leur inquiétude n'était pas sans fondement. Arekh savait le calcul que Marikani devait faire. Ils avaient quitté Viennes en fin d'après-midi, la veille. Si un employé avait bien trahi le secret de Reynes pour se précipiter chez le

bourgmestre, il lui avait fallu sans doute quelques heures pour se faire entendre, pour convaincre ensuite les envoyés de l'émir de la véracité de ses informations, pour que ceux-ci s'assurent de son identité...

Ensuite, le bourgmestre et les envoyés de l'émir avaient dû réfléchir à ce que l'alliance entre Marikani et Viennes allait signifier. Ils devaient avoir appris où Viennes était parti, et pourquoi... et toutes ces heures perdues menaient sans doute à ce jour, à ce soir. Au moment où, s'ils étaient bien informés, les ennemis de Marikani réalisaient enfin qu'ils perdraient toute chance de lui nuire au moment où elle passerait sous la protection des Principautés.

Le moment où ils réalisaient qu'il fallait agir vite, et fort...

Cette nuit.

Au soir, Marikani renouvela le rituel. Les flammes jaillirent de nouveau sous le ciel nocturne, les danses et les chants reprirent. Mais les Exilés étaient fatigués ; la nuit blanche de la veille avait laissé des traces. La joie n'était plus aussi spontanée, les réjouissances aussi vives. Les habitants, moins curieux que la veille, avaient peu à peu déserté les quais, et les berges se trouvèrent quasi désertes quand la nuit tomba.

Les lunes étaient dissimulées par des nuages d'orage, mais aucun orage n'était en vue.

Magie, pensa aussitôt Arekh.

Marikani n'était pas la seule à jouer avec les ombres des dieux et une sorcellerie était l'œuvre.

Les Exilés continuaient à danser, mais autour d'eux l'air devenait étrange, à la fois glacé et d'une clarté anormale. Le Maître des Exilés frissonna, prit une bouteille d'alcool et la fit tourner parmi les danseurs, comme s'il voulait réchauffer leur passion.

Les lanternes brûlaient aux intersections.

Le ciel devint plus noir encore. Les étoiles avaient disparu, et un vent froid souffla sur les lanternes.

L'une d'elles s'éteignit.

Le Maître des Exilés posa la bouteille, marcha à sa tente et sortit une courte épée d'un petit coffre en bois.

Liénor ralluma la lanterne. Marikani regardait le ciel sans rien dire.

Les heures passèrent. L'épuisement avait atteint les danseurs. La plupart s'étaient écroulés, endormis, sur les barges adjacentes, d'autres discutaient à voix basse. Pas une chandelle ne luisait aux fenêtres de la ville.

Liénor était assise au bord de la barge, les pieds dans l'eau.

Arekh était mieux debout pour surveiller les alentours, mais lui non plus n'avait pas dormi la veille et ses jambes étaient lasses. Il s'assit, le dos contre le mât.

Oui, une sorcellerie était à l'œuvre. Il le sentait dans l'air, dans la lumière étrange du ciel.

... Dans son esprit... s'insinuant comme une vague d'encre...

Arekh essaya de bouger, mais ses membres étaient lourds comme la pierre d'une statue. Les chandelles vacillèrent, son esprit devint noir...

Un cri de femme le sortit de l'abîme.

Arekh bondit sur ses pieds. Il avait dormi... Combien de temps ? Il faisait très froid à présent et le feu était presque éteint ; trois lanternes étaient tombées et quelque chose... quelque chose rampait sur la barge.

Puis le chaos éclata. On se battait sur la gauche, on courait sur le ponton : des hommes avec des torches, au moins une vingtaine, prêts à envahir les barges. D'autres nageaient vers eux, mais il y avait autre chose, oui, ce qui rampait sur le bois...

La barge pencha et Arekh réagit enfin, attrapant une cape, l'allumant au feu d'une lanterne et la lançant vers la forme noire qu'il avait repérée. La lumière jaillit, des cris résonnèrent derrière lui et même Arekh eut un mouvement de recul. La bête était jaune et écailleuse, aux yeux de boue. Épaisse comme une cuisse, longue comme deux jambes, elle rampait vers la rune...

La barge pencha de nouveau et Arekh vit que d'autres créatures nageaient dans les eaux noires. Sur sa gauche, une barge était en flammes et les Exilés se battaient avec rage. Deux hommes sautèrent du ponton sur la barge voisine de celle où ils se trouvaient et soudain le combat envahit le lieu du rituel comme une marée. Les créatures continuaient leur avancée,

montant sur le bois telles des vers ; Arekh chercha Marikani des yeux et la trouva la dague à la main, non loin du Maître des Exilés, prêt à se défendre. En trois pas, Arekh la rejoignit, la saisit par la taille et sans écouter ses protestations, l'envoya à l'intérieur de la rune.

Mais les chandelles étaient tombées et l'eau qui allait et venait commençait à effacer le dessin. Soudain la barge qui avait pris feu bascula dans l'eau ; les flammes disparurent, et avec elles la principale source de lumière de la scène.

La pièce d'eau était maintenant plongée dans l'obscurité. Des hurlements résonnèrent tandis que des ombres sautaient en direction de Marikani, faisant pencher encore une fois la barge et rouler les dernières lanternes. Arekh leva son épée, se préparant à l'attaque...

... puis perdit l'équilibre et roula dans l'eau noire.

On le serrait à la gorge, on l'attirait vers le fond ; dans un geste irraisonné, il ouvrit la bouche et faillit étouffer. Les créatures reptiliennes l'avaient en leur pouvoir... il était vain de lutter contre les animaux des Abysses... des doigts s'enfonçaient dans sa gorge... et Arekh réagit enfin.

Des doigts. Ce n'étaient pas les créatures écailleuses, invoquées sur les barges par les dieux savaient quelle sorcellerie, qui tentaient de le noyer. C'était un humain, un soldat de l'émir sans doute. Les pieds d'Arekh touchaient le fond boueux, il ne voyait rien, ses poumons le brûlaient comme la première fois, sur la galère, mais si son adversaire était un homme il pouvait se battre. Dans un élan de rage, Arekh tordit le bras qui l'étranglait, réussit à lui faire lâcher prise. Il donna un coup de talon au fond pour remonter et s'aperçut qu'il avait pied.

Il se retrouva debout dans l'obscurité, près de la barge, haletant, la vision brouillée. Derrière lui, le combat continuait et des silhouettes indistinctes luttaient en criant. L'eau ne lui montait qu'à la poitrine. Quelqu'un se jeta dans le lac et une immonde bête écailleuse se laissa glisser à sa poursuite. Une odeur pestilentielle s'en échappait et Arekh retint une envie de vomir.

Son adversaire ? Où était...

Quelque chose le frappa à la tête... Un morceau de bois, très lourd. Arekh s'écroula dans l'eau, la respiration coupée, et s'aperçut qu'il n'avait plus son épée. Sans attendre le coup suivant, il se jeta en arrière d'un bond peu élégant : son but était de saisir l'homme qui venait de le frapper, par n'importe quel moyen... le bras, un morceau de vêtement, tout ce qui pouvait lui permettre de l'attirer sous l'eau. Il ne voyait toujours rien, pourtant il réussit à accrocher un visage, à frapper.

L'inconnu poussa un cri...

... féminin...

Arekh le saisit, le plaqua contre le rebord de la barge, fixa son adversaire avec rage et se retrouva face à Liénor.

Il se regardèrent pendant quelques fractions de seconde. La boue dégoulinait sur le visage de la jeune femme et sa lèvre saignait là où Arekh l'avait frappée au visage. La haine luisait dans ses pupilles.

Ainsi elle le trouvait si dangereux qu'elle était capable de tout pour se débarrasser de lui... Même d'essayer de l'étrangler dans l'obscurité en profitant d'une attaque ennemie.

Très bien. Deux pouvaient jouer à ce jeu...

Arekh la saisit à la gorge et l'attira sous l'eau. Il lui suffisait de la noyer, et il n'y aurait plus de Liénor, plus de femelle au sang impur et maudit chuchotant on ne savait quoi à l'oreille de Marikani, plus d'ennemie prête à tout pour convaincre sa maîtresse de se débarrasser de lui. Sans elle, il serait libre de...

... De quoi exactement ?

Liénor étouffait, il la sentait se débattre dans l'eau... Mais elle était plus solide qu'il ne le croyait, et, dans un effort désespéré, elle lui agrippa l'intérieur de la cuisse et tordit, faisait pousser à Arekh un cri de douleur. Il perdit l'équilibre. Liénor était maintenant dans une position plus favorable et elle lui griffa le visage, lui enfonça les ongles dans la paupière. Pour le coup, Arekh lâcha prise et hurla. Il recula dans l'eau, gardant la main pressée sur son œil pour calmer la douleur et entendit Liénor qui remontait sur la barge. Ouvrant les paupières malgré la souffrance, il crut la voir ramasser quelque chose – une arme – et se préparer à frapper.

— Non... !

Marikani. Un cri à moitié étouffé, sur la barge derrière eux, proche du ponton. Pas celle où ils l'avaient laissée, pas celle où elle avait effectué le rituel. Arekh et Liénor tentèrent en même temps de percer l'obscurité.

Le Maître des Exilés se défendait contre trois hommes, d'autres entraînaient Marikani vers la terre. Ils ne voulaient pas la tuer, mais la capturer, pensa Arekh en s'élançant vers le ponton, marchant aussi vite qu'il le pouvait malgré l'eau qui lui montait jusqu'à la poitrine.

Un bruit à côté de lui — Liénor avait elle aussi plongé.

Sur le bois, Marikani se défendait comme une tigresse. Arekh la vit planter sa dague dans le ventre d'un de ses agresseurs avant d'en mordre un autre qui essayait de l'attraper par les cheveux. Les coups n'étaient certes pas académiques, mais ils furent efficaces. L'homme tomba en se tenant le ventre tandis que le second la lâchait, et Marikani profita du répit pour se jeter elle aussi dans l'eau.

Et tout le monde se retrouva dans le Joar. Marikani tentait de rejoindre une barge, n'importe laquelle, tandis que les hommes de l'émir luttaient pour la rejoindre. Liénor frappait au hasard avec un morceau de perche — celui dont elle comptait se servir pour frapper Arekh, sans doute. Celui-ci assomma un inconnu qui s'approchait avant de s'attaquer à un second, qui lui échappa. De toute manière, on n'y voyait rien. La boue maculait les visages et les cheveux, et quand les Exilés se mêlèrent à la scène ils devint impossible de savoir qui était ami et qui était ennemi.

Arekh perdit Marikani de vue. Il la retrouva sur la barge, brandissant une torche au milieu de ce qui restait de la Rune de Protection.

— Union des Esprits ! cria-t-elle, et les flammes semblèrent bondir à sa voix, seule source de lumière dans un univers de boue et d'obscurité. Venez à la Rune ! Recréons la protection !

Après une courte hésitation, les Exilés commencèrent à converger vers la barge. Les hommes de l'émir s'immobilisèrent, se demandant ce qui se passait, quelle conduite suivre. Marikani en profita pour distribuer des torches et des lanternes.

— Recréez la Rune ! s'écria-t-elle en plaçant une personne à chaque intersection. L'arme dans une main et la lumière de l'autre !

Cinq hommes montèrent alors sur la barge, de longues dagues à la main, et de nouveaux cris s'élevèrent dans la nuit tandis que résonnait le bruit atroce de l'acier se plantant dans la chair, des râles de l'agonie. Des enfants se mirent à pleurer sur une barge lointaine, et des cadavres d'Exilés roulèrent dans l'eau où le sang faisait une flaue plus noire, qui s'élargissait lentement. Arekh repoussa un cadavre de femme, dont les longs cheveux noirs flottaient comme les algues de lac de Fez, et voulut monter sur la barge. Celle-ci faillit basculer et il dut reculer.

Les soldats de l'émir avaient taillé dans la foule des Exilés pour essayer d'atteindre Marikani, mais ils étaient maintenant ralentis par le nombre. Le sang coulait sur le tracé de la rune, le sang des bannis comme le sang de leurs ennemis, et Arekh vit le Maître des Exilés briser la nuque d'un soldat qui approchait de trop près avant de rejeter à coups de pied les cadavres, tous les cadavres, dans l'eau.

Marikani prit une torche dans ses mains, replaça les survivants sur la rune et cria, d'une voix forte et claire :

— Par le feu, l'eau et le sang, levez l'acier, faites étinceler la lumière ! Le pouvoir de Fîr nous protège !

Et elle commença à chanter, l'eau dégoulinant de ses cheveux trempés, la toge maculée de boue lui donnant l'aspect d'une statue de pierre. Les Exilés reprurent la chanson, lentement d'abord, puis à pleine voix.

Et les habitants qui, enfin alertés par le bruit, commençaient à apparaître aux fenêtres découvrirent alors un bien étrange spectacle. Sur les quatre barges reliées s'était recomposée une rune humaine, de feu et d'acier, tandis que partout sur la pièce d'eau les Exilés allumaient les lanternes et les bougies, faisaient danser les flammes et les épées.

Les hommes de l'émir hésitèrent, se concertèrent, puis, lentement, firent retraite dans les ténèbres.

Chapitre 11

Liénor et Arekh ne firent d'abord pas mention de ce qui s'était passé la veille. Ce ne fut qu'au soir, quand les taches de sang eurent été nettoyées et que les Exilés commencèrent à jouer d'étranges mélodies pour honorer leurs morts, qu'ils se retrouvèrent pour boire du thé sur le bateau où, quelques jours auparavant, avait été effectuée l'Union des Esprits.

— Je devrais vous trancher la gorge et vous jeter aux crabes, dit Arekh à voix basse.

Il finit sa phrase sur un sourire poli, pour que d'éventuels observateurs croient à une conversation amicale.

— Je n'ai pas peur de vous, dit Liénor sur le même ton, un large sourire également sur ses lèvres.

Arekh secoua la tête. Malgré leurs paroles, l'agressivité entre eux avait presque disparu. Comme si leur haine s'était épuisée dans le combat, comme si leur réaction commune — voler au secours de Marikani — avait réglé une partie du problème. Ou, pensa Arekh, les avait convaincus de retarder le moment de le régler une fois pour toutes.

— Elle a besoin de vous, dit-il avec un signe de tête en direction de la barge. Je ne comprends pas pourquoi, mais c'est ainsi.

Liénor inclina la tête poliment.

— Vous me volez ma réplique.

Arekh leva son verre de thé, comme s'il lui souhaitait une longue et heureuse vie, et Liénor s'éloigna, une trêve tacite conclue entre eux.

Le lendemain, en milieu d'après-midi, le Conseiller Viennes apparut sur la place avec une délégation de Reynes. Le bourgmestre l'accompagnait, et Arekh prit un plaisir cruel à le voir, livide, écouter le discours de Viennes qui expliquait que Marikani, héritière de droit divin d'Harabec, était maintenant sous la protection des Principautés. Le pauvre bourgmestre

devait se sentir dans la peau d'un fruit lentement écrasé entre deux gros rochers. D'un côté, l'émir, son voisin, dont il ne connaissait que trop la puissance militaire et les colères légendaires... l'émir qui lui en voudrait personnellement, à lui, si Marikani lui glissait entre les doigts. De l'autre, les Principautés de Reynes, la plus importante puissance des Royaumes, depuis près de trois millénaires.

On ne mécontentait pas les Principautés. Pas si on voulait commerçer, pas si on voulait survivre politiquement, pas si on voulait survivre tout court.

Mais les négociants, qui tous commerçaient avec Faez, en voudraient à mort au bourgmestre de ne pas avoir mieux géré l'affaire. Les élections du conseil des notables se tenaient dans quelques mois.

La Cité des Pleurs aurait bientôt un nouveau dirigeant.

Avec une cérémonie étudiée, Marikani mit un pied sur le ponton, puis, sous le regard des habitants, des notables et des deux délégations, elle marcha jusqu'à la place, qu'elle traversa avant de se diriger en souriant vers la Maison des Affaires de Reynes. La foule s'écartait sur son passage. C'était, officiellement, la première fois que Marikani mettait le pied à terre depuis son arrivée dans la Cité. Arekh se demanda combien dans l'assistance savaient qu'elle l'avait en vérité déjà fait deux fois... la première quand elle était allée négocier le traité, la seconde quand les hommes de l'émir avaient failli l'entraîner jusqu'au bout du ponton.

Marchant quelques pas en arrière, au côté d'Arekh, Lienor observait la foule. Craignait-elle une flèche, une tentative d'assassinat ? Tout était possible, bien sûr, mais Arekh n'était pas inquiet. Pas maintenant. Non, comme se le répétait sans doute le bourgmestre, on ne mécontentait pas les Principautés.

Les quelques jours qui suivirent, dans la Maison des Affaires de Reynes, furent plus détendus. Marikani y était traitée comme un souverain en voyage – ce qui était, après tout, la vérité – et, bien qu'elle ne mette par précaution pas le pied dehors, les membres des grandes familles des alentours, ainsi que les représentants des gouvernements des autres Cités qui se

trouvaient dans la région, venaient lui rendre des visites de courtoisie ou lui demander audience.

Des messages arrivèrent également bientôt d'Harabec, dont une lettre de Banh, le conseiller aux Affaires intérieures de Marikani. Marikani était certaine de sa loyauté mais Arekh, qui lui porta le message, remarqua aussitôt que le sceau était brisé.

Le fameux « cousin » ne devait pas laisser un message arriver à sa rivale sans vérifier son contenu.

La lettre ne contenait d'ailleurs rien d'intéressant : que des compliments sur le retour de Marikani et l'assurance que les troupes étaient en route. Banh devait savoir que sa missive serait lue. Pour savoir quelle était vraiment la situation politique à l'intérieur d'Harabec, il faudrait attendre.

Marikani retourna une fois sur les barges pour une dernière entrevue avec le Maître des Exilés. Arekh les observa de la rive. La première partie de la conversation fut sérieuse et concentrée : sans doute mettaient-ils au point les derniers accords sur les taxes d'écluses. Puis le Maître des Exilés posa sa paume contre celle de Marikani et lui parla pendant de longues minutes. Quand celle-ci revint, elle paraissait troublée, pensive. Arekh se demanda si le Maître des Exilés avait de nouveau fait allusion aux contes du soir de l'Union des Esprits.

Il y avait tant dans ces histoires qu'il ne comprenait pas. Fermant les yeux, il tenta de se souvenir des principaux thèmes, d'essayer de découvrir ce que Hathos avait voulu leur dire.

« Et les colonnes tremblèrent et la ville s'écroula ». Les trois histoires finissaient toutes sur... la destruction, la catastrophe... la fin. Était-ce ce que le Maître des Exilés avait expliqué à Marikani en lui serrant la main si fort ? Qu'elle devait prendre garde, car les dieux avaient annoncé sa mort ?

Deux jours plus tard un messager vint annoncer que les troupes d'Harabec attendaient au sud du Joar.

La rumeur les avait précédées. À la Maison des Affaires de Reynes, on savait avant de recevoir le message du lieutenant qu'ils étaient deux cents – cent cavaliers et cent fantassins – menés par deux officiers très loyaux à Marikani. Sans savoir ce qui se tramait à Harabec, avoir réussi à faire envoyer une armée

de force conséquente était une victoire pour Banh et les partisans de la jeune femme. C'était aussi un avertissement.

Cent cavaliers, cent fantassins, armés jusqu'aux dents.

Le message était clair.

« Attention ».

Les soldats n'obtinrent bien entendu pas le droit de pénétrer dans la cité : cela était interdit à « tout homme portant épée », annonça le bourgmestre dans une petite lettre furieuse à Marikani. Ce qui était bien entendu ridicule, car des hommes portant épées, il en venait et il en partait tous les jours – le Maître des Exilés en avait d'ailleurs offert une nouvelle à Arekh après que celui-ci avait perdu la sienne dans la boue.

Mais Marikani devait jouer le jeu. Une nouvelle série d'adieux officiels eut lieu, dont un petit discours sur la Place des Bourgs, devant les notables et les curieux, où elle remercia infiniment le bourgmestre et la Cité des Pleurs pour leur généreuse hospitalité. Ensuite elle rentra dans la Maison des Affaires de Reynes pour prendre « quelques derniers effets », avant d'en ressortir dans un petit palanquin fermé, escortée par le Conseiller Viennes et trois hommes des Principautés.

Le petit palanquin se dirigea vers la porte sud.

Bien sûr, Marikani n'avait pas « d'effets ». En vérité, il n'y avait personne dans le palanquin. Arekh et le Conseiller avaient tous deux estimé que traverser la Cité des Pleurs à la vue de tous serait bien trop dangereux.

C'était là la dernière chance de l'émir : après, Marikani serait protégée par les siens.

Le palanquin parti, la foule se pressa devant la Maison de Reynes, curieuse de voir où la princesse étrangère avait séjourné. Une « erreur » des hommes à la porte laissa les badauds pénétrer dans la cour, et une centaine d'habitants de la Cité, dont beaucoup de femmes et d'enfants, se pressèrent sur les pavés, devant le bâtiment. Quand l'assistant de Viennes s'offensa à haute voix du désordre et fit chasser tout le monde, Liénor et Marikani, déguisées en femmes du peuple, sortirent avec le flot.

Arekh les suivit à quelques pas pour vérifier que nul derrière elles n'avait de conduite suspecte. Il repéra deux

curieux assis sur des tonneaux en face de la porte principale. Les deux hommes paraissaient un peu trop musclés, ils se tenaient un peu trop droits pour de pauvres désœuvrés de la Cité des Pleurs. Mais il ne remarquèrent pas les deux fausses paysannes, qui tournèrent dans une ruelle et disparurent vite de leur champ de vision.

Arekh continuait à les suivre. Comme il avait été convenu, les deux femmes ne se retournèrent pas une seule fois. Elles traversèrent la ville vers l'est, passant au-dessus des canaux par les petits ponts de bois sous lesquels se trouvaient parfois des Exilés dans des barques, vendant des fruits, des épices, du poisson séché. Eux non plus ne portèrent pas attention aux deux femmes. Nul, à part Viennes et son assistant, n'avait été prévenu du stratagème.

Une heure et demie plus tard, les deux femmes arrivaient à la porte est de la cité, où il avait été prévu qu'elles s'arrêtent à l'Auberge du Portail pour un rafraîchissement. En vérité, elles devaient attendre l'arrivée d'un message de Viennes leur assurant que tout allait bien, avant de passer la muraille et de sortir de la ville.

L'Auberge du Portail avait une situation originale. Les tronçons de la muraille qui entourait la Cité étaient de bien des origines et des époques différentes... Certains, vieux de plusieurs siècles, menaçaient de s'écrouler depuis longtemps et, bourgmestre après bourgmestre, le moment de les réparer était toujours repoussé. La partie est, datant de l'époque des guerres de la Pierre quatre cents ans auparavant, était gigantesque. Haut de plus de cinq mètres, le mur était épais de quinze et ressemblait presque à un bâtiment. Sur la face intérieure, il avait d'ailleurs été au fil des années creusé comme une ruche, ou comme la grotte du temple aux mille visages, qu'ils avaient découvert dans les tunnels.

L'Auberge, elle, était creusée à l'intérieur du mur. La porte est traversait la muraille comme un tunnel et des gardes étaient postés à chaque extrémité, pour éloigner les indésirables, surveiller les marchandises et surtout faire payer les fameuses taxes, objets de tant de convoitises. En attendant leur tour, les

Marchands et la piétaille allaient se reposer à l'auberge creusée entre les deux portes, dans l'épaisseur de la muraille.

Dans la cour on proposait de l'eau et du foin aux bêtes, à l'intérieur, de l'eau, du vin et de la bière ainsi que des boissons plus exotiques achetées aux marchands venus des quatre coins des Royaumes. Des écrivains publics y passaient leur journée, se faisant payer une petite fortune pour aider les nouveaux arrivants à rédiger les demandes et suppliques au bourgmestre, suppliques souvent nécessaires pour obtenir autorisations ou patentes.

Bref, c'était l'endroit idéal pour attendre sans se faire remarquer, dans un lieu où les têtes nouvelles ne gênaient personne et les comportements étranges ne soulevaient aucune question.

Marikani et Liénor s'installèrent sur un des bancs de la cour et commandèrent à une adolescente submergée de travail une cruche de vin épicé frais coupé avec de l'eau et du miel, ainsi qu'une miche de pain. Arekh s'assit sur une caisse de l'autre côté de la cour et fit semblant de s'intéresser à trois fermières du nord qui s'insultaient dans un langage coloré. Un homme faisait passer sa cargaison de poules et de légumes d'une charrette à l'autre. Les poules caquetaient, un chien accroché à la première charrette aboyait bruyamment, un noble à cheval discutant avec l'aubergiste protestait à haute voix contre cet « insupportable vacarme », ce qui bien sûr ne faisait qu'ajouter au raffut.

Le temps passa.

À l'intérieur de l'auberge, des voyageurs avinés s'étaient lancés dans un chœur reprenant une chanson sacrée en l'honneur d'Um-Akr dont ils avaient changé les termes religieux en mots pornographiques. Le noble finit par s'éloigner après avoir témoigné à l'aubergiste affectant d'être navré son mécontentement sur la tenue scandaleuse de son établissement.

Le temps passa encore.

Le messager de Viennes n'était toujours pas là.

D'après le soleil, l'après-midi était déjà bien entamé. Viennes avait déclaré qu'il enverrait un cavalier à l'auberge une fois assuré que l'armée d'Harabec était bien au rendez-vous et

que rien ne bougeait sur les routes à l'est de la ville... tout cela afin que Marikani puisse rejoindre ses hommes sans encombre.

Combien de temps fallait-il à un palanquin pour sortir de la Cité et traverser le Joar ? Deux heures, au plus ?

Quatre étaient déjà passées. Dehors, le soleil brûlait, et même dans la cour protégée par la pierre il faisait chaud et étouffant. Une queue de charrettes et de piétons s'était formée entre les deux portes et des odeurs d'animaux, de foin et de nourriture stagnaient dans l'air.

Arekh aurait bien commandé à boire mais il n'avait pas d'argent. Il n'en avait jamais eu depuis qu'il avait quitté la galère, à part les quelques pièces qu'il avait échangées au berger contre de la nourriture.

Protéger l'héritière d'un royaume ne vous remplissait pas les poches si rien d'officiel n'avait été signé, réalisa-t-il. Marikani avait-elle pensé à ce problème ? S'était-elle dit qu'Arekh refuserait tout argent et voulait-elle éviter de l'offenser ?

Arekh aurait-il refusé ? Peut-être. Cela aurait dépendu de son humeur du moment. En attendant, il n'avait pas un sou et...

Marikani se leva et s'approcha d'un groupe qui venait d'entrer dans la cour de l'auberge. Il y avait là deux hommes, des fermiers, ainsi qu'une femme un peu adipeuse, qui arrêtaient dans un coin leur charrette à bras. La charrette était tirée par une gamine attachée au cadre, une fillette du Peuple turquoise qui devait avoir huit ou neuf ans. Ses cheveux blond filasse étaient attachés par une ficelle sale ; elle ne portait qu'un pagne et la tache bleue entre ses omoplates était clairement visible, ressortant sur sa peau pâle rougie par le soleil.

L'homme avait commencé à battre l'enfant de ses poings, criant des reproches. Arekh tendit l'oreille, mais ne comprit pas tout. Ils étaient en retard... il y avait trop de monde maintenant, et ils allaient perdre beaucoup de temps... La gamine tentait de se protéger le visage tandis que les coups pleuvaient sur son visage déjà tuméfié.

Mais que fait-elle ? se demanda Arekh, soudain inquiet.

Marikani avait posé sa main sur l'épaule du fermier et lui disait quelque chose. Il bondit sur ses pieds et, jetant un coup

d'œil pour voir si on les observait, traversa la cour le plus vite qu'il pouvait sans attirer l'attention.

Trop tard. Marikani et le fermier étaient déjà en train de se disputer.

— Mais de quoi vous mêlez-vous, la femme ? disait-il tandis que son épouse l'approvait bruyamment. C'est mon esclave, j'en fais ce que je veux !

— Vous n'avez pas à la traiter comme ça, disait Marikani d'un ton rauque et bas, comme si elle luttait pour rester calme. Ce n'est qu'une enfant ! Elle a déjà dû tirer cet épouvantable chargement... Vous... Vous allez l'abîmer ! Si vous lui brisez les os, elle ne pourra plus vous être utile !

— Elle a déjà une jambe tordue ! beugla le fermier. Elle n'est bonne à rien, ou presque ! J'aurais mieux fait d'acheter un cheval !

— Je t'avais dit d'acheter un cheval, grogna la fermière derrière lui. Maintenant, cette paresseuse ne vaut plus rien !

— Marik', souffla une voix tendue derrière elle.

Liénor. Elle avait aussi traversé la cour et venait d'attraper l'épaule de sa maîtresse.

— Viens. Tout de suite.

Arekh ne l'avait jamais entendu parler de manière si autoritaire... ou si inquiète. On aurait dit que la terreur filtrait dans sa voix.

Mais Marikani ne l'écouta pas.

— Elle a une jambe tordue et vous lui faites tirer une charrette ? cria-t-elle. Mais vous êtes fou ou quoi ?

Le fermier la regarda un instant avant d'éclater de fureur.

— C'est mon esclave, répéta-t-il d'une voix dangereuse, et si je veux la battre je la battrai. Tiens ! dit-il en fichant à la petite une gifle qui lui fit éclater les lèvres et gicler le sang, voilà de la part de la demoiselle, là. Quoi, elle n'est pas encore contente ?

— Arrêtez ! dit Marikani d'une voix tremblante. (Elle fouilla dans ses vêtements pour en sortir sa bourse.) Arrêtez... Je vous la rachète... je vous la rachète...

Et soudain l'homme explosa d'une rage furieuse, comme si le mot « racheter » l'avait rendu fou, comme si le fait qu'on

puisse vouloir l'empêcher de faire quelque chose – une femme surtout – avait déclenché en lui une vague de haine.

— Elle en veut encore, la demoiselle, elle en veut encore, se mit-il à gueuler, et il commença à rouer la petite esclave de coups de pied cette fois, dans les côtes, les jambes, les bras puis frappant au visage, tandis que Marikani arrivait enfin à sortir sa bourse.

— Arrêtez... Arrêtez ! cria-t-elle, alors que la petite poussait des cris désespérés et que les clients de l'auberge s'attroupaient autour d'eux. Je vous la rachète ! Je vous la rachète !

— Je fais ce que je veux ! hurla l'homme, et les têtes commencèrent à se tourner vers la muraille, du côté des gardiens de la ville.

Arekh prit le bras de Marikani et la tira en arrière avec rage.

— Vous allez me foutre le camp d'ici tout de suite..., gronda-t-il.

— Je t'avais dit d'acheter un cheval, répéta la fermière, curieusement indifférente devant l'hystérie montante.

— Lâchez-moi ! cria Marikani à Arekh.

Elle se dégagea furieusement avant de se jeter sur le fermier alors que l'enfant poussait un cri atroce et que son nez éclatait.

Mais l'homme la repoussa avec violence et déclara :

— Je vais acheter un cheval. Tu peux remercier la demoiselle, ajouta-t-il avec une note de folie dans la voix, et d'un geste précis et d'une rapidité écœurante, il prit la petite esclave par le cou, attrapa le couteau à bétail rouillé qu'il portait à la taille et l'égorgea.

Pour le coup, même la fermière se tut. Un petit soupir de stupeur courut dans l'assistance – les maîtres avaient droit de vie et de mort sur les esclaves, bien entendu, mais la violence et surtout la soudaineté de la scène avaient surpris les badauds. Marikani resta coite, le visage pâle comme la mort, la respiration courte. Arekh voulut l'entraîner mais elle se dégagea de nouveau.

Liénor était presque aussi pâle que sa maîtresse.

— Tu es folle, l'entendit chuchoter Arekh. Complètement folle.

— Vous voulez me payer un cheval, maintenant ? demanda le fermier avec une sorte de rire.

Ses yeux étaient injectés de sang. La fermière s'interposa, embarrassée.

— Je suis désolée, ma bonne demoiselle. Il boit beaucoup d'hydromel, et, enfin... Vous savez comment c'est. Il a besoin de se défouler, parfois, c'est dans la nature des hommes, hein...

Pour le coup Marikani se retourna, blafarde, et fendit la foule. Elle tremblait de tous ses membres... de peur, de peine, de rage ?

Un petit murmure s'éleva à l'arrivée d'un sergent.

— Là, dit l'aubergiste en désignant le fermier, puis Marikani quand le sergent l'interrogea. Rien de grave. Il a tué son esclave et ils se sont disputés... Je n'ai pas suivi ; je crois qu'ils ont tous un peu abusé de ma bière...

Le sergent s'avança vers Marikani mais celle-ci ne le laissa pas s'exprimer.

— Vous allez me demander qui je suis et pourquoi je fais du scandale, c'est ça ? cria-t-elle. (Les conversations étonnées qui avaient suivi l'arrivée des soldats s'interrompirent net.) Eh bien je vais vous le dire, déclara-t-elle, les larmes aux yeux. Je n'ai pas à me cacher, après tout ! Votre bon bourgmestre assure ma protection, n'est-ce pas ? Messires, bonnes dames, voilà la fameuse princesse d'Harabec qui a alimenté les conversations ces dernières semaines. Vous êtes heureux ? Je vous plais ?

— Ça suffit, maintenant, dit Arekh avec une rage froide.

Il l'attrapa par l'avant-bras et Marikani se débattit avec haine, mais Arekh ne la lâcha pas et commença à l'entraîner vers la sortie. La fureur lui mordait le ventre. Tout ces préparatifs et cette petite idiote qui réduisait ses efforts à néant...

— Lâchez-moi, hurla de nouveau Marikani, qui essaya de le gifler, sans succès.

Le sergent resta bouche bée à les regarder s'éloigner.

— Toutes nos excuses, balbutia Liénor en l'abordant. Elle... Vous savez... le vin et un long voyage au soleil...

Des murmures excités résonnaient autour d'eux. « Vous croyez que c'était elle ? » « Je l'ai vue sur les barges ! C'est elle ! » « Non, ses cheveux étaient plus noirs... »

— Nous n'avons commis aucun crime, continua Liénor en glissant quelque chose dans la main du sergent. Une simple dispute avec le fermier... Bien entendu, il a tous les droits sur son esclave, nous ne lui contestons pas...

Arekh, tirant toujours Marikani, était arrivé à la porte est, de l'autre côté de la muraille. Ils sortirent de la ville avec un groupe de citadins entourés d'une nuée d'enfants et les gardes, occupés à vérifier une cargaison de liqueur, ne les remarquèrent même pas.

— Vous êtes complètement folle, cracha Arekh réalisant avec une amère ironie qu'il utilisait les mêmes mots que Liénor. Mais qu'est-ce qui vous a pris de faire une histoire pareille ?

— Oh, parce que vous vous en moquez ! protesta Marikani en tentant de s'arrêter. (Arekh l'entraîna de force plus loin, continuant à longer la muraille, descendant vers le sud.) Il l'a tuée, devant vous... Elle n'avait pas dix ans... Et ça ne vous touche pas ? Et vous avez assisté au spectacle, sans que rien ne frémisse ?

— Ce qui frémît en moi, c'est le désespoir de vous voir si bête ! cria Arekh avant de réaliser qu'on les regardait. (Il vit Liénor apparaître à la porte, courant presque.) Vous vous rendez compte que vous avez failli tout gâcher ? reprit-il en baissant la voix. Que vous avez peut-être tout gâché ? Des milliers d'esclaves meurent tous les jours sous le fouet et il faudra vous y faire, aya Marikani. Des milliers d'hommes libres, des milliers d'enfants ne survivent pas...

— Oh, mais taisez-vous, taisez-vous ! ragea-t-elle, un feu noir dans ses yeux. Taisez-vous avec vos leçons stupides sur la vie et sur l'existence... alors que vous n'êtes pas capable d'avoir une réaction humaine devant un drame ! Je suis peut-être stupide, mais vous êtes... vous n'êtes qu'une ombre... Vous n'avez plus de cœur depuis longtemps car votre propre venin l'a dévoré...

— Ce n'est pas une enfant qui a été tuée aujourd'hui, expliqua Arekh en gardant son calme, c'est une fille du Peuple

turquoise et les membres du Peuple turquoise ont été condamnés par...

— Taisez-vous !

Cette fois, Marikani avait crié si fort, il y avait une telle haine dans sa voix qu'Arekh s'interrompit net, soufflé. Il tourna la tête... pour voir Liénor à leurs côtés, qui les observait, de la terreur dans le regard.

Un long silence suivit.

— Ce n'est pas le moment, dit enfin Liénor. Ça discute ferme dans la cour de l'auberge et le sergent est parti parler à son chef.

— Nous n'avons rien à nous reprocher, commença Marikani, mais Liénor la prit par l'épaule et l'entraîna.

Ils marchèrent vers le sud, suivant à grands pas la route qu'ils auraient dû prendre si Viennes leur avait envoyé le message – sauf qu'il n'y avait pas de message, et qu'ils n'avaient plus le temps d'attendre. Arekh maudissait les dieux. La peur lui alourdissait les jambes, et pourtant ce n'était pas le moment de ralentir. Les soldats allaient les poursuivre, ils allaient les arrêter : sans raison, par précaution, parce que l'histoire était bizarre et qu'ils voudraient en savoir plus. Ils allaient être conduits au bourgmestre, qui n'en croirait pas sa chance, qui les livrerait à l'émir... non, qui les ferait assassiner discrètement plutôt, pour ne pas encourir la colère des Principautés, et qui enverrait leurs têtes et leurs mains à l'émir pour lui prouver leur mort.

Marikani devait fulminer elle aussi, car elle se retourna soudain et foudroya Arekh du regard.

— Vous avez du culot de...

Une exclamation s'éleva sur leur gauche.

— Aya Marikani ?

La jeune femme sursauta et tourna la tête vers le chemin de terre qui bordait la route principale.

— Lieutenant Eydoïc ? dit-elle, sans en croire ses yeux.

L'officier descendit de son cheval et mit un genou en terre.

— Aya Marikani... Voir votre visage me comble d'honneur et de bonheur. Le Conseiller Viennes m'a demandé de venir

vous escorter. Le palanquin a été attaqué et il était inquiet pour votre sécurité...

— Le Conseiller Viennes ? Il est sauf ?

— Tout va bien, ayashinata, il s'agissait seulement de bandits — enfin, ils étaient habillés en bandits — et l'un d'eux a réussi à s'introduire dans le palanquin. Ils se sont sauvés en voyant qu'il n'y avait personne. Mais nous avons préféré...

— Vous êtes seul ? interrompit Arekh. (Il jeta un coup d'œil derrière lui, en direction de la porte Est.) Vous avez des troupes ?

— Quinze hommes, là, dans le village, répondit l'officier avant de dévisager longuement Arekh. Qui êtes-vous ?

Un court silence suivit. Liénor, qui regardait autour d'elle, cherchant les soldats, porta de nouveau son attention sur le groupe.

— Arekh del Morales fait maintenant partie de mon conseil privé, dit enfin Marikani. Il s'occupe des relations avec Reynes et de ma protection.

Arekh la regarda, mais Marikani avait détourné les yeux.

L'officier étudia Arekh de la tête aux pieds sans cacher sa méfiance.

— Très bien, dit-il enfin. Très bien. Suivez-moi, ayashinata, des chevaux vous attendent.

Et c'est ainsi qu'ils rejoignirent l'armée qui les attendait, puis, traversant les dernières lieues de la Cité des Pleurs, ils prirent enfin la route qui devait les mener au palais d'Harabec.

Deuxième partie

HARABEC

Chapitre 12

Les premières difficultés se posèrent à Harabec même. Le convoi venait de traverser un pont et n'était plus qu'à trois lieues du palais. Arekh, qui n'était jamais allé si loin au sud des Royaumes, croyait que celui-ci se trouvait dans la capitale, nommée elle aussi Harabec... mais ce n'était pas le cas. La cité d'Harabec, fortifiée et très commerciale, était édifiée sur un plateau dans les collines de Laësa, tandis que le palais s'étalait à plus de cinq lieues au sud, en pleine campagne, dans les plaines fertiles et vertes du cœur du pays.

L'atmosphère s'était détendue dès qu'ils avaient quitté le territoire de la Cité des Pleurs. Ils avaient ensuite traversé une série de courts plateaux, qui, s'ils avaient été revendiqués officiellement par la couronne, étaient en réalité un territoire neutre où tout pouvait arriver. Aussi la joie n'avait-elle vraiment éclaté chez les soldats que quand ils avaient passé les postes frontières où les gardes avaient applaudi et chanté en voyant Marikani.

La frontière n'était pas seulement politique, elle était aussi naturelle. Le paysage accidenté s'était apaisé presque aussitôt, présentant aux arrivants une campagne riante, des bosquets, des champs et des rivières où prospéraient des fermes et de petites villes aux routes bien entretenues. Oui, Harabec était riche et le sol fertile ; il n'était guère étonnant que le commerce y fleurisse... ou que l'émir et d'autres puissants voisins posent sur le pays un œil intéressé.

Pourtant, malgré le soulagement général, tout n'était pas réglé. Aussi fier et heureux que fût le lieutenant Eydoïc de ramener la prétendante en titre sur ses terres, il n'avait pas pu, ou pas voulu donner de détails sur ce qui se passait à la cour.

Marikani espérait que Banh et ses secrétaires viendraient à sa rencontre, mais elle fut déçue. Ce n'était en effet pas Banh qui l'attendait devant les deux statues d'Arrethas indiquant

l'entrée du cercle extérieur du palais, mais une petite délégation composée d'un prêtre, d'un conseiller et d'une dizaine de nobles importants de la cour.

Marikani, dont le cheval devait être le premier à franchir les deux statues, s'arrêta en les voyant.

Le prêtre se plaça au milieu du chemin, sur les grandes dalles de granit, et déroula un parchemin.

— Ah non ! déclara Marikani avant qu'il n'ouvre la bouche. (Le silence se fit parmi les nobles et le prêtre leva la tête, ébahi.) J'en ai soupé des délégations et des déclarations, Perïn. Si vous avez quelque chose à dire, parlez, mais ne lisez pas de parchemin ! Est-ce un discours de bienvenue ? Dans ce cas, je vous remercie. Ou voulez-vous m'interdire l'entrée de *mon* palais ?

Quelques rires discrets s'élevèrent derrière elle, mais, voyant le visage paniqué du prêtre, Arekh comprit que Marikani ne devait pas être loin de la vérité. D'ailleurs, le ton léger de la jeune femme n'était que façade. La lueur dans ses yeux prouvait qu'elle s'attendait à tout.

Les ennuis commençaient.

— Ay... Ayashinata...

— Oh, allez-y, Perïn, vous m'ennuyez. Alors ? Que se passe-t-il ?

— Je ne peux... Mes mots... je ne suis pas digne de parler, ayashinata. Le Haut Prêtre lui-même a rédigé cette déclaration et je dois...

— Vous devez faire ce que je vous ordonne, Perïn. Je ne veux pas entendre de phrases fumeuses et insultantes, merci beaucoup. Résumez, je vous prie.

Le prêtre pâlit, puis s'inclina.

— Aya Marikani... Votre... Le Haut Prêtre Ilisia Béni d'Arrethas a reçu une contestation de votre identité, déclara-t-il enfin. On dit que vous n'êtes pas la véritable Marikani, mais une créature des Abysses dont le visage a été changé par la magie pourpre des sorciers de l'émir... afin de prendre votre place, ayashinata.

Il y eut un court silence avant que Marikani ne répète, interloquée :

— Je suis une créature des Abysses ?

— Eh bien...

Les soldats se regardèrent et Marikani secoua la tête.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Ma dame...

— Et puis-je savoir d'où vient cette contestation ? Qui a trouvé cette magnifique idée ?

— Le cousin de la véritable ay... (Marikani foudroya le pauvre homme du regard et celui-ci devint blême.) Votre cousin Halios, madame. Il déclare avoir reçu des témoignages incontestables de la substitution.

— Mon cousin. La surprise me pétrifie, déclara Marikani à voix haute et les nobles qui accompagnaient le prêtre se permirent un sourire. Moi qui croyais qu'il serait submergé de bonheur en me voyant de retour, comme me voilà déçue ! (Toute ironie envolée, elle se tourna vers Eydoïc.) Vous étiez au courant ?

Le lieutenant secoua la tête, hagard.

— Madame, non ! Je savais... Enfin, nous savions tous que votre cousin... Enfin, que votre cousin était... réservé... quant à l'enthousiasme... qu'il avait à l'idée de votre retour, dit-il en s'embrouillant, mais de là à...

— C'est bon, Eydoïc, je vous crois, dit Marikani d'une voix dangereuse. Et puis, qu'importe. Si mon cousin est inquiet, je vais aller le rassurer, voilà tout. Écartez-vous, Perïn.

Le prêtre frissonna mais ne bougea pas.

— C'est-à-dire que le Haut Prêtre préfère vous interdire l'entrée du Palais tant que ce malentendu ne sera pas...

— Avancez ! dit Marikani avec un geste aux soldats, et d'un coup de talons dans le flanc de son cheval, elle le fit bondir en avant. Poussant un petit cri choqué, le prêtre s'écarta juste à temps pour ne pas se faire piétiner et les nobles s'égaillèrent comme un troupeau terrifié.

Marikani ne dit pas un mot tandis qu'ils remontaient la route pavée qui traversait les enceintes successives du parc. D'abord l'enceinte tertiaire, un large terrain de friches et de forêts, où les membres de la cour allaient à la chasse. Après plusieurs lieues, ils arrivèrent dans l'enceinte secondaire, un

jardin à la nature déjà domptée en grandes étendues d'herbe verte, de bosquets et de collines ornées de fleurs, d'arches ou de statues. Dans l'enceinte primaire, le centre, se trouvaient les jardins des bâtiments principaux du Palais, qu'Arekh aperçut quand ils passèrent une colline, et un petit temple entouré de trois petits pavillons de marbre.

Le Palais lui-même était immense. Une véritable ville basse, composée de bâtiments de pierre claire à un ou deux étages, un vrai labyrinthe de cours et de passages qu'Arekh n'eut pas le temps de vraiment observer avant qu'ils n'arrivent sur la large étendue de gravier de la cour principale. Là, bien sûr, les attendaient le Haut Prêtre et sa suite... et la plupart des courtisans, qui, avertis sans doute que Marikani ne s'était pas arrêtée à l'entrée comme il lui en avait été fait injonction, avaient accouru pour assister au spectacle.

Deux nobles – deux hommes – se tenaient aux côtés du Haut Prêtre.

Arekh essaya de deviner lequel était Halios, et opta pour le grand jeune homme élégant au pourpoint pourpre dont les cheveux brun-roux tombaient sur les épaules. Il rappela à Arekh le Maître des Exilés, sans l'expérience peut-être, ou sans la sagesse, mais avec en plus le côté fougueux et encore brut de la jeunesse.

Arekh se mordit les lèvres tandis que le jeune noble adressait un sourire radieux et ironique à Marikani avant de s'incliner. De la beauté, de la jeunesse, du charisme. Si c'était là Halios, il n'était guère étonnant qu'il ait réussi à s'allier le Haut Prêtre et une partie de la cour.

Le Haut Prêtre, un homme sec, entre deux âges, aux yeux noirs intelligents, avait l'air plutôt ennuyé qu'agressif. La situation ne l'amusait pas.

— Ayashinata, dit-il d'un ton froid après un petit salut, j'espérais que vous montreriez plus de sagesse. Si je vous avais demandé respectueusement d'attendre quelques jours avant de faire votre entrée ici, c'était pour éviter des frictions (il jeta un regard aux deux hommes qui l'accompagnaient) désagréables. J'aurais préféré régler ce malentendu avant de vous permettre

d'effectuer votre retour avec tous les honneurs qui vous sont dus.

Marikani descendit de cheval.

— Je ne voulais pas vous faire attendre, ô Béni d'Arrethas, ni vous ni mes chers cousins. Un doute vous assaille, je suis venue le lever. Vous nous connaissez, nous, les créatures des Abysses, dit-elle en se tournant vers les courtisans. Nous ne savons pas attendre !

Un rire secoua la foule des nobles et une voix de femme cria : « Foudroie-le, Marikani ! », faisant allusion aux pouvoirs de feu qu'étaient supposés manier les spectres. Les rires reprirent de plus belle et Arekh aperçut la femme qui avait parlé : une beauté à la peau très foncée, aux yeux espiègles, aux longs cheveux noirs ornés de perles et de chaînes d'or.

— Alors, Halios, reprit Marikani, de quoi m'accuses-tu exactement ?

Elle ne regardait pas le jeune homme au pourpoint rouge, mais celui qui se trouvait à côté, un homme plus âgé d'une bonne dizaine d'années.

Arekh s'était trompé. Halios avait trente à trente-cinq ans, les cheveux courts, le regard sec et dur.

Puis les yeux de Marikani se posèrent sur le jeune noble au pourpoint pourpre... et quelque chose passa entre eux. Du défi, du rire, du désir... une reconnaissance mutuelle, une rivalité... Le jeune noble la salua de nouveau, les yeux étincelant de malice.

Cet homme est son amant, sut soudain Arekh avec une clarté douloureuse, et une vague noire l'envahit avec une souffrance inattendue.

Un instant, il se crut revenu dans la barque, alors qu'il ramait sous le soleil... quand il avait réalisé à qui il avait affaire et qu'avec cette réalisation un espoir à peine né avait été remplacé par la haine.

Il ne s'attarda pas sur ce que révélaient ces sentiments. Il avait compris depuis longtemps, maintenant. On était souvent aveugle quand il s'agissait de soi-même, mais Arekh ne l'était pas à ce point.

— Si tu es vraiment ma cousine, je ne t'accuse de rien, belle Marikani, dit Halios. Ce sera avec joie et amour que j'accueillerai ton retour au Palais.

Quelques courtisans rirent de nouveau, mais le Haut Prêtre les fit taire d'un regard.

Halios reprit :

— Mais le réseau d'informations d'Harabec est puissant et rapide : si tu es vraiment Marikani, tu le sais, car c'est toi qui l'as mis en place. Et je déclare qu'une substitution a eu lieu !

Cette fois, pas de rire. L'attention de la foule était totale. Arekh sentit Liénor frémir à ses côtés.

— Ma caravane a été attaquée dans le défilé des Roches, celui qui mène à Sleys, expliqua Marikani avec calme. Les autres ont été faits prisonniers, mais grâce à Vénar, Liénor et moi avons réussi à nous enfuir dans les bois. Nous avons marché à travers les bois jusqu'à Perse... et au bout de deux jours, j'ai réussi à nous trouver une place sur une galère de Kiranya. Mais le convoi a été pris en chasse par les vaisseaux de l'émir...

— Je sais, je sais, coupa Halios. Nous avons recueilli le témoignage d'un galérien survivant.

Un galérien survivant ? Les pensées d'Arekh volèrent vers l'homme qui s'était éloigné d'eux, cette après-midi-là, sur la plage. Avait-il été fait prisonnier ? Torturé ? Était-il encore vivant aujourd'hui ?

— Vous vous êtes enfuis vers la forêt vers les Monts de Cendre, reprit Halios. Là, dans les bois, enfin dans la neige, juste avant le col, les soldats de l'émir vous ont rattrapés. Ils ont tué la véritable Marikani et l'ont remplacée par une créature des Abysses en lui modifiant le visage par sorcellerie. J'ai présenté au Haut Prêtre les témoignages écrits des magiciens qui ont commis ce forfait, ainsi que celui de l'officier qui a tranché la tête de la vraie Marikani...

Liénor laissa échapper un petit rire bref et Marikani resta un instant stupéfaite.

— C'est superbe, dit-elle enfin. Superbe, parce qu'invérifiable, bien entendu. Tu prétends qu'on m'a tuée dans un endroit désert, sans témoins... Attends, il y avait des nomades...

— Des nomades ? Mes témoignages ne parlent pas de nomades, dit Halios, hautain. N'est-ce pas, mon frère ? ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme en pourpoint rouge.

— Pas de nomades, répéta celui-ci.

Son regard croisa celui de la jeune femme. La lueur d'amusement n'avait pas disparu. Il prit un petit air navré, qu'on aurait pu traduire par « Désolé, mais tu connais mon frère ».

Marikani avait repris ses esprits.

— Très bien ! Félicitations, mon cousin, dit-elle d'une voix assez forte pour que tous les nobles entendent. Tu inventes une histoire, incroyable bien sûr, mais qu'il est impossible de réfuter vu qu'elle se passe loin, dans un lieu perdu, et que nul à cette cour n'était témoin de ces événements et ne peut se porter garant. Tu espérais m'arrêter aux grilles avec ce récit idiot... tout délai retardant l'Épreuve est un jour de gagné pour toi, pendant lequel tu espères accroître ton influence... Oh, c'est bien joué... J'aimerais cependant rencontrer cet officier, celui qui m'a tranché la tête. Ce n'est pas souvent qu'on parle à son bourreau. Peut-on le faire venir ?

— Il est mort, dit Halios avec un fin sourire.

— Oh, c'est désolant.

La colère de Marikani montait.

— Mais ton petit plan ne fonctionne, cousin, que si je te laisse les rênes du pouvoir le temps que je réussisse à prouver ma bonne foi. Or je n'en ai pas l'intention. Où est Banh ?

— Je suis là, madame, dit un homme de petite taille, aux cheveux gris. (Il traversa la foule et mit un genou en terre devant Marikani.)

— Me reconnais-tu, Banh ?

— C'est bien vous, ayashinata. (Une lueur d'affection brillait dans les yeux de l'homme.) Je suis si heureux de vous revoir vivante.

— Je suis heureuse de te revoir également, Banh. Réunis les secrétaires, nous avons du travail. Sors-moi les dossiers les plus urgents et apporte-les-moi à mon bureau... Je veux que tout reprenne comme avant mon départ.

Pour le coup, Halios bondit. Le Haut Prêtre hésitait. En lui devaient s'affronter le désir de voir les choses rentrer dans l'ordre et la crainte de voir son autorité bafouée.

— C'est hors de question, cria Halios. Ce serait une offense à la dignité des dieux, à Arrethas, à tous nos ancêtres !

— Tu es prompt à citer les dieux quand ça t'arrange...

— J'en appelle au jugement d'Um-Akr !

Marikani, qui avait fait quelques pas vers le Palais, se retourna brusquement.

— Mais j'espère bien ! Ta tentative de coup d'État est une honte ! Tu as forgé de faux témoignages, tu mens sous la coupole des dieux (d'un geste théâtral, elle embrassa le ciel)... C'est la Justice qui me rendra justice, et Um-Akr lui-même te couvrira d'opprobre. Que le Haut Prêtre organise le jugement, je m'en remets à sa sagesse et à sa foi.

Le Haut Prêtre hochait la tête, satisfait.

— L'honneur de...

Halios l'interrompit.

— Je ne laisserai pas une créature des Abysses poser un pied dans le palais sacré de mes ancêtres, gronda-t-il.

Et comme Marikani faisait un nouveau pas, il l'attrapa par le bras et la tira en arrière :

— Recule, hideux spectre, et que ton souffle fétide ne souille pas...

Un instant plus tard Arekh était à ses côtés.

— Hé, Halios...

Sans réfléchir, Halios se retourna et Arekh lui colla une droite en plein visage. Sous le choc, Halios recula puis tomba sur les graviers et resta là, à moitié assis, soutenu par une main, hagard.

Ce fut un choc dans l'assistance. Le Haut Prêtre poussa un cri d'horreur et la foule recula. Même Marikani dévisagea Arekh un moment, bouche bée.

Puis elle commença à rire nerveusement.

— Um-Akr a de nombreuses méthodes pour montrer son déplaisir, dit-elle enfin.

Et, faisant signe à Lienor de la suivre, elle pénétra dans le Palais, laissant Arekh et les courtisans derrière elle.

Hélas, le coup de force de Marikani n'avait pas suffi à régler la situation, loin de là.

Arekh passa la journée dans les couloirs du Palais, ne sachant où aller ou ce qu'il était censé faire, tandis qu'autour de lui courtisans, messagers et rumeurs bourdonnaient comme des abeilles.

... On préparait le jugement d'Um-Akr au temple. On voulait interroger des témoins. On avait vu Halios demander aux prêtres de préparer un rituel d'exorcisme. On avait vu des officiers déclarer qu'ils n'obéiraient pas à un spectre. On avait vu des soldats dire qu'Halios devrait être exécuté pour trahison. On disait que tel ou tel noble (Arekh n'arrivait pas à retenir les noms, il y en avait trop) avait prêté allégeance à Halios. On disait que l'opinion des courtisans était en faveur de Marikani...

Bientôt, Arekh eut les oreilles qui bourdonnaient. Sa tête lui faisait mal, et il dut sortir de l'antichambre où il était resté trop longtemps, en attendant qu'on l'appelle, pour aller s'asseoir dans un endroit plus calme.

Il descendit la large galerie par laquelle il était arrivé. De petits groupes discutaient et riaient dans les embrasures des fenêtres, attendant sans trop y croire que Marikani leur donne audience... mais Marikani ne donnait pas audience, elle s'était enfermée avec Banh dans le Bureau d'Automne (Arekh avait entendu un serviteur en mentionner le nom) et nul n'était entré ou sorti depuis des heures, à part deux secrétaires habillés de brun portant de lourds dossiers.

Liénor n'était nulle part en vue... sans doute avait-elle rejoint ses appartements – oui, elle devait avoir des appartements à la cour, comment en aurait-il pu être autrement ?

Arekh l'imagina avec une certaine jalousie se détendre dans un bain chaud, changer de vêtements, commander une collation. Les incrustations de pierres semi-précieuses dans les murs autour de lui valaient une fortune, les tapis sous ses pieds auraient payé la dot de n'importe quelle fille de commerçant, les bijoux qui étincelaient au cou des femmes qui riaient auraient acheté trois immeubles de la Cité des Pleurs... mais il n'avait toujours pas un sou en poche, et il était affamé, sale, épuisé.

Il vit les regards des nobles l'étudier, l'estimer, et les conversations changer à son approche. Une petite porte s'ouvrait sur la droite ; il l'ouvrit et la franchit, tentant de prendre un air déterminé.

En réalité il était proche du malaise.

La porte donnait sur un couloir plus petit, avec du plancher et des boiseries aux murs. Les fenêtres ouvraient sur une petite cour déserte. L'endroit était vide. Arekh tourna à un coin, puis un autre, trouva un banc et s'assit.

Mettant sa tête entre les mains, il tenta de se vider l'esprit. Le changement d'ambiance était trop brutal, trop fort. Des images, des visages, des sons tournoyaient dans son esprit au point de lui faire mal à la tête. Et puis... Il se sentait étrangement perdu.

Pendant des semaines, il avait eu un but : survivre, accompagner Marikani jusqu'à son palais. Chaque jour s'enchaînait avec le suivant, chaque matin avait un nouveau défi.

Ils étaient arrivés.

Et maintenant ?

Pendant le voyage, tout était si simple. Il avait sa place...

Sa place ? Quelle était sa place ?

À ses côtés, réalisa-t-il soudain, et une douleur qui n'avait rien de physique lui mordit de nouveau le ventre.

Il prit une grande inspiration : c'était ridicule, il le savait, mais au moins ne serait-il pas ridicule longtemps. Marikani était entrée dans le palais, et il l'avait peut-être alors vue pour la dernière fois. Elle avait repris *sa place*, et probablement n'aurait-il plus jamais l'occasion de lui adresser la parole.

Elle lui ferait porter une bourse en remerciement des services rendus, lui proposerait – au mieux – une place d'officier dans l'armée d'Harabec... une offre déjà inespérée considérant sa situation. Il refuserait, partirait ailleurs, commencer une autre vie...

Non... Il y avait ce titre qu'elle lui avait donné... conseiller privé ... mais peut-être était-ce pour rire, pour couper court aux explications, cela ne voulait rien dire, et...

Les témoignages. Arekh se redressa soudain. Elle allait avoir besoin de lui pour le jugement d'Um-Akr : lui et Liénor étaient les seuls témoins de ce qui s'était vraiment passé ce jour-là, dans la montagne. Avec Mîn, bien sûr, mais le pauvre gamin n'était plus là pour parler.

Mîn. Comme tout cela paraissait déjà lointain. En quelques heures, tout avait basculé.

Mais oui, elle allait avoir besoin de lui comme témoin, et bien sûr, Halios et les siens allaient essayer de s'attaquer à son passé pour saper sa crédibilité. Ce qui ne serait pas difficile, bien sûr. En vérité, si Halios avait eu accès au témoignage du dernier survivant de la galère, il s'était sans doute déjà renseigné sur Arekh.

Et il *savait...*

Arekh sentit un grand froid l'envahir. Bien sûr, Halios *savait...*

Ce n'était pas si difficile de reconstituer le passé d'Arekh, pas quand on avait des moyens. Halios allait savoir, ou savait déjà, et s'il n'avait rien dit devant le Haut Prêtre tout à l'heure, c'était sans doute qu'il se réservait pour le moment où Arekh porterait témoignage dans le temple, pour porter un coup politique.

Arekh se leva, glacé. Il fallait prévenir Marikani... et vite. Il fallait qu'il lui explique qu'il pouvait devenir, sans le vouloir, un pion dans le jeu adverse. Elle déciderait ce qu'il fallait qu'il fasse, si elle voulait qu'il quitte la cour...

Il remonta le couloir et retourna à la galerie à pas pressés, oubliant la faim qui le tenaillait. Les regards des nobles lui étaient indifférents maintenant et il entra dans l'antichambre en trombe, faisant sursauter les occupants. Deux secrétaires, un couple qui s'y trouvait déjà quand il était parti, un soldat. Arekh ne connaissait personne. Il murmura quelques imprécations. Même Liénor lui aurait été utile, ou Eydoïc, le lieutenant. Il aurait pu les convaincre de porter de sa part un message à Marikani. Mais ces imbéciles ne le laisseraient pas passer...

Il réfléchissait au moyen de forcer l'entrée quand la porte s'ouvrit et Banh fit son apparition, une pile de dossiers sous le bras. Arekh bondit avant que le soldat puisse réagir.

— Je dois la voir, dit-il tandis que le vieil homme avait un mouvement de recul. Il faut que je parle à Marikani... *ayashinata* Marikani, se corrigea-t-il en voyant le regard choqué de son interlocuteur.

— Elle vous recevra en temps voulu, commença Banh, mais Arekh reprit :

— Non ! C'est urgent ! C'est à propos des témoignages, et d'Halios ! Je ne vais rien quémander, mais il faut que je lui parle avant le jugement d'Um-Akr...

— Tout va bien, dit le vieil homme d'un ton apaisant tandis que le soldat se préparait à intervenir. Si vous voulez bien écrire une lettre en expliquant le motif de votre demande...

— Non ! s'écria Arekh. Il faut que...

La voix de Marikani s'éleva derrière lui.

— Banh, laisse-le entrer.

Arekh se retourna pour voir la silhouette de la jeune femme derrière la porte. Le soulagement qu'il ressentit en la voyant de nouveau était intense, et n'avait rien à voir avec le témoignage d'Um-Akr.

Il pénétra dans le bureau sans croiser son regard.

À l'intérieur, il faisait sombre et plutôt frais. Le temps avait changé pendant qu'Arekh attendait. Par la porte-fenêtre qui donnait sur les jardins, on apercevait un bâtiment à colonnades désertes, qu'Arekh était bien incapable d'identifier.

Le ciel était gris et une petite pluie se préparait à tomber.

Marikani était seule dans la pièce avec un secrétaire qui écrivait quelque chose à l'aide d'une plume d'argent. Elle portait les mêmes vêtements qu'à son arrivée et ses cheveux tombaient en désordre sur son visage.

— Oh, Arekh, je suis épaisse, dit-elle en se rassoyant. Dites-moi que ce ne sont pas des mauvaises nouvelles.

Une deuxième vague de soulagement envahit Arekh, plus forte encore. Le futur dépendait de la phrase avec laquelle Marikani l'accueillerait, il en avait eu l'intuition en entrant. Si elle avait été froide et hautaine...

Mais ce n'était pas le cas.

— Pas encore, dit-il. Mais il faut mieux prévoir. Qu'a dit le Haut Prêtre ? Comment vont-ils s'assurer de votre identité ?

— Il va y avoir un procès, dit-elle en haussant les épaules.

— Un procès ?

— Préliminaire à l'Épreuve. J'espérais que l'Épreuve suffirait, soupira-t-elle. C'est déjà toute une histoire. L'héritier doit accomplir une longue série de rituels et être interrogé par les sages avant d'offrir son sang à Arrethas. Littéralement. Il faut s'ouvrir une veine et remplir un petit vase posé dans les mains de la statue...

Un certain cynisme perçait dans la voix de Marikani, qu'Arekh le mit sur le compte de la situation. Arrethas était un des dieux les plus respectés dans les Royaumes. Il représentait l'avenir, maniait la foudre et scellait les destins. Le fait qu'Harabec soit le royaume d'Arrethas, que la lignée royale soit constituée de ses descendants donnait au pays une importance particulière dans la liturgie. Parmi les nombreuses prophéties qui couraient dans les Royaumes, beaucoup tournaient autour d'Arrethas. La légende voulait qu'un des souverains d'Harabec ait un jour un rôle clé à jouer dans le futur des Royaumes...

C'était une des raisons de l'importance de l'Épreuve. Toute personne qui montait sur le trône d'Harabec devait être digne de régner. L'héritier ou l'héritière devait avoir en lui assez de sang sombre – le sang des dieux, le sang d'Arrethas – pour assurer à Harabec un lien fort avec le divin. Si l'héritier en titre échouait lors des rituels de l'Épreuve, il était rejeté.

L'héritier suivant devait à son tour tenter sa chance.

— ... Mes vingt-quatre ans sont passés depuis trois semaines, continuait Marikani. Je devrais passer l'Épreuve tout de suite, monter sur le trône... Harabec a besoin d'un pouvoir fort, surtout maintenant ! L'émir ne va pas en rester là, c'est sûr, et la situation à la Cité des Pleurs est instable. Et quand Merris va entendre ce qui se passe à la cour, il va sauter sur l'occasion pour contester la frontière d'Opale... (Elle soupira de nouveau.) Mais non. Il faut que j'en passe par un stupide procès pour prouver qu'un soldat de l'Emirat ne m'a pas coupé la tête !

— Que le procès tarde l'Épreuve est peut-être une bonne chose, dit Arekh. Vous avez besoin de temps pour vous reposer... Les rituels sont difficiles, il faut mettre toutes les

chances de votre côté. (Puis il réalisa ce qu'elle venait de dire.) Vingt-quatre ans, depuis trois semaines ? Mais...

— Au Palais d'Été, expliqua Marikani. Pendant la convalescence de Mîn.

Un court silence suivit. Arekh se demanda si prononcer le nom de l'adolescent lui avait fait la même impression que celle qu'il avait ressentie tout à l'heure, seul sur le banc. L'impression qu'une page s'était tournée au moment de l'arrivée au Palais et que Mîn, et leur voyage, étaient déjà très loin.

Marikani secoua la tête.

— Quant à l'Épreuve... le plus tôt sera le mieux, dit-elle. Ce ne sera pas un problème.

Arekh regarda par la porte-fenêtre, derrière laquelle de lourdes gouttes de pluie commençaient à tomber sur les graviers. L'attitude de Marikani pouvait paraître prétentieuse, mais elle plaisait à Arekh. Il était bon qu'elle ait confiance en ses aptitudes. Surtout avec un ennemi pareil au sein de la cour...

— Le procès, reprit-il. Ils vont nous faire témoigner, Liénor et moi...

— Je crains que vous ne puissiez y échapper.

Arekh hocha la tête. Il ne la regardait toujours pas.

— Vous avez les meilleures raisons du monde de savoir que mon passé n'est pas des plus clairs, dit-il avec lenteur. Halios a sûrement enquêté. Il va s'en servir contre moi... contre vous.

Marikani eut un geste léger.

— Peut-être, mais qu'y puis-je ? Vous ne pouvez pas vous transformer en moine, que je sache... Et puis, il y a pire. Qu'étiez-vous... un espion ? Un assassin ? Et alors ? Toutes les cours en utilisent ! Harabec a son réseau et Halios s'en est servi sans vergogne. Les espions font d'excellents politiques. Pourquoi croyez-vous que vous êtes mon nouveau conseiller ? Vos connaissances peuvent nous être très utiles aujourd'hui...

Arekh se tut un moment.

— Ce n'est pas tout, Marikani. (Cette fois, il leva les yeux et leurs regards se croisèrent. Il était si tendu qu'il avait mal, mais il fallait qu'il parle.) J'ai... quelque chose à vous dire. Et je ne suis pas certain que vous vouliez encore de moi comme

conseiller quand j'aurai terminé. Mais Halios ne doit pas vous surprendre. Vous devez être au courant.

Le secrétaire leva les yeux de son travail.

Marikani regarda Arekh un long moment, en silence, avant d'acquiescer.

— Très bien. Très bien... Allez-y. (Elle se tourna vers le secrétaire.) Si vous voulez bien nous laisser...

Le jeune homme rassembla ses affaires et sortit.

Sur le gravier, dehors, la pluie commença à tomber.

Chapitre 13

— Mon nom est Arekh ès Morales, du domaine de Miras, commença-t-il doucement. Miras se trouve à l'est des Principautés de Reynes. Un endroit sans intérêt, vous ne vous y plairiez pas. Les terres sont fertiles mais humides et froides, et les terrains infestés de marais.

« Mon père avait mis son épée au service du Conseil des Principautés, comme son père avant lui, et tous nos ancêtres. Les Morales ont une longue tradition de guerriers. Moi et mes deux frères avons donc été éduqués comme des enfants nobles de tradition militaire. L'histoire, les arts, les duels, le combat. À quatorze ans, mon frère aîné a été emporté, comme tant d'enfants dans la région, par la fièvre des marais. L'affection de mes parents s'est alors reportée sur le petit dernier, Ires. Il était... Il était si mignon. C'était un enfant adorable, avec de longues boucles brunes et de grands yeux noirs. Rieur, aimable, le seul rayon de soleil dans une région qui n'en connaissait guère. Comme nos précepteurs déclaraient qu'il était aussi doué à l'épée qu'aux arts et aux sciences, mon père décida d'en faire son héritier.

— Mais, interrompit Marikani en fronçant les sourcils, cette place ne revient-elle pas au plus âgé ? Et puisque votre frère était mort...

— Dans les Principautés, on peut choisir son héritier. L'usage veut que les pères prennent en général l'aîné des fils, mais rien ne les y oblige. Et Ires était si doué... si charmant. Le choix a fait l'unanimité. Dans la région, la rumeur a aussitôt couru que j'étais jaloux. On me regardait d'un air apitoyé et un peu méfiant, se demandant comment je réagirais quand, à dix-sept ans, je serais envoyé à l'armée comme un cadet sans le sou, moi qui étais né avant lui. Mais en vérité, aucune jalouseie ne m'avait effleuré l'âme... Difficile d'expliquer pourquoi : j'étais comme les autres, j'adorais Ires. Pourtant je ne pouvais en

convaincre quiconque. Le fait que je ne me plaigne pas, que je ne parle pas beaucoup était considéré comme de l'hypocrisie. Je n'étais pas bavard, c'était tout, mais on me prêtait de sombres pensées... Et un jour...

Arekh frémit, comme si la suite était difficile à prononcer.

— Un jour, dit-il, et il s'interrompit de nouveau pour prendre sa respiration, un jour j'ai emmené mon frère à la chasse au sanglier. Nous avons cherché la bête tout l'après-midi ; il faisait très chaud. Quand un sanglier s'est enfin montré, Ires était fatigué. La bête a foncé droit sur nous. Ires a levé son épieu, mais j'ai compris qu'il ne frapperait pas juste. Le sanglier était presque sur nous. J'ai frappé le premier, le pieu a dévié sur l'os de la bête. Il a traversé la poitrine d'Ires et... Enfin bref. La vision me hante encore aujourd'hui.

« Quand j'ai ramené le cadavre d'Ires à la maison, j'ai été accueilli par un grand silence. Pas de pleurs, pas de hurlements. Je pensais que ma mère éclaterait en sanglots convulsifs, mais il n'en a rien été. Elle a pris le corps de mon frère et s'est enfermée dans la chambre avec lui. Je suis resté seul dans la grande salle ; j'attendais des reproches, des cris... Rien. Mes cousins, nos vassaux, nos serviteurs, tous ceux qui étaient à la forteresse ce jour-là se sont détournés, comme s'ils ne voulaient pas me regarder en face.

« La nuit tombée, mon père m'a convoqué dans son étude. Là, il m'a demandé ce qui s'était passé. Son visage était froid comme la pierre quand je lui ai raconté. Il n'a fait aucun commentaire, juste un bref signe de tête avant de me renvoyer. Et ce fut tout.

— Ce fut tout ? Pas un mot de plus ? Pas de questions ? Quel âge aviez-vous ?

— Oh, je venais d'avoir treize ans. Je n'étais pas assez vieux pour savoir me défendre, pour taper du poing sur la table et exiger de mettre les choses au clair, pour hurler mon innocence et crever l'abcès. Mais j'étais assez vieux pour comprendre. Et j'ai grandi là, dans cette atmosphère... Les quatre années suivantes de mon existence, dans ce bâtiment gris dont les pierres étaient devenues plus glacées que la plus froide des banquises... Il faudrait l'avoir vécu pour comprendre ce que

c'est que de se réveiller, jour après jour, quand on est enfant, dans un foyer où tout le monde, *tout le monde*, depuis votre père jusqu'à la plus méprisable des servantes, vous croit coupable d'un meurtre atroce. Pas un regard qui ne m'était adressé où je ne lisais l'horreur, le rejet. Pas une parole qui ne soit naturelle, où je ne sente l'eau noire du dégoût ou, pire, de la peur. Ma mère préférait Ires, bien sûr, mais avant, elle m'aimait autant qu'elle avait aimé mon frère aîné. J'ai disparu à ses yeux. Son regard ne s'est plus posé sur moi, plus une seule fois en quatre ans.

« Oui, c'est difficile à expliquer... Vous savez que vous êtes innocent, et pourtant la culpabilité vous ronge. Peu à peu, l'image que vous lisez dans le regard des autres commence à devenir la vôtre. Vous regardez le plafond et vous vous demandez s'ils n'ont pas raison... Les mois ont passé et cette culpabilité est devenue une sorte de rage noire, aussi bien contre moi que contre les autres...

« À Reynes, le jour des dix-sept ans d'un garçon – le jour de sa majorité – la coutume veut que l'on fasse une grande fête. Pour préserver les apparences, on devait aussi en donner une en mon honneur. Jamais réception n'a été préparée avec moins de chaleur et de joie... jamais je n'ai vu tant de douleur sur le visage de mon père que lorsqu'il faisait la liste des invités. Ils ont fait venir du vin d'une propriété voisine...

« À table, ce soir-là, il y avait ma famille, enfin, mes parents, deux de mes cousins, les métayers du village, deux nobles du voisinage et leurs filles. Les nobles et les métayers faisaient de leur mieux pour alimenter la conversation, parlant des récoltes, du climat, du commerce de l'avoine, mais mon père ne disait pas un mot. À son habitude, ma mère faisait comme si je n'existaient pas. Quand la viande est arrivée, mon père a commencé à boire, et moi aussi. Après tout, j'avais dix-sept ans, j'étais devenu un homme... et quel meilleur moment pour oublier...

« Nous avons beaucoup bu – oh oui, beaucoup. L'ambiance était tellement lourde qu'il fallait ça pour que je survive au dîner, et mon père devait penser la même chose. Puis le dessert est arrivé et mon père s'est levé, son verre à la main.

— À mon fils, a-t-il dit. À mon fils qui va hériter de mes biens, de ma fortune, de mes terres, de mes champs et de mes greniers. À mon fils qui va hériter de vous tous (il a fait un geste vers les métayers) et contrôler vos destinées, celles de vos femmes, celles de vos enfants. Je serais vous, je prendrais garde à vos enfants.

Un silence de mort régnait dans la pièce et il a continué.

— Quel bonheur pour un père de laisser son nom et son domaine à un héritier qui en est digne. Et qui en serait plus digne, je suppose, que celui qui a intrigué dans l'ombre depuis sa plus tendre enfance pour tout obtenir. Je vous demande donc de boire avec moi à la santé et à l'âme du serpent qui rampe dans ces murs, du renard qui frappe les êtres sans défense... À Arekh, mon fils !

« Personne n'a bu... Les invités se regardaient et hésitaient, ne sachant que faire. Mon père titubait et ses yeux étaient injectés de sang. Je me suis levé et j'ai fait le tour de la table pour le rejoindre. Il fallait que j'agisse, ou je serais devenu fou. Je n'en pouvais plus de ces allusions, de cette haine voilée, de ce silence... Il fallait qu'il me le dise, qu'il me traite d'assassin une fois pour toutes... qu'il prononce ce mot qu'il n'avait encore jamais prononcé. Et puis, l'alcool me faisait bouillir le sang. Il m'a regardé venir et je l'ai insulté, je l'ai traité de tous les noms sans pouvoir pourtant exprimer ce qui me tenait à cœur... que j'étais innocent, que je n'avais pas tué mon frère, que c'était un accident... Mais cela m'était impossible. Je savais que si je parlais les mots sonneraient faux – alors qu'ils étaient vrais – et il me semblait que toutes ces années avaient noirci mon âme et que tous autour de la table le sentiraient. Mon père m'a giflé, très fort, une première fois, et je l'ai traité de menteur. Alors il m'a craché au visage... J'ai attrapé son épée, qui était posée sur la table, et je l'ai tué.

— Grands dieux, souffla Marikani, qui n'avait pas bougé.

— Ma mère s'est jetée sur moi avec un cri de haine, et je l'ai tuée elle aussi... J'ai donné un coup d'épée d'instinct, sans le vouloir, et elle est tombée. Autour de la table, c'était le chaos, les invités criaient ou fuyaient, certains se sont jetés sur moi et je les ai frappés eux aussi tandis qu'un voile de sang et d'alcool

tombait sur mes yeux. Il y avait des cadavres partout. Les survivants sont sortis en courant et je me suis retrouvé seul dans la pièce tandis que les serviteurs mettaient le château en alerte. Je savais que je n'avais pas beaucoup de temps. Alors je suis monté au premier étage, où se trouvait le coffre où mon père conservait son argent et les quelques joyaux de notre lignée ; j'ai tout volé et je suis parti...

« Après... après j'ai erré pendant des mois dans les Royaumes de l'ouest, hors des Principautés, sous un nom d'emprunt, comme un jeune noble désœuvré en voyage. Je n'étais pas bourrelé par le remords. Je ne le suis toujours pas. Le souvenir de ces meurtres n'est rien pour moi, la seule chose qui me touche encore est l'image d'Ires, du sanglier, de son sang. Le reste... Je me vois agir, mais avec détachement, comme une scène sur un vitrail...

« Au bout de quelques mois l'inaction m'a pesé. Je n'avais plus de rang, plus de caste, plus de nom, mais je savais me battre et j'avais reçu une excellente éducation. J'ai effectué quelques missions pour le compte d'un Conseiller de Reynes installé à Kiranya... porter des messages, menacer ses ennemis, écrire ses lettres, tuer quelques indésirables. J'étais si efficace qu'il m'a ramené avec lui à Reynes et que je suis devenu un homme de l'ombre, espion, homme de main, assassin à mes heures, passant de patron en patron. Cela a duré des années. Je gagnais des sommes importantes, mais je les dépensais aussi vite. Et puis, au fil des lunes, une étrange lassitude est tombée sur moi. Ce même détachement que j'ai encore en pensant au meurtre de mes parents. J'étais de plus en plus hautain, de moins en moins prudent, je me fichais de tout. Un jour dans une taverne – je n'avais pas bu d'alcool, je ne bois plus – j'ai tué un soldat, comme ça, pour une altercation ridicule, et je ne me suis même pas enfui. Les juges ne se sont pas posé de question, ils ne se sont pas interrogés sur mon identité ou sur mes actions passées... Ils m'ont condamné aux galères.

Un long silence suivit et Arekh réalisa que la pluie tombait fort maintenant, à grosses gouttes sur les pierres, coulant le long du bâtiment. Pendant son récit, il ne l'avait pas entendue.

— Voilà, dit-il enfin. C'est tout.

Dehors, un chat s'était réfugié sous le manteau d'une statue. Une bourrasque le fit dégager et il s'enfuit avec un miaulement sinistre et déchirant.

— Grands dieux, répéta Marikani à voix presque basse, au bout d'une éternité.

Elle se tut pendant de longues minutes, et chaque seconde qui passait pesait sur Arekh comme une pierre.

— Nous n'avons pas d'accord avec les Principautés, dit-elle enfin. Ils ne peuvent pas vous arrêter ici.

— Non.

— Je ne vous conseille pas de remonter à Reynes, cependant. L'acte de condamnation a-t-il été rédigé ?

— Oui, dit doucement Arekh, pensant au marché couvert de la Cité des Pleurs. Je ne peux plus revenir. Non que j'en aie eu l'intention... Mais les Principautés me sont fermées, ainsi que tous les pays avec lesquels le Conseil a signé une alliance de justice.

— Viennes était au courant ?

— Je ne pense pas. Quand... j'opérais dans la capitale, j'avais assez d'argent et de relations pour faire bloquer les enquêtes sur mon nom. Et puis, mes patrons ne voulaient pas savoir. J'étais efficace, cela leur suffisait.

Le silence régna de nouveau dans la pièce. Les phrases prononcées par Marikani ne réglaien rien, Arekh le savait. Elle parlait pour dissimuler sa gêne, obligeant son esprit à se concentrer sur les côtés pratiques du problème. Une manière de fuir la réalité. Mais elle ne pouvait le faire longtemps... À un moment ou un autre, il faudrait qu'elle aborde le cœur du sujet. Qu'elle le regarde en face.

La pluie redoubla d'intensité et Marikani leva enfin les yeux vers Arekh.

Ils s'observèrent un moment en silence, tandis que les gouttes frappaient le sol comme une musique obscure.

— Eh bien, souffla-t-elle... Je crois que j'ai eu mon compte d'histoires pour un moment. Dommage que ce ne soit pas Hathos qui vous ait inspiré celle-ci...

Arekh hocha la tête.

— Dommage en effet. Mais il ne s'agit pas d'un conte. Et il ne faudra pas longtemps à votre cousin pour le découvrir s'il enquête sur moi... en vérité, je suis sûr qu'il l'a déjà fait. Il connaît mon nom ; il ne lui aura pas été difficile de trouver ma région d'origine, ou de se renseigner auprès des registres de justice de Reynes, et après... Vous imaginez-vous, aya Marikani, dans le temple d'Um-Akr, en train de jurer votre innocence et me citant pour témoin ? Halios attendra le bon moment pour me dénoncer comme parricide, assassin de ma famille... l'incarnation du mal absolu, ajouta-t-il avec un rire bref. Cela pourrait vous enlever toute chance. Ce pourrait être la preuve de votre culpabilité. Qui d'autre s'associerait avec un parricide qu'un spectre des Abysses ? Le mal attire le mal...

— L'ombre attire l'ombre, dit doucement Marikani.

— Quoi ?

Marikani étudia Arekh un moment, hésitante. Puis elle détourna les yeux.

— J'ai pensé partir, reprit enfin Arekh. Quitter la cour, pour éviter de témoigner. Mais le mal serait fait ; Halios dirait que vous essayez de vous couvrir, de dissimuler ma nature. Même si je mourais demain... il dirait que vous m'avez assassiné. (Il secoua la tête.) Je ne vois pas de solution.

Il écouta le bruit de l'eau sur les pierres.

— Je suis navré.

Marikani réfléchissait toujours.

— Le mieux, dit-elle enfin, c'est de lui retirer l'effet de surprise. Nous allons tout simplement dire la vérité... Non, nous allons publier la vérité. Avec votre accord. Il est de coutume, quand un nouveau conseiller est nommé à la cour, de faire passer cette nomination par écrit à tous les Hauts Secrétaires avec les raisons de la nomination, le nom et les titres du nouveau venu. Je vais expliquer les raisons de mon choix — connaissance de la politique intérieure de Reynes — et mentionner après votre nom que vous avez été condamné pour parricide et meurtres dans les Principautés. Voilà qui animera un peu les séances, dit-elle avec un fin sourire.

Arekh hocha la tête.

— Vous devez être prêt, reprit doucement Marikani. La nouvelle va se répandre à la cour comme une traînée de feu. Vous lirez votre condamnation dans tous les regards... comme quand vous étiez enfant. Mais au moins Halios n'aura-t-il plus son effet pendant le procès.

— Très bien. (Arekh évitait de nouveau le regard de Marikani.) C'est entendu. Je... Je préférerais que vous soyiez au courant.

Il leva les yeux sur elle et vit qu'elle était très pâle. Dehors, le soir tombait.

— Vous devriez vous reposer, et manger.

Il avait oublié qu'il avait faim, mais prononcer le mot lui donna comme un étourdissement. Une énorme chape de fatigue tomba de nouveau sur ses épaules. Il ne voulait pas partir, mais il fallait qu'il sorte avant qu'elle ne le renvoie. L'idée d'affronter les courtisans et leurs regards dehors le rendait presque malade.

— Ça va, dit-elle simplement.

Elle était glacée... Comment pouvait-il lui en vouloir ? Le malaise d'Arekh grandit. Il commença à se lever quand une main se posa sur son poignet.

— Oh, mais ne vous sauvez pas. Nous avons du travail.

Arekh ne bougea pas, mais la main se s'attarda qu'un infime instant avant que Marikani n'appelle le secrétaire pour commander le dîner.

La soirée se passa en réunions tandis que Marikani écoutait les rapports de ses secrétaires, prenait conseil auprès de Banh, leur présentait Arekh en quelques mots — « Arekh del Morales des Miras, un ancien expert de la diplomatie souterraine des Principautés », disait-elle seulement. Arekh en déduisit qu'elle gardait la révélation pour plus tard. Arekh s'impliquerait dans les négociations officieuses, dans toutes les tractations qui demandaient une bonne connaissance des secrets politiques de Reynes ou des pays limitrophes.

Même si nul ne fit de commentaires autour de la table, Arekh était l'objet de tous les regards. Les secrétaires devaient se demander d'où il venait, s'il était un danger pour eux ou pour leur carrière.

L'accoutrement d'Arekh ne faisait rien pour leur donner confiance. Il avait changé de vêtements à la Maison des Affaires de Reynes, mais ceux-ci, bien que décents, restaient grossiers par rapport aux vêtements fins et bien coupés des membres du conseil privé de la Couronne. Et il y avait la fatigue et la poussière du voyage, visibles sur son visage et sur ses habits, comme sur ceux de Marikani.

Ce fut Banh qui, finalement, la rappela à l'ordre.

— Ayashinata, permettez-moi de vous supplier respectueusement de vous retirer dans vos appartements. Vous avez besoin de repos, de vous changer... de reprendre des vêtements dignes de votre fonction. Vous savez comment sont les courtisans. Le nombre de vos broderies et l'éclat de vos bijoux prouveront mieux que tout discours que c'est vous qui êtes en charge.

Marikani acquiesça d'un air las, mit fin à la réunion et se leva. Les secrétaires l'imitèrent, commentant à voix basse la réunion, tandis que Marikani prenait Banh à part et lui glissait quelques mots à l'oreille, montrant Arekh du doigt. Banh hocha la tête, donna des ordres, puis demanda à Arekh d'attendre dans le bureau.

Arekh se rassit, hésitant. Marikani se dirigea vers la porte, sans un mot... puis, au dernier moment, elle se retourna et lui adressa un pâle sourire.

Enfin elle suivit Banh et disparut dans les couloirs du palais.

Dehors, des nuages couraient sur les lunes. Une demi-heure plus tard, deux serviteurs portant des lanternes vinrent chercher Arekh pour l'amener à ses appartements, trois grandes pièces confortables dans l'aile est. Les serviteurs allumèrent les chandeliers puis se retirèrent, et Arekh aperçut une bourse sur la table. Il l'ouvrit, y trouvant une cinquantaine de pièces d'or, une « avance sur salaire » accompagnée d'un petit mot de Banh.

Il aurait sans nul doute pu sonner un serviteur pour demander de l'eau chaude, et peut-être de nouveaux habits, mais il n'en avait pas le courage. Sans retirer ses bottes, ni ses habits sales, il se laissa tomber sur la courtepointe en satin et s'endormit d'un sommeil sans rêves.

Le lendemain matin, un bulletin signé de la main de Marikani fut passé à tous les notables de la cour. Il mentionnait la nomination d'Arekh au poste de conseiller privé, et précisait que celui-ci avait été condamné pour parricide et meurtres pourpres par les Principautés de Reynes.

Le lendemain après-midi, le Haut Prêtre les convoquait pour la première audition dans le temple d'Um-Akr.

Le temple était situé à l'écart de l'aile ouest du palais, près du grand bâtiment à coupole honorant Arrethas. La coupole était supposée s'élever au-dessus de l'endroit exact où Arrethas avait déposé la princesse qui avait fondé la dynastie d'Harabec... princesse portant bien sûr son enfant.

Le temple à coupole d'Arrethas était un des plus grands des Royaumes, et seul celui de Reynes le battait en taille et en richesse. Le bâtiment à colonnes consacré à Um-Akr, gardien de la justice, paraissait petit en comparaison. Son prêtre, un grand homme barbu, qui les accueillit à l'entrée avec de multiples courbettes, avait laissé pour l'occasion sa place au Haut Prêtre.

Ils traversèrent la salle de prière pour passer derrière, dans la fosse au procès. Um-Akr était le gardien de la justice et ses prêtres étaient donc souvent amenés dans les grandes villes à juger des cas privés quand les citoyens décidaient de faire appel au jugement divin. Les prêtres d'Um-Akr s'arrogeaient aussi le droit de juger les accusations d'hérésie et toutes celles qui avaient trait aux affaires religieuses.

Ici, dans le Palais d'Harabec, la fosse au procès était sans doute peu usitée. D'après les souvenirs d'Arekh, aucune accusation d'hérésie n'avait été portée depuis des siècles.

Aussi, malgré son incongruité, son ridicule même, l'accusation d'Harios marquait-elle une pierre dans l'histoire du pays. Harios contestait l'identité d'une héritière d'Arrethas, d'une fille des dieux. Pire, il l'accusait d'être un démon des Abysses : l'incarnation du mal absolu, de l'obscurité dévoreuse d'étoiles. Oui, nul autre que le Haut Prêtre du pays ne pouvait s'emparer de l'affaire, et le regard du dieu devait être appelé à juger.

Il n'y croit pas, pensa Arekh en regardant l'homme mince, aux traits durs, monter sur les marches au fond de la fosse pour

s'installer sur son siège de juge. Il n'y croyait pas, comment pouvait-il y croire ? L'ambition du cousin de Marikani devait être connue de tous et son plan était évident.

Mais Halios avait bien joué. On ne plaisantait pas avec les démons, avec le sang d'Arrethas. Il aurait son procès.

La fosse était creusée en amphithéâtre et des bancs en bois étaient prévus pour les éventuels spectateurs, mais il n'y en avait aucun ce jour-là. En plus du Haut Prêtre, de ses deux assistants et du prêtre d'Um-Akr qui s'était assis discrètement au fond de la pièce pour suivre la séance, ils n'étaient que quatre : Marikani, Liénor, Arekh et Halios.

Halios se plaça debout, à droite dans la fosse, sur l'étoile de pierre blanche incrustée dans le sol qui indiquait la place de l'accusateur, et Marikani à gauche, sur son étoile de pierre noire.

Le Haut Prêtre lut lentement l'acte, puis demanda à Halios de s'expliquer. Celui-ci répéta ce qu'il avait dit à l'arrivée de Marikani : il avait obtenu par le réseau d'information d'Harabec l'assurance que Marikani avait été tuée dans la montagne, devant le col, après s'être échappée de la galère kiraniennes, par un officier de l'armée de l'émir. Les sorciers qui l'accompagnaient avaient alors invoqué un démon des Abysses et lui avaient donné par magie l'apparence de Marikani. Halios déclara qu'il avait obtenu les témoignages de plusieurs soldats qui avaient assisté au rituel, ainsi que ceux de l'officier qui lui avait tranché la tête.

À ces mots, Marikani tâta ostensiblement son cou, comme pour vérifier que sa tête tenait toujours. Liénor sourit et un des assistants dissimula son amusement en détournant les yeux. Le Haut Prêtre, lui, ne battit pas d'un cil. Il déclara avoir lu avec attention les lettres des témoins.

Marikani raconta en termes simples ce qui lui était arrivé à partir du moment où elle avait mis le pied sur la grève. Elle évita de s'attarder sur la manière dont elle avait sauvé les galériens, disant seulement qu'il y avait eu trois survivants au naufrage et que deux d'entre eux avaient décidé de les accompagner. Puis elle résuma leur voyage. Quand elle eut fini, le Haut Prêtre fit appeler Liénor. Celle-ci s'avança entre Halios et Marikani.

— Ehari Liénor Mar-Arajec, fille de Pagins Astour, dit le Haut Prêtre.

La jeune femme s'inclina.

— Pourriez-vous nous raconter, en ouvrant votre cœur devant Um-Akr, instant par instant, chaque événement du jour où vous et l'accusée avez traversé le col ?

Liénor s'exécuta, d'une voix claire et vibrante, et Arekh sentit un malaise l'envahir. D'autres soucis lui avaient occupé l'esprit depuis son arrivée à la cour, mais malgré la trêve silencieuse, le mensonge autour de la naissance de Liénor lui paraissait toujours aussi noir. Oui, il était un criminel, oui, ses actes avaient depuis longtemps suffi à détourner de lui le regard des dieux, mais au moins était-il homme, un enfant né comme les autres sous la bénédiction de Lâ. Liénor... Liénor — s'il avait raison, et tous ses sens lui criaient qu'il avait raison — était fille d'esclave, d'un peuple maudit, à l'âme noire. Sa nature même était mauvaise, et même si elle aimait réellement Marikani, même si elle lui était fidèle, son influence ne pouvait être que sombre.

Et voilà qu'elle était là, sa véritable nature voilée, au cœur d'un lieu sacré où les membres de son peuple n'avaient nul droit d'entrer, même morts. Et le Haut Prêtre prononçait un nom qui n'était pas le sien, et elle s'inclinait, comme si elle avait le droit de le porter, alors que la statue du dieu n'était qu'à quelques pas.

Il y avait là quelque chose de profondément... mauvais, de profondément pervers, et Arekh haïssait cette idée. Oui, il savait combien était ironique sa réaction quand on savait qui il était et ce qu'il avait fait, mais c'était ainsi.

Harios aurait bien ri s'il avait su la vérité. Les deux témoins, les seuls êtres vivants à pouvoir prouver la fausseté de ses dires étaient une esclave déguisée et un parricide.

Liénor ayant fini de parler, le Haut Prêtre se tourna vers Arekh. Celui-ci s'avança, prêt à tout.

Harios ne le fit pas attendre.

— Cet homme a massacré sa famille ! s'écria-t-il en désignant Arekh. De tous les crimes, il a commis le pire, de tous les forfaits, il a choisi le plus noir, et vous voulez l'écouter

aujourd’hui ? De la bouche de cet homme ne peut sortir que le serpent du mensonge !

Arekh le foudroya du regard.

— Le mensonge est le fruit de l’ambition et non de la violence, déclara-t-il. Si je peux tuer mes ennemis, quel besoin ai-je de leur mentir ?

Il y eut un court silence tandis qu’Halios restait bouche bée, la haine se lisant sur son visage. Un visage où se trouvait encore l’hématome laissé par le coup de poing de la veille.

— Les crimes commis par le témoin n’empêchent pas le témoignage de celui-ci d’être entendu par la Cour si le témoin prête serment devant Um-Akr, déclara le Haut Prêtre. Arekh del Morales des Miras, nous vous demandons donc de jurer de votre bonne foi devant le dieu.

Arekh répéta lentement les mots rituels, les sentant vibrer dans l’atmosphère autour de lui, prendre force dans ce lieu sacré, devant le regard du dieu. Il commença son récit, étrangement ému. Il s’était toujours dit que le jour où il se retrouverait devant une cour de justice, ce serait sa fin, et la condamnation des dieux s’abattrait enfin sur lui pour le plonger dans l’abîme qu’il avait tant mérité.

Et voilà que la statue d’Um-Akr était à côté de lui, et voilà que ses crimes étaient connus de tous, et pourtant sa fin n’était pas encore là, et pourtant il pouvait parler sans mentir et défendre quelqu’un qui méritait de l’être.

Um-Akr était aussi, chez certains peuples, le dieu de la deuxième chance. Était-ce ce qui lui était offert aujourd’hui ?

La séance dura encore plusieurs heures tandis que Liénor et Arekh étaient assaillis de questions, et que Marikani accusait Halios d’avoir monté l’affaire. Elle demanda la vérification des lettres et des témoignages de ceux qui les avaient écrites. Enfin, le Haut Prêtre interrompit la séance... et au désespoir de Marikani, qui voulait que les choses soient vite réglées, l’audition suivante fut fixée cinq semaines plus tard. Le Haut Prêtre voulait faire vérifier l’authenticité des preuves, suivre l’évolution des étoiles et les présages, faire venir des objets spéciaux du Grand Temple de Reynes, des objets sacrés qui,

disait-on, permettaient de lire dans la nature des âmes et lui permettraient de voir celle de Marikani.

Bref, il s'arrangeait pour ne pas prendre de décision tout de suite, conclut Arekh. Il écouta, sombre mais guère étonné, Liénor demander au Haut Prêtre la permission d'éviter la cérémonie de la vérité prévue pour le lendemain. Les témoins devaient jurer de leur bonne foi en posant la main sur celle de la statue d'Um-Akr... mais elle ne pourrait être présente, expliquait-elle, car elle devait partir rendre visite à sa famille dans le sud d'Harabec.

Elle serait bien sûr revenue avant la prochaine séance.

Arekh détourna les yeux. Bien sûr. Liénor ne pouvait toucher la main du dieu et prêter serment, pas quand sa nature même n'était que mensonge. Dieu sait ce qu'un dieu bafoué faisait quand on se parjurait dans son temple, en touchant sa statue.

Liénor ne pouvait prendre ce risque.

Le Haut Prêtre accepta et Arekh ravalà sa rage.

Se dirigeant vers la porte, il vit que quelqu'un d'autre avait assisté à la scène — Harrakin, le frère d'Halios, le jeune homme au pourpoint rouge, qu'il avait remarqué dès son entrée au Palais. Appuyé sur le mur, au fond de la fosse, Harrakin avait suivi la conversation. Mais il semblait bien se moquer de Liénor... c'était Arekh qu'il étudiait avec une attention certaine.

Halios quitta les lieux en ignorant ostensiblement Marikani. Harrakin attendit au contraire qu'elle approche, et lui baissa la main pour la saluer.

— Cousine, vous êtes toujours aussi ravissante, et aussi éloquente, déclara-t-il en se relevant.

Il lui fit un large sourire et Arekh eut la désagréable surprise de voir Marikani rougir en retour. Sans lui lâcher la main, Harrakin continua :

— Si les sorciers de l'émir vous ont changée, ils ont fait du bon travail. Il n'a pas dû leur être facile d'imiter toutes vos qualités, et je ne croyais pas que les démons des Abysses avaient autant de charme...

— Cousin, comme d'habitude, vous gâchez votre effet en voulant trop en faire, répondit Marikani sans se départir de son

sourire. Et malgré tous vos compliments, vous avez quand même signé l'acte d'accusation d'Harios.

— Allons, vous savez comment est mon frère, dit Harrakin en haussant les épaules. Vous savez que ma situation familiale m'interdit certaines libertés. Cela doit-il m'empêcher de vous parler ? Sommes-nous à présent ennemis ?

— Mais point du tout, cousin.

Ils sortirent du temple, Arekh et Lienor marchant deux pas derrière Marikani et Harrakin.

— Vous n'avez pas eu un retour très heureux, dit Harrakin. J'ai préparé un petit dîner dans le salon rouge... Vashni sera présente, ainsi que l'ambassadeur de Sleys, Herradon et sa sœur, et Banh, bien sûr. Venez, nous pourrons enfin fêter comme il se doit la fin de nos ennuis. Demoiselle Mar-Arajec, dit-il en se tournant vers Lienor, ce serait aussi un honneur si vous pouviez nous offrir la joie de votre présence...

Ses yeux glissèrent sur Arekh, mais il n'ajouta rien avant de se retourner et de prendre le bras de Marikani.

— Cousine, permettez-moi aussi de vous escorter là-bas, dit-il d'une voix soudain sérieuse. Mon frère est... enfin disons que tout pourrait arriver. Il vous faudrait un homme sûr pendant quelques jours au cas où...

Marikani se tourna vers Arekh.

— Je suis là, dit simplement celui-ci.

Harrakin lâcha le bras de Marikani et les deux hommes se dévisagèrent un instant... un court instant, avant qu'Harrakin ne se retourne avec un sourire d'un naturel parfait.

— Très bien ! Alors je suis soulagé.

Et il entraîna Marikani dans les jardins, lui racontant d'une voix légère les dernières nouvelles de la cour.

Chapitre 14

La vie à la cour reprit vite un rythme presque normal. Marikani était invisible pendant la matinée, qui d'après la tradition d'Harabec était réservée à la vie privée. Le Palais tournait alors au ralenti, du moins pour les nobles et leurs invités qui se réveillaient lentement dans leurs appartements, mais les secrétaires, les assistants, les membres des suites, les serviteurs, esclaves et autres gens du commun s'affairaient déjà, étudiant, nettoyant, négociant, cuisinant, jardinant, selon leur fonction. Puis c'étaient les déjeuners, en général pris en privé, avant qu'au cours de l'après-midi le Palais ne devienne une ruche, tandis que la température montait, parfois très haut. Dans les autres régions chaudes, le début de l'après-midi marquait au contraire le temps de la sieste, où on se réfugiait dans les intérieurs sombres et froids. Mais pas à Harabec. Le Palais était consacré à Verella et l'eau coulait partout dans de petites rigoles de marbre rosé, parfois larges d'un ou deux pas, se laissait aller dans des fontaines, se reposait dans des bassins avant de repartir.

Beaucoup de nobles avaient élu résidence toute l'année au palais, abandonnant leur véritable foyer quelque part dans les terres pour conduire leurs affaires ici, au cœur politique du pays. Ils travaillaient donc au soleil, protégés par d'immenses dais, dans les jardins ou dans les cours. Les couloirs et les bureaux bourdonnaient et les messagers, les serviteurs, les secrétaires se croisaient sous les arbres pour régler les mouvements économiques du pays. Marikani était retirée dans ses bureaux, ne voyant les rayons du soleil que par les portes-fenêtres qui donnaient sur de petites cours privées dans lesquelles nul n'était autorisé à entrer.

Mais c'était le soir que se jouaient les véritables parties. Quand le soleil se couchait, la tradition voulait que les nobles et les personnages importants de la cour se retrouvent aux bains,

hommes et femmes ensemble, et se purifient longuement, nus, en l'honneur de Verella. Les serviteurs servaient de délicieuses collations, des thés parfumés, des gâteaux au miel et aux fruits, des viandes froides, des fruits et du pain, et les courtisans s'alanguissaient près des piscines de mosaïque et de pierre, sous la protection des colonnades ouvertes entre les piliers desquelles ils voyaient le crépuscule s'installer et entendaient chanter les premiers insectes nocturnes.

Les parfums montaient du jardin, les intrigues se nouaient, les amours se jouaient d'un regard ou d'un sourire et les alliances politiques se faisaient et se défaisaient en quelques conversations. Ensuite, il fallait savoir où commencer la nuit, dans quel bal, quelle soirée, dans les grandes salles royales du bâtiment principal, ou dans une fête privée donnée par tel ou tel grand nom, ou mieux encore, dans des salons discrets où Halios ou Marikani recevaient quelques intimes après avoir fait une apparition au bal qu'ils voulaient honorer. On se promenait dans le parc, on se perdait dans les bosquets ou dans les bois de la deuxième enceinte, on regardait le ballet des lunes ou on commentait les tracés des étoiles en essayant d'y lire l'avenir.

Les plus courageux attendaient que l'aube se lève entre les statues avant de rejoindre leurs chambres, luxueuses pour les plus chanceux, un réduit sous les toits pour ceux qui n'étaient pas encore en faveur. Ceux-là avaient peut-être des propriétés dans la capitale, des terres et un château en province, mais ils préféraient habiter une mansarde plutôt que de s'éloigner de l'endroit où résidait le véritable pouvoir.

Le procès se préparait. Halios et Marikani se partageaient le Palais de manière officieuse, Halios tenant une seconde cour dans l'aile est, où il enjoignait à ses partisans d'être patients, car la vérité ne tarderait pas à éclater. Il affectait de se protéger contre « l'influence maléfique de cette créature des Abysses » en portant de puissants talismans en collier. Il était le seul. Même ceux qui soutenaient haut et fort son combat ne craignaient pas de croiser Marikani dans les couloirs sans même faire le geste de protection de Fîr.

— Je ne vois pas ce qu'Halios espère, s'exclama Vashni, la très belle femme qu'Arekh avait remarquée dès le premier jour et qui avait crié à Marikani de foudroyer Halios.

Vashni était à demi nue, assise sur les mosaïques bleutées, tandis que des fumées de vapeur chaude montaient du bassin tiède à côté d'eux. Des serviteurs venaient de manière régulière y ajouter des seaux d'eau bouillante pour le réchauffer. Vashni leur jetait des coups d'œil distraits, mais ne croisait jamais leurs regards. Pour elle ils n'avaient pas de consistance, de réalité. Ce n'était pas un snobisme de caste – les nobles n'avaient pas non plus de réalité pour elle s'ils n'étaient pas proches du pouvoir. Et le moindre secrétaire, même fils de paysan, avait droit à toute son attention s'il tenait un rôle clé dans l'entourage de Marikani. Qu'importait son origine, sa richesse...

Ou son passé.

Elle fit à Arekh un de ses plus séduisants sourires.

— Personne ne croit à son histoire. Le Haut Prêtre est obligé de conduire ce procès, c'est normal... Il serait en faute s'il n'enquêtait pas devant une si sérieuse accusation. Mais c'est ridicule et tout le monde le sait. Marikani n'a rien d'un spectre, les courtisans en sont parfaitement conscients ! Alors... alors quoi ? Le procès va durer des semaines, compliquer la vie de la cour, tout cela va retarder des tas de décisions essentielles... puis le Haut Prêtre va confirmer Marikani dans ses fonctions et Halios se retrouvera encore plus minable qu'avant. Il n'aura rien gagné, sinon d'alimenter les plaisanteries pendant une génération ! Et Marikani réussira l'Épreuve, tout le monde le sait aussi. Elle est forte. Plus forte que ne l'ont été bien des rois d'Harabec récemment...

Arekh pensa à Marikani, livide, devant le cadavre de la petite esclave sous la muraille de la Cité des Pleurs. Forte ? Oui, elle l'était. Mais il avait vu d'elle des traits de personnalité, il avait été témoin d'étranges faiblesses que nul à la cour ne connaissait sans doute. Elle portait un masque dans ce Palais... comme tous, d'ailleurs, se dit-il. Tous les humains portaient des masques qu'ils ne laissaient glisser que dans les moments les plus durs, les plus éprouvants.

Il avait vu ce qui se cachait sous le masque de Marikani.

— Vous l'ignorez peut-être puisque vous venez de Reynes, eheri Arekh, reprit Vashni d'un ton de conspirateur, mais l'oncle de Marikani, le précédent roi, était complètement fou ! Je me souviens de l'avoir vu quand j'étais petite fille, dans la salle de bal du bâtiment rose... Ses yeux étaient injectés de sang et il avait des accès de colère terribles. Ses secrétaires menaient le gouvernement, comme ils pouvaient, les pauvres. Et ses fils ne valaient pas mieux. Voilà ce qu'on gagne en épousant sa sœur, sang sombre ou pas. (Vashni baissa la voix.) Je peux vous dire qu'à Sleys, les mariages entre membres des familles proches sont interdits par les prêtres. On dit qu'ils sont maudits. Mais ici ils s'en fichent, en tout cas dans la lignée royale d'Harabec...

— Ils veulent conserver le sang d'Arrethas, dit Arekh. Ça se comprend.

— Peut-être, mais que Fîr me pardonne, nous pouvons remercier les dieux que l'épidémie ait emporté toute une branche de la famille. Notre petite Marikani est un véritable don du ciel, en tous cas si ce crétin d'Halios veut bien la laisser régner...

Nulle autre que Vashni ne pouvait se permettre de parler avec tant de familiarité des membres de la famille royale. Mais la ravissante courtisane avait un statut à part, dû entre autres à son immense fortune. Son père, appartenant à la famille régnante de Sleys, avait épousé une nièce d'un ancien roi d'Harabec et un bon quart des terres fertiles des plaines leur appartenait. Vashni avait elle aussi fait un très bon mariage, et, son mari mort, elle s'était installée à la cour où elle passait son temps à gérer sa fortune et à intriguer. Infidèle dans toutes ses autres alliances, politiques ou personnelles, elle restait fidèle au parti de Marikani. Pourquoi ? Difficile à savoir. Peut-être parce que Marikani était une femme. En tout cas, il ne fallait pas négliger l'appui de Vashni.

Et ce n'était pas parce qu'elle semblait babiller sans but qu'il fallait sous-estimer son intelligence.

Oui, se répéta Arekh, à la cour tous portaient des masques...

Marikani fit alors son entrée, habillée d'une robe de bain légère d'un rouge foncé rebrodée d'or, ses longs cheveux bruns

défaits tombant jusqu'au bas de son dos. Habillée ainsi simplement, elle était d'une beauté à couper le souffle... même si d'autres femmes à la cour avaient des traits plus réguliers ou des silhouettes plus rondes, plus voluptueuses, peut-être mieux adaptées à la mode du moment.

Après avoir adressé quelques paroles aux courtisans les plus proches, Marikani fit glisser sa robe à terre et entra, nue, dans un bassin pour commencer la purification.

Arekh détourna les yeux.

— Vous devriez prendre garde, dit Vashni derrière lui.

Arekh se retourna vers elle et vit que Vashni l'observait, ses yeux noirs étincelants. Toute trace de légèreté avait disparu de son visage.

— J'écoute, dit-il avec un signe de tête pour montrer qu'il avait observé le changement.

— Harrakin connaît de nombreux assassins, dit-elle à voix basse, le doigt posé sur un détail de mosaïque, pour donner l'impression qu'ils parlaient d'art. Et ce Palais a de nombreux couloirs, sombres et déserts. Parfois, les gens disparaissent... (elle claqua des doigts) ... comme ça.

— Pourquoi Harrakin m'en voudrait-il ?

— Vous connaissez ses projets de mariage.

Arekh acquiesça de nouveau. Il n'était là que depuis trois semaines, et il avait l'impression d'être au courant de toutes les rumeurs et les intrigues du Palais. Dont certaines qu'il aurait préféré ne pas connaître — celle qui concernait Harrakin et Marikani, par exemple. Harrakin était bien plus populaire que son frère, et les prêtres, ainsi que Banh, poussaient depuis des années Marikani à l'épouser. Le projet n'était pas un secret et la cour en plaisantait souvent. On ne savait pas si les deux cousins en avaient discuté, et nul ne connaissait la position définitive d'Harrakin à ce sujet. Il hésitait, semblait-il, entre le parti de son frère et le parti de son éventuelle fiancée, et même s'il soutenait officiellement Halios dans son procès, il montrait à Marikani un parfait respect...

Bref, rien n'était décidé.

Marikani évoluait avec grâce dans les bains. Elle plongea ses longs cheveux dans l'eau puis secoua la tête en riant avant

de s'accouder sur les bords du bassin et de discuter avec un courtisan qui s'était penché pour lui parler.

— Eh bien ? demanda enfin Arekh, se retournant vers Vashni.

La courtisane soupira.

— Pour un homme de votre réputation, vous vous montrez bien naïf, eheri Arekh. Vous avez passé des semaines à voyager avec Marikani dans une promiscuité... dictée par les événements. Vous êtes un homme à la réputation plus que douteuse et voilà que sans explication, Marikani vous prend comme conseiller et garde du corps officieux dès votre arrivée à la cour. Vous ne la quittez pas. Que croyez-vous que les gens imaginent ?

Arekh en resta bouche bée. Vashni avait raison, il était naïf.

— Oh. Oh, je vois, dit-il enfin.

— Ne vous fatiguez pas à défendre la réputation de la demoiselle, je sais que vous ne l'avez pas touchée. Cela se voit à la manière dont vous la regardez. Et c'est là un autre danger, ajouta Vashni avec un étrange accent dans la voix, tandis que Marikani sortait du bassin, l'eau dégoulinant sur sa peau brune. Soyez prudent... là aussi. D'autres s'y sont brûlé les ailes.

Marikani partit ensuite se rhabiller, prévenant Arekh qu'elle se rendait après à la grande salle des cadres où se tiendrait le bal du soir. Rien n'avait été entendu entre eux, et pourtant, comme l'avait mentionné Vashni, Arekh avait pris peu à peu le rôle de garde du corps en plus de celui de conseiller.

Pourtant, il avait vite eu du travail sérieux à effectuer, Marikani lui ayant confié le suivi du traité qu'elle avait signé avec Viennes à la Cité des Pleurs. Il fallait que le traité soit ratifié par le Haut Conseil des Principautés. Ce qui impliquait toute une série de diplomatie souterraine, de pots-de-vin, d'assurances secrètes... une tâche qui était, en effet, tout à fait dans les compétences d'Arekh.

Mais après le premier dîner où Arekh avait accompagné Marikani pour la protéger, l'habitude avait été prise. Celui-ci la suivait à la plupart des occasions où pouvait se trouver Halios, au cas où celui-ci ait un geste inconsidéré.

L'annonce de la nomination d'Arekh mentionnant qu'il avait été condamné pour parricide et meurtres pourpres dans les Principautés avait été faite dès le lendemain de leur conversation. Arekh s'attendait au pire, mais les réactions avaient été très diverses. Quelle que fût l'horreur engendrée par son passé, il occupait maintenant une place clé à Harabec – bien plus importante qu'il ne l'avait imaginé, et la plupart des courtisans se sentaient obligés d'être en bons termes avec lui.

Dans leurs regards, il avait tout lu : la fascination, le rejet, la curiosité, et même une certaine admiration. Et la peur. Oui, la peur... Arekh s'était aperçu, avec un certain étonnement, qu'on le croyait bien plus dangereux qu'il n'était vraiment.

Les circonstances de son arrivée lui donnaient une aura qui le dépassait.

Il était apparu de nulle part au côté de Marikani et nul ne savait comment celle-ci l'avait rencontré. Son passé était criminel, ses activités mystérieuses. Il avait frappé Halios. Il suivait Marikani comme une ombre. Oui, les courtisans avaient peur, et il s'en serait fallu de peu pour qu'ils lui prêtent des pouvoirs étranges.

Pourquoi pas... La peur était toujours plus agréable que le dégoût.

Mais Arekh ne se reconnaissait pas dans l'image renvoyée, ou plutôt, il ne s'y reconnaissait plus. Quelques années auparavant, il aurait apprécié d'être craint, il en aurait joué même...

Maintenant, il ne savait plus.

Marikani n'était pas encore arrivée quand Arekh pénétra dans la salle de bal et inspecta les lieux. Ni Halios, ni Harrakin n'étaient présents et la pièce bourdonnait d'une nouvelle rumeur : le Haut Prêtre allait avancer la séance du procès.

Lor Mestina, l'homme de plus haut rang de la soirée, était en grande conversation à ce sujet avec certains de ses pairs... qui se turent quand Arekh s'approcha de leur groupe. Celui-ci ne parla à personne. Il se versa du thé et attendit, près d'un mur, tandis que les nobles jouaient aux cartes et devisaient autour de grandes tables en bois. La musique jouait un peu plus loin, mais

seuls trois couples dansaient, les autres étaient trop occupés par les nouvelles.

Un homme entre deux âges, bien habillé mais dont l'haleine empestait l'alcool, s'approcha enfin d'Arekh... pour lui déclarer à brûle-pourpoint qu'il connaissait bien la région d'origine des Morales, et que la noblesse de la famille n'était pas aussi ancienne que de deux siècles, ce qui faisait d'Arekh un parvenu. Il répéta le mot deux fois, s'embrouillant dans son insulte, et Arekh se demandait s'il devait s'offenser quand un messager vint lui dire que Marikani le mandait dans le bureau des offices.

Elle avait reçu, dit le jeune homme, une lettre importante dont elle voulait partager le contenu avec lui.

Arekh ne sachant pas où se trouvait le bureau des offices, le messager lui déclara qu'il pouvait le conduire, et, lui emboîtant le pas, Arekh sortit dans la cour.

Le jeune homme avait l'air de bien connaître le Palais, et, se dirigeant vers une des portes secondaires de l'aile sud, il l'ouvrit avec une clé qu'il portait au cou. Arekh le suivit à l'intérieur, découvrant un des nombreux endroits qu'il ne connaissait pas encore. Il remonta un interminable couloir obscur, apercevant derrière les portes entrouvertes des salles poussiéreuses et plongées dans l'ombre où se trouvaient des bureaux, des bancs, parfois de petits amphithéâtres... un labyrinthe administratif laissé sans doute à l'abandon depuis plusieurs décades.

La lumière des lunes perçait à peine à travers les vitres poussiéreuses et Arekh s'amusa à imaginer le travail d'un architecte établissant le plan des lieux. Des générations de souverains s'étaient succédé dans ce palais, chacun cherchant à laisser une empreinte sous la forme d'un nouveau bâtiment, un nouveau temple, une nouvelle aile, de nouvelles caves pour entreposer le vin ou les armes. Bref, l'endroit était un véritable cauchemar pour toute personne qui aurait eu la folle idée de le rationaliser.

Perdu dans ses pensées, Arekh avait laissé le messager prendre de l'avance et les pas du jeune homme s'éloignaient, résonnant de manière étrange dans le couloir désert.

Désert.

Arekh se figea, la respiration coupée, son dos soudain glacé.

Quel imbécile. Vashni avait raison, il n'était qu'un naïf. Il avait été un temps où jamais il ne se serait laissé prendre par un tel stratagème... surtout qu'il avait été prévenu, prévenu moins de deux heures auparavant, en des termes qui ne laissaient aucun doute.

Vashni lui avait *dit* ce qui allait arriver. Elle lui avait expliqué, mot pour mot. Ses réseaux d'espions devaient fonctionner assez bien pour qu'elle ait eu vent de ce qui se préparait et, le considérant sans doute comme essentiel au parti de Marikani, elle l'avait averti.

Et lui, comme un idiot...

Il n'était pas digne de vivre.

Mais il en avait quand même envie, et malgré la terreur qui lui paralysait les membres, il essaya de réfléchir. Comment aurait-il fait assassiner quelqu'un dans ces circonstances ?

Arrivé presque au bout du couloir, le messager se retourna. Il vit Arekh immobile, loin derrière lui... et ne prononça pas un mot. Leurs regards se croisèrent, le messager détourna les yeux et reprit sa marche, accélérant le pas de manière imperceptible, se hâtant vers la porte.

Le cœur d'Arekh battait. Faire demi-tour ? Non. S'il avait envoyé des hommes pour tuer quelqu'un, il en aurait placé des deux côtés du couloir.

Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir. Il n'était plus seul. Il y avait des assassins derrière lui, ou dans une des pièces qu'il venait de passer, peut-être avançant déjà sans bruit dans le couloir. Et il y en avait devant aussi, attendant sans doute que le « messager » soit sorti pour intervenir.

Le jeune homme lui jeta un dernier coup d'œil et Arekh lut la terreur dans son regard. Il n'avait plus que quelques pas à faire avant de sortir.

Pas d'arc, pas d'arbalète dans un endroit aussi confiné. Non, ils l'auraient au couteau, comme tout assassin civilisé.

Arekh fit un pas en avant. Il y avait des bancs devant chaque pièce, où les plaideurs devaient attendre leurs rendez-vous, mais les pieds étaient cloués au sol, les dieux seuls

savaient pourquoi. Et les fenêtres semblaient barrées. Les carreaux étaient petits, les montants en bois ne céderaient pas d'un seul coup de poing.

Un peu plus loin, entre deux bancs, se trouvait un fauteuil. Arekh fit un nouveau pas, puis un autre, conscient que chaque seconde perdue pouvait signifier sa fin, mais aussi qu'il ne devait donner aucun signe de crainte sous peine de précipiter les événements.

Il manquait un pied au fauteuil, et celui-ci avait été posé contre le mur dans un équilibre précaire. Un haut dossier de bois sombre, sculpté, du bel ouvrage...

Un craquement résonna derrière lui et Arekh se mit à courir de toute la force de ses jambes, sans se retourner, sans vérifier s'il avait rêvé ou non. Le sang battant dans ses oreilles l'empêchait d'entendre s'il était poursuivi. Il arriva près du fauteuil, le souleva, et, tendant tous ses muscles, fracassa la fenêtre la plus proche avant de lâcher le meuble et de sauter, tête en avant.

Il roula pour se recevoir et se retrouva sur les pavés d'une petite cour. Son cœur manqua un battement. Fermée. Elle était fermée.

Il n'entendait rien derrière lui et pendant quelques secondes, l'idée lui traversa l'esprit qu'il avait tout imaginé... qu'il venait de se couvrir de ridicule, et qu'au bout du couloir, le jeune messager était en train de se demander ce qui lui avait pris.

Non. Il y avait quelqu'un là, tous ses instincts le lui avaient crié. Il regarda de nouveau autour de lui. Il n'y avait pas de sortie visible ; tous les bâtiments étaient sombres et déserts, leurs portes verrouillées, sans doute. Il traversa en courant, se dirigeant vers une série de colonnades. Dessous, malgré l'obscurité, il aperçut un passage qui s'enfonçait sous une arche à l'intérieur du bâtiment.

Il courut...

... Et soudain ils furent sur lui.

Trois hommes, habillés de noir, parfaitement silencieux. Le premier le fit tomber et Arekh roula par terre, sentant une cordelette se serrer autour de sa gorge, tranchant dans les

chairs. La douleur était atroce et il faillit perdre connaissance ; pourtant, dans un dernier réflexe il réussit à basculer, entraînant celui qui le tenait. La cordelette se relâcha un peu et Arekh réussit à l'arracher des mains de son adversaire, mais un autre le frappa d'une manchette à la gorge et il s'écroula, tandis qu'une nouvelle cordelette s'enroulait autour de sa gorge.

Il allait mourir, réalisa-t-il. Des pensées très précises lui traversèrent l'esprit. Il n'avait pas affaire à des rufians payés pour un simple meurtre mais à de véritables assassins, de grand talent... l'école du temple d'Inyas, sans doute. Du travail hors de prix, pensa-t-il tandis qu'une vague de colère le submergeait, et qu'il se débattait furieusement, frappant tout ce qu'il pouvait trouver. Sa main toucha quelque chose de mou – un œil – et il enfonça ses doigts... Un cri de douleur retentit et une deuxième fois, la cordelette se relâcha.

Arekh sentit qu'on essayait de lui saisir les poignets mais ne se laissa pas faire. Fonçant droit devant lui, il se dégagea, entendit une bordée de jurons, et prit ses jambes à son cou, fonçant vers le passage, le plus vite possible malgré la douleur dans sa gorge, dans ses muscles et son souffle court.

Cette fois, il entendit les bruits de course derrière lui – légers, mais réels. Le passage au sol incrusté de mosaïques traversait le bâtiment, passant devant un imposant escalier de pierre avant d'arriver à une large porte de bois... Si elle était fermée, c'était la fin, pensa Arekh, anticipant pourtant déjà le mouvement qu'il aurait à faire pour tourner sur lui-même et rejoindre l'escalier. Mais il souleva la barre et la porte s'ouvrit, et il se retrouva dans les jardins, sur les graviers qui entouraient le bâtiment, tandis qu'un groupe de nobles escortés par cinq soldats portant des torches s'arrêtait avec stupeur en le regardant.

Arekh reprit sa respiration, plié en deux par la douleur de crampes dans son ventre, tandis que des rires féminins étonnés s'élevaient du groupe.

Arekh se retourna... personne.

Le bâtiment était sombre et désert.

Les courtisans reprirent leur marche et il les suivit, restant dans la lumière des torches, tandis que les nobles se retournaient régulièrement vers lui, hésitant à lui dire de partir.

Enfin, ils arrivèrent au bâtiment principal. Les lieux étaient éclairés par des lueurs dansantes, courtisans et serviteurs allaient et venaient tandis que de la musique résonnait par les fenêtres ouvertes.

Pris d'une soudaine crainte, Arekh partit au pas de course vers les appartements de Marikani. Il n'y trouva que deux servantes dans un couloir, qui lui annoncèrent qu'après s'être habillée pour le bal, Marikani s'était finalement dirigée vers les bureaux pour régler quelques affaires urgentes.

Arekh repartit encore plus vite et fonça droit vers la salle préférée de Marikani, le Bureau d'Automne, et malgré le hoquet choqué du soldat en faction, il se précipita vers la porte et l'ouvrit en trombe, sans même frapper.

Marikani leva la tête, les bougies éclairant de lueurs tremblantes sa peau dorée et l'éclat de ses longs cheveux.

En face d'elle, assis, se trouvait Harrakin.

Il y eut un court silence. Puis Marikani écarquilla les yeux.

— Arekh ? Par Fîr, que s'est-il passé ? Votre gorge ?

Arekh passa la main sur sa peau et la ressortit maculée de sang.

— Ce n'est rien, dit-il enfin. Une altercation avec un des invités du bal. Il m'a traité de parvenu. Il va bien, ajouta-t-il devant le regard inquiet de la jeune femme. Je n'ai pas comme passe-temps de tuer vos courtisans, ayashinata.

— Vous devriez éviter les altercations, dit Harrakin avec un beau sourire. Votre plastron est tout taché, et votre pantalon ne vaut guère mieux.

Les deux hommes se regardèrent pendant un long moment.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, Arekh, dit Marikani en se replongeant dans ses papiers. Harrakin m'a arrêtée au dernier moment, il a des nouvelles inquiétantes de l'Émirat. Il semblerait que notre ami masse des troupes au sud de ses frontières.

— Vraiment.

— Oui, vraiment, dit Harrakin avec un éclair amusé dans le regard. Mais il est fort aimable de votre part d'être venu vous assurer que tout allait bien. Vous pouvez vous retirer, maintenant. Je m'occupe de Marikani... n'est-ce pas, délicieuse cousine ?

Cette fois, Marikani releva les yeux.

— Au contraire, dit-elle. Je préférerais qu'Arekh se joigne à nous. Son avis nous sera précieux ; après tout, il connaît bien la région.

Arekh s'assit sans un mot à la table. Il y eut de nouveau un court silence, pendant lequel Marikani se replongeait dans son rapport tandis qu'Harrakin jaugeait Arekh.

C'est entre vous et moi, lut celui-ci dans ses yeux. *Et vous ne faites pas le poids.*

Nous verrons, répondit silencieusement Arekh.

Chapitre 15

Arekh passa une partie de la journée à réfléchir. Il avait des soupçons et ses soupçons lui donnaient peut-être une voie d'action contre Harrakin. Devait-il les confirmer ? Faire chanter son adversaire ?

Il prit des renseignements dans la journée, envoya quelques lettres urgentes dont il reçut des réponses deux jours plus tard, et rassembla assez d'éléments pour lui donner non une preuve, mais une conviction assez forte pour être utilisable.

Ensuite... que faire ? Oui, le chantage était la solution la plus évidente : il pouvait menacer Harrakin de révéler la vérité si jamais celui-ci essayait quelque chose contre lui... Il pouvait négocier ainsi sa survie, et, pourquoi pas, un peu d'argent en échange de son silence.

C'était le plus sûr. C'était ce qu'il aurait fait à la cour de Reynes.

C'était ce qu'il aurait fait... *avant*.

Pourtant il choisit une toute autre solution : aller voir Marikani et lui faire part de ses soupçons.

Être sincère. Dire la vérité. Arekh ne put s'empêcher de sourire en entrant dans le bureau. C'était nouveau.

— Je pense qu'Harrakin a envoyé les chiens à votre poursuite dans la montagne, et non l'émir, dit-il en s'asseyant à sa place habituelle, en face de Marikani.

Celle-ci leva les yeux et l'observa un moment en silence.

Puis elle se leva, vérifia qu'il n'y avait personne derrière la porte et la verrouilla.

Elle se rassit, croisa les bras, fit un signe de tête à Arekh pour qu'il continue.

— Quand nous sommes descendus dans le puits...

Il s'interrompit en voyant le regard de Marikani vaciller, comme si un flot d'images l'envahissait. Arekh ressentit lui aussi un léger pincement au cœur. Bien sûr, cela avait été l'enfer dans

les tunnels, et à l'époque, ils ne rêvaient que d'une chose : en sortir au plus vite. Mais le souvenir des relations à la fois plus agressives et plus franches qu'ils avaient à l'époque était presque douloureux. Les choses avaient changé de manière si brusque. Ils avaient posé un pied sur les graviers du Palais... et voilà, le gouffre s'était ouvert entre eux.

Le regrettait-elle ? Après tout, leurs conversations de l'époque étaient empreintes de violence et d'incompréhension mutuelle.

Pourtant...

Le regrettait-elle ?

Elle fit un nouveau signe de tête et Arekh reprit.

— Quand nous sommes descendus dans le puits, répéta-t-il, j'ai entendu les voix des conducteurs de chiens au-dessus de ma tête. Je me souviens que j'avais remarqué quelque chose à l'époque... Je l'ai vite oublié, nous avions d'autres soucis en tête... Ils parlaient un peu comme vous. Ils avaient l'accent du sud.

Marikani hocha la tête, réfléchissant.

— D'accord. Mais il y a de nombreuses explications possibles. Ces hommes pouvaient travailler à l'Émirat sans en être originaires.

— En effet. Le premier soupçon m'a effleuré quand j'ai... quand j'ai appris qu'Harrakin utilisait des assassins pour régler ses conflits personnels. Pas des soldats, de véritables assassins, sans doute entraînés dans les temples d'Inyas.

Inyas était un fils d'Arrethas, le maître de la guerre et de la mort. Ses serviteurs et ses sorciers étaient entraînés de manière très spéciale.

Marikani fronça les sourcils.

— Des assassins d'Inyas ? Quand l'avez-vous appris ? Qui essayait-il de tuer ?

Arekh hésita.

— Aya Marikani, permettez-moi de ne pas dévoiler cette information. J'ai mes raisons.

Hésitante, Marikani finit par acquiescer de nouveau et Arekh lui en sut gré. Il se voyait mal lui révéler qu'Harrakin avait essayé de le tuer. Cela aurait sonné comme un appel à

l'aide, comme un enfant venant rapporter que son grand frère le battait pour mendier la protection de ses parents.

Et puis, il ne pouvait en avouer la raison. « Il veut se débarrasser de moi car il croit que je suis votre amant. » Non. Il se sentait tout simplement incapable de prononcer ces paroles. Sa voix lui aurait fait défaut.

— Les chiens-sorciers sont aussi élevés par les maîtres des temples d'Inyas, reprit-il. Je suis d'accord, ce n'est pas une preuve. Mais Harrakin a des espions à l'Émirat, c'est bien ça ? C'est ainsi qu'il a su avant tout le monde que les troupes se massaient au sud...

— Oui. Une des favorites de l'émir est une de ses anciennes maîtresses, je crois. (Marikani fit un geste.) Ses méthodes importent peu, il a des résultats.

— Oui, des résultats. Il a ainsi pu apprendre que l'émir avait perdu votre trace dans les montagnes, par exemple. Et envoyer les chiens d'Inyas. Votre mort aurait été mise sur le compte de l'émir... ou de la neige...

Le silence se fit dans la petite pièce. Dehors, le ciel était d'un bleu superbe, et un vent léger soufflait parfois par la porte-fenêtre entrouverte. Une belle journée dans un des endroits les plus prospères du monde, entouré d'une nature luxuriante et superbe.

Marikani se passa la main sur le front. Arekh sentit sa détresse et intervint aussitôt.

— Ce ne sont que des suppositions, se sentit-il obligé de dire. J'ai obtenu confirmation qu'Harrakin avait eu des échanges fréquents de courrier avec le temple d'Inyas pendant notre passage dans les montagnes. Mais...

— ... Rien n'est sûr. Ce ne sont que des hypothèses. Je comprends. Le problème, dit-elle après un court silence, c'est qu'Harrakin gagne dans les deux cas. Il le sait, et il en joue. S'il m'épouse, comme le désire la moitié de la cour, il obtient le pouvoir à travers moi. Je ne suis pas quelqu'un de tyrannique... Je connais ses talents, il aura d'importantes responsabilités... Cela a toujours été sous-entendu entre nous.

Arekh détourna les yeux. C'était la première fois que Marikani faisait allusion clairement aux projets de mariage entre elle et Harrakin.

— Mais s'il se débarrasse de moi, sa situation sera peut-être meilleure encore. À ma mort, Halios montera sur le trône. Harrakin est plus populaire et plus aimé. Son frère ne fera pas le poids s'il monte un coup d'État ou s'il s'en débarrasse discrètement. Alors Harrakin régnera sur Harabec seul, sans épouse pour le brider. (Marikani secoua la tête, un sourire amer aux lèvres.) Je pense qu'Harrakin hésite. Il m'aime bien et l'idée du mariage est loin de lui déplaire, au moins quand je suis devant lui. Mais j'étais loin... Il a dû se dire que l'occasion était trop belle, ma mort trop facile. Alors il a essayé de donner un coup de pouce au destin.

— Si j'ai raison, répéta Arekh. Je n'ai aucune certitude.

— Oui.

La douleur était visible dans ses yeux.

— Cela vous fait mal, dit Arekh. Vous appréciez cet homme. Vous avez... enfin... Vous deux...

Il laissa sa phrase en suspens, mais Marikani comprit.

— Bien sûr, dit-elle. C'est l'homme le plus charmeur de la cour. Et cela fait cinq ans que nous nous connaissons. Il sait se montrer... délicieux. Irrésistible.

Marikani se tut pendant et Arekh sentit une vague de haine l'envahir.

— Je peux le tuer, dit-il simplement.

Le petit rire de Marikani ne fut même pas étonné.

— Je n'en doute pas. Mais non... Je vais l'épouser.

— Quoi ? Il a essayé de vous faire assassiner !

— Peut-être, oui. Et je n'en suis même pas surprise. Mais qu'importe ! C'est l'époux qu'il faut à la reine d'Harabec. Notre mariage fera plaisir aux prêtres : deux descendants d'Arrethas unissant le sang sombre... nos enfants seront doublement bénis par les dieux, déclara-t-elle avec une ironie presque palpable. Nous sommes très populaires, très aimés. Le peuple se réjouira, nous unirons nos partisans au lieu de diviser le pays... Oh oui, je n'ai pas le choix. C'est la seule marche à suivre.

— Bien sûr que si, vous avez le choix ! cria Arekh, révolté.
Épousez quelqu'un d'autre !

— Qui ?

Il y eut un court silence.

— N'importe qui, dit enfin Arekh. N'importe qui serait mieux ! Le frère de Vashni ! Un membre de la famille royale de Sleys ! Un fils de l'émir, pourquoi pas ! Vous pourriez conclure une trêve...

— L'émir ne veut pas de trêve, dit Marikani en poussant devant Arekh une lettre décachetée. Et la tradition d'Harabec veut que ses souverains ne s'allient pas avec des princes ou des princesses étrangères. Harabec doit rester indépendant, le grand Arrethas en a décidé ainsi.

De nouveau, cette ironie. Arekh fit un geste rapide pour chasser le mauvais sort. Quel que soit l'énervement de Marikani, elle ne devait pas parler légèrement des dieux.

— Lisez la lettre, dit-elle.

La missive était signée par un conseiller de l'émir, et refusait toute négociation ou discussion. Le fait que la lettre envoyée par Marikani personnellement reçoive une réponse d'un subordonné était en soi une grave insulte.

— Les troupes continuent à se masser vers le sud, expliqua celle-ci. Bien sûr, les Cités Libres nous protègent. L'émir ira-t-il jusqu'à en traverser une contre son gré, ou même à l'envahir ? Ce serait une violation du traité d'Entre-deux...

— Il n'a pas fait de déclaration de guerre ? demanda Arekh.

— Pas encore.

— L'émir n'a pas encore déclaré la guerre, répéta Marikani, debout dans la fosse au procès du temple d'Um-Akr, sous le regard attentif du Haut Prêtre. Mais la lettre peut arriver à n'importe quel moment... Elle est peut-être en route pour Harabec en ce moment même !

Les deux assistants, silencieux, gardèrent un visage neutre. Arekh, assis à côté de Lienor, vit un soupçon d'inquiétude passer sur le visage du Haut Prêtre.

— Nous avons besoin d'un pouvoir fort, reprit la jeune femme. Pourquoi croyez-vous que l'émir attaque maintenant ? Parce que nous sommes la risée des Royaumes, voilà pourquoi.

Parce que chacun sait que je n'aurai pas les pleins pouvoirs tant que mon innocence n'aura pas été reconnue et que c'est donc le moment idéal pour s'en prendre à Harabec. Je comprends votre inquiétude, reprit-elle en regardant les prêtres... Si Halios était accusé d'être une créature des Abysses, croyez bien que je vérifierais avant de l'admettre en mon Conseil !

Liénor jeta un coup d'œil amusé à Halios. Arekh étudia brièvement la jeune femme à ses côtés.

Il était étrange de se retrouver à côté d'elle après ces semaines de diplomatie et de vie de cour. Comme prévu, Liénor était partie rendre visite à sa famille dans le sud d'Harabec et était revenue pour assister à la deuxième session du procès.

Moins d'un mois auparavant, elle avait essayé de le noyer dans l'eau boueuse de la Cité des Pleurs. Maintenant, les cheveux de Liénor étaient entremêlés de perles et de fils d'argent, sa robe de velours bleu mettait en valeur son teint pâle et elle paraissait parfaitement... civilisée.

Elle lui jeta un regard et Arekh se demanda si elle partageait les mêmes pensées.

De l'autre côté de la pièce, assis sur un banc, les jambes croisées comme si tout cela l'amusait fort, se trouvait Harrakin. Il regardait Marikani avec un sourire ironique et gourmand qui irrita Arekh.

— J'accepte toutes les épreuves auxquelles vous voudrez me soumettre, reprit Marikani. Mais je vous en prie, hâtez-vous. Le destin d'Harabec en dépend peut-être.

Le Haut Prêtre fit un signe à un des assistants qui alla chercher au fond de la pièce un lourd ouvrage relié de cuir.

— Ayashinata, nous comprenons votre inquiétude, et croyez que nous y sommes sensibles. Mais nous devons prendre toutes les précautions possibles.

— Je comprends...

— Non, ayashinata, vous ne comprenez pas. Avec tout le respect que je vous dois... il y a du nouveau.

Le Haut Prêtre n'avait pas élevé la voix, mais quelque chose dans son ton fit lever les yeux de tous. Même Harrakin fronça les sourcils.

Quelque chose qu'il ne sait pas, pensa Arekh. Intéressant...

— J'ai sacrifié de nombreux animaux, la semaine dernière, expliqua le prêtre d'Arrethas. J'ai lu moi-même dans leurs entrailles pour y chercher la solution au problème qui nous occupe aujourd'hui. Les réponses sont troublées...

— Vous voyez, s'écria Halios, les dieux voient le mensonge ! Cette femme est un imposteur !

— J'ai dit que les réponses étaient troublées, répéta le Haut Prêtre d'une voix froide. Si je m'étais fait une conviction, je vous l'aurais dit.

Halios lança un regard haineux à Marikani qui ne remarqua rien. Elle observait le Haut Prêtre, sourcils froncés.

— Mais j'y ai lu autre chose, reprit le prêtre d'une voix qu'il essayait de garder neutre. Quelque chose qui m'a tant troublé que j'ai fait venir un devin du grand temple de Reynes pour confirmer mes visions. Nous avons bu le sang sacré, nous avons respiré les vapeurs bénies de l'herbe des dieux et nous sommes montés sur le toit du temple pour lire les leçons des étoiles...

Dans la fosse, le silence était complet. Arekh sentit Liénor se tendre à ses côtés.

— Le moment approche, déclara le Haut Prêtre. Le moment de la prophétie. « *Et un jour d'Harabec viendra une grande flamme et cette flamme embrasera les Royaumes, et viendra le moment du choix. Et de ce choix dépendra le destin de tous, et le passé sera changé pour toujours, et il ne faudra pas faillir... »*

La prophétie. Arekh en avait entendu parler, comme tant d'autres, sans vraiment y prêter attention. Mais là... Une curieuse sensation se logea au creux de son estomac. Il ignorait que les termes de la prophétie étaient si précis, et si durs. « *Cette flamme embrasera les Royaumes... Et de ce choix dépendra le destin de tous... »*

Qu'avaient tissé pour eux les dieux dans les fils du futur ? Qu'avaient-ils écrit, sur leur avenir, dans l'alphabet des étoiles ? Des oiseaux noirs s'envolèrent à côté de la fenêtre dans un grand battement d'ailes et des cris rauques. Arekh frissonna. Les corbeaux, les messagers du destin, près du temple d'Arrethas, en un tel moment.

Comment ignorer le présage ?

Le Haut Prêtre avait jeté un coup d'œil vers la fenêtre et Arekh le vit pâlir. Lui aussi savait qu'il n'existant pas de coïncidence.

Pendant un moment, nul ne parla. Marikani, les yeux baissés, réfléchissait. Halios paraissait transfiguré par les nouvelles. Soudain Harrakin se leva et traversa la fosse. Il s'arrêta devant le prêtre... à égale distance d'Halios et de Marikani, remarqua Arekh. L'avait-il fait exprès ? Était-ce là encore un symbole ?

Mais pour la première fois, le visage d'Harrakin ne recelait aucune ironie. Le jeune homme paraissait... inquiet. Intéressé. Sincère, dut admettre Arekh. Décidément, Harrakin avait une personnalité bien plus rayonnante que son frère.

Et plus rayonnante, encore, que celle de Marikani. Mais quand la jeune femme releva les yeux, Arekh y lut une lueur d'acier qu'il commençait à connaître.

— Pardonnez-moi, Haut Prêtre, dit Harrakin avant qu'elle ne parle. Êtes-vous certain de votre interprétation ? Avez-vous consulté d'autres devins ? Fait de nouveaux sacrifices ?

— Le devin de Reynes a demandé confirmation à ses pairs, expliqua le Haut Prêtre. Et quand la lettre m'est arrivé, une étoile filante a traversé le firmament, passant juste au-dessus de la tête du dieu. J'ai alors ouvert la missive pour y découvrir la confirmation de nos craintes...

— Quel que soit le futur, nous y ferons face, dit Marikani avec un calme glacé. Harabec est fort et son souverain saura résister à la tempête... que ce souverain soit Halios, Harrakin... ou moi. En nous brûle le sang d'Arrethas et nos ennemis devront apprendre à nous craindre. Que le destin frappe. Je l'attends.

Le Haut Prêtre hocha la tête et Arekh sentit que Marikani avait marqué un point. Peut-être la manière dont elle allait réagir à la nouvelle faisait-elle partie du procès. Peut-être chacun des gestes de la jeune femme était-il observé pour savoir si oui ou non, elle était un démon sous un masque de femme...

— Vous parlez bien, ayashinata, dit le Haut Prêtre, et votre courage réchauffe le cœur. Mais comprenez que sur moi pèse

une lourde responsabilité... plus lourde, peut-être, que toutes celles auxquelles mes prédecesseurs ont dû faire face.

« J'ai beaucoup réfléchi cette nuit, à la prophétie et à nos origines. Qui sait si les amours d'Arrethas et de la princesse Elié-Nashira, votre lointaine ancêtre, n'ont pas eu pour but de nous amener à cet instant ? Qui sait si les fils du destin d'Arrethas ne nous enchaînent pas aujourd'hui ? Ayashinata, comprenez comme ma décision dans ce procès est d'une importance capitale. Je n'ai pas le droit de me tromper... car le prochain souverain d'Harabec verra s'accomplir la prophétie, et s'il n'en est pas digne... si le sang d'Arrethas ne flamboie pas dans ses veines, s'il n'a pas la force et la puissance du dieu... qu'arrivera-t-il alors ?

Le Haut Prêtre regarda les trois cousins l'un après l'autre et Arekh imagina le poids qui devait peser sur ses épaules. Par sa décision, puis par l'Épreuve qui suivrait, il allait – de fait – choisir un souverain.

Et la flamme viendrait qui engouffrerait les Royaumes.

Toute erreur serait fatale.

Marikani s'inclina.

— Je suis à votre disposition, Haut Prêtre.

Le prélat fit un signe et les deux assistants ouvrirent le grand livre. Une série interminable de questions allait suivre, destinée à mettre à l'épreuve la sincérité, la religion, la pureté et la force de celui qui répondait. Harrakin retourna s'asseoir. Halios baissa les yeux sur ses bottes.

L'après-midi allait être long...

Marikani ne sortit du temple qu'avant l'heure des bains, alors que le soleil se couchait lentement, baignant le palais d'un reflet de feu. Elle était pâle et épuisée, et partit se changer et reprendre des forces dans sa chambre. La journée était en effet loin d'être terminée. Lâ et les deux lunes formaient la Conjonction de l'Eau, et les deux nuits qui suivaient allaient être consacrées à une orgie rituelle en l'honneur de Verella.

Comme chaque soir, nobles et courtisans se retrouveraient aux bains, mais cette fois les prêtres du temple de la déesse, venus spécialement de la ville pour l'occasion, allaient bénir la cérémonie. Pendant deux soirs de suite, après avoir bu la

liqueur sacrée, les participants seraient libres de donner cours à leur désir sous le regard bienveillant de Verella qui protégeait l'amour charnel, la gaieté et l'eau libre.

Arekh avait appris avec étonnement de la bouche de Vashni que ce genre de cérémonie n'était pas rare à Harabec. Des conjonctions favorables se produisaient deux à trois fois par an. Dès l'âge de quinze ans, s'ils le désiraient, jouvenceaux et jouvencelles de haut rang pouvaient s'initier à l'amour pendant ces cérémonies... Malgré leur caractère sacré, les orgies de Verella étaient comme le reste un lieu d'intrigue, et nombre d'hymens, de jalousies, de haines s'étaient noués et dénoués en ces lieux.

Les prêtres de Verella bénissaient les lieux de façon à ce qu'aucun enfant ne soit conçu pendant les ébats, mais quand les femmes concevaient quand même – car les prêtres étaient comme tout humain faillibles et leur puissance n'était qu'un lointain reflet des dieux – ils étaient recueillis par le temple de Verella et élevés là-bas avec un soin particulier. Ainsi, avait expliqué Vashni à Arekh, choqué, la plupart des prêtres de haut rang étaient des enfants bâtards de noble lignée, voire même d'ascendance royale.

Arekh observa avec malaise les courtisans se déshabiller pour les bains. Le décor était pourtant magnifique. Des guirlandes de plantes grimpantes et de fleurs argentées – la couleur de Verella – avaient été accrochées aux colonnes et au plafond. De longs tissus d'organza et de soie colorés flottaient dans l'air, accrochés à de longues cordes, pour fêter les multiples couleurs et visages de l'eau. Les prêtres avaient effectué leur sacrifice sur un long autel de bois installé près du grand bassin de mosaïque, mais seuls des parfums flottaient dans l'atmosphère. Verella refusait tout sacrifice d'être vivant, et seuls des liserons, de nénuphars et des fleurs de rivière périssaient sous les couteaux, leurs pétales déchirés lancés ensuite aux quatre vents pour porter le plus loin possible le regard bienveillant de la déesse.

Oui, le décor était superbe.

Mais Arekh, malgré une existence des moins conventionnelles, avait été élevé dans les pluies de l'est de

Reynes. Les tabous de son enfance était encore très présents ; à Reynes, le sexe n'était pas une affaire légère, et on ne le pratiquait pas librement, même en l'honneur des dieux. Bien sûr, le désir faisait partie du divin et Verella, d'après les légendes, l'avait célébré souvent avec des amants de passage... mais, pensa Arekh, c'était une déesse. Les humains étaient différents.

Que des époux qui s'étaient juré fidélité, que des jeunes gens qui n'avaient jamais connu l'amour puissent se laisser aller ainsi lui paraissait incroyable. Cela aurait été amoral si la déesse n'avait pardonné les péchés qu'on commettait en son nom.

La fête commença lentement, les courtisans, comme tous les soirs, prenant leur temps pour bavarder et se purifier. Les nobles importants arrivèrent plus tard, vêtus de beaux atours qu'ils gardèrent plus longtemps que les jours habituels... Ils n'avaient pas mis si longtemps à s'habiller pour ne pas prendre le temps de se faire admirer.

La cérémonie étant d'importance, Halios et Marikani allaient tous deux y assister, ce qui n'était pas arrivé depuis le retour de Marikani à la cour. Halios fit d'ailleurs bientôt son apparition, vêtu d'un habit noir rebrodé d'argent, et portant un lourd collier qui fit jaser les courtisans : le collier appartenait à un ancien roi d'Harabec, et seul l'héritier avait le droit de le porter, bref, c'était une provocation qui alimenta les conversations pendant une bonne heure... d'autant que Marikani ne venait pas.

Elle arriva enfin. Coiffée avec élaboration, vêtue d'un grand pantalon large et d'une veste de velours orange, souriante, tenant le bras de Lienor et suivie d'une dizaine de courtisans ravis. Elle salua le prêtre de Verella et le complimenta sur la beauté de la cérémonie, salua Halios et le complimenta sur son goût sûr en matière de bijoux, passa de longues minutes avec Vashni à comparer la coupe de leurs vêtements, parlant un peu trop fort de couture et de tissu pour bien montrer qu'elle n'avait aucun souci en tête... puis elle s'approcha, et seul Arekh s'aperçut que son visage se crispait de fatigue alors qu'elle s'installait dos à une colonne, sur un des tapis.

Des plateaux en argent étaient déposés sur le sol et dans des flasques sculptées se trouvait une liqueur sacrée – alcoolisée – destinée à délier les esprits et les corps. Arekh comprit vite que les verres de liqueur servaient aux propositions. L'homme prenait deux verres, un pour lui, un pour la dame à laquelle il s'intéressait. Il lui offrait et si la dame buvait au lieu de refuser poliment, cela voulait dire qu'elle était prête à honorer Verella avec lui.

L'homme pouvait alors se laisser aller à des gestes plus osés.

La fumée des bougies et de l'encens brûlé en l'honneur de Verella créait une atmosphère embrumée et propice et des couples commencèrent leurs premiers ébats sur les tapis, sans que personne ne s'offusque. Ce faisait un étrange contraste que de voir des courtisans habillés, parlant politique et affaires du plus sérieusement du monde tandis que des corps nus et enlacés s'agitaient, allongés à quelques pas.

Certains courtisans menaient des conversations légères dans les bassins, d'autres, déshabillés après le rituel de purification, semblaient avoir oublié qu'il s'agissait d'une orgie et bavardaient, nus, tels de vieux amis en buvant les verres de liqueur.

Et les couples n'étaient pas forcément composés d'un homme et d'une femme. Arekh eut un sursaut d'horreur en voyant Liénor revenir avec deux verres, en offrir un à Marikani, se baisser et lui déposer un long baiser sur les lèvres avant de s'éloigner en riant.

Buvant son verre un peu plus loin, Liénor leva les yeux vers Arekh, comme si elle savait parfaitement qu'il avait assisté à la scène, et leva son verre vers lui, ironique, pour lui souhaiter la bénédiction de Verella.

Arekh se détourna et s'éloigna de quelques pas, de plus en plus mal à l'aise. Béhia Varin, le neveu de Banh, qui faisait lui aussi partie du conseil privé de Marikani et qui s'occupait des patentés – un poste envié et très lucratif – lui fit signe de rejoindre leur groupe. Ils étaient cinq, encore habillés, et avaient dérobé quelque part une bouteille de vin dont ils sirotaient lentement le contenu dans des gobelets en argent.

— La liqueur est trop forte, je préfère y aller doucement, expliqua une jeune femme aux longs cheveux roux nattés descendant jusqu'à sa taille.

Arekh, qui ne se souvenait plus de son nom, se rappelait lui avoir été présenté dans les premiers jours de son arrivée. Il s'inclina de manière formelle. À Reynes, les cheveux roux étaient un signe de laideur extrême, mais il savait qu'au sud ils étaient plus fréquents et mieux acceptés.

— Vous avez l'air choqué, Arekh, dit Béhia en levant son verre. J'aurais pourtant cru que vous aviez vu pire.

Béhia, comme son groupe d'amis, faisait partie de ceux qui affectaient d'ignorer le passé d'Arekh et de le traiter comme l'un des leurs. Arekh n'était pas dupe de leur naturel forcé, mais il était reposant, parfois, d'avoir une conversation normale sans lire de crainte dans les yeux de son interlocuteur.

— J'ai vu pire, en effet, dit-il lentement. Mais il s'agissait alors de perversions... d'actes qui se faisaient derrière les murs, en secret. Sous les colonnades, à la vue de tous... oui, je dois avouer que je n'y suis pas habitué.

— Quoi, dit une autre jeune femme en secouant ses courts cheveux noirs, l'amour est plus acceptable quand il se fait caché ?

— C'est en effet ce que j'ai été éduqué à croire, *elamisi*, dit Arekh en utilisant dans le doute un titre réservé aux demoiselles de haute noblesse. Mais sachez que je suis moi-même surpris de ma réaction. Vous avez raison, il ne se fait rien ici qui ne se fasse ailleurs...

— Vu votre métier, vous avez sans doute fréquenté de hautes dames de Reynes, dit la jeune femme à la natte rousse, les yeux brillants. Vous avez peut-être appris certains de leurs... secrets ? Pardonnez mes questions, je suis d'un naturel curieux... J'aime la nouveauté...

Elle lui sourit, suave, et Arekh la regarda un instant, mettant quelques secondes à réaliser que oui, il y avait là une invitation, que oui encore, il était sans doute censé attraper un verre de liqueur et lui offrir. Elle l'accepterait. N'était-ce pas le but de la soirée ?

Mais quelque chose se révoltait en lui à l'idée de toucher cette femme qu'il ne connaissait pas – « naïf », avait dit Vashni – et puis, il avait l'impression d'être une bête curieuse, le fauve dans la cage, le criminel qu'on fréquentait parce que l'héritière le leur avait imposé, le galerien auquel on se frottait pour se donner un frisson en effleurant les réalités du monde. Un brusque accès de colère le prit, et il allait répondre méchamment quand une voix douce résonna derrière lui.

— Arekh...

Il se retourna. Marikani était dans le bassin, accoudée au bord, portant une robe de bain en lin léger, collée par l'eau à sa peau. Arekh faillit sursauter, et se sentit soudain tendu, nerveux, prêt à craquer.

— Venez, dit-elle avec un signe de tête pour l'entraîner de l'autre côté de la piscine.

Arekh marcha sur le bord, sentant sa tête tourner.

Il s'accroupit quand Marikani lui fit signe et la jeune femme se hissa sur le bord pour s'asseoir à ses côtés, les cheveux dégoulinant d'eau, le lin transparent collé à ses seins.

Elle le regarda, ses grandes pupilles noires brillantes, et Arekh crut qu'il allait s'y noyer.

— J'ai des nouvelles de l'émir, dit-elle soudain. Il serait en négociation avec la Cité Libre des Plateaux. Et certaines de leurs troupes ont été vues dans les collines, au nord... en terrain neutre. Arekh ? Tout va bien ?

Le vertige d'Arekh avait disparu, remplacé par une vague glacée.

Imbécile. Qu'avait-il imaginé ? Il avait la gorge serrée, et méprisa sa propre réaction.

— Très bien, souffla-t-il, sans pouvoir contrôler la colère dans sa voix. L'émir est intelligent, je n'en doutais pas. Puis-je savoir pourquoi vous me racontez ça ?

Marikani l'observa, abasourdie.

— Parce que vous êtes mon conseiller, dit-elle tout bas. Je vous tiens au courant de la manière dont la roue tourne, c'est tout !

— Et je vous en suis infiniment reconnaissant, dit-il avec une ironie furieuse. Je vous suis infiniment reconnaissant de

même daigner m'adresser la parole. Vous faites trop d'honneur au paria que je suis.

C'était ridicule, c'était inexplicable, c'était pathétique et Arekh eut envie de se prendre la tête dans les mains et de crier pour se reprocher sa bêtise, mais il n'avait pas pu résister. Une vague de rage l'avait pris et Marikani ne pouvait pas comprendre...

— Qu'est-ce qui vous prend ? siffla Marikani entre ses dents, regardant discrètement autour d'elle pour voir si quelqu'un avait remarqué la scène. Vous avez perdu l'esprit ? Vous n'êtes pas capable de vous tenir avec correction dans une assemblée de ce genre ?

— Parce que c'est ce que vous attendez de moi ? grogna Arekh. Que je me calme ? De la correction ? Vous voulez que je ressemble à un de vos courtisans hypocrites et mielleux, que je fasse bonne figure tout en préparant mes assassinats et mes intrigues par-derrière ? Oh, et puis soyez tous maudits, dit-il en se levant, et il se dirigea à grands pas vers les jardins, enjambant les couples qui se serraient avec une passion due à la nature ou à l'alcool.

Personne ne lui adressa même un regard — les vapeurs d'encens et les fumées avaient fait tourner trop de têtes — et il se retrouva sous le ciel nocturne, près des fenêtres sombres de l'aile est du palais, tandis que la musique, les voix et les rires étouffés résonnaient derrière les pans de tissus qui protégeaient la scène des regards indiscrets.

L'air frais de la nuit lui rendit ses esprits et il se maudit de nouveau, sentant le désespoir monter, conscient de son illogisme, de sa folie, de l'absence de raison de sa colère. Il avait mal partout, comme s'il s'était battu, il souffrait bien plus que quand il avait été poursuivi par les assassins d'Harrakin — si c'était bien lui le responsable.

Pourquoi ne viennent-ils pas maintenant ? pensa-t-il amèrement, cognant dans un panneau en bois qui fermait une fenêtre et faisant sauter le loquet.

Un serviteur portant un plateau le regarda avec de grands yeux terrifiés, avant de hâter le pas vers les bains.

Pourquoi ne viennent-ils pas maintenant, je saurais les recevoir !

Il hésita pendant plusieurs minutes puis retourna sur ses pas et souleva un drap tendu entre les colonnades.

Marikani, maintenant nue, était assise, le dos calé contre une statue de Verella.

Arekh se figea.

Harrakin, assis à côté d'elle, souriait, deux verres à la main.

Arekh eut l'impression qu'il avait les fièvres. Son front le brûlait, il tremblait d'une émotion irraisonnée et furieuse. Il s'éloigna, revint sur ses pas, jeta de nouveau un coup d'œil —

Marikani parlait toujours à Harrakin, et Vashni s'approchait — puis il n'eut plus le courage de regarder, et s'éloigna à grands pas, vers ses appartements, vers les bureaux, vers les bois, dans n'importe quel endroit où il ferait sombre et frais et où il n'y aurait personne pour le regarder.

Chapitre 16

Arekh se leva le matin suivant avec la rage au cœur. Il souffrait comme s'il avait bu – alors qu'il n'avait pas touché à une goutte d'alcool depuis ses dix-sept ans. Il se savait ridicule, mais n'en avait pas moins mal... pour quoi ? Pour rien. C'était sans espoir.

Il s'habilla et sortit, pour voir une quinzaine de cadavres étalés dans la cour principale. Un prêtre le renseigna : il y avait eu une escarmouche entre les soldats de l'émir et une patrouille d'Harabec au nord-est, dans des territoires à la propriété contestée. Ce n'était pas la guerre, pas encore, le hérault de l'émirat pouvant en effet déclarer que la patrouille d'Harabec avait déclenché l'incident : ils étaient hors de leur frontière. Mais la situation se tendait. Fahnür, une des sept Cités Libres, avait laissé passer les troupes de l'émir, leur offrant ainsi une ouverture vers le sud.

Les cadavres avaient été ramenés au palais pour être étudiés par les prêtres, qui voulaient voir si de la magie était à l'œuvre pour préparer une contre-attaque. Arekh observa les corps de près. D'après lui, la seule sorcellerie était l'habileté avec laquelle certains soldats de l'émir utilisaient leur arme, le hâsir, une épée recourbée à lame double. De gigantesques plaies s'ouvraient dans la poitrine et la gorge des pauvres soldats d'Harabec et les mouches tournaient déjà autour d'eux.

Arekh se détournait.

Trois femmes de la cour en tenue brodée étaient descendues, réveillées par l'arrivée des charrettes où se trouvaient les corps. Elles poussèrent de petits cris aigus devant le spectacle, mais elles se calmèrent vite, et restèrent près des cadavres, fascinées, pour observer sans broncher trois jeunes prêtres commencer les autopsies dans la chaleur montante.

Arekh alla chercher du thé aux cuisines. Il avait mal à la tête, le cœur lourd ; il se sentait dégoûté de l'humanité. Pourtant

il n'était pas choqué par la réaction des courtisanes. Les paysans pensaient parfois que les nobles vivaient dans un monde protégé, et que le spectacle de la mort ne leur était pas familier. Rien n'était plus faux. Oh, certes, il y avait de nombreux avantages à être noble et riche... mais la maladie frappait quand même, les femmes périssaient aussi, vidées de leur sang, en accouchant dans des draps de satin, les bébés atteints des fièvres étaient retrouvés morts dans leurs berceaux de bois sculptés, esclaves et serviteurs se faisaient attaquer dans la rue et agonisaient lentement dans leurs quartiers, se tordant de douleur tandis que leurs blessures s'infectaient.

La vie et la mort étaient intriquées comme dans les broderies des robes, et même la plus légère coquette de la cour en était consciente.

L'ombre de la guerre planait aussi sur Harabec, la capitale. Arekh y arriva après une matinée de cheval, accrocha sa monture dans la cour pavée et fit un tour dans les rues, malgré la fine bruine. Le ciel était gris, les pierres glissantes. Les habitants se rassemblaient sous les tentes tendues des marchés, discutant des dernières rumeurs... Des marins descendant le fleuve auraient vu des troupes se rapprocher de la Cité des Pleurs. Un village avait été brûlé, ses habitants massacrés au sud des montagnes. Un grand sorcier de l'Émirat aurait été vu dans la petite ville de Palis, au centre du pays, où il préparait un rituel destiné à détruire la famille royale. Plus grave encore – de l'avis les habitants d'Harabec – l'émir aurait pillé des bateaux descendant le Joar, confisquant sans vergogne leur cargaison.

Cela, Arekh était prêt à le croire. Il se demanda quelle était la situation des Exilés, là-bas, au cœur de la Cité des Pleurs. D'après ses informations, la Cité était toujours libre. Mais la situation devait ralentir le commerce et exacerber les tensions.

Puis penser aux Exilés lui amena l'image de Marikani, et il la chassa vite.

Il rebroussa enfin chemin, retournant à la Maison des Affaires de Reynes d'Harabec, où il avait rendez-vous. L'architecture de la maison était similaire à celle de la Cité des Pleurs et le même blason ornait la porte. Un homme à la livrée

noir et argent le salua quand il entra et Arekh ne frémît même pas. Il ne se ferait pas arrêter sur le territoire d'Harabec – et puis, maintenant qu'il faisait partie du conseil privé de Marikani, il aurait été peu politique de la part des Principautés de lui créer des ennuis.

Arekh était officiellement venu pour donner l'avis du Conseil sur le commerce de la soie, mais la conversation porta en réalité sur l'émir et ses relations avec Reynes. Le secrétaire confirma ce que Marikani avait déjà appris : les Principautés n'enverraient pas de troupes si le conflit dégénérait, mais elles feraient tout pour ralentir les troupes de l'émir en leur refusant l'accès aux ponts qu'ils contrôlaient.

Une collation fut servie au milieu de l'après-midi, avec un vin de Reynes. Arekh donna ensuite au secrétaire une bourse d'or destinée à le remercier « de se montrer compréhensif envers les intérêts des deux royaumes » : bref, on le payait pour ne pas se montrer discret sur les ordres qu'il recevait des Principautés.

Le contenu de la bourse devait être plus élevé que d'habitude, car le secrétaire fit un large sourire à Arekh après avoir compté son or.

— Je suis toujours inquiet quand je dois traiter avec un nouveau conseiller, expliqua-t-il. Mais vous me paraissez raisonnable... J'espère que notre collaboration sera fructueuse.

— Je l'espère aussi, dit Arekh, qui avait la tête ailleurs.

— Et puis, vous êtes originaire des Principautés, reprit le secrétaire. Nous sommes entre compatriotes. (L'homme l'étudia un moment.) Pour que nos relations s'ouvrent sous d'heureux auspices, je ne vais pas vous retenir jusqu'à la tombée de la nuit, comme il m'a été demandé de faire.

Arekh le regarda, bouche bée.

— Quoi ? Qui ? ajouta-t-il après un instant d'hésitation.

— Oh, j'ai reçu ce matin la visite d'un des officiers privés de l'honoré eheri Haliros, qu'Arrethas le protège du regard de ses ennemis, expliqua le secrétaire. L'officier venait pour une tout autre affaire... mais il m'a glissé cent reynes d'or en m'expliquant que votre présence n'était pas requise au Palais avant la nuit tombée, et qu'il apprécierait que notre rendez-vous

s'éternise. (Le secrétaire fit un signe de tête vers la porte.) Mais puisque je vois que malgré tous mes efforts, vous voulez partir, je ne peux pas vous retenir plus longtemps sans éveiller les soupçons...

Arekh se leva, glacé.

— Cent reynes d'or, dit le secrétaire. C'est une somme importante. Ouvrez les yeux.

Le cheval n'allait pas assez vite, comme si les circonstances se liguaient contre lui. La bruine s'était transformée en une pluie d'été battante et les pierres glissaient. Arekh dut ralentir plusieurs fois pour ne pas prendre le risque de casser la jambe de sa monture. Puis la route fut bloquée par une caravane, des citoyens du nord qui, effrayés par les rumeurs de guerre, descendaient vers le centre d'Harabec. Enfin, ce furent des soldats postés devant les statues à l'entrée du deuxième cercle du Palais, qui avaient choisi ce moment pour surveiller les allées et venues.

Un horrible pressentiment lui serrait l'estomac. « Je suis là », avait-il dit à Marikani, plusieurs semaines auparavant, quand Harrakin avait parlé des dangers de la cour.

Mais il n'était pas là. Il n'avait pas été là, et si quelque chose était arrivé... Si quelque chose était en train d'arriver...

Son cheval s'arrêta devant le bâtiment principal, faisant voler les graviers. Il pleuvait toujours et la cour était presque déserte, à l'exception des cadavres maintenant protégés par une grande tente. Un noble écrivait une lettre sur une table de jardin, l'eau battant sur son parasol.

Pas d'affolement, pas de signes de deuil, pas d'hystérie visible chez les serviteurs... Rien ne pouvait être arrivé encore, pas en quelques heures, n'est-ce pas ? Mais Arekh savait qu'il se mentait. Une situation pouvait basculer en quelques instants.

Il entra dans le bâtiment administratif, ouvrit la porte en trombe, faisant sursauter un garde à moitié endormi. Les lieux semblaient déserts. Que devait faire Marikani cet après-midi ? Il tenta de se souvenir. Il y avait une réunion avec des envoyés de Sleys, un rituel en l'honneur de Lâ...

Personne dans le Bureau d'Automne. Enfin, il croisa Béhia Varin dans le couloir, portant une série de rouleaux.

— Où est-elle ? demanda-t-il brusquement, et Béhia le regarda sans comprendre. Ayashinata Marikani... reprit-il. Où est-elle ?

— La réunion avec Sleys a été annulée, expliqua Béhia, qui paraissait de mauvaise humeur.

— Pourquoi ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je ne sais pas ! Peran est arrivé avec un message et Marikani est allée rejoindre Banh.

Peran était un des proches d'Halios. Arekh sentit son cœur basculer.

— J'espère que ce n'est pas la guerre, continuait Béhia. Savez-vous que les membres du conseil sont officiers de l'armée ? Nous nous retrouverons au front si l'émir attaque. Sous les ordres d'Harrakin !

Arekh s'en fichait.

— Où est-elle partie ?

Le conseiller lui tourna le dos.

— Il n'y a qu'un Palais, elle en est la maîtresse et elle ne passe pas inaperçue... Vous la trouverez !

Arekh se précipita dehors et accosta le premier serviteur venu, mais celui-ci ne savait rien. Il pleuvait toujours. À l'intérieur du bâtiment rose, on allumait déjà les chandelles. Une jeune femme descendit les marches — Vanales, une demoiselle de compagnie appartenant à la suite de Vashni. Elle était de celles qu'Arekh terrifiait et quand elle le vit gravir l'escalier en courant vers elle, elle se figea avec un petit couinement terrifié.

— Où est Marikani ? demanda Arekh et, malgré sa terreur, Vanales le regarda, choquée. Ayashinata Marikani, répéta-t-il avec un soupir exaspéré. Où est-elle ? La cérémonie en l'honneur de Lâ ?

— Près du grand bassin, avec le prêtre Irisho, dit la fille terrifiée.

Arekh commença à redescendre les escaliers quand Vanales le rappela.

— Mais...

Il se retourna.

— Ayashinata Marikani n'y participe pas... Le Haut Prêtre l'a convoquée pour un rituel d'exorcisme. Au temple d'Um-Akr.

Arekh traversa de nouveau la cour, se retenant de courir pour ne pas alerter les curieux. Il tenta de se raisonner. Le Haut Prêtre paraissait loyal. Le fait qu'Harios ait essayé de l'éloigner à ce moment-là était peut-être un hasard.

Cent reynes d'or.

Une ombre noire l'envahissait lentement, sans qu'il sache pourquoi. On disait que les pressentiments étaient les oiseaux noirs du destin qui battaient des ailes autour de vous. Arekh avait l'impression de les entendre à ce moment, battant avec le bruit de la pluie, mais il n'avait nul besoin des oiseaux. L'expérience et l'histoire lui suffisaient. Combien de princes, d'héritiers, d'enfants de famille royale étaient morts dans des circonstances louche, leur nom disparaissant dans l'oubli avant que la neige soit tombée deux fois sur leur tombe ? On ne les plaignait pas, on ne les pleurait guère.

C'était le jeu.

Arekh accéléra le pas, marchant de plus en plus vite. Le temple était là, tout proche, sa silhouette indistincte dans la pluie battante. Une ombre de la colère du matin lui revint — Marikani se fichait bien de lui, quelle importance qu'elle meure — mais à cette pensée, il lui sembla que les corbeaux battaient de leurs ailes encore plus fort, et il se mit à courir...

La porte du temple. Il ouvrit... La salle était pleine. De petits groupes discutaient à voix basse.

Elle est morte, se dit-il, et ils commentent l'événement, mais non, certains souriaient et le ton de la conversation était léger, en attente.

Il traversa la salle, s'obligeant à marcher. Il ne voulait pas créer de scandale, pourtant le pressentiment grandissait dans son estomac. Il lui semblait qu'à chaque seconde, Harios, où qu'il soit, pouvait tirer son épée et frapper.

La fosse au procès. La foule était compacte. Les rangs de l'amphithéâtre étaient pleins et des courtisans assistaient, debout, à quelque chose qui se passait au centre. Arekh fit lentement le tour, restant près du mur, comme un fauve tournant autour de sa proie. Entre les têtes des spectateurs, il

aperçut le Haut Prêtre, dirigeant la cérémonie dans les robes vert foncé de l'exorcisme. Halios. Harrakin, à côté de lui, sérieux, les sourcils froncés. Le prêtre d'Um-Akr tenant un calice d'argent incrusté de jade. Deux autres prêtres. Arekh continua à tourner. Tous ses sens lui hurlaient que quelque chose n'allait pas, mais rien dans la scène ne l'autorisait à intervenir. Il y avait de nombreuses sortes d'exorcismes... pour certains, il fallait boire un breuvage béni par les dieux, composé d'ingrédients spéciaux. Sans doute le Haut Prêtre avait fait venir les ingrédients de Reynes...

Arekh tournait toujours. Vashni était dans l'assistance, avec sur le visage la même expression qu'Harrakin... Inquiète, impuissante.

Elle non plus n'aime pas ça, constata Arekh, mais elle ne pouvait rien faire, on n'interrompait pas un rituel sacré, le risque était trop grand. Si le prêtre vous accusait de blasphème, la mort pouvait être immédiate...

Arekh gardait les yeux fixés sur le centre de la fosse.

Le calice, le Haut Prêtre.

Tout était en ordre. Non, il n'y avait aucune raison d'intervenir, pourtant il se sentait de plus en plus mal...

Les mains du prêtre d'Um-Akr tremblaient.

Elles tremblaient. L'homme levait lentement le calice vers Marikani, et ses mains tremblaient. Il tournait le dos au Haut Prêtre, qui n'avait rien vu. Marikani se prépara à prendre le calice...

Alors le prêtre d'Um-Akr jeta un coup d'œil imperceptible à Halios.

Ce n'était rien, un mouvement retenu plutôt que véritable. Arekh avait peut-être tout inventé. Il se figea, hésitant. On n'interrompait pas un rituel parce que les mains du prêtre tremblaient et pour un regard qu'il avait peut-être imaginé.

Cent reynes d'or.

De nouveau, le pressentiment lui déchira le ventre.

Cent reynes d'or.

Marikani allait porter le calice à ses lèvres.

— Arrêtez !

Le cri d'Arekh résonna dans la fosse. Les courtisans se retournèrent et des exclamations et des murmures s'élevèrent.

Marikani interrompit son geste, vit Arekh. Il lut dans ses yeux l'étonnement, peut-être même une ombre de méfiance, née de leur dispute de la veille.

Il traversa la foule à grands pas. Les yeux d'Harios étaient ronds de fureur.

— Comment ose-t-il ? ! cria-t-il. Comment ose-t-il interrompre ce moment ? (Une pause, puis :) C'est une manigance du spectre !

Le Haut Prêtre regardait Arekh, sourcils froncés. Celui-ci descendit les marches, réfléchissant à ce qu'il allait dire.

Après tout, si Harios inventait des preuves, il pouvait faire de même...

— Je ne peux révéler mes sources, Haut Prêtre..., déclara-t-il d'un ton ferme. Mais je viens de recevoir la preuve qu'une traîtrise est à l'œuvre...

Des protestations s'élevèrent et l'étendue du risque qu'il venait de prendre frappa Arekh pour la première fois. S'il se trompait... Il jouait sans doute sa vie, au moins sa présence à Harabec.

Harios pouvait retourner la situation ; il lui suffisait de déclarer...

— Il s'agit d'un coup monté ! Un coup monté arrangé entre ce criminel et le spectre ! Cet homme sait que la créature ne pourra résister à l'exorcisme, alors il fait tout pour retarder l'inévitable... Elle est coupable, ce geste en est la preuve ! Buvez ! cria Harios avec un geste théâtral vers Marikani. Buvez, créature des Abysses, nous verrons ce qu'il en est de votre innocence !

Les courtisans retinrent leur souffle et Marikani hésita. Arekh se tourna vers elle, le regard implorant sa confiance. Il fallait agir vite, il perdait l'avantage. Le Haut Prêtre se préparait à donner un ordre.

Arekh saisit le prêtre d'Um-Akr par le poignet et l'obligea à se retourner.

— Cet homme a été payé pour changer la potion du calice !

Encore un coup au hasard. Mais c'était sa seule chance de faire hésiter le Haut Prêtre, et même s'il se trompait, sans doute gagnerait-il assez de temps pour...

Le prêtre d'Um-Akr était livide.

Livide. Les lèvres bleutées, tremblantes.

Le Haut Prêtre l'observa en silence. Puis il leva les yeux vers Halios — celui-ci, bien meilleur comédien, était l'image même de l'innocence scandalisée.

Mais le Haut Prêtre était loin d'être un imbécile, pensa Arekh en le voyant retirer le calice des mains de Marikani. L'homme avait vécu des années à la cour d'Harabec — non, il avait *survécu* des années à la cour. Il n'y était pas parvenu sans comprendre comment fonctionnait l'âme humaine, et c'est d'un geste d'une douceur dangereuse qu'il mit le calice dans les mains du prêtre.

— Buvez, ordonna-t-il lentement.

Le silence dans la salle était maintenant complet. Arekh vit qu'Harrakin suivait la scène, ébahi, la bouche ouverte. Ou il était encore meilleur comédien que son frère, ou il n'était vraiment au courant de rien.

Le prêtre d'Um-Akr ne bougea pas. Le regard du Haut Prêtre devint d'acier. L'hésitation était une condamnation.

— Buvez, dit-il, et Arekh comprit pour la première fois comme cet homme pouvait être craint. Sous le regard d'Um-Akr, au cœur du temple de la justice, buvez !

Quand les courtisans sortirent du temple, le prêtre d'Um-Akr était mort. Il avait agonisé pendant d'interminables minutes, hurlant et vomissant, les yeux révulsés, la langue roide, la folie dans ses yeux, avant de tomber pour toujours sur les dalles.

Le soir se déroulait la dernière cérémonie d'orgie rituelle en l'honneur de Verella. Malgré les événements, elle ne fut pas annulée. Peut-être au contraire les nobles y virent-ils une occasion d'apaisement bienvenue, sous le regard de la plus bienfaisante et douce des déesses.

Le crépuscule tomba et les premières étoiles apparurent, tandis que les courtisans arrivaient autour des bains, s'asseyaient en petits groupes, commentaient les événements de

l'après-midi autour de thé brûlant ou de vin. Arekh attendait un peu à l'écart, adossé à contre un mur. Il les entendit s'interroger sur la nature du poison, sur la manière dont Halios avait réussi à soudoyer le prêtre d'Um-Akr... de l'argent ? des promesses ? des menaces ?

Ironique – tous savaient qu'Halios était responsable, et tous savaient aussi qu'il n'y avait aucun moyen de l'accuser. Personne ne pourrait rien prouver, pas maintenant que le principal témoin était mort.

La foule se fit plus dense, la fumée plus épaisse et les conversations plus fortes. Vashni se déshabilla et descendit la première dans la piscine, où elle resta nue dans l'eau, sirotant du thé. En un autre moment, Arekh aurait été amusé par la manière dont les hommes tournaient – littéralement – autour d'elle, intimidés, hésitant à lui offrir le verre sacré et terrifiés à l'idée de se faire congédier d'un regard.

Mais il était encore sous le choc – à vif, d'une certaine manière. Il avait eu peur, très peur, et cette peur l'avait débarrassé de ses dernières défenses. Il ne pouvait se débarrasser de l'image du prêtre par terre, vomissant du sang et poussant des cris inarticulés. Marikani aurait pu boire le calice. Il l'imagina se tordre sur le marbre sous les hurlements d'horreur des courtisans, tandis qu'Halios criait : « Démon ! » et que le Haut Prêtre se décidait à l'achever avec l'épée sacrée de son office.

La vision était trop atroce. Il détourna les yeux...

... Et vit Marikani approcher entre les colonnes.

Ses habits étaient simples, contrairement à la tradition qui voulait qu'on revête ses plus beaux atours ce soir-là, et Arekh comprit qu'elle aussi était sous le choc. Son visage était livide, sa main tremblait – plus légèrement que celle du prêtre tout à l'heure, mais tremblait quand même.

Arekh eut un élan vers elle, fit deux pas puis s'arrêta. L'entrée de Marikani avait été discrète et seuls deux courtisans l'avaient remarquée. Elle échangea quelques courtes phrases avec eux, cherchant quelqu'un du regard...

Le cherchant du regard...

Elle le vit, détourna les yeux, puis traversa la salle où les couples commençaient à se former. Enfin elle s'assit, habillée, près du même pilier que la veille. Arekh la rejoignit et s'agenouilla à ses côtés.

— Comment vous sentez-vous ? dit-il doucement.

Marikani ne répondit que d'un pâle sourire. Arekh avait la poitrine douloureuse. Il aurait dû partir, mais en était incapable, et le fait qu'elle le regarde, qu'elle ait ses grandes pupilles brunes posées sur son visage ne l'aidait pas à s'en aller.

Il leva la main — sans savoir pourquoi, sans savoir ce qui le prenait, et elle leva la sienne ; leurs paumes se joignirent, puis leurs doigts, lentement. Arekh baissa les yeux, la gorge si serrée qu'il ne pouvait plus respirer. Puis il vit le plateau d'argent à ses côtés.

Prendre le verre de liqueur et lui proposer était un geste simple, il devenait à cet instant le plus difficile du monde. Il y avait un gouffre entre sa main et le plateau, et il ne savait pas s'il pouvait le franchir. Il releva les yeux et vit que Marikani le regardait toujours, attendant son choix.

Il réussit lui aussi à sourire — une ébauche, en tout cas, et avança ses doigts vers la longue chevelure brune. Il allait les toucher quand une main furieuse lui attrapa l'épaule et le tira en arrière.

— Lâche-la, gronda Harrakin, la rage dans les yeux.

Arekh se leva, la tête encore embrumée, vit le poing venir vers lui et le contra, renvoyant Harrakin en arrière. Celui-ci cracha à ses pieds tandis que les courtisans se relevaient, ravis du spectacle.

Du spectacle.

La situation ne se résoudrait pas seule entre Harrakin et lui, réalisa Arekh.

Ils voulaient du spectacle ? Peut-être était-ce cela dont il avait besoin. Pour s'imposer dans ce lieu, pour s'imposer auprès d'elle...

D'un geste exagéré, feignant une rage qu'il ne ressentait pas, il fit tomber une table à grand fracas.

— Duel, dit-il d'un geste théâtral en montrant à Harrakin l'extérieur des colonnades. Toi et moi. Dehors.

— Parfait, dit Harrakin se fixant sur son ton, et Arekh eut l'impression qu'ils jouaient. Je vais te faire retourner à la boue d'où tu sors !

Arekh entendit Marikani se lever derrière lui, mais si elle s'apprêtait à protester, il ne lui en laissa pas le temps.

N'ayant pas d'épée sur lui, il en ramassa une par terre — celle d'un noble qui l'avait posée avec ses vêtements pour se livrer à des activités plus agréables. L'homme bondit sur ses pieds pour la reprendre mais Arekh le repoussa avec violence.

Harrakin et lui se dirigèrent vers la cour, suivi par un groupe de spectateurs curieux, et Arekh croisa Banh qui courait dans la direction opposée, vers Marikani. Il le suivit un instant du regard, puis marcha avec Harrakin jusqu'à une esplanade de pierre, près du bâtiment principal.

Il y avait beaucoup de monde dans la cour ; les groupes discutaient à voix haute ; des serviteurs couraient, des torches à la main. Certains nobles se retournèrent en voyant Harrakin et Arekh prendre leurs places et alertèrent les autres, mais l'attention qu'on leur portait semblait inférieure à celle qu'aurait dû créer leur duel — du moins de l'avis d'Harrakin que le bruit semblait irriter.

Harrakin leva son épée vers Arekh qui se mit en garde. Puis, furieux de voir qu'on ne le regardait pas, il la baissa et se tourna vers la foule.

— Mais que se passe-t-il, exactement ?

Vashni sortit des bains, tandis que Banh et Marikani apparaissaient derrière elle. Des officiers se hâtaient vers Harrakin.

— Vous allez devoir remettre votre explication à plus tard, dit Vashni. Les troupes de l'émir viennent de passer la frontière nord.

Chapitre 17

La déclaration de guerre arriva le lendemain matin, alors que d'après les renseignements qui venaient heure par heure, l'armée ennemie était déjà entrée à dix lieues à l'intérieur du pays. Personne ne dormit cette nuit-là. Certains nobles rejoignirent leurs terres, d'autres leurs régiments. La plupart des officiers partirent aussitôt vers la ville d'Harabec où se trouvaient les troupes, tandis que Marikani réunissait son conseil et les officiers de haut rang pour mettre au point une stratégie.

L'émir avait choisi un étrange moment. Bien sûr, la cour était divisée, mais Harabec avait le soutien des Principautés de Reynes et rompre le traité d'Entre-deux risquait de mécontenter de nombreux royaumes. D'ailleurs, l'armée d'Harabec n'était qu'à trente lieues de la frontière : la contre-attaque pouvait être rapide.

Oui, la tactique de leur ennemi n'était pas évidente, mais il était là. Marikani ne chercha pas la subtilité. Il fallait arrêter l'ennemi avant qu'il ne marche sur la capitale et qu'il ne coupe la route du sel, ce qui aurait été une catastrophe commerciale. Trois heures plus tard, le dernier groupe d'officiers se prépara à quitter la cour. Parmi eux, se trouvaient Harrakin, qui allait prendre la tête de l'armée, trois hommes de son état-major, Béhia et Arekh.

Béhia avait raison. Leur place au conseil correspondait à un grade de l'armée, et ils devaient partir.

— C'est de votre faute ! déclara Béhia à Arekh, tandis qu'ils entraient dans les écuries, croyant être seuls. Harrakin aurait pu nous en dispenser... Le chef de l'armée libère en général les conseillers de leur devoir pour qu'ils assistent le souverain !

— Bien sûr. Pour laisser del Morales seul à la cour avec ma cousine..., dit une voix derrière eux.

Béhia sursauta et se retourna, effrayé. Harrakin venait lui aussi de passer la porte. Il leur adressa un sourire carnassier avant de se diriger vers sa monture.

— Désolé, messieurs, c'est hors de question. Il faudra vous battre.

— Alors c'est ça votre idée, dit Arekh, sentant la fureur monter. Que je ne reste pas avec elle... Et qu'espérez-vous en m'emmenant à l'armée ? Me faire tuer ?

— C'est dans mes intentions, en effet, dit le jeune noble tandis que les serviteurs sellaient son alezan. Si vous pouviez prendre un coup d'épée, cela m'arrangerait, voyez-vous...

— Je vous en propose un tout de suite, dit Arekh avec rage, en avançant vers lui. Nous pourrions régler notre problème ici, avant la bataille... Ou êtes-vous trop lâche ? À moins, bien sûr, que vous ne vous battiez que quand il y a du public...

Harrakin hésita — au grand effroi de Béhia — puis il haussa les épaules.

— Proposition tentante, Morales, je l'avoue. Mais j'ai une guerre à gagner. Allez, messieurs, à vos chevaux.

Le voyage nocturne fut bref. Dotés de bonnes montures, escortés par vingt-cinq hommes portant des torches, les officiers arrivèrent à Harabec moins de deux heures plus tard et rejoignirent aussitôt la caserne. Arekh exigea et obtint cinquante hommes — un rehali, d'après la terminologie d'Harabec. Il ne voulait pas faire partie de la suite d'Harrakin. Après avoir revêtu une cotte de mailles et un casque, il inspecta ses hommes et, à leur tête, rejoignit l'avant-garde.

Des feux avaient été allumés dans la plaine pour faciliter le départ des troupes. Tandis que les derniers soldats se mettaient en place, Arekh regarda le paysage, à l'est duquel une aube rosée pointait. De nouveau, tout était allé si vite. Dix heures auparavant, il était plongé jusqu'au cou dans les intrigues du palais, huit heures auparavant, il touchait la main de Marikani, et maintenant...

Non que le moment soit désagréable, pensa-t-il, sentant son cheval piaffer sous lui. L'odeur des flammes montait dans l'air frais de la nuit. À l'horizon, les lointaines collines s'enflammaient aux lueurs de l'aurore. Chez les soldats qu'il

entendait parler derrière, il reconnaissait l'excitation euphorique des début des conflits, quand tout est encore neuf et beau, que les hommes ne pensent qu'à être héroïques et que la réalité du massacre n'a pas encore frappé les esprits.

Les dieux avaient d'étranges manières de filer le destin. Arekh n'avait rien à faire ici. Ce n'était pas son pays, ce n'était pas sa guerre. Pourtant, parce qu'il avait décidé, quelques semaines auparavant, de faire traverser une route à deux femmes et un adolescent qu'il comptait ensuite abandonner dans les landes, il se trouvait là aujourd'hui, à regarder le soleil se lever alors que l'armée s'ébranlait autour de lui...

Il n'avait pas le choix. Ou plutôt si : il aurait pu revenir sur ses pas pour chercher quelque chose à la caverne, retirer son armure, galoper jusqu'à la ville et quitter le pays. Mais toute possibilité de retour lui serait à jamais fermée.

Il regarda Harrakin parler à son état-major. Le jeune noble, sans armure, était vêtu de vêtements colorés et tenait une épée à la garde constellée de pierres précieuses. Lui aussi pouvait tomber sur une lame. Qui sait, il pouvait même être poussé dessus. Après tout, Arekh était en dette d'une tentative d'assassinat...

Non, il ne déserterait pas. Il préférait respirer l'air pur du matin et apprécier les détours étonnantes de l'existence.

L'armée s'ébranla et les hommes avancèrent, à marche forcée, sans perdre de temps à travers le pays. Il fallait aller le plus vite possible, bloquer les assaillants avant qu'ils n'aillent trop loin. Harabec était un petit pays et les distances étaient courtes. Les troupes ennemis avaient été vues pour la dernière fois au sud des plateaux, mais elles avaient sans doute continué à avancer et pouvaient se trouver à des lieues de leur ancienne position.

Au bout d'une heure de marche, il y eut une première escarmouche. Des cavaliers apparurent sur la gauche, sortant comme des fantômes de la grisaille de l'aube. Le rehali d'Arekh était le plus proche. Arekh fit déployer ses hommes tandis que derrière lui des cors sonnaient l'alerte.

Les cavaliers de l'émir étaient une vingtaine, portant le hâsir. Des *nâlas*, les troupes d'élite... Leur chef, le nâla-di, tira sur sa bride, aussi surpris que ses adversaires.

Eux non plus ne comptaient pas trouver d'ennemis en ces lieux.

Quelques battements de cœur passèrent, pendant lesquels Arekh entendit les autres officiers crier des ordres derrière lui, puis les nâlas attaquèrent, faisant de longues passes courbes, frappant deux ou trois coups avant de repartir. Ils ne rentraient pas dans les lignes mais les piquaient, comme des insectes, sans vouloir s'engager. Enfin le nâla-di fonça droit sur Arekh, son hâsir levé ; Arekh para, sentant les années d'entraînement de son adolescence lui revenir en force.

Le nâla-di recula, revint à la charge. Arekh donna un coup d'épée plongeant en avant et le blessa au bras. Le cavalier recula de nouveau et avec un cri modulé, les nâlas firent demi-tour avant de se perdre dans les brumes.

Arekh décida de ne pas les poursuivre. Harrakin s'approcha, menant son cheval avec un flegme étudié.

— Je vois qu'on décide de ne pas prendre de risques, Morales ! dit-il très fort afin que les premières lignes entendent. Vous êtes cinquante, ils étaient vingt. Vous auriez pu les prendre en chasse !

— J'étais certain que vous ne me l'ordonneriez pas, dit Arekh avec un salut exagéré. Un officier de talent comme vous sait qu'il peut s'agir d'un piège, et que le gros des troupes attend peut-être derrière la colline...

Harrakin sourit.

— Bien entendu. Je m'en voudrais de vous faire courir un danger inutile...

L'armée reprit sa marche. Les brumes se levaient, mais pas l'inquiétude ; la rencontre avec les cavaliers avait assombri les esprits. Tout pouvait arriver.

Deux heures plus tard, Harrakin ordonna la halte dans une plaine. Arekh ne connaissait pas la géographie du pays et n'avait aucune idée d'où il se trouvait.

La guerre. Il avait oublié comme elle pouvait manquer de sens quand on ne faisait pas partie de l'état-major — où il

n'avait pas été invité, bien sûr. Quand on ne connaissait pas les décisions, tout semblait absurde. Un soldat ne savait pas pourquoi on marchait, pourquoi on s'arrêtait, combien de temps on allait rester, si l'ennemi était derrière ou devant, quelle tactique était employée. L'attente et la mort étaient les deux forces régissant le destin.

Ordre avait été donné de monter le camp et les tentes se levaient autour de lui. Certains soldats organisèrent des tours pour dormir : beaucoup, comme Arekh, avaient rejoint l'armée la veille et n'avaient pas pris de repos depuis. Mais Arekh n'était pas fatigué, pas encore en tout cas.

Il approcha des tentes de l'état-major, cherchant Béhia pour obtenir des nouvelles.

Il trouva le jeune homme près d'un feu. Celui-ci lui proposa du pain et de la viande fumée qu'Arekh accepta avec plaisir.

— Alors ? demanda-t-il après avoir mangé.

Béhia haussa les épaules.

— Harrakin est inquiet... Il a envoyé des messagers et des espions partout. Il veut savoir si l'émir a scindé son armée, si nous avons affaire à plusieurs groupes et où ils se trouvent.

Arekh hocha la tête.

— Des nouvelles d'Halios ?

Celui-ci aurait dû rejoindre l'armée avec eux, mais il avait disparu dans la soirée, après l'incident du temple. Marikani ne s'était pas inquiétée. Il devait râler sa rage.

— Toujours pas. (Béhia prit une gorgée de sa gourde et ajouta :) Aux dernières nouvelles, l'émir a mille cinq cents soldats environ. Sans doute au nord-ouest. Ça va être une belle bagarre.

Arekh rejoignit lentement son rehali. Une belle bagarre, en effet. Ils étaient environ mille trois cents.

La journée fut interminable et Arekh alla finalement dormir pendant deux heures. Il avait demandé à ce qu'on le réveille s'il y avait du nouveau, mais en fait ses yeux s'ouvrirent tout seuls à la tombée de la nuit. La qualité du bruit avait changé. Les hommes discutant, le feu crépitant, les chevaux qui

s'ébrouaient et les armes qu'on fourbissait... tout cela avait été remplacé par des murmures, puis des ordres.

Arekh sortit de sa tente. Le soir était tombé et le ciel était d'un bleu superbe et profond. Les soldats étaient debout, regardant à l'horizon, où on apercevait les premiers feux des lignes ennemis.

Au loin, leurs adversaires paraissaient innombrables. Arekh marcha jusqu'aux tentes de l'état-major où il vit Harrakin, une cotte de mailles passée sur son pourpoint, finissant de parler avec ses officiers.

— Morales, dit-il avec cet étrange sourire qu'Arekh commençait à connaître. Que je suis content de vous voir. (Il fit deux pas pour s'éloigner du groupe des officiers.) J'allais justement vous faire porter vos ordres. Passez sur le flanc ouest et tâchez de tenir le bas de la colline, là-bas...

Arekh étudia rapidement le lieu puis secoua la tête.

— Hors de question. Ils ont leurs arbalétriers en haut, ce serait du suicide. Il faudrait des hommes en armure complète pour tenir le choc.

— Fine analyse. Mais je ne change pas d'avis. Quel dommage que vous ne puissiez discuter mes ordres...

— Je le peux, et je le fais, dit Arekh en s'approchant, sortant son épée et jouant négligemment avec la lame. (Il baissa la voix.) Si vous ne changez pas votre décision je refuserai d'obéir, si je refuse d'obéir vous me ferez arrêter, et alors je vous insulterai de manière si vulgaire, en faisant tant d'allusions à vous, à Marikani et à des pratiques sexuelles contre nature que vous serez obligé de me provoquer en duel. Devant tant de témoins, si votre cousine est en cause... vous n'aurez pas le choix.

— Et vous pensez me faire trembler ? dit Harrakin en secouant la tête. (Il mit lui-même la main sur son épée.) Eh bien, nous nous battrons, mon cher. Je ne demande que ça. Je vous hacherai menu.

Les officiers commençaient à regarder dans leur direction. Arekh fit un pas vers Harrakin, une lueur meurtrière dans les yeux.

— Peut-être, fils d'Arrethas, ou peut-être pas. Je ne me bats pas selon les règles, siffla-t-il entre ses dents et il eut la satisfaction de sentir le jeune noble avoir un léger mouvement de recul. Que croyez-vous que j'ai appris pendant toutes ces années ? Je vous vaincrai peut-être. Ou je vous blesserai. Pouvez-vous prendre ce risque ? La jambe déchirée, le bras à moitié tranché, au moment où vous devez conduire une bataille ? Imaginez le ridicule... Qui vous remplacera ? Non, ajouta-t-il en souriant, je serais mieux à l'avant, avec vous. Vous avez besoin de tout le soutien possible...

— Très bien, dit Harrakin après une courte hésitation. (La fugitive lueur de crainte avait été remplacée par la rage et la haine.) Très bien, vous allez vous battre ici, avec nous. Mais vous savez quoi, Morales ? Je vais gagner cette bataille. Notre armée est mieux entraînée et je connais les méthodes de l'émir. Je vais gagner cette bataille et quand les forces ennemis commenceront à faire retraite, nous nous battrons, vous et moi, ici, à cheval, au milieu de l'affrontement. Et là, nous verrons. Nous verrons si vos méthodes vous sauveront...

Arekh s'inclina et sourit.

— À vos ordres.

Puis il se détourna et retourna vers ses soldats, ne pouvant se défendre d'un certain amusement... voire d'une certaine admiration. Rares étaient les hommes qu'il ne pouvait effrayer. Il fallait que l'un d'entre eux soit son rival...

Une demi-heure plus tard, les deux armées étaient en place.

Comme prévu, Arekh et ses hommes avaient été placés devant, à côté d'Harrakin. Celui-ci, montant un superbe alezan, attendait, très droit, entouré de trente cavaliers.

Des troupes avaient été déployées vers l'ouest, Arekh ignorait pourquoi. Mais ici, le choc allait être frontal.

Un quart de lieue séparait les premières lignes de l'émir des leurs. Les drapeaux flottaient dans le vent, les torches brûlaient dans la demi-obscurité, faisant reluire les lames.

Le ciel nocturne était clair, mais l'attente pesait comme un nuage d'orage. Le silence était total, à part le piaffement des chevaux et les grincements des cottes de mailles et du cuir.

Le temps sembla s'arrêter. Au premier rang d'une armée, attendant la charge... Arekh réalisait de manière abstraite qu'il y avait toutes les chances qu'il meure dans les prochaines minutes. Pourtant cette vérité n'avait pas de poids, pas de consistance.

Un ordre s'éleva des lignes ennemis et les troupes se précipitèrent sur eux en hurlant. Harrakin fit un geste, et, à droite, une première série de fantassins avança d'un pas, plantant des pieux dans la terre. Une partie de la charge se détourna, mais les autres foncèrent tout droit et ce fut le choc.

En quelques secondes, Arekh perdit toute vision d'ensemble et se retrouva noyé dans un tourbillon de chevaux, d'épées, de hurlements. Il frappa à droite et à gauche, tentant de rester vivant tandis qu'une véritable marée déferlait autour de lui et que les cris de douleur et le bruit du métal heurté faisaient bourdonner ses oreilles. Soudain, sans savoir comment, il se retrouva à combattre un cavalier aux cheveux noirs et à l'armure étincelante, leurs épées s'entrechoquèrent ; il para, frappa, para encore, et un reflux dans l'armée entraîna son adversaire loin de lui. Un coup d'œil derrière lui ; ses hommes tenaient leur formation, perdus dans le tourbillon. Un autre cavalier s'était attaqué à un de ses officiers. Arekh chargea en hurlant et embrocha l'homme entre les côtes avant que celui-ci ait eu le temps de se retourner. Le cavalier bascula et se fit piétiner par son propre cheval, tandis qu'Arekh se retournait pour en affronter un autre, un nâla... Où était son groupe ? Il semblait isolé.

Le nâla frappa le premier, un coup formidable qui atteignit Arekh en pleine poitrine. La cotte de mailles le sauva mais il tomba de sa monture. Voyant le nâla avancer pour lui donner le coup de grâce, Arekh taillada les jambes du cheval qui se cabra, et ce fut au tour de son adversaire de glisser. Le duel se continua à pied, au milieu de la poussière, alors que les soldats s'entretuaient autour d'eux et que les deux adversaires pouvaient à tout moment prendre un coup d'un ennemi qu'ils n'avaient même pas repéré, qui ne leur était peut-être pas destiné... Le nâla frappa Arekh à l'épaule, le faisant hurler de douleur ; Arekh riposta avec rage et le plat de l'épée atteignit l'homme à la tête.

Celui-ci recula, marcha sur un cadavre, glissa sur de la cervelle et s'écroula à terre où Arekh l'acheva en le clouant au sol.

Un nouveau reflux ; le terrain s'éclaircit autour d'eux. Ses hommes tenaient toujours le choc, s'étant placés d'eux-mêmes en une nouvelle formation dont Arekh ne connaissait même pas le nom. Il n'eut pas le temps de réfléchir, de regretter son inaptitude à commander dans une armée dont il ne savait pas les codes quand un nouvel assaut commença... Des hommes à pied, cette fois, courant en hurlant vers eux en agitant des épées grossières et larges ; des mercenaires, sans doute, ou des engagés venus des plaines de l'ouest, et soudain Arekh se retrouva en première ligne, entouré de ses hommes, frappant et tailladant, sentant la sueur et le sang couler sur ses bras, tranchant dans des chairs, frappant des crânes, des mâchoires, des bras dans un puzzle absurde. Tout cela n'avait pas de sens, mais il ne pouvait plus penser, que frapper, que tuer dans un brouillard de folie sanglante.

Profitant d'une accalmie, Arekh regarda autour de lui pour s'apercevoir que le gros de l'armée avait reculé et que son rehali se retrouvait en pointe. Il fit un signe de retraite, qui ne fut d'abord pas compris, et ce n'est qu'en hurlant « Retraite ! » que ses hommes finirent par réaliser et reculèrent lentement pour rentrer dans leurs lignes.

S'il y avait eu un ordre de retraite, il ne l'avait pas entendu. Ou on ne lui avait pas crié. Harrakin lui jeta un regard narquois entre les soldats et Arekh alla se laver le visage.

Une courte pause suivit, d'une heure environ. Les hommes de l'émir se réorganisaient et les troupes d'Harrakin faisaient de même. Par bonheur, les trois lunes étincelaient au firmament, permettant aux hommes de voir ce qu'ils faisaient et de manœuvrer sans grande difficulté.

Alors qu'il cherchait quelque chose à manger, Arekh croisa de nouveau Harrakin près d'une tente. Celui-ci interrompit sa conversation pour lui lancer, avec un sourire presque gamin :

— En première ligne, hein ? Habituez-vous, car ce n'est pas fini !

Arekh rejoignit son ehari, l'estomac serré. Qu'il l'envoie ainsi à la mort, c'était de bonne guerre, après tout, il avait

demandé à être à l'avant... mais Harrakin sacrifiait aussi cinquante de ses propres soldats pour sa rancœur personnelle. Arekh hésitait sur la conduite à suivre – devait-il anticiper le duel promis ? – quand les cors de l'émir résonnèrent ; il eut juste le temps de rejoindre son ehari avant que le tourbillon l'engouffre de nouveau.

Le choc fut encore plus dur, et cette fois la fatigue commençait à faire son œuvre. Il était à pied et entendait la respiration lourde de ses hommes à ses côtés. Dès le début, un coup lui entailla légèrement le crâne ; il tua l'homme mais le sang et la sueur lui coulèrent dans les yeux, coagulant sur ses sourcils. Sa poitrine lui faisait atrocement mal là où le cavalier l'avait frappé. Un colosse sorti d'on ne sait où apparut devant lui, armé d'une hache ; il faillit décapiter Arekh du premier coup et celui-ci ne dut son salut qu'à ses réflexes. Fonçant droit devant, la tête la première, il fit reculer le géant, puis lui enfonça l'épée dans la poitrine. La lame resta coincée et Arekh dut lâcher prise, reculant puis ramassant le hâsir d'un de ses ennemis agonisants.

Il para l'attaque d'un cavalier, puis perdit de nouveau le sens du temps, luttant pour sa vie dans un tourbillon infernal de douleur et de mort.

Alors, apparaissant dans la brume, comme un mirage, il vit le cheval alezan d'Harrakin. Celui-ci traversait les rangs, noble, élégant, dégageant le passage à grands coups d'épée. Il avançait dans sa direction. Le moment du duel était-il venu ? Les ennemis reculaient-ils ? Arekh était épuisé ; il ne tiendrait pas longtemps. Harrakin n'aurait qu'à l'achever – un coup discret, en plein bataille, qui viendrait le lui reprocher ?

— Del Morales ! cria Harrakin, engageant un nâla qui s'était approché trop près et le faisant reculer.

Arekh se tendit, se préparant à se défendre, à tuer par tous les moyens. S'il frappait le cheval, que celui-ci se cabrait, il attraperait Harrakin par les cheveux...

— Morales, reculez ! cria Harrakin en faisant un signe vers l'arrière. (Il fit un grand geste.) Avec vos hommes ! Reculez !

Arekh se demanda s'il avait bien entendu, mais Harrakin cria de nouveau et l'ehari commença à faire retraite. Il les suivit,

tandis qu'autour d'eux la bataille faisait rage de plus belle — non, l'émir n'était pas encore vaincu — et se retrouva enfin dans le calme relatif de l'arrière, près des tentes, à l'abri d'un repli de terrain.

Harrakin avait disparu. Arekh fit signe à ses hommes de l'attendre — pour eux, tout repos était le bienvenu. Essuyant son visage, il avança, puis buta contre le cadavre de Béhia, la poitrine ouverte, les yeux révulsés. Quelqu'un avait ramené le corps à l'arrière, mais ne lui avait pas fermé les yeux. Arekh s'apprêtait à le faire quand le cheval d'Harrakin déboula à ses côtés et que le jeune homme sauta de cheval, ses habits à peine éclaboussés de sang, son maintien toujours aussi impeccable, comme si le tourbillon de destruction l'avait à peine effleuré.

Pourtant, il y avait en lui quelque chose de différent : son expression. Plus trace d'ironie, de prétention, d'amusement. Arekh eut l'impression de découvrir un autre Harrakin : le chef d'armée, le prince, sur les épaules duquel reposait peut-être le destin d'un peuple.

— Dans ma tente, dit Harrakin après un bref coup d'œil autour de lui.

Son ton était tendu, urgent plus qu'agressif. Arekh le suivit, sentant une partie de sa fatigue disparaître avec la curiosité. Il entra dans la tente.

Autour d'eux, le bruit de la bataille continuait, aussi profond qu'une marée.

Harrakin étudia Arekh et celui-ci soutint son regard, prêt à tout. Enfin, le jeune noble sortit une lettre de son pourpoint.

— Mes espions ont aperçu un groupe de soldats de l'émir à l'intérieur des terres, près du village de Palis, déclara-t-il.

Arekh fronça les sourcils.

— Palis ?

Harrakin secoua la tête.

— Près de Voalag. Dans le fief de mon frère, expliqua-t-il. Ils ne savent pas exactement combien — cinquante, peut-être cent hommes. Ils étaient habillés d'un uniforme neutre, mais l'espion est persuadé qu'il s'agit d'hommes de Fez. Palis n'est qu'à dix lieues des terres du palais par la forêt, ajouta-t-il

comme Arekh n'avait pas l'air de réagir. Facile, pour Halios, de les y conduire.

Cette fois, Arekh comprit.

— Un coup d'État ? Halios... ? Votre frère et les hommes de l'émir ?

Harrakin eut un geste écœuré vers l'extérieur.

— Cette bataille n'est pas sérieuse, Morales, déclara-t-il tandis qu'Arekh se demandait ce qu'en auraient pensé les centaines de cadavres qui allaient pourrir, le lendemain, sur les terres ravagées. Nous allons gagner. L'émir aurait pu aller plus loin, plus vite, envoyer plus d'hommes : ce n'est pas une invasion.

Arekh sut ce qu'il allait dire avant même qu'Harrakin ne prononce les mots.

— C'est une diversion.

— Cent hommes, répéta Arekh en commençant à arpenter la tente. Halios. Il y a une garnison au palais...

— Seulement la garde d'honneur. Nous avons réquisitionné tous les autres. Et ce n'est pas tant le nombre que l'effet de surprise, expliqua Harrakin. Halios a dû frapper au moment où personne ne s'y attendait.

— Il « a dû » ? répéta Arekh, réalisant seulement à ce moment qu'Harrakin venait de parler au passé, et ce que cela impliquait. Quand les hommes ont-ils été repérés ?

— Il y a six heures. Le message vient de m'arriver. Je pense qu'ils sont déjà là-bas.

Arekh hocha la tête et Harrakin reprit.

— Avec de bons chevaux, le palais n'est qu'à trois heures d'ici. Je ne peux pas y aller, je dois régler ce problème, dit-il en désignant de nouveau le champ de bataille. Et Halios n'a pas agi seul. N'importe qui peut être complice. Je ne peux faire confiance qu'à quelqu'un qui soit totalement loyal à Marikani... (Il regarda Arekh.) Vous.

Il y eut un court silence.

Arekh hésita.

— Ainsi vous avez choisi.

— Choisi ?

— Entre votre frère et votre cousine. Vous avez envoyé les chiens à sa poursuite, pour l'achever, dans les montagnes, dit-il avec une soudaine envie de crever l'abcès. Vous avez essayé de la faire tuer, là-bas... et je ne parle même pas de la tentative d'assassinat contre moi...

Il scrutait Harrakin, cherchant le mensonge, mais le jeune homme n'essaya pas de dissimuler.

— Bien sûr ! dit-il avec un geste dérisoire. Ce genre de chose n'a aucune importance... Elle était loin, c'était le moment idéal pour s'en débarrasser... ça n'a pas marché, tant mieux. Marikani est délicieuse et à y réfléchir je préfère l'épouser que me faire empoisonner par mon frère une fois celui-ci sur le trône. Enfin, Morales, vous avez vécu à Reynes. C'est le jeu, vous le savez très bien.

« C'est le jeu. » Arekh hocha la tête. C'était aussi ce qu'il pensait la veille, en courant vers le temple.

— Mais là, ce n'est plus un jeu. (Harrakin avait le regard dur.) Cela fait deux mille cinq cents ans qu'Harabec est né. Deux mille cinq cents ans qu'Arrethas nous a créés et jamais l'ennemi ne s'est montré maître de nous. Roi après roi, nous avons contenu tous les assauts ; guerre après guerre, siècle après siècle, les émirs ont tenté de mettre la main sur Harabec sous prétexte que nos deux lignées royales sont liées...

— On ne se bat jamais mieux qu'entre parents...

— J'ai appris l'histoire quand j'étais enfant, Morales. Nos batailles, nos héros... Et mon frère peut, en quelques heures, par une traîtrise stupide, par ambition aveugle, réduire à néant ces deux mille ans d'efforts. Il va nous condamner. L'émir à Harabec... Il n'en sortira plus. Ce sera fini.

— Nous n'en sommes pas là, dit Arekh en reposant le hâsir et prenant une nouvelle épée. Mes hommes ne sont plus qu'une quarantaine. Je vous en prends vingt autres...

Harrakin acquiesça.

— Bonne chance. Tuez mon frère pour moi, ajouta-t-il alors qu'Arekh se préparait à sortir.

Celui-ci sourit.

— À vos ordres.

Chapitre 18

Le soleil brillait dans le ciel. À deux lieues du palais, on sentait déjà l'odeur des flammes. Arekh mit ses hommes au galop et ils quittèrent la route pour foncer tout droit à travers l'herbe, les fleurs et les statues, faisant voler sous leurs sabots les mottes d'une terre savamment travaillée par les jardiniers.

Alors que les bâtiments approchaient à chaque foulée, Arekh regarda autour de lui, tentant d'analyser la situation. Le temple d'Arrethas brûlait – étrange. Pourquoi Halios avait-il fait incendier le temple de son ancêtre ? Le côté ouest du palais semblait intouché, mais des lueurs rouge orangé flambaient dans le bâtiment principal, et de la fumée s'élevait plus loin dans la cour. Bientôt, ils virent des cadavres – des soldats inconnus, en uniforme brun et gris, et des gardes du palais... une dizaine de corps, près d'un bosquet. La première rencontre ?

Oui, le bâtiment principal était en flammes, et maintenant Arekh et ses hommes entendaient des hurlements et des bruits de combat. C'était bon signe, s'obligea à penser Arekh, maîtrisant son inquiétude. C'était bon signe car Halios n'avait sûrement pas, au départ, l'intention de mettre à mal son futur palais. Il aurait sûrement préféré un coup d'État sans effusion de sang.

L'odeur de fumée se fit plus présente et ils aperçurent un groupe de fuyards courir vers l'est. Si Halios avait une troupe de cent hommes, il comptait sans aucun doute se rendre maître de la garde sans difficulté et obliger Marikani à se rendre sans résistance...

... Mais la fumée et les cris prouvaient qu'il y avait de la résistance.

Les chevaux sautèrent les trois longues marches qui menaient à l'esplanade ; Arekh et ses hommes tournèrent le coin et arrivèrent dans la cour principale. Un groupe de soldats

sortait de la grande porte, portant des tentures et des coffres – du pillage ? Déjà ?

Des cris résonnaient à l'intérieur, ainsi que des bruits de meubles fracassés. Mais tout le bâtiment ne devait pas être passé à l'ennemi : un serviteur en livrée du palais, armé d'un grand arc, était à une fenêtre du premier étage et tirait sur les assaillants. Un pillard s'écroula, une flèche dans le dos, au moment de l'arrivée d'Arekh.

— Pas de quartier ! cria celui-ci à ses hommes en désignant les pillards tandis que dix cavaliers se détachaient de l'ehari, l'épée à la main.

Certains ennemis commencèrent à s'enfuir, d'autres sortirent leurs épées à deux lames pour se défendre – des hâsirs, l'espion ne s'était pas trompé, c'étaient bien des hommes de Fez – mais il était trop tard. Contre des cavaliers armés, les pauvres n'avaient pas une chance et le sang macula bientôt les pierres tandis que le serviteur levait son arc avec un cri de victoire et de joie.

— Loué soit Arrethas ! hurla-t-il. Puis, à l'étonnement d'Arekh : Vive del Morales !

— Où sont-ils ? cria Arekh dans sa direction. Où est le gros des troupes ?

— Je ne sais pas ! cria le serviteur en retour. C'est le chaos, il y en a partout...

Il se retourna soudain, comme si on venait de faire irruption dans la pièce où il se trouvait, puis disparut de l'encadrement de la fenêtre avec un cri de rage.

— C'est trop tard ! cria, désespéré, un jeune cavalier de l'ehari d'Arekh, et celui-ci réalisa qu'il l'avait déjà vu à la cour. S'ils pillent déjà, c'est qu'ils ont gagné...

— Non. (Arekh jeta de nouveau un coup d'œil en direction du temple d'Arrethas, mais celui-ci était caché par le bâtiment et il ne voyait que la fumée.) Pas forcément. Cela veut aussi dire qu'ils se sont dispersés... Nous les vaincrons plus facilement ...

De manière illogique, Arekh se sentait assez sûr de lui. Son inquiétude avait été beaucoup plus profonde deux jours auparavant, au moment du rituel d'exorcisme. Il avait craint d'être arrivé trop tard – il était presque arrivé trop tard...

Aujourd’hui...

Aujourd’hui, tant qu’il y avait du combat, il y avait de l’espoir. Marikani morte, les courtisans se seraient rendus à leur nouveau roi.

Il fit signe au jeune officier.

— Prenez dix hommes et nettoyez-moi le rez-de-chaussée, dit-il en désignant l’entrée principale. Pas de merci pour nos adversaires... Mais trouvez-moi où est Marikani. Demandez aux survivants. Rejoignez-nous dès que vous aurez des informations, ou si vous rencontrez une trop forte opposition.

Pendant que le jeune noble sautait de cheval, une lueur féroce dans les yeux, Arekh entraîna ses hommes de l’autre côté de l’aile ouest. Un groupe de femmes et de serviteurs se sauvaient en hurlant et Arekh eut toutes les peines du monde à en arrêter une.

— Par là ! dit la femme tremblante quand Arekh réussit à lui tirer une parole cohérente. Ils se battent !

— Qui, « ils » ?

Mais la femme lui échappa des mains et se remit à courir. Elle avait désigné un bâtiment administratif et quand la petite troupe arriva dans les lieux, ils découvrirent une scène d’un incroyable désordre. Une vingtaine de soldats en brun et gris se battaient contre cinq gardes du palais, aidés de serviteurs, de nobles, de jardiniers. Autour d’eux, des silhouettes indéterminées en poursuivaient d’autres entre les colonnades ; des femmes penchées aux fenêtres du deuxième étage bombardaien les assaillants avec tout ce qu’elles trouvaient, des meubles, des livres, des instruments de cuisine. Arekh aperçut le vieux courtisan qui avait traité les Morales de parvenus. L’épée à la main, il tenait en respect trois ennemis, avec des mouvements théâtraux et des insultes colorées. Une commode s’écrasa à côté du noble, visant sans doute un de ses adversaires mais le manquant de peu.

Arekh fit avancer son cheval, écrasant des cadavres, puis il abattit son épée, tuant un soldat et faisant fuir les deux autres.

— Où est le gros des troupes ? demanda-t-il tandis que ses hommes finissaient de nettoyer la cour. Où est Marikani ?

Le vieux courtisan ne parut pas choqué par la façon cavalière dont Arekh s'exprimait. À vrai dire, il avait l'air de s'amuser terriblement.

— Je ne sais pas, dit-il en agitant son épée ensanglantée. Banh a dit de faire des barricades dans tout le palais... pour les séparer, pour gagner du temps. Je crois que la petite a organisé un dernier carré de résistance dans le temple d'Arrethas...

— La petite ?

Puis Arekh comprit de qui il parlait. Une vague de peur l'envahit — le temple d'Arrethas... le temple d'Arrethas brûlait ! — et mettant son cheval au galop, il fonça entre les colonnades, traversant une nouvelle cour tandis que les sabots de ses hommes battaient les pavés derrière lui. Enfin, le temple d'Arrethas apparut...

Des cris s'élevaient à l'intérieur. Arekh sentit son estomac chavirer avant de réaliser que la fumée ne montait pas du temple, mais de devant. On avait allumé des grands feux et...

Une barrière de flammes. Quelqu'un — Marikani et ses partisans — avait entouré le temple d'un cercle d'huile bénie et de bois avant d'y mettre le feu, pour retarder les envahisseurs. On se battait encore autour, mais Arekh ne s'arrêta pas et fit bondir sa monture entre les flammes, toujours au galop. C'était bien là qu'avait eu lieu le gros du massacre. Des dizaines de cadavres jonchaient le sol de l'autre côté des flammes, dont beaucoup d'hommes en brun et gris percés de flèches. Excellente tactique. Les défenseurs avaient dû ralentir les assaillants par le feu et abattre à coups de flèches ceux qui réussissaient à passer. Mais la méthode n'avait duré qu'un temps, et plus loin, Arekh vit des cadavres de nobles et de serviteurs ensanglantés sur les marches du temple...

Pas le temps de descendre de cheval, ni de ralentir. La monture grimpia les marches de marbre, et Arekh et les premiers cavaliers firent irruption par la large porte ouverte du temple.

À l'intérieur, le chaos était indescriptible. Un début d'incendie avait pris au fond de la grande salle et on se battait dans la fumée, sur les mosaïques, entre les bancs, près des autels. Arekh fit avancer son cheval dans la foule, conscient qu'il

commettait un atroce sacrilège mais espérant qu'Arrethas lui pardonnerait vu la situation.

Rioc, un des proches d'Halios, l'aperçut et poussa un cri d'alarme. Il donna des ordres, et une vingtaine de soldats en brun et gris se dégagèrent de la foule pour faire barrage aux nouveaux arrivants. Derrière Arekh, les hommes descendirent et les engagèrent, mais malgré le danger Arekh resta en selle, scrutant la foule.

Quelque part dans ce temple, par terre, se trouvait peut-être le cadavre de Marikani...

Une vague de colère le prit à cette idée.

— Halios ! cria-t-il, l'épée à la main, tandis que la partie cynique de son esprit réalisait le côté théâtral de son acte. Halios ! Viens te battre !

Aucune réaction. De toute façon, le bruit avait avalé son cri. Peut-être étaient-ils tous deux déjà morts — Marikani et Halios ? Peut-être leurs partisans respectifs continuaient-ils à s'entretuer, ignorant qu'ils n'avaient plus de cause...

Puis il vit l'escalier qui montait vers la galerie, sous l'immense coupole de verre teinté, et aperçut, entre les colonnes, une silhouette féminine en robe blanche. Là-haut aussi, le combat faisait rage. Sans réfléchir, il lança son cheval sur les dalles, tandis que les combattants s'écartaient en hurlant sur son passage.

— Vous ! dit-il à un officier qui l'avait suivi. Prenez quinze hommes, dégarez l'escalier ! (Il fit signe au reste des troupes d'approcher.) Frayez-vous un chemin ! Contournez, par là !

Oui, on s'entretuait là-haut ; il entendit un cri de femme, puis des ordres, de la même voix. Si c'était Marikani, elle avait encore des partisans avec elle...

— Marikani !

Cette fois, il avait crié plus fort que le bruit ambiant. Là-haut, dans la fumée, la silhouette blanche se figea, puis se retourna.

Arekh eut la vision de leurs deux mains se joignant, paume contre paume. À ce moment, il avait fait une promesse...

Un mouvement — Marikani disparut à sa vue. Puis Arekh vit Halios dans la galerie, comme une spectre au milieu de la fumée, entre deux colonnes.

L'escalier... non... Il arriverait trop tard. Sur chaque marche se trouvait un cadavre, un blessé ou un combattant. Devant lui, sur les dalles, une femme s'écroula, crachant du sang, la dague qui lui avait traversé la nuque ressortant entre ses dents. Dehors, certains nobles prenaient peut-être plaisir à se battre, mais ici c'était une véritable boucherie. Les hommes d'Arekh avancèrent et quelqu'un tomba sur le sol en marbre, hurlant avant de se faire piétiner. Au fond de la salle, le feu avait redoublé. L'air était lourd et difficile à respirer.

Il ne fallait pas rester là...

Arekh planta son épée dans le bras d'un guerrier qui s'attaquait à son officier, et la laissa là. Dégageant ses pieds de ses étriers, il sauta sur le socle d'une grande statue d'Arrethas qui levait les mains pour invoquer la foudre. Demandant de nouveau à Arrethas de lui pardonner, il grimpa sur la tête du dieu, attrapa une fragile frise en calcaire de la main droite, la sentit céder sous ses doigts mais eut le temps de se hisser et d'attraper une autre prise, sur le sol de la galerie. Il monta un pied, puis l'autre, et quelques secondes plus tard, il était en haut et marchait sur des cadavres.

Dans la galerie, les combattants avaient reculé vers le fond, là où la fumée se faisait plus épaisse. Un soldat de l'émir lui tournait le dos. Arekh lui brisa la nuque, vola son épée et tailla dans la masse pour rejoindre la silhouette à la robe blanche qui apparut un instant avant de se faire de nouveau avaler par la foule. Dans les chansons de geste, quand un jeune et beau guerrier aux longs cheveux noirs, de noble famille, montait sur une galerie secourir une jeune femme en détresse, les demoiselles soupiraient d'aise. Mais ici, la scène n'avait rien de romantique. Autour d'Arekh, l'air sentait le sang, la sueur, la mort. Il frappa un nouvel adversaire dans le dos, repoussa avec violence un noble qui devait pourtant être de son côté... et, sans avertissement, se retrouva au côté de Marikani. Elle l'aperçut au même moment et ils se regardèrent, sans bouger, pendant un court instant.

Une femme en sueur, sa robe bleutée tachée de sang, se fraya un chemin jusqu'à eux.

Vashni.

Elle vit Arekh, réprima un mouvement de surprise, puis se tourna vers Marikani :

— Banh dit que tout est prêt. Il a allumé la première flamme. Marikani fit un geste de tête bref.

— Il faut sortir, dit-elle à Arekh. Vite.

Arekh lui prit le poignet. Marikani eut un mouvement de recul, puis se laissa faire.

— Le couloir qui mène à l'autel réservé ? demanda-t-il. Il est bloqué ?

Il n'était venu que rarement dans les lieux, mais il croyait se souvenir qu'il y avait un autre escalier, descendant de la galerie vers l'arrière du temple.

Vashni secoua la tête.

— Non. Encombré d'ennemis, mais praticable.

— Pourquoi n'avez-vous pas...

— Il fallait garder Halios et ses hommes dans le temple le plus longtemps possible, expliqua Marikani.

Arekh hocha la tête. Il comprendrait plus tard. En attendant...

Vashni recula d'un pas et sans lâcher le poignet de Marikani, Arekh avança tout droit, tuant sans réfléchir tous ceux qui s'avaient de lui barrer le passage. Marikani ordonnait à voix basse à ses partisans de sortir.

Un autre passage s'ouvrait au fond, menant au second escalier. La fumée bloquait la vue d'Arekh, mais l'avancée fut plus facile que prévue. Les combattants étaient fatigués, et bientôt, Vashni et Marikani descendirent sur les marches étroites. Un groupe de soldats s'interposa ; Arekh s'en débarrassa avec une rage froide et une efficacité qui le surprit lui-même. En bas, près de la porte sud du temple, il retrouva le jeune officier qu'il avait envoyé dans le bâtiment principal.

Celui-ci commença à crier, en sueur :

— Ayashinata Marikani a été vue dans le... (Il s'interrompit en voyant Marikani et salua.) Ayashinata... Mon cœur se réjouit de vous voir saine et sauve et...

— Très bien, très bien, interrompit Arekh. Maintenant, où est Halios ?

— Par ici ! Elle s'échappe ! cria une voix derrière eux.
Halios ?

Arekh se retourna, se préparant au combat quand Marikani lui serra le bras.

— Pas dans le temple, répéta-t-elle. Il faut sortir...

Le petit groupe dévala les marches et quelques secondes plus tard, ils se retrouvèrent sous le soleil brûlant du matin. La lumière éblouit Arekh, qui avait oublié combien il faisait clair dehors.

Marikani l'entraîna plus loin, mais Arekh se retourna, voulant faire face si on les avait suivis.

— Mes hommes sont à l'intérieur, expliqua-t-il.

— Faites-les sortir, dit Marikani en levant les yeux vers la coupole. Vite.

Arekh donna ses ordres à l'officier qui courut à la porte principale. Derrière Marikani, des cris s'élèverent.

— Elle est là ! Elle est vivante !

Un groupe de serviteurs accompagnés d'un garde et de Liénor accouraient. Au grand étonnement d'Arekh, Liénor se jeta dans les bras de Marikani, les larmes aux yeux.

— C'est presque fini..., souffla celle-ci, à bout de souffle. Presque fini. Nous avons mis des vases de poudre de Fir près des arches qui supportent la coupole... J'ai attiré Halios et ses hommes dans le temple.

De nouveaux appels s'élèverent, se réjouissant de voir Marikani, et bientôt une véritable petite foule de courtisans se réunit autour d'eux. Certains étaient blessés, épuisés, leurs habits déchirés, mais heureux. Les hommes d'Arekh sortaient du temple, et le désordre régna de nouveau. Sans se laisser déconcentrer par le bruit, les cris, la poussière, Arekh tenta d'évaluer les forces en présence. Marikani... avec lui, en sécurité. Ses soldats approchaient ; Arekh compta six blessés. Il lui restait une trentaine d'hommes valides ; d'autres étaient sans doute épargnés dans le palais.

Halios et ses partisans étaient toujours à l'intérieur du temple d'Arrethas.

— Les barricades ? demanda Marikani à Liénor.

— Les pillards se sont presque tous enfuis ! cria-t-elle pour couvrir le vacarme. Il y a des morts, mais l'incendie est presque maîtrisé...

Marikani se retourna vers Arekh.

— La coupole va s'écrouler, souffla-t-elle. Le gros de leurs troupes est à l'intérieur ; il faut simplement qu'Halios ne sorte pas avant que...

Halios sortit.

Avec calme, par la porte sud. Il était entouré de Rioc et d'un grand homme au visage sec portant une boucle d'oreille en diamant, à la mode de l'Émirat. Un officier, sans doute de haut rang. Malgré le hâsir qu'il tenait à la main, l'officier de l'émir paraissait serein et il regarda le chaos autour de lui avec un mépris un peu ennuyé, comme s'il en avait vu d'autres.

Vashni recula d'un pas, ainsi que la plupart des courtisans. Un grand cercle se forma autour des deux groupes. Derrière Halios, quelques soldats de l'émir sortirent à leur tour : une dizaine seulement. Il devait en rester une bonne cinquantaine à l'intérieur.

Tous les regards s'étaient portés sur Halios. Celui-ci avança d'un pas.

Marikani jeta un coup d'œil inquiet à Vashni, comme pour lui demander pourquoi la coupole ne s'était pas écroulée. Celle-ci eut un geste d'impuissance.

— Rends-toi ! dit Halios à Marikani, parfaitement conscient d'être le centre de l'attention générale. Nous sommes trop nombreux pour toi, et tes partisans sont épuisés !

Il se retourna et Arekh comprit qu'il allait ordonner à ses soldats de sortir du temple pour le rejoindre. Avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche, Arekh l'insulta.

Une belle insulte bien vulgaire, pas du tout dans le ton de la cour, qui fit sursauter Halios et choqua la plupart des courtisans. Amusant, pensa Arekh en traversant, l'épée à la main, l'espace qui le séparait du cousin de Marikani. Il y avait des cadavres partout, un coup d'État était en marche mais la vulgarité – ça, ça dépassait les bornes.

En tout cas, le stratagème avait fonctionné : Halios s'était retourné vers lui sans donner son ordre.

— Un duel ! dit Arekh en s'arrêtant à cinq pas. Votre frère a réussi à l'éviter par deux fois, mais ça ne sera pas votre cas ! Vous voulez gouverner la cour ? Vous voulez être roi ? Eh bien voyons d'abord si vous êtes capable de battre un vulgaire criminel !

Il avait frappé juste. Comme il l'avait compris deux jours auparavant aux bains, à la cour, le spectacle était essentiel. S'il voulait régner, Halios avait besoin du soutien des courtisans. De leur estime. Méprisé de tous, il ne tiendrait pas longtemps.

L'officier de l'émir regarda et attendit. À l'Émirat aussi, une provocation en duel était une chose sérieuse. Les hommes d'Arekh s'étaient mêlés à la foule et suivaient la scène avec attention.

— Je n'ai pas à me battre contre vous, dit Halios.

Arekh sourit. Halios n'avait rien à voir avec son frère. Il n'était pas de taille et le savait.

Ramassant une poignée de graviers, Arekh les jeta à la figure du cousin de Marikani. Celui-ci recula d'un pas, le visage ensanglé.

Il n'avait plus le choix. Après un coup d'œil rapide autour de lui, il sortit son épée.

Le duel s'engagea lentement. Halios restait sur la défensive, Arekh était fatigué, et, en vérité, il se fichait bien du duel : il voulait seulement gagner quelques minutes. Il entendit derrière lui Vashni parler à Marikani.

Le temple était toujours debout.

Un coup, une parade. Un nouveau coup...

Arekh le blessa légèrement à l'épaule et Halios sembla se réveiller. Il frappa de toutes ses forces, mais Arekh para avec facilité.

Halios essaya une nouvelle feinte, sans succès. Alors il recula de dix pas, interrompant le duel.

Les courtisans se regardèrent, choqués, et même l'officier de l'émir fronça les sourcils.

— Ça suffit, dit Halios. Je ne suis pas là pour cela.

Il se retourna vers le temple, leva la main...

... Des bruits sourds d'explosion résonnèrent à l'intérieur, suivis d'un atroce craquement. Les courtisans reculèrent, sauf Marikani, qui profita de la surprise générale pour courir en direction d'Arekh. Celui-ci vit qu'elle avait sa dague à la main – celle qu'il lui avait rendue dans les montagnes, avec la pierre de soleil incrustée dans la garde.

Une nouvelle explosion, un nouveau craquement... Une partie du toit du temple bascula... Des cris résonnèrent tandis que les courtisans s'enfuyaient en hurlant.

— Halios ! cria Marikani tandis que l'officier de l'émir se préparait à intervenir, mais trop tard. Arekh le frappa pour le faire reculer. Halios se retourna et Marikani lui planta sa dague dans la gorge.

Le cadavre tomba lentement sur le sol, et Arekh réalisa avec un certain amusement qu'il avait désobéi aux ordres d'Harrakin tandis que la coupole du temple d'Arrethas s'écroulait dans un grondement de fin du monde.

Chapitre 19

Les jours suivants les serviteurs ramassèrent les cadavres, versèrent du sable et du gravier sur les taches de sang et enlevèrent les tapisseries brûlées. Les meilleurs tailleurs de pierre de la capitale commencèrent à réparer les atroces plaies du temple.

La coupole, elle, fut remplacée par un tissu rouge ; il faudrait des années avant de reconstituer la délicate mosaïque de verre teinté.

Mais la mosaïque n'avait pas d'importance. La destruction n'avait pas d'importance.

Malgré le nombre de morts, malgré les dégâts, malgré la catastrophe frôlée, la cour baignait dans une douce euphorie... celle de la victoire. Être passé si près du désastre et l'avoir évité, avoir vaincu encore une fois l'ennemi héréditaire pourtant aidé d'un traître... Tout cela avait réveillé une flamme que les habitants du palais ne se connaissaient pas, et il n'était pas un courtisan, un serviteur, un enfant courant pour porter les messages entre les cours qui ne se sente en partie responsable du triomphe. « Ils » avaient vaincu, et des étincelles d'héroïsme éclaboussaient même ceux qui avaient passé la bataille à trembler derrière une colonne.

Le soleil étincelait, la brise parlait d'espoirs, de promesses et de nouveaux départs. Sur les murs, le *saani*, une plante grimpante qui ne donnait de fleurs que pendant une demi-lune chaque année en profita pour éclore, ce qui fut pris par tous comme un signe de la satisfaction des dieux. De vieilles haines, de vieilles rancœurs de clans étaient balayées comme si le sang avait lavé des années d'intrigues et de crimes.

Et Arekh faisait l'expérience de quelque chose qui lui était complètement inconnu : la popularité. Qu'importe son passé, qu'importaient des crimes obscurs commis dans un pays lointain, au nord : il avait sauvé Marikani, il les avait sauvés.

Son nom était sur toutes les lèvres... autant que celui d'Harrakin. Les femmes lui souriaient, des nobles de familles dont il n'avait jamais entendu parler venaient lui taper sur l'épaule pour le congratuler, des jeunes filles rougissaient et se poussaient du coude sur son passage. Soudain, les conversations ne s'arrêtaient plus quand il arrivait : au contraire on lui demandait de venir raconter ses exploits. Banh le félicita en personne, puis, au cours d'une petite cérémonie tenue devant les ruines du temple, il le nomma *mereni* d'honneur de l'armée, ce qui, vu sa place au conseil, faisait de lui un des personnages officiels les plus importants de la cour.

Et Harrakin, revenu auréolé de gloire quelques jours plus tard, ne parut même pas en prendre ombrage. Il félicita Arekh de bon cœur et profita de l'adoration que lui avait rapportée sa bataille, racontant avec un style théâtral et heureux les détails de la stratégie devant des audiences déjà conquises.

Un autre « détail » avait été réglé, ou presque : celui du procès. Le principal accusateur mort et convaincu de traîtrise, tout l'édifice s'écroulait. Et on se remit à parler de l'Épreuve. Malgré les dégâts du temple d'Arrethas, Marikani semblait impatiente de monter enfin officiellement sur le trône.

Les préparatifs commencèrent.

Étrangement, pendant ces jours fiévreux, Arekh n'eut guère le temps de voir Marikani. La jeune femme était submergée par le travail de l'» après-guerre », même si le mot était fort pour un conflit d'un soir. Les ambassadeurs se succédaient dans le Bureau d'Automne, tandis que des messagers faisaient des allers-retours incessants entre Harabec, l'Émirat, Reynes et les cités libres.

Mais Arekh n'était pas déçu. Il *savait*. Il l'avait lu dans le regard de Marikani avant que la coupole ne s'écroule, il le lisait de nouveau à chaque fois qu'ils se croisaient dans un couloir, entourés d'une horde de courtisans.

« Bientôt », disaient le sourire et les yeux de la jeune femme, sereins et lumineux dans le chaos ambiant.

« Bientôt ».

Et Arekh sentait la même sérénité l'envahir.

Enfin vint la journée de l'Épreuve. Le premier rituel, tenu par le Haut Prêtre, était prévu le soir même, quand la lune-qui-avait-été-Fîr apparaîtrait à l'horizon. Une dizaine d'autres suivraient, prenant toute la nuit, avant que Marikani – si elle s'était montrée à la hauteur – ne soit autorisée à verser une partie de son sang dans la vasque qu'elle mettrait dans les mains de la statue d'Arrethas.

Si Arrethas ne la foudroyait pas, si elle était digne, alors elle deviendrait la cinq cent vingt et unième souveraine d'Harabec.

En début d'après-midi, Liénor, Arekh et les vingt plus importants personnages de la cour furent convoqués au temple d'Um-Akr pour une rapide cérémonie de clôture du procès. Le Haut Prêtre avait rendu son verdict discrètement deux jours auparavant : Marikani n'était pas un spectre des Abysses, l'accusation était infondée et son nom était clair de toute tache. Il voulait maintenant que les principaux intéressés viennent signer les registres de fermeture aux yeux de tous – enfin, aux yeux de tous ceux qui comptaient au palais – pour mettre fin aux rumeurs.

Le Haut Prêtre accompagné de ses assistants effectuèrent toute une série de cérémonies devant Marikani tandis que le petit groupe de courtisans attendait en bavardant à voix basse devant la porte de la fosse au procès. La jeune héritière était particulièrement en beauté ce jour-là, comme si elle voulait briller de tous ses feux pour l'Épreuve. Sa robe écarlate au décolleté plongeant dans le dos n'était guère appropriée pour un temple mais nul ne paraissait s'en offusquer. Appuyé contre le mur, Harrakin, les bras croisés, observait avec intérêt les formes de la jeune femme qui se tenait dans la fosse entre les deux étoiles.

Le nouveau prêtre d'Um-Akr joua avec sa flûte sacrée une mélodie de gratitude pour la mansuétude du dieu, puis tendit l'instrument à la jeune femme qui devait, selon la tradition, jouer l'air de la reconnaissance et de l'innocence reconnue. Celle-ci refusa avec un salut poli, et le prêtre termina lui-même la chanson.

Le groupe de courtisans parlait de la reconstruction de l'aile ouest. Vashni, qui gardait un œil sur la scène, se pencha à l'oreille d'Arekh.

— Marikani ne peut pas jouer de la flûte, expliqua-t-elle. Un problème au poignet.

Arekh hocha la tête, distrait, puis sentit un étrange malaise monter à ces mots. Avant qu'il ne puisse analyser sa sensation, Vashni désigna Harrakin.

— Cet homme n'a jamais su dissimuler ses désirs, dit-elle, les yeux pétillants de malice. Regardez-moi ça. Il la déshabille du regard... et dans un lieu sacré. Même s'il s'agit de sa future femme, on pourrait tout de même trouver ça scandaleux... (Puis elle se retourna vers Arekh.) Vous n'êtes pas marié, au moins ?

— Marié ? Non, répondit celui-ci, étonné.

— Pas d'épouse au cœur brisé abandonnée quelque part dans une région pluvieuse de Reynes ? Avec un homme comme vous, on ne sait jamais...

— Non, belle dame, répéta Arekh, avec un salut amusé. J'ai fait bien d'atroces erreurs, mais pas encore celle-là...

— Vous savez qu'il est arrivé à des rois d'Harabec d'avoir une épouse morganatique... en plus de leur femme officielle ? (Un sourire discret errait sur les lèvres de Vashni.) Le cas est rare, mais réel. Meruilois le Fort, par exemple. Il a épousé sa cousine – comme d'habitude ici – pour lui faire deux enfants issus du sang d'Arrethas, mais son amour allait à sa deuxième épouse, une jeune bourgeoise qu'il avait rencontrée à Harabec... Celle-ci n'avait aucun droit sur la couronne, bien sûr, mais c'était tout de même sa préférée. Et tout le monde était très heureux comme ça...

Arekh en oublia Harrakin pour se retourner vers Vashni. Nul besoin qu'elle lui explique les raisons de ce rappel historique. Il hésita, se demandant si elle plaisantait, mais il ne vit que la lueur d'amusement habituelle danser dans ses pupilles.

— Oh, vraiment ?

— Vraiment. (Vashni sourit.) Allez-vous me demander si une reine d'Harabec a déjà fait ce choix ?

— Noble Vashni, j'ai appris depuis longtemps à ne rien vous demander. On dirait que vous savez toujours où la conversation va finir.

— Ma foi, Arekh, vous avez pris des manières. Les façons de la cour déteignent sur vous, on dirait. Prenez garde, ou vous allez vous domestiquer... (Son sourire s'élargit.). Eh bien... si vous m'aviez posé la question, je vous aurais dit qu'il est sans doute possible de trouver un précédent. Et l'idée ne vient pas de moi. Certaines... affinités ne passent pas inaperçues, vous savez, quand il s'agit de personnages importants. Je ne fais que vous répéter les rumeurs du moment.

Arekh hocha la tête et reporta son attention sur Marikani, luttant pour garder son calme, pour ne pas se trahir sous le regard inquisiteur de la plus grande bavarde du palais. Son cœur battait à tout rompre ; il tenta de se raisonner, sans succès. Même si Vashni se trompait... Même s'ils se trompaient tous, même si l'idée n'avait pas encore effleuré l'esprit de Marikani..., elle pouvait lui venir... et puis, il se moquait bien d'un lien officiel. Ce que prouvait la conversation, le seul fait important, se dit-il avec un éblouissement presque douloureux, c'était que... que « quelque chose » était maintenant possible, puisqu'accepté, anticipé par les rumeurs de la cour.

Non, il se leurrait peut-être. Pourtant... Il lutta pour empêcher ses pensées de dériver, pour garder le contrôle de ses espoirs. Sans succès.

Tant de choses avaient changé, se cristallisaient en un instant, cet instant... il lui sembla qu'il n'était plus le même, et il se souvint qu'il avait eu l'impression, des semaines auparavant, qu'on lui offrait une deuxième chance en ce temple. L'émotion qui l'enveloppait était si forte qu'elle le faisait presque souffrir, et pour reprendre ses esprits il s'obligea à se concentrer sur la réalité, sur la scène qui avait lieu devant ses yeux, dans la fosse au procès.

Le Haut Prêtre parlait.

— ... Et c'est avec un bonheur sans partage que je puis vous annoncer, ayashinata, que la regrettable mascarade de ce procès touche enfin sa fin. Sachez que je suis navré de vous avoir

imposé ces tristes séances, surtout maintenant que la véritable nature et les intentions du traître ont été dévoilées...

— Haut Prêtre, vous avez fait votre devoir, dit Marikani avec un étincelant sourire. Une accusation telle que celle-ci ne pouvait être ignorée.

— Bien parlé, ayashinata. Et c'est pour cela que je vais vous supplier de nous accorder une dernière faveur. Si vous le voulez bien, devant les regards de tous ces nobles participants et sous celui du dieu, je vais vous demander de prêter serment. Veuillez vous avancer ici, poser votre main sur la main d'Um-Akr et jurer que vous êtes bien Aya Eola Taryns Marikani, fille d'Ayini Eloïne, sang noir du puissant Arrethas. Que la vérité de vos paroles monte jusqu'au firmament et que le dieu frappe si un mensonge est proféré au cœur de son temple...

Et c'est là que tout bascula.

Comme au moment du rituel d'exorcisme, ce furent d'infimes détails qui dessillèrent, enfin, les yeux d'Arekh.

Le léger — oh, si subtil, à peine perceptible — mouvement de recul de Marikani quand le Haut Prêtre lui désigna la statue.

Le sursaut de Liénor... Liénor qu'Arekh avait complètement oubliée, qui se trouvait au côté d'Harrakin et qui suivait la scène avec attention. Oui, elle avait sursauté, et pire encore, bien pire, elle jeta un coup d'œil inquiet à Arekh, comme si elle voulait vérifier qu'il n'avait rien remarqué, qu'il n'allait pas protester, comme si elle pensait qu'il y avait un danger et que le danger venait de lui...

Marikani ne pouvait pas jouer de la flûte.

Les autres courtisans n'avaient rien remarqué. Ils regardèrent en souriant Marikani marcher vers la statue du dieu de la justice avec un petit regard de défi, puis, le menton levé, poser sa main sur la pierre noire.

Elle prit une courte inspiration.

— Dans l'ombre sévère d'Um-Akr, dieu de l'équité et du regard qui tranche, déclara-t-elle enfin, je prête serment que je suis née des flancs d'Ayini Eloïne, nièce de roi, et que Paris Veraz, cousin de roi, était bien mon père...

Liénor jeta un nouveau coup œil à Arekh... et cette fois, elle remarqua le changement sur son visage.

Marikani continuait.

— Dans son temple sacré, je jure que je suis bien née Aya Eola Taryns Marikani, qu'en moi coule le sang puissant d'Arrethas, et qu'Um-Akr me foudroie si je mens !

Elle mentait.

Oh, Arekh en avait assez vu, de vrais politiciens prêtant de faux serments, des femmes jurant d'une voix trompeuse de leur fidélité, des guerriers déclarant d'un air de défi leur loyauté à celui qu'ils allaient tuer le soir.

Arekh savait reconnaître la vérité du mensonge, en tout cas l'ancien Arekh le savait, celui qui ne se laissait pas aveugler par des sentiments trompeurs ou par des idéaux creux... celui qui savait regarder le mal en face...

Um-Akr ne foudroya pas Marikani. Dans le temple, les visages des bas-reliefs ne crièrent pas, nulle colonne ne bougea, nulle poutre ne grinça.

Pourtant en Arekh la destruction était totale.

Tout en lui s'écroulait, pierre par pierre, comme le temple aurait dû s'écrouler mais ne s'écroulait pas, tout hurlait en lui comme le dieu aurait dû hurler, mais le visage de la statue restait fermé et glacé comme le goût de la trahison.

Marikani ne pouvait jouer de la flûte parce qu'elle avait mal au poignet.

Tout ce qu'Arekh avait vu pendant des semaines, tout ce qu'il avait deviné mais mal interprété, toutes les scènes qu'il avait vécues lui avaient crié la vérité... mais il n'avait rien vu, ou il n'avait rien voulu voir.

C'était si simple, si évident, si bas.

Le choc était si fort qu'il ne pouvait pas bouger, presque plus respirer. Marikani s'éloigna, souriante, de la statue, puis alla signer le registre que lui tendait avec satisfaction le Haut Prêtre. Les courtisans s'approchèrent pour la féliciter ; Marikani adressa un coup d'œil amusé à Lienor... vit l'expression terrifiée de celle-ci... suivit son regard jusqu'au visage d'Arekh.

Et se figea.

Derrière, Harrakin plaisantait avec Vashni. Le Haut Prêtre refermait le registre et ses assistants rangeaient les instruments des rituels.

Marikani hésita, très pâle.

Puis elle fit un léger signe de tête, désignant à Arekh le couloir qui s'ouvrait du côté gauche de la fosse, menant à la crypte des sarcophages où étaient enterrés les rois d'Harabec.

Elle s'éloigna discrètement du groupe et Arekh la rejoignit, faisant le tour des bancs.

Ils entrèrent dans le couloir puis avancèrent en silence, s'éloignant de la salle principale jusqu'à ce que derrière eux, les voix des courtisans ne soient plus qu'un brouhaha joyeux. Marikani s'arrêta à la porte d'une antichambre où étaient rangés des amphores d'huile bénie et des bas-reliefs inachevés. L'escalier qui descendait à la crypte s'ouvrait sur leur droite.

Derrière les grandes fenêtres de la minuscule pièce, le ciel était bleu et vibrant. La brise chaude et parfumée portait les fragrances douces des *saanis*.

Arekh et Marikani se firent face.

Il la regarda pendant un long moment, sans savoir que dire. Les mots naissaient dans sa bouche mais mouraient avant d'avoir atteint ses lèvres, comme ridicules, faibles, mal appropriés à l'horreur évidente.

Enfin Marikani prit la parole.

— Je croyais que vous saviez, dit-elle doucement. Que vous aviez compris.

La haine et d'autres sentiments étouffés serraient la gorge d'Arekh, mais il parvint quand même à prononcer :

— Compris ? Comment aurais-je pu ? déclara-t-il enfin d'une voix rauque. (Il fit un geste vers la fosse, vers la statue et le cœur du temple.) Comment avez-vous pu ?

— Comment ai-je pu quoi ? demanda Marikani. Prêter serment ? Vous l'avez vu, en prononçant les mots...

Le sarcasme écœura Arekh qui se détourna.

— Halios avait raison, dit-il enfin. Il avait raison... Vous n'êtes peut-être pas un spectre, mais pire, une abomination humaine... Vous avez pris... vous avez pris la place de cette petite fille quand elle est morte ?

— Je ne l'ai pas vraiment choisi, dit doucement Marikani. Azarîn m'avait remarquée. J'écoutais les leçons de... de... de l'autre enfant en ravaudant les vêtements, près du feu. En les

entendant parler, en regardant les ouvrages en secret le soir, j'ai appris à lire et à écrire. Seule. Azarîn l'a remarqué ; il m'a prise en affection. (Malgré la situation, une certaine mélancolie perçait dans les yeux de la jeune femme.) Il a partagé ses repas avec moi, il m'a donné des leçons en secret...

— Des leçons. À une enfant du Peuple turquoise.

— En effet, dit Marikani, glaciale. Et quand... quand l'autre... est morte...

— La véritable Marikani...

La jeune femme hochâ la tête.

— Quand elle est morte, à l'âge de six ans, il a fait venir Liénor et moi dans la pièce. Le petit cadavre était allongé sur la couche. Nous lui avons passé mes vêtements, et j'ai pris les siens. Les parents de la petite fille ne l'avaient pas vue depuis des années et les gens du Palais d'Été ne la connaissaient guère ; elle était très faible et ne sortait pas de sa chambre... Et puis, les gens avaient d'autres soucis. L'épidémie a vidé le palais en moins de trois semaines. Il y avait des cadavres partout. Le sang et le vomi maculaient le sol. C'était... une apocalypse, une monstruosité, ne frappant que les enfants et les femmes... (Elle soupira.) Quand les nouveaux serviteurs sont arrivés d'Harabec, il ne restait que quelques survivants, dont Azarîn, Liénor et moi. Liénor était la seule qui aurait pu nous trahir. Mais elle ne l'a pas fait. Nous étions devenues amies et elle m'a protégée. Elle m'a toujours protégée, comme elle a essayé de me protéger contre vous, quand elle a cru que vous aviez compris...

Arekh avança jusqu'à la porte, tapa un coup furieux dans le mur, se retourna.

— Et vos parents ?

Marikani eut un rire sec et amer.

— Mes parents étaient morts, cracha-t-elle. La révolte des esclaves... vous vous souvenez ? Ils les ont enchaînés dans la cour et égorgés. Devant moi. Devant tous ceux qui étaient là.

La douleur tremblait dans sa voix mais Arekh ne l'entendit pas. La rage, la déception, le dégoût étaient trop forts. Les paroles de la femme au nom emprunté qui se tenait devant lui n'avaient pas d'importance. Son histoire n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était le blasphème, l'insulte

faite aux dieux, au destin, la punition qui allait s'abattre un jour sur le pays...

— Vous n'avez pas le droit de monter sur le trône, gronda Arekh qui arpétait le couloir comme un tigre en cage. Vous mentez... vous mentez à votre peuple, à vos serviteurs, à votre famille, à vos conseillers... Vous n'êtes que mensonge. Chacun de vos actes est maudit par les dieux...

— Oh, arrêtez avec ces bêtises ! s'écria Marikani dont la colère montait à son tour. Vous avez étudié l'histoire d'Harabec ? Cela fait deux siècles que leur lignée n'a donné que des débiles et des coléreux. La consanguinité fait des ravages, ils sont tous fous... Je contrôle le pays depuis cinq ans et jamais il ne s'est si bien porté.

— Ce n'est pas la question...

— Mais si, c'est la question ! Seuls les résultats comptent. Les frontières, le commerce, les habitants qui ont le ventre plein, les greniers pleins de blé...

— Non ! cria Arekh, et Marikani jeta un coup d'œil du côté de la fosse au procès pour voir si personne n'avait entendu. Tout cela n'est que superficiel... ! Harabec doit avoir un souverain issu du sang d'Arrethas !

Marikani leva les yeux au ciel et Arekh reprit avec rage.

— Vous n'êtes qu'une... qu'une créature de boue, là où devrait régner le sang des dieux, souffla-t-il, baissant la voix sans trop savoir pourquoi.

— Vous êtes toujours bien prompt à juger les autres, *nde* Arekh. Ne vous souvenez-vous plus de vos actes ? Je ne suis pas une criminelle. Je n'ai agi que pour le bien de tous.

— La véritable Marikani...

— Je suis la véritable Marikani, cracha la jeune femme. J'ai porté ce nom pendant dix-huit ans... trois fois plus que cette pauvre enfant morte sans être sortie deux fois de sa chambre. Je suis la souveraine d'Harabec, parce que j'aime ce pays et que je me bats pour lui... et si vous ne le reconnaissiez pas, vous êtes un imbécile !

Arekh leva la main pour la gifler, puis serra les poings et se détourna.

— De toute façon... Vous ne réussirez jamais, chuchota-t-il avec haine. Quelqu'un... quelqu'un va s'en apercevoir. La tache de la malédiction, sur votre dos... (Puis il se souvint d'avoir vu Marikani nue dans les bassins. Comme beaucoup d'esclaves, sa peau avait bruni au fil des siècles et des viols répétés des maîtres. Elle n'avait pas de tache.) Qu'importe. Votre nature maudite va se trahir. Un jour ou l'autre, la vérité éclatera...

— La seule vérité est que je suis une excellente reine, dit furieusement Marikani. Voilà la vérité !

— La prophétie, dit soudain Arekh, sentant un grand froid l'envahir. « *Et un jour d'Harabec viendra une grande flamme et cette flamme embrasera les royaumes...* »

Marikani le regarda d'un air de défi.

— Et alors ?

— Le Haut Prêtre a dit que le choix du souverain suivant était essentiel. Qu'il fallait un enfant d'Arrethas bénéficiant du soutien du dieu, pour faire face à l'avenir... Vous allez tout condamner. À cause de vous, à cause de votre mensonge, vous mettez en péril les Royaumes... Vous n'êtes pas Marikani...

— Je suis Marikani, répéta-t-elle, exaspérée, mais Arekh ne l'écoutait pas.

— L'Épreuve, ce soir... ! Comment allez-vous survivre à l'Épreuve ? Quand vous mettrez votre sang dans les mains d'Arrethas, le dieu va vous foudroyer, comme il aurait dû vous foudroyer pour utiliser la sorcellerie réservée aux êtres du sang sombre, comme Um-Akr aurait dû vous foudroyer tout à l'heure...

Un long silence suivit, pendant lequel toute colère disparut peu à peu du regard de la jeune femme. Elle observa Arekh, d'abord incrédule, puis prise d'une étrange tristesse.

La brise se remit à souffler, faisant frémir les feuilles des plantes grimpantes dehors, sur le mur.

— Je suis désolée, dit-elle enfin.

— Désolée... de quoi ? cracha Arekh, retenant de nouveau l'envie de la frapper.

Dehors, près du temple, un groupe d'ouvriers passa en chantant. Leur joie fit mal à Arekh, comme si elle aussi était

fausse, comme si ce qu'il venait d'apprendre pourrissait le monde et les hommes autour de lui.

Marikani fit un geste las.

— Non. Oublions. Là encore, je croyais... Mais il ne vaut mieux pas...

— Ça suffit, dit Arekh avec une violence à peine contenue. Assez de mensonges. Assez d'hypocrisie. Dites ce que vous avez à dire. Les dieux...

— Les dieux n'existent pas.

Les ouvriers s'éloignèrent. Plus loin, presque inaudibles, des voix de femmes s'élevaient.

Arekh la regarda sans comprendre.

— Quoi ?

— Tout ça, dit la jeune femme avec un geste vague, désignant le temple autour d'elle. Les dieux, les prophéties, la magie, le sang sombre... la malédiction du Peuple turquoise. Ce ne sont que des bêtises, Arekh. Ce ne sont que des inventions de prêtres qui ont abusé des transes... des légendes, des histoires...

— Mais... vous-même... Les rituels ?

Marikani haussa les épaules.

— Quels rituels ? J'ai fait ce que m'a demandé Mîn pour le reconforter, lui redonner espoir... Et j'ai essayé d'écarter les hommes de l'émir en leur faisant peur, en attirant la population, en faisant de la lumière et du bruit... Ils ne pouvaient pas agir devant trop de témoins... Certains sorciers croient peut-être à ce qu'ils font, mais pas moi. Azarîn m'a appris à ouvrir les yeux. À ne pas me laisser aveugler par les mirages des autres... Et je croyais que vous étiez comme lui, dit-elle en le regardant avec douleur et une certaine tendresse. Je croyais que votre expérience vous avait rendu différent. Que vous pourriez comprendre... que vous n'étiez plus dupe de toute cette comédie...

— Ce n'est pas vrai, dit Arekh, soudain glacé, presque tremblant. C'est ridicule. Les dieux sont partout. Ils sont en nous, ils règnent sur les étoiles et la terre... (Marikani garda le silence, la même lueur désolée dans les yeux.) Ils forgent notre destin...

— Notre destin, nous le forgeons chaque jour. Chacun d'entre nous. Je vais passer l'Épreuve ce soir et je la réussirai. Je vais épouser Harrakin et je serai la meilleure souveraine qu'Harabec ait connu depuis longtemps. Et les dieux ne feront rien, car ils ne sont que des ombres...

— Non. (Arekh lutta contre le doute, la folie de la femme qui se tenait à ses côtés, une démence qui elle aussi risquait de l'envahir.) Non. Là règne sur la terre et le ciel... Arrethas contrôle les fils de la vie...

— Arekh, dit simplement Marikani, et elle lui tendit la main dans un geste d'alliance et d'amour, pour qu'il la prenne, pour qu'il vienne à ses côtés.

— Non, répéta Arekh en reculant d'un pas, car elle lui faisait horreur. Non.

Dans la fosse non loin, les voix des courtisans s'élevaient... celle amusée d'Harrakin, la voix légère et joyeuse de Vashni, celle sérieuse du Haut Prêtre, toute une réalité qui n'avait maintenant plus de sens.

Sa nouvelle vie s'était écroulée, et il lui semblait qu'avec elle tout disparaissait, et que ses illusions se transformaient en cendres pour ne laisser en lui que le goût acré du mensonge, de la fausseté, de la trahison.

— Arekh, répéta Marikani, la main toujours tendue, mais il lui tourna le dos, sortit du couloir dont les murs l'étouffaient, puis du temple, sans parler ou regarder personne ; il monta dans sa chambre, prit sa bourse, descendit aux écuries où se trouvait son cheval et quitta la cour d'Harabec pour ne jamais revenir.

FIN DU PREMIER VOLUME

Table des matières

Première partie AU CŒUR DU MONDE	7
Chapitre 1.....	8
Chapitre 2	23
Chapitre 3	40
Chapitre 4	61
Chapitre 5	79
Chapitre 6	95
Chapitre 7	116
Chapitre 8	135
Chapitre 9	148
Chapitre 10	159
Chapitre 11.....	178
Deuxième partie HARABEC	191
Chapitre 12	192
Chapitre 13	207
Chapitre 14	222
Chapitre 15.....	235
Chapitre 16	251
Chapitre 17.....	263
Chapitre 18	276
Chapitre 19	287

ANGE

LE PEUPLE TURQUOISE

Les Trois Lunes de Tanjor*

Quel est le prix d'une vie ?

Dans un monde où la guerre fait rage depuis des millénaires, où les dieux règnent sur un système de castes complexe et cruel, où un esclave vaut moins qu'un cheval... que vaut la vie d'un galérien qui se noie ?

Rien, bien sûr. Aussi quand Arekh, un homme au passé mystérieux et trouble, est sauvé d'une mort certaine par une belle inconnue, tout son cynisme, tout son système de valeurs sont remis en question.

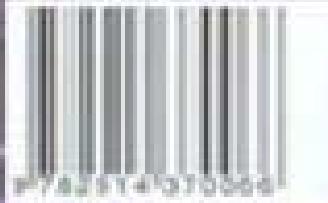
Or, la femme qui l'a secouru se nomme Marikani : elle est la dernière descendante de la lignée des rois-sorciers d'Arrethas. L'aider à retrouver son trône sera le premier acte non égoïste de la vie d'Arekh.

Mais aucun acte n'est gratuit. Le prix à payer est peut-être celui de ses certitudes...

Cette trilogie de fantasy à grand spectacle est l'histoire de la fin d'un âge... Ou comment la rencontre d'un ancien galérien et d'une jeune reine, pris dans le tourbillon de l'histoire et de la guerre, va changer pour toujours la destinée d'une civilisation.

Ange est l'un des pseudonymes de deux auteurs prolifiques et multiformes : Anne (née en 1966) et Gérard (né en 1964). Sous ce nom, ils ont signé le scénario de nombreuses BD depuis 1990 (dont *La Grotte des Chevaliers-Dragons* et *Bleeding* avec Varanda, *Nemesis* avec Juselle, *Fever* avec Gerthals), des romans de SF adulte et jeunesse (le très remarqué *L'œil des dieux*), et de très nombreuses traductions. Bref, Ange est un auteur complet. On le serait à moins, surtout quand comme lui, on a quatre bras, deux coeurs, quatre yeux et pour l'instant une seule paire de lunettes.

17 € - 11161 FF



Éditions Soleil
d'éditions Soleil

NIN : 2 914370-06-7

SOLEIL